U d'/ of Ottawa
39003001327849

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/erasmetudesurs00feug

ÉRASME

SCEAUX. — Imp. M. et P.-E. CHARAIRE.

ÉRASME

ÉTUDE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES

PAR

GASTON FEUGÈRE

Professeur au lycée Charlemagne, Docteur ès-lettres
de la Faculté de Paris.

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
77, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77

1874

PA
8518
.F4
1874
4.2

A LA MÉMOIRE VÉNÉRÉE

DE MON PÈRE

M. LÉON FEUGÈRE

PRÉFACE

La place d'Érasme est considérable dans l'histoire littéraire et religieuse du seizième siècle. D'un côté, par l'activité d'une intelligence qui embrasse tout, par la souplesse d'un talent qui, à défaut d'une originalité vivement accusée, se plie merveilleusement à tous les sujets, et les popularise par l'attrait qu'il sait leur donner, il sollicite et personnifie, mieux que tout autre, l'élan des esprits qui, à la fin du quinzième siècle, se séparent définitivement du moyen âge, pour entrer dans les voies nouvelles que leur ouvre le génie retrouvé de l'antiquité. Si même les traits distinctifs d'une race et d'une nationalité particulières paraissent trop effacés chez Érasme, il réfléchit mieux encore par cette raison le mouvement intellectuel de la Renaissance, pris sous son aspect le plus large et dans ses parties essentiellement humaines. D'un autre côté, en accordant que le rôle théologique d'Érasme dans la crise religieuse du seizième siècle reste secondaire, il importe néanmoins d'y fixer sa

part de responsabilité, de pénétrer, autant qu'il est possible, les raisons secrètes de sa conduite indécise et embarrassée, de déterminer enfin la mesure et le caractère d'une influence qui fut peut-être moins restreinte que lui-même ne l'eût souhaité. Ce sont là des questions délicates à résoudre, mais auxquelles ne saurait se dérober l'historien de la Réforme.

Aussi est-il permis de s'étonner que les études critiques sur un personnage qu'il n'a pas semblé excessif de nommer le Voltaire de la Renaissance soient longtemps demeurées, en France du moins, incomplètes ou superficielles.

Dans la seconde partie du seizième siècle, le nom d'Érasme demeure célèbre, mais on cite l'érudit plus qu'on ne connaît l'homme. Au dix-septième, la curiosité des critiques se resserre autour de cette question : quelle fut sa foi religieuse? C'est à peine si dans quelques pages rapides, mais expressives, de Bayle, ou encore dans quelques traits de Gui Patin, le lettré de la Renaissance, l'homme lui-même, avec sa physionomie vive et railleuse, sortent un instant de l'ombre qui les enveloppe. Ses œuvres philologiques, d'une allure si libre, où l'érudition est souvent égayée par de vraies causeries morales et littéraires, se transforment en dictionnaires utiles à consulter, soigneusement débarrassés des digressions qui donnaient à la science d'Érasme un attrait piquant. On profite de ses travaux d'exégèse, mais en relevant sans pitié les fautes qu'il a commises, sans

lui tenir compte de celles qu'il avait corrigées. Les *Colloques* eux-mêmes, sous la main prudente de Nicolas Mercier, prennent l'air honnête d'un livre élémentaire, dans lequel les enfants commencent à épeler le latin.

Ce fut seulement au milieu du dix-huitième siècle qu'Érasme rencontra pour la première fois un biographe attentif. L'ouvrage de M. de Burigny, d'une érudition solide et exacte, mérite les éloges que lui a donnés un juge délicat. « J'ai lu ce livre bien des fois, écrit M. de Sacy, je le relirai encore. M. de Burigny y met du sien le moins possible; c'est un écrivain tout uni. Il a étudié à fond les ouvrages d'Érasme; il les analyse avec soin et ne manque pas de noter scrupuleusement les circonstances de leur publication, l'effet qu'ils produisirent en paraissant, les compliments ou les persécutions qu'ils attirèrent à leur auteur. Quand on a lu cette vie, on connaît Érasme, on l'aime : on se sent monter au cœur je ne sais quelle chaleur qui sort de l'ensemble même de l'ouvrage; on quitte le livre avec un amour plus vif pour les lettres, une plus tendre reconnaissance pour ceux qui les ont fait renaître dans notre monde moderne[1]. » Mais la sérieuse estime due au travail de M. de Burigny laisse place à bien des réserves, que la bienveillance de M. de Sacy permet d'entrevoir. Le défaut le plus sensible est dans l'absence trop complète d'une critique personnelle. M. de Burigny rassemble les jugements d'autrui, mais

1. *Variétés littéraires, morales et historiques*, t. II, p. 558.

sans les appuyer ni les combattre. Il s'efface lui-même avec trop de modestie ou de prudence.

Nul n'était plus propre à comprendre et à satisfaire les légitimes exigences de la critique moderne que l'éminent auteur des *Études sur la Renaissance*. Sous la plume brillante de M. D. Nisard, la physionomie d'Érasme, endormie et presque éteinte chez ses premiers biographes, reprend une vie qu'on ne lui soupçonnait plus : on revoit cet œil fin et curieux, ces lèvres rieuses et prudentes que le vigoureux pinceau d'Holbein avait si vivement marquées. Ajoutons que dans cette belle étude ce n'est pas seulement l'éclat des couleurs, mais la vérité du portrait qui nous frappe. On y retrouve à un rare degré les qualités ordinaires de M. Nisard, sa pénétrante sagacité, sa fine connaissance du cœur humain, et aussi cette bienveillance, qui est une partie de la justice quand on parle d'hommes longtemps mêlés aux agitations d'une époque si troublée, qu'on veut entrer dans le secret de leur conduite, expliquer leurs contradictions apparentes ou réelles, sans triompher de leurs faiblesses. D'une main légère et ferme à la fois, M. Nisard a fixé les vraies lignes que les nouveaux critiques d'Érasme devront craindre de forcer d'un côté ou de l'autre, s'ils ne veulent être accusés de porter dans l'étude de leur modèle un parti pris d'admiration aveugle ou de prévention hostile.

Est-ce à dire que le sujet soit épuisé? M. Nisard serait le premier à repousser un éloge aussi banal. Le brillant

portrait du maître invitait, nous l'avons pensé, à un travail d'un genre plus modeste, mais encore d'une réelle utilité. Se replacer directement devant Érasme, tirer de sa correspondance un tableau fidèle de sa vie, essayer une classification critique de ses ouvrages, en recueillir la fleur, pour les faire mieux connaître et goûter, c'était là une tâche qui ne nous paraissait pas au-dessus de nos efforts, puisque Érasme lui-même devait nous soutenir à chaque pas. Un savant professeur de l'Université, qui honore les loisirs de sa retraite par le culte persévérant des lettres, vient de nous précéder dans cette voie. Notre travail était achevé quand a paru l'ouvrage de M. Durand du Laur. Cette importante publication, venue trop tard pour que nous en tirions nous-même un profit direct, nous a du moins confirmé dans la pensée que de nouvelles études sur un personnage plus célèbre que connu pouvaient encore avoir leur intérêt et leur prix.

Si la patience et le zèle suffisaient pour faire un bon livre, nous présenterions le nôtre avec confiance aux juges dont nous sollicitons les suffrages. Il est du moins un témoignage que nous aimerions à obtenir de leur part. Nous serions assez récompensé si, en étudiant à notre tour ce seizième siècle, vers lequel nous attiraient des travaux qu'il n'appartient pas à un fils de louer, nous paraissions rappeler en quelque chose celui dont le souvenir, toujours présent à notre esprit et à notre cœur, est aussi notre meilleure recommandation.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

I

Éditions des œuvres complètes d'Érasme.

1° — Omnia opera Des. Erasmi Roterodami, quæcunque ipse auct or pro suis agnovit, novem tomis distincta. Froben, Basileæ. M. D. XL. 9 v. in-fol.

2° — Desiderii Erasmi Roterodami opera omnia emendatiora et auctiora, ad optimas editiones præcipue quas ipse Erasmus postremo curavit, summa fide exacta, doctorumque virorum notis illustrata, in decem tomos distincta. Lugd. Batav., cura et impensis Petri Vander Aa, M. D. CCIII. 9 tomes en 10 vol. in-fol.

(Le dernier volume a été publié en 1706.)

Sur les diverses éditions d'ouvrages d'Érasme publiés séparément, et sur les traductions en langue française ou étrangère, on pourra consulter le *Manuel du libraire*, par Brunet, à l'art. *Erasmus* (tome II, p. 1035. Didot, 1861). Un bibliophile curieux, M. Develay, a fait paraître une traduction nouvelle de l'*Éloge de la Folie*, accompagnée des 83 compositions d'Holbein dessinées à la plume sur l'exemplaire conservé au musée de Bâle et reproduites par la photogravure sur bois (grand in-8°, D. Jouaust). Le même savant a publié à part plusieurs *Colloques* d'Érasme (éditions diamant, petit in-32, D. Jouaust).

Il faut joindre au recueil des lettres d'Érasme insérées dans l'édition de Leyde : 1° *Epistolæ familiares Erasmi ad Amerbachium. Bâle*, 1779. 2° *Burscheri Spicilegia autogr. illustrantium rationem quæ intercessit Erasmo Rot. cum aulis et hominibus ævi sui præcipuis omnique republ. In-4°, Lipsiæ, ex off. Klaubarthis.* 3° Plusieurs lettres inédites données par Hess (Salomon) à la fin du tome II de sa *vie d'Érasme* (1790). (3 lett. d'Érasme à Capiton, 2 à Conrad Pellican, et la réponse d'Érasme à la consultation qui lui fut faite par le sénat de Bâle au sujet de Luther.

II

Travaux antérieurs sur Érasme [1].

XVIe SIÈCLE.

Érasme. — Catalogi duo operum Des. Erasmi Rot. ab ipso conscripti et digesti (1527) [2].

Nausea (Fridericus). — *Oratio funebris Desid. Erasmi.* Paris, in-8° (1537).

Beatus Rhenanus. — *Vita Erasmi* (1540) [3].

Adam (Melchior). — *Vita Erasmi*, in *Vit. philosoph. German.*

Jove (Paul). — *Vita Erasmi.* (V. l'édit de ses œuvres en 6 vol. in-fol., Bâle, 1758.)

Calckreuter (Bartholomæus). — *Oratio de Erasmo Roterodamensi.* Witteb., in-8° (1557).

XVIIe SIÈCLE.

Merula (Paul). — *Vita Des. Erasmi ex ipsius manu fideliter representata.* Lugd. Bat., in-4° (1607).

Scriverius (Petrus). — *Des. Erasmi vita, partim ab ipsomet Erasmo, partim ab amicis æqualibus fideliter descripta.* In-12 (1615).

Richard, prieur de Beaulieu-Sainte-Avoie. — *Sentiments d'Érasme conformes à ceux de l'Église catholique.* In-12 (1688).

Bayle. — Art. *Érasme* dans le *Diction. histor. et crit.* (Consulter de préférence les édit. de 1720 et 1740.)

XVIIIe SIÈCLE.

Leclerc (Jean). — *Vie d'Érasme tirée de ses lettres*, aux tom. V et VI de la *Bibliothèque choisie* (1703-1713).

1. Cette note ne mentionne que les ouvrages exclusivement consacrés à Érasme.

2. Ce document est inséré au début des deux éditions des œuvres complètes d'Érasme.

3. Cette biographie d'Érasme, adressée sous forme de lettre à Charles-Quint, est à la tête de l'édition de 1540.

Fabricius (J.-A.). — *Exercitatio critica de religione Erasmi. Syll. Opusc.* Hamb., in-4° (1703).

L'abbé **Marsollier**. — *Apologie ou justification d'Érasme*, In-12 (1713).

Le père **de Courayer**. — *Réfutation de l'apologie d'Érasme.* (V. les *Mémoires de Trévoux.* Juin 1714.)

Le père **Vieil** (Gabriel). — *Critique de l'apologie d'Érasme de l'abbé Marsollier.* Paris, in-12 (1719).

La Bizardière (Michel, David). — *Histoire d'Érasme, sa vie, ses mœurs, sa mort et sa religion.* Paris. in-12 (1721).

Knight (Samuel). — *Life of Erasmus, more particularly that part of it, which he spent in England.* Cambr., in-8° (1726).

Lévesque de Burigny (Jean). — *Histoire de la vie et des ouvrages d'Érasme.* Paris, 2 v. in-12 (1757).

Jortin (John). — *Life of Erasmus.* Lond., 2 v. in-4° (1758) ; — ibid (1806), 3 v. in-8°.

Gaudin (Johann). — *Leben des Erasmus von Rotterdam.* Zürch., in-8° (1789).

Hess (Salomon). — *Erasmus von Rotterdam nach seinem Leben und seinem Schriften.* Zürch., 2 v. in-8° (1790).

XIXe SIÈCLE.

Wagner (Gottlieb Heinrich Adolph). — *Leben des Desiderius Erasmus.* In-8° (1802).

Larcey. — *The life of Erasmus, reduced from the larger work of Dr John Jortin.* Lond., in-8° (1805).

Butler (Charles). — *Life of Erasmus.* Lond., in-8° (1825).

Müeller (Adolph). — *Leben des Erasmus von Rotterdam.* Hamb., in-8° (1828).

Gaye (Johannes). — *Disquisitionis de vita Des. Erasmi specimen.* Kilon., in-4° (1829).

Eck (Carel Fransen von). — *Oratio de Des. Erasmi in doctrinam moralem meritis.* Davent., in-8° (1831).

Erhard (A.) — Art. *Erasmus* dans l'*Allgm. Encyklop.* de Ersch et Gruber (1841).

De Ram. — *Notice sur le séjour d'Érasme à Bâle et les derniers moments de cet homme célèbre.* (V. 1re partie du tom. XI du Bullet. de l'Acad. roy. des sciences et belles-lettres de Bruxelles.

Année 1842). — *Notice sur les rapports d'Érasme avec Damien de Goes.* Louvain (1842).

Péricaud (A.). — *Érasme dans ses rapports avec Lyon.* Broch. Lyon (1843).

Bouchitté (H.). — Art. *Érasme* dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques* (1845).

Hoefer (Ferdinand). — Art. *Érasme* dans la *Nouvelle biographie générale* de MM. Firmin Didot frères. (1853).

Rottier (E.). — *La vie et les travaux d'Érasme, considérés dans leurs rapports avec la Belgique.* (*V. Mémoires couronnés et Mémoires des savants étrangers* publiés par l'Acad. roy. des sciences et des beaux-arts de Belgique. Année 1855, tom. VI, 2e partie.)

Nisard (Désiré). — *Érasme* dans les *Études sur la Renaissance.* 1re partie (1855). (Cf. la *Revue des Deux-Mondes.* Août et sept. 1855).

Quaterley Review. — *Érasme.* Article traduit dans le numéro de mars 1860 de la *Revue britannique.*

Chasles (Émile). — *De Adagiis D. Erasmi Rot.* (1862).

Desdevises du Dezert. — *Erasmus Rot. morum et litterarum vindex* (1863).

Stichart (F.-O.). — *Erasmus von Rotterdam seine Stellung zu der Kirche und zu den Kirchlichen Bewegungen seiner Zeit.* Leips., in-8° (1870).

Durand du Laur. — *Érasme précurseur et initiateur de l'esprit moderne.* 2 v. in-8°, Didier (1872).

Drummond (R.-B.). — *Erasmus : his life and character, as shown in his correspondence and works.* 2 v., Smith, Elder et Cie (1873)[1].

1. Un compte rendu de cet ouvrage a été inséré dans l'*Athenæum* July, 5, 1873. — On signale à l'art. *Érasme* de la biographie Michaud (édition de 1850) un manuscrit en latin du chanoine Claude Joly sur la renaissance des lettres, conservé à la bibliothèque de l'Arsenal, et dans lequel Érasme tiendrait la place principale. La bibliothèque de l'Arsenal ne possède aucun manuscrit de ce genre.

ÉRASME

ÉTUDE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES

PREMIÈRE PARTIE

VIE D'ÉRASME

CHAPITRE Ier

VIE D'ÉRASME DEPUIS SA NAISSANCE JUSQU'A SON RETOUR D'ITALIE (1465 OU 1467 — 1509)

I. État littéraire de l'Europe au moment où naquit Érasme. — Ses parents. — Sa naissance (28 octobre 1465 ou 1467). — Érasme à l'école de Ter-Gouw et au collége de Deventer. — Érasme à Herzogenbusch (Bois-le-Duc), à Stein et à Cambrai (1486 à 1496). — II. Érasme à Paris (1496). — Premier voyage d'Érasme en Angleterre (1497). — Érasme à Oxford (1499). — Le traité sur la *Manière d'écrire les lettres* et les *Adages* (1500). — III. Érasme à Paris (1500). — Le *Manuel du soldat chrétien* (1503). — Érasme célèbre le retour de l'archiduc Philippe en Flandre. — *Commentaires* de Laurent Valla édités (1505). — IV. Érasme en Italie (1506). — Érasme à Bologne, à Venise, à Padoue et à Rome (1508). — Il visite l'Italie méridionale. — Son départ pour l'Angleterre (1509).

I

Dans la première moitié du XVe siècle, l'Italie avait seule encore donné les premiers signes du réveil intellectuel qui s'est appelé Renaissance. La division du pays en États indépendants, les restes conservés de la culture romaine, l'influence pontificale, telles étaient, avec la vivacité naturelle du génie national, les causes qui avaient fait de l'Italie une terre privilégiée. Le pape

Nicolas V, protecteur de Bessarion et de Laurent Valla, laissait à sa mort (1455) la bibliothèque du Vatican riche de cinq mille volumes. Hallam, rapprochant ce souvenir de la défense faite par un autre pape, Grégoire Ier, de lire les auteurs anciens, a écrit : « Ces deux grandes figures, semblables aux statues de la Nuit et du Matin, par Michel-Ange, apparaissent debout aux deux parties du moyen âge, emblèmes et précurseurs du long sommeil de l'esprit humain et de son réveil [1]. »

L'ombre s'étendait sur les autres parties de l'Europe. Cependant un regard attentif eût distingué, dans les Pays-Bas et en Allemagne, comme les premiers efforts du réveil. Quinze ans après la mort de Gérard Groot, qui en avait tracé le règlement, la célèbre confrérie des *frères de la vie commune* s'établissait à Deventer, et envoyait des colonies de tous côtés. En 1430, on comptait déjà quarante-cinq écoles d'instruction primaire, où l'on enseignait quelques éléments de latin, et le nombre en était plus que triplé en 1460. La découverte de l'imprimerie, qui date du milieu du XVe siècle, allait hâter ces progrès. Des presses s'établissent dans les principales villes de l'Allemagne, et les élèves de Fust se répandent en France et en Italie. L'Angleterre avait dormi un trop long sommeil pour le secouer aussi vite, et, malgré les réclamations patriotiques de Hallam, il n'est guère possible de voir à cette époque dans l'Université d'Oxford un centre d'études sérieuses. Le mouvement du génie anglais, retardé par la longue durée des guerres civiles, ne devait réellement dater que de la Réforme. En France, la scolastique paralysait encore les qualités heureuses de l'esprit national, et semblait

1. Hallam, *Hist. de la littérature de l'Europe pendant les* XVe, XVIe *et* XVIIe *siècles*, t. I, ch. 3.

garder avec une jalouse et étroite rigueur toutes les avenues qui pouvaient laisser pénétrer jusqu'à nous les premières et fraîches haleines de la Renaissance italienne.

Tel était dans ses traits les plus généraux l'état littéraire des trois grands pays de l'Europe quand naquit Érasme. Comme Laurent Valla en Italie, Budé en France, Antonio de Lebrixa en Espagne, il devait être en Allemagne le plus illustre représentant de ces humanistes qui, en introduisant un élément de civilisation antique dans la société du moyen âge, telle que l'avait façonnée la double influence du catholicisme romain et des mœurs germaniques, ont contribué à donner à l'esprit moderne sa physionomie propre.

Ceux qui aiment à remonter, dans la vie des hommes célèbres, aux premières influences qui ont pu agir sur leur caractère, marqueront avec curiosité le milieu qui vit naître Érasme. Son père, neuvième enfant d'Élie et de Catherine, se nommait Gérard. Malgré le silence d'Érasme, on dit qu'il ne manquait ni d'esprit ni d'instruction [1]. Son goût pour la plaisanterie lui avait fait donner le surnom de *Praët*, mot hollandais qui signifie *facétieux*. Il était citoyen de Gouda, ville de la Hollande méridionale, placée dans une riante situation, et dont les habitants étaient réputés d'un caractère aimable et de relations faciles. Ce fut là qu'il séduisit celle qui devint la mère d'Érasme, et que l'histoire ne connaît que sous le nom de Marguerite. Elle était fille d'un médecin de Zevenbergen, ville du Brabant, à trois lieues de Breda. La naissance d'Érasme avait été précédée de

1. Le biographe Scriverius dit du père d'Érasme : « Græce et latine pulchre calluit, in juris peritia non vulgariter perfecerat. Audivit Guarinum. Omnes auctores sua manu descripserat. »

celle d'un autre fils, Antoine, qui traîna une vie obscure dans le couvent des chanoines réguliers de Sion, près de Delft. Érasme nous dit que son frère aîné aimait à boire et « qu'il était moine avant d'être novice [1]. »

Marguerite, sur le point de devenir mère une seconde fois, s'était retirée à Rotterdam. Gérard, que l'on voulait forcer à embrasser l'état ecclésiastique, était parti pour Rome, où il espérait gagner quelque argent dans le métier de copiste. La calligraphie soutenait une sorte de concurrence avec l'imprimerie récemment découverte (1452) ; et cette industrie était même encore partagée en deux branches distinctes, celle des *librarii* qui transcrivaient les livres modernes, et celle des *antiquarii*, qui copiaient les livres anciens [2].

Malgré les recherches de la critique, la date précise de la naissance d'Érasme reste douteuse. Lui-même ne savait au juste à quoi s'en tenir. « Je suis dans ma cinquante et unième année, » écrit-il, il est vrai, à Budé en 1516 ; et dans une autre lettre (1er février 1523) il ajoute que le jour de sa naissance est celui de la fête des apôtres Simon et Jude (28 octobre). Si l'on s'en rapporte à ce premier témoignage, Érasme serait né le 28 octobre 1465. Mais il écrit le 15 octobre 1519 : « Je suis dans ma cinquantième ou tout au plus dans ma cinquante-troisième année, » et en 1528 : « Je crois être à l'âge où mourut Cicéron » (64 ans). Il n'existait pas alors de registre de

1. Cependant on lit à propos du frère d'Érasme dans l'*Opus chronographicum* de Pierre Opmeer et Laurent Beyerlinck, p. 454 : « Quum tamen esset non malus poeta ille et perhumanus, ut testantur catholici Gravesandendes, apud quos honeste vixit et sepultus est. »

2. Sous Louis XI, le parlement de Paris, sur une pétition des copistes, ordonna la saisie des premiers livres imprimés. Mais le roi évoqua l'affaire au conseil d'État, qui fit restituer les livres. V. Lambinet, *Hist. de l'imprimerie*, p. 472.

l'état civil. L'année même commençait dans certains pays à Pâques et dans d'autres le premier janvier. Cela suffit à expliquer ces incertitudes [1]. Bien que la date de 1467 ait été préférée pour l'inscription de sa statue élevée à Rotterdam, nous ne croyons pas devoir sur ce point être plus affirmatif qu'Érasme lui-même, et nous nous contenterons de marquer qu'il naquit le 28 octobre de l'année 1465 ou 1467, quand Frédéric III était empereur d'Allemagne, que Charles le Téméraire héritait (13 juillet 1467) des États de Philippe le Bon, dans lesquels était comprise la Hollande, et un peu après l'avénement au trône pontifical du Vénitien Pierre Barbo (Paul II), successeur de Pie II (16 août 1464).

Les ennemis d'Érasme ne manquèrent pas de lui faire un double reproche de sa naissance et de sa nationalité. Le *bâtard* Érasme ou Érasme le *Batave*, c'était là une de ces ressources de polémique dont un Jules Scaliger ne se privait pas. Érasme ne laissa pas de rendre à la mémoire de sa mère un hommage respectueux, et l'un de ses biographes, achevant la pensée qui sous la plume d'un fils eût manqué de délicatesse, croyait pouvoir appliquer à Marguerite le vers du poète :

Huic uni potuit forsan succumbere culpæ.

Quant au hasard qui place ici ou là notre berceau, Érasme jugeait qu'il ne mérite d'inspirer ni orgueil ni

1. V. la note étendue de Bayle à l'art. Érasme sur l'incertitude de cette date. Bayle adopte 1467, parce que, selon lui, les habitants de Rotterdam devaient le savoir mieux que tout autre, ce qui est fort douteux. Hallam (tom. I, p. 181, not. 2 de l'ouvrage cité) choisit 1465, mais sans en donner les raisons. V. la note de M. Durand du Laur à la fin du premier volume d'*Érasme précurseur et initiateur de l'esprit moderne* (2 v. in-8°, Didier, 1872).

honte. Il eût souri des débats engagés entre Gouda et Rotterdam sur la question de savoir si un enfant conçu dans une ville et né dans une autre appartient à la première ou à la seconde [1]. Il est même fort douteux, malgré la prétendue affirmation de plusieurs magistrats de Gouda, qu'il ait jamais témoigné un sérieux regret de ne s'être pas qualifié citoyen de Gouda plutôt que de Rotterdam. Lui-même prend plaisir à décourager ceux qui veulent lui assigner une nationalité précise : « Je ne suis pas encore bien assuré que je sois Batave, écrit-il en 1520 ; que je sois Hollandais, je le veux bien, mais encore je suis né dans cette partie de la Hollande qui se rapproche plus de la France que de l'Allemagne [2] ; » et une autre fois : « Je n'assure pas que je suis Français, je ne le nie pas non plus. » Ce qui est vrai, c'est qu'Érasme avait pris des anciens cette idée que le monde ne forme qu'une cité. Il refusa le titre de citoyen que lui offrit une ville d'Allemagne, ajoutant que les initiés au culte des Muses sont tous de la même patrie [3].

Son premier nom, selon la coutume en usage dans les Pays-Bas et empruntée de l'antiquité, avait été Gérard fils de Gérard. Comme ce nom dans l'idiome hollandais a quelque rapport avec le mot *desiderare*, Érasme prit plus tard le prénom de *Desiderius*, c'est-à-dire Didier, et y

1. Un Bernard Coster, dans une dissertation savante, appuya la prétention de Gouda sur plusieurs textes de droit et témoignages de jurisconsultes. Entre autres arguments, il cite l'inscription de la croix de N.-S., où le Christ est dit de Nazareth, ville de Galilée, bien qu'il fût né à Bethléem. On peut lire cette dissertation dans l'ouvrage intitulé : Th. J. ab Almeloveen *Amœnitates theologico-philologicæ*. In-8°, Amst., 1697.

2. Ep. 533. — Nous renvoyons, pour tous les textes cités dans cet ouvrage, à l'édition complète des œuvres d'Erasme publiée à Leyde de 1703 à 1706, 10 vol. in-f°.

3. Ep. 393, 650.

joignit le nom d'*Erasmus*, qui signifie en grec à peu près la même chose que *Desiderius*[1]. Son père, à qui l'on avait donné la fausse nouvelle de la mort de Marguerite, était entré dans les ordres. De retour en Hollande, quand il apprit qu'on s'était joué de lui, il se jugea dégagé des vœux que le chagrin seul lui avait fait prononcer; mais on peut croire que désormais il garda dans ses rapports avec Marguerite la réserve que lui imposait un caractère sacré qu'il n'était plus libre de dépouiller. Dès l'âge de cinq ans, Érasme était envoyé à la petite école de Ter-Gouw, tenue par Pierre Winckel, qui devint l'un de ses tuteurs. A neuf ans, il était enfant de chœur à la cathédrale d'Utrecht, et avait pour maître de musique Jacques Obrecht, célèbre par les belles messes qui le mirent à la tête de l'école flamande. Érasme avait douze ans à peine quand sa mère le conduisit à Deventer.

Vers 1475, le collége de Deventer avait passé sous la direction d'un élève de Rodolphe Agricola, Alexandre de Westphalie, surnommé Hégius, du lieu de sa naissance. Si l'on y retombait encore dans Ébrard et Garland, on lisait cependant les anciens. Érasme apprit par cœur Virgile, Horace et Térence, et reçut même d'Hégius une légère teinture de la langue grecque. Mais un double malheur vint bientôt attrister son enfance et compromettre son avenir. Sa mère mourut quand il avait à peine treize ans. Il paraît donc difficile de lui attribuer sur l'esprit et le caractère de son fils une influence assez particulière pour qu'on puisse sérieusement, comme l'a fait Muller, rapporter aux effets d'une éducation dirigée par une femme l'irritabilité nerveuse qu'Érasme porta plus tard dans le commerce de la

1. *Appendix epistolarum*. Ep. 514.

vie[1]. Tout au plus pourrait-on croire à cette affinité mystérieuse, déjà relevée par Buffon, entre les mères et les fils, mais qui ne saurait devenir un principe de critique littéraire.

La mort de Gérard, qui suivit de près celle de Marguerite, livra Érasme à des tuteurs avides de son bien. Ceux-ci l'envoyèrent vers 1480 avec son frère à Herzogenbusch (Bois-le-Duc), dans une communauté de moines dont tous les efforts tendaient à inspirer à leurs élèves, de gré ou de force, le goût de la vie religieuse. C'est à cette époque qu'il faut sans doute rapporter l'influence décisive qui fit d'Érasme dans la suite le redoutable ennemi des moines. Cette lutte contre les obsessions de ses tuteurs, contre les flatteries ou les menaces des moines d'Herzogenbusch et bientôt après de Stein, ne pouvait qu'aigrir une âme faible et ardente. Bien des années après, dans une lettre écrite à Lambert Grunnius, scribe apostolique, et qui devait être lue à Léon X[2], Érasme racontait, avec toute la vivacité d'une colère qui ne s'était pas encore calmée, les intrigues dont on l'avait entouré et comme enlacé. Il accuse les moines d'Herzogenbusch qui, dit-il, « trouvent moyen de poser leur nid partout, » de ne faire de l'éducation qu'un vil trafic, de pousser les enfants dans la vie monastique, en troublant, au besoin, leur esprit par des sortiléges et des exorcismes. Érasme passe trois années dans cette école, et revient à Ter-Gouw auprès de ses tuteurs irrités d'une résistance aussi décidée. Alors commence un siége en règle. On attaque son âme « à coups de bélier. » On lui détache toutes sortes de personnes, « moines, demi-

1. *Leben des Erasmus* (1828), p. 113.
2. *App.* Ep. 442.

moines, amis et inconnus. » L'un vient lui peindre les douceurs de la vie religieuse; l'autre, les dangers de la vie séculière. On lui répète à satiété l'apologue du voyageur qui s'est assis sur le corps d'un énorme serpent, qu'il prenait pour un tronc d'arbre. Le monstre s'est réveillé et l'a dévoré. Ce dragon, c'est le monde : il tue les imprudents qui ne le fuient pas assez vite.

Il fallait un piége moins grossier pour triompher d'Érasme. Ce piége qui le fit trébucher dans une vie qu'il détestait fut son goût passionné de l'étude. Un jour qu'il visitait non loin de Ter-Gouw le couvent d'Émaüs ou Stein, de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin, il retrouve un ancien camarade de Deventer, Cornelius Werden, qui lui vante les charmes de sa vie consacrée à la prière et aux Muses. Séduit par ce tableau, impatient surtout d'échapper à ses tuteurs, il se décide à éprouver sa vocation, et, quoi qu'en ait dit Gui Patin [1], il prononce ses vœux, après un an de noviciat. Mais Érasme s'aperçut trop vite qu'il avait été trompé, qu'il était tombé dans une sorte d'abbaye de Thélème, « où l'on avait le droit de s'enivrer de compagnie, mais où l'on ne pouvait travailler qu'en secret [2]. » Du moins il savait chercher dans l'activité de l'étude l'oubli de ses tribulations. Pendant que les moines ses frères réparaient le jeûne du matin par de copieux festins, et rendaient plus facile celui du lendemain, il s'enfermait dans sa cellule et avec Werden passait à travailler une partie des nuits.

Du séjour d'Érasme au couvent de Stein, qui dura cinq années (1486 à 1491), datent plusieurs ouvrages assez courts, et qui ne sont à vrai dire que des exercices

1. Lettre du 10 sept. 1662. — 2. *App.* Ep. 442.

d'école. Sous le nom supposé de Thierry de Harlem, il écrivait un petit traité, dans lequel il engageait Jodocus à quitter le monde, sans pourtant se lier par des vœux perpétuels. Il composait aussi un éloge funèbre de Berthe de Heyen, dame de Ter-Gouw, qui avait été sa bienfaitrice. De froides antithèses et de puériles exagérations de sentiments nous montrent que le goût d'Érasme n'est pas encore formé ou que son émotion dans cette circonstance est toute artificielle. Ce qui mériterait plutôt d'être relevé, ce sont les deux lettres qu'il écrit en 1490, et dans lesquelles il défend le célèbre Laurent Valla contre un prêtre de Ter-Gouw. Érasme l'avertit qu'il a blessé tous les savants, et que les barbares, déjà battus par Valla une première fois, ne tenteront pas impunément une nouvelle descente. On a ainsi comme la date précise de la déclaration de guerre adressée par Érasme à la scolastique, et lui-même compare ingénieusement ces deux lettres à des féciaux qu'il envoie au camp ennemi. Inspiré par la même pensée, Érasme commençait peut-être au couvent de Stein le livre des *Anti-barbares*, dont il ne devait publier que la première partie.

Mais ces travaux, auxquels, paraît-il, il faudrait joindre une étude légère du dessin et même de la peinture [1], ne suffisaient pas malgré tout à distraire Érasme du regret de sa liberté perdue. Ni son corps ni son esprit ne pouvaient se plier à la règle monastique, quelque peu rigoureuse qu'il nous la fasse lui-même entrevoir. Si son sommeil venait à être troublé, il restait éveillé plusieurs heures de suite. Les jeûnes l'épui-

1. Ce qu'Erasme en effet écrit en 1524 au sujet de l'un de ses portraits montre un homme qui n'est pas étranger aux procédés de l'art du dessin. Ep. 669.

saient. Surtout il voyait sa passion de l'étude sans cesse contrariée. Il se sentait en pays ennemi, et n'aspirait qu'à s'échapper. Un heureux hasard vint enfin lui ouvrir les portes de ce couvent où il n'avait trouvé que des déceptions. En 1491, Henri de Bergen, évêque de Cambrai, lui procura les dispenses nécessaires et l'attacha à sa personne en qualité de secrétaire. Ce personnage avait dessein de le mener avec lui en Italie, et, comme il travaillait à obtenir le chapeau de cardinal, il n'était pas fâché de se faire honneur à Rome de la belle latinité de son protégé. Mais le voyage manqua, et Érasme s'aperçut bientôt que la bonne volonté de son nouveau patron était peu active. Nous n'avons d'ailleurs que fort peu de détails sur cette période de la vie d'Érasme. Une seule lettre de lui, empreinte de tristesse et de découragement, semble se rapporter à cette époque. Nous savons seulement qu'il demeura cinq années à Cambrai, que le 25 février 1492, jour de Saint-Marc, il fut ordonné prêtre, qu'il se fit aimer d'Antoine de Bergen, frère de l'évêque, et se lia d'une étroite amitié avec Jacques Battus, secrétaire de la ville de Bergen.

II

Érasme obtenait enfin en 1496 d'être envoyé à Paris au collége de Montaigu, avec le privilége d'une bourse et la promesse d'une modeste pension que lui fournirait l'évêque de Cambrai. A ce moment, grâce à l'administration du cardinal d'Amboise, la France était heureuse. La population croissante forçait les villes à élargir leurs faubourgs; l'absence de toute discorde civile permettait à l'industrie et au commerce de se dé-

velopper plus librement. La littérature savante commençait elle-même à se faire jour et à provoquer la curiosité publique. Robert Gaguin, général de l'Ordre des Mathurins, dans une harangue adressée au gouverneur de Paris, avait ouvertement rompu avec le style et la méthode scolastiques [1]. Quelques années plus tard (1502) allaient paraître les premiers livres imprimés par Henri Estienne Ier du nom [2]. Érasme put croire un instant qu'il allait trouver à Montaigu la studieuse retraite qui le fuyait toujours ; mais cet espoir fut encore déçu. Dans le colloque intitulé Ἰχθυοφαγία, Érasme nous a peint sous de bien sombres couleurs la vie de ce collége, où l'on montrait encore au XVIIIe siècle la chambrette qu'il avait occupée. Le principal, Jean Standonck, homme sans jugement et d'une inflexible dureté, avait affublé les écoliers d'un lourd capuchon qui les étouffait ; il les faisait coucher dans de misérables lits étendus sur un sol humide, rapprochés même des lieux les plus infects, et, pour mieux dompter la chair, il avait aboli tout usage de la viande. Les œufs étaient pourris, le vin gâté. Érasme assure que plusieurs écoliers moururent dévorés par la lèpre, que d'autres devinrent fous. Il demeura un an à peine à Montaigu, et, en le quittant, il en eût sans doute volontiers parlé comme Rabelais : « Si j'étais roi de Paris, le diable m'emporte si je ne mettais le feu dedans [3]. » Après un court voyage à Cambrai et en Hollande, il revint cependant à Paris, et

1. V. sur cette harangue de 1481, qui fit grand bruit parce qu'elle « ne commençait plus par un texte, expliqué ensuite et commenté d'une manière scolastique, » Crévier, *Hist. de l'Université*, t. IV, p. 895.

2. *Essai sur Henri Estienne*, par Léon Feugère, p. 7, réédité au t. II des *Caractères et portraits littéraires du* XVIe *siècle*. (2 vol. in-8°, 1859. Didier).

3. Rabelais, édit. Burgaud des Marets et Rathery (1857), t. I, p. 146.

alla demeurer avec un jeune Anglais, milord Mountjoy, dont il fut vivement aimé. Il payait son écot par les leçons qu'il lui donnait. Sa mauvaise fortune ne décourageait pas d'ailleurs son ardeur pour l'étude. A cette époque le goût de la poésie semblait attirer ses préférences, et il n'était presque aucun genre de versification qu'il n'eût déjà essayé. Sans parler d'une pièce en vers saphiques composée en l'honneur de saint Michel, et pour laquelle on lui offrit « de quoi acheter un setier de vin, » il publiait à Paris un poëme dédié à Fauste Andrelin et un autre sur la crèche de Jésus enfant, adressé à Robert Gaguin.

Il crut enfin avoir trouvé un plus sérieux appui pour l'achèvement de son éducation littéraire. Battus l'avait présenté à la mère de son jeune élève, Anne de Borsselen, marquise de Véra. Cette dame, qui habitait un château près de Tornhoens, dans les Pays-Bas, était fille d'un maréchal de France, Wolfard de Borsselen, et de Charlotte Bourbon de Montpensier. Elle avait épousé sans inclination Philippe, fils d'Antoine de Bourgogne, seigneur de Beuvres, bâtard de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et lui avait apporté en dot la seigneurie de Flessingue et celle de Véra, dans l'île de Valcheren en Zélande [1]. Érasme s'était empressé de se rendre auprès d'elle, et les éloges qu'il lui accorde dans une lettre écrite à Battus peu après montrent sa reconnaissance pour la pension de cent florins que lui promit la marquise, et qu'elle lui paya rarement.

Si ces lueurs d'une meilleure fortune s'éteignaient plus rapidement encore qu'elles ne brillaient aux

1. V. Anselme, *Hist. de la maison royale*, p. 220, et Fabert, *Hist. des ducs de Bourgogne*, t. I, p. 162. L'élève de Battus, Adolphe de Bourgogne, fut amiral de Flandre et chevalier de la Toison d'or. Il mourut en 1516.

yeux d'Érasme, du moins il ne s'abandonnait pas lui-même, décidé à vaincre tous les obstacles par son énergie patiente. A peine assuré du lendemain, il rêvait déjà de visiter l'Italie, cette Italie, disait-il à Piscator, où les murs sont plus érudits et plus éloquents que les hommes en Hollande [1] ; mais il dut remettre ce voyage à des temps meilleurs. Appelé d'ailleurs en Angleterre par Mountjoy, qui lui faisait déjà une pension de cent couronnes, il voulut tenter le sort dans un pays qui cherchait à s'éveiller à la vie intellectuelle. Le premier voyage d'Érasme en Angleterre peut être sûrement fixé à l'année 1497.

Il ne faudrait pas que le goût des rapprochements nous fît penser à ce premier et célèbre voyage de Voltaire, où s'acheva l'éducation de son esprit par l'exemple d'une liberté encore inconnue en France. Érasme avait plus à donner qu'à recevoir. L'Université d'Oxford, malgré les leçons publiques que l'italien Cornelio Vitelli y avait données, était encore ensevelie dans la barbarie. Mais déjà s'était formé un groupe d'esprits curieux qui cherchaient à dissiper ces ténèbres. Ils s'empressèrent autour d'Érasme, dont le nom cependant sortait encore à peine de l'obscurité. Celui-ci de son côté, peu habitué à ces prévenances flatteuses, les reconnut par des éloges dans lesquels nous ne saurions voir que la vivacité de sa reconnaissance. Il lui échappait alors d'écrire qu'après avoir joui des trésors d'érudition qui se trouvent en Angleterre, on n'a plus à chercher en Italie que le plaisir de voyager [2]. Dans cette première visite, qui dura à peine une année, Érasme étudia surtout au collége de Sainte-Marie à Oxford, et se lia avec plusieurs

1. Ep. 14. — 2. Idem

hommes distingués, dont quelques uns lui restèrent toujours unis, William Grocyn, l'élève de Vitelli et de Politien, Linacre, écrivain scrupuleux et habile médecin, qu'Érasme aimait à consulter dans ses fréquentes maladies, Thomas Wolsey, alors boursier du collége de la Madeleine, John Claimond, Thomas Halsey, Colet enfin et Thomas Morus, qui avait à peine dix-huit ans, et dont Érasme louait déjà « l'heureux, le doux et gracieux esprit[1]. »

Dans la correspondance d'Érasme, les lettres qui se rapportent à ce premier séjour en Angleterre sont comme éclairées d'un sourire qui s'efface bientôt dans celles qu'il écrit de Paris. Là il se retrouve en présence de la gêne. Privé par la malice d'un envieux de son élève Thomas Grey, fils du marquis de Dorset, il se voit contraint, malgré l'éloignement qu'il ressentait pour les fonctions de précepteur, de se charger d'un jeune homme de Lubeck, nommé Christiern, et dont le père lui avait promis, pour prix de ses soins, « trente deux écus et un habit[2]. » Sa santé était chancelante. Il craignait les fièvres épidémiques, si fréquentes à cette époque, et, pour échapper à leur influence contagieuse, il n'hésitait pas à changer de quartier, ou encore à se réfugier à Orléans, chez son ami Jacques Tutor, professeur de droit canon. « Pour bien vivre, disait-il, encore faut-il vivre. »

L'une des surprises qui attend le biographe des érudits de la Renaissance, c'est le spectacle de leur prodigieuse activité. On a peine à les suivre courant les grandes routes, et partout chevauchant en triste équipage, à la recherche des livres nouveaux, d'un profes-

1. Ep. 14. — 2 Ep. 17.

seur célèbre dont ils veulent entendre les leçons, d'une terre hospitalière qui ne refuse pas la sécurité à leurs travaux. Tantôt proscrits comme Henri Estienne et Hotmann, tantôt, comme Érasme, cherchant un abri qui les fuit toujours, ils traversent de grands pays, passent d'une ville dans une autre, vont porter d'académie en académie les trésors de leur science, et cependant, malgré les dangers, les fatigues et les maladies qui sont le tribut nécessaire de cette vie aventureuse, ils poursuivent et achèvent d'immenses travaux qui sembleraient plutôt le fruit lentement mûri d'une existence passée dans le calme de l'étude. Telle sera la vie d'Érasme pendant longtemps. Sa correspondance nous le montrera parfois dans la même année à Paris, à Louvain, à Londres, à Oxford et Cambridge. Nulle part il ne cesse un instant d'étudier, d'écrire. En voyage, « assis, cavalier étonné, sur une triste monture aussi étonnée que lui-même, » il compose des vers, comme Henri Estienne, note en courant les réflexions qui s'offrent à son esprit, corrige de mémoire une mauvaise leçon d'un manuscrit, ou lit le *De Officiis* de Cicéron qui le transporte d'admiration. En pareille compagnie, il peut braver les ennuis de la route, supporter avec philosophie la mauvaise odeur des *poëles*, les exigences des loueurs et des aubergistes « qui partout tendent leurs filets aux voyageurs. » Il consent à voir chemin faisant ses rares pièces d'or se transformer en menue monnaie de faux poids qui sera refusée à l'étape prochaine [1]. La seule richesse qu'il couve des yeux, et défendrait au péril de sa vie, c'est la caisse qui renferme ses manus-

1. V. la relation de son voyage depuis Amiens jusqu'à Paris, ép. 81. C'est une page curieuse pour l'histoire du temps.

crits et ses livres. Il vit avec eux comme avec des amis dont il ne peut se séparer même un moment sans inquiétude. Il lui est arrivé une fois qu'un livre prêté ne lui a pas été rendu. « Depuis bien des années, écrit-il avec le plus grand sérieux, je n'ai ressenti pareil chagrin ; » et quand, venant à débarquer, il ne retrouve pas sa précieuse malle, il croit éprouver une douleur semblable à celle d'un père qui apprendrait la mort de son enfant [1].

Cette infatigable ardeur de travail est en effet le trait qu'il importe de marquer dès l'abord chez Érasme. Le seul enthousiasme qu'il éprouva durant sa vie ne l'abandonna du moins en aucun temps. Il tombe sérieusement malade à Paris en 1498. Guillaume Cop lui déclare qu'il ne peut espérer de guérir, s'il ne suspend tout travail. Mais autant lui dire : « Avant la fin du quatrième jour, tu seras pendu. » Il a pris son parti. Il appelle de l'arrêt de Guillaume Cop à sainte Geneviève qui lui rend la santé, sans lui imposer une aussi dure abstinence. Érasme remercia sa bienfaitrice, et cela sans la moindre ironie, par un *ex-voto* qui n'était que le récit en vers de sa miraculeuse guérison. Quand on se rappelle avec quelle verve imprudente Érasme a souvent raillé la foi populaire aux reliques, il est piquant de le surprendre ainsi en contradiction avec lui-même. Ce jour-là il ressembla à ces esprits forts qui se glissent dans une église, quand le soir tombe, et vont allumer un cierge devant l'image de la sainte qu'ils ont raillée à midi [2].

1. Ep. 159.

2. *Divæ Genovefæ præsidio a quartana febre liberati carmen votivum.* Bourdaloue a rappelé ce poëme d'Érasme dans le *Sermon pour la fête de sainte Geneviève* (deuxième partie). Parlant des miracles qu'opère le corps de la Sainte, il ajoute : « N'est-il pas (le corps) jusque dans le tom-

A cette date (1498), Érasme vit à Paris avec deux jeunes gens qu'il appelle dans ses lettres Augustin et Henri. Tous trois forment une société que réunit et anime un seul intérêt, celui de l'étude. « A table, écrivait-il, on jase sur les lettres, et, grâce à cet assaisonnement, le repas est splendide. A la promenade, nous badinons sur les lettres ; nos moindres jeux ont les lettres pour objet. C'est en nous entretenant des lettres que le sommeil vient nous surprendre ; nous rêvons des lettres, et, à peine éveillés, c'est par l'étude des lettres que nous commençons la journée [1]. » Ne croirait-on pas entendre la cloche même de cette petite communauté demi-laïque dans ce mot répété de *litteræ*, si doux à l'esprit et à l'oreille? Cette passion chez Érasme domine toutes les autres : elle dirige ses jugements, elle explique ses répulsions comme ses sympathies. Pourquoi ses paroles dures contre les Hollandais, ses compatriotes, qu'il compare aux Phéaciens [2] ? parqu'ils résistent aux progrès des lettres, « de ces lettres qui sont la seule et vraie richesse de l'homme, que la fortune ne peut ni donner ni enlever, qui ne vieillissent pas comme la beauté, et ne s'affaiblissent pas comme la force du corps [3]. » Au contraire, s'il aime l'Angleterre, s'il pense à s'y fixer, c'est parce qu'il croit la voir lutter avec ardeur contre l'ignorance. Aussi Érasme se plaît-il singulièrement dans ce petit groupe d'Anglais érudits dont il partage et excite le zèle. L'attrait qu'il

beau une source de vie pour tous ceux qui ont recours à cette précieuse relique, et les *esprits les moins disposés à en convenir*, convaincus par leur propre expérience, ne lui ont-ils pas rendu hommage? Témoin cette action de grâces en forme d'éloge qu'Érasme composa, et où il déclare si hautement que notre Sainte était après Dieu sa libératrice, et qu'il ne vivait que par le bienfait de son intercession. »

1. Ep. 32. — 2. Ep. 35, 59. — 3. Ep. 32.

leur inspire n'est pas moins vif, et c'est peut-être dans ce cadre qu'il conviendrait de placer le portrait d'Érasme, arrivé à la pleine fleur de sa jeunesse, pour lui donner tout son avantage. Son extérieur n'est pas imposant, mais agréable et séduisant. Son corps, petit, délicat, est bien proportionné. Son habillement n'est pas sans élégance. Son regard et sa voix sont expressifs; ses cheveux blonds, ses yeux bleus, sa peau blanche, trahissent son origine germanique. D'ailleurs, il a l'humeur joyeuse, le rire éclatant, il ne veut pas que l'on soit sage à toute heure. Sa riche mémoire n'ôte rien à la vivacité souple de son esprit. Gai convive, facile alors à se livrer, prompt à saisir les ridicules et hardi dans ses railleries, il jette avec verve les mots plaisants ou téméraires, il amuse en racontant des légendes sur le paradis terrestre [1], il médit des rois et des théologiens, mord les moines jusqu'au sang, et, par cet entrain d'humeur franche et libre, plaît à ceux mêmes qu'il étonne ou irrite.

Mais les servitudes d'une vie étroite et mal assurée revenaient trop tôt dissiper ces courtes heures de gaieté expansive. La correspondance d'Érasme n'est guère en ce moment qu'une suite monotone de demandes d'argent ou de doléances sans dignité. Il s'irrite de se voir oublié par l'évêque de Cambrai et la marquise de Véra. Il reproche même à Battus sa froideur, et va jusqu'à insinuer que les libéralités de la marquise s'égarent sur des personnes qui ne les méritent pas. Il craint d'avoir inutilement composé un petit traité de morale pratique, qu'il a dédié au jeune Adolphe de Bourgogne [2]. On paraît lui en savoir peu de gré, puisqu'on ne lui fait

1. Ep. 44. — 2. *De amplectenda virtute.*

tenir sa pension qu'à force de pressantes réclamations. Jusqu'au XVIIIe siècle, l'écrivain restera ainsi le client des grandes familles, et les esprits même les plus fiers accepteront ce patronage, quitte à se soulager par d'amères sorties contre cette noblesse qui les fait vivre.

Le désir et l'espoir de rencontrer une destinée meilleure, la crainte aussi des épidémies, nous expliquent les courses continuelles d'Érasme de Paris en Hollande et de Hollande en Angleterre. Ce qui déroute le biographe, c'est qu'il lit parfois dans sa correspondance des lettres écrites en des lieux différents, et qui portent la même date [1]. Quoiqu'il en soit, au mois de juillet 1499, il est à Tornhoens, auprès de Battus. Il y goûte quelque douceur et écrit à un de ses amis : « Ce serait en vérité la vie des dieux, si nous avions un peu plus de livres [2]. » Au mois d'octobre, il est à Oxford, et de là il engage Fauste Andrelin à venir partager son heureuse fortune : « Vous trouverez ici des nymphes faciles et souriantes que vous préférerez bientôt aux Muses elles-mêmes. Partout où vous allez, ce ne sont que baisers [3]. » Mais, à son départ, Érasme est victime d'une fâcheuse aventure qu'il supporta d'ailleurs avec une résignation toute philosophique. Il paraît qu'un règlement défendait aux étrangers de sortir du royaume en emportant plus de six angelots [4], et que les agents de la douane

1. La date de plusieurs lettres d'Érasme a été heureusement corrigée par M. Hermingard dans son importante publication : *Correspondance des réformateurs dans les pays de langue française*, 4 vol. in-8°, 1866-1872. Lévy.

2. Ep. 57.

3. V. à propos de cette saillie l'article sur Érasme inséré dans le numéro du mois de mars 1860 de la *Revue britannique*, p. 91.

4. L'angelot d'or valait trois florins.

avaient ordre de fouiller ceux qui allaient s'embarquer. Érasme fut ainsi dépouillé de vingt livres sterling. « Avant de monter en vaisseau, écrivait-il quinze ans plus tard à Gonellus, j'avais déjà fait naufrage [1]. » Ainsi allégé d'un bagage qui d'ordinaire le gênait peu, Érasme repassa en Flandre, et de Tornhoens, où il séjourna encore quelque temps, il revint à Paris qu'il ne fit que traverser, et alla demeurer plusieurs semaines chez son ami Jacques Tutor, à Orléans [2].

Au mois de décembre 1499, Érasme était de retour à Paris. Ses lettres nous le montrent à cette époque plein d'ardeur pour l'étude du grec. C'était alors une entreprise hardie que d'apprendre la langue grecque. Il fallait tout à la fois être son propre maître, faire venir d'Italie des éditions souvent pleines de fautes, dédaigner enfin les attaques publiques des théologiens qui appelaient le grec la langue des hérésies, et prédisaient qu'en répandant cet enseignement on livrerait à l'esprit d'examen les monuments de la primitive Église [3]. Aussi l'étude du grec, suspecte aux yeux de la foi et rendue presque impossible par le manque de livres et de maîtres, était à peu près nulle dans l'Université de Paris. En 1500, cette

1. Ep. 173. — Boisard dit qu'Érasme retourna auprès du roi, que celui-ci s'amusa beaucoup de son aventure et doubla la somme qu'on lui avait enlevée. Mais les lettres d'Érasme ne confirment pas ce fait que rend encore invraisemblable l'avarice célèbre d'Henri VII.

2. Sur Jacques Tutor v. la *Vie d'Érasme* de M. de Burigni, t. I, p. 62.

3. Budé combat vigoureusement cette opinion au livre II du *de Philologia*, V. p. 63 de l'édit. de Bâle. Il conclut que la science grecque n'est pas nécessairement contraire à l'*innocence théologique*. Mais la Sorbonne, même en 1530, n'était pas revenue de ses préventions, puisqu'elle citait les professeurs royaux (du collége de France) « pour leur être fait défense d'expliquer les livres saints selon le grec et l'hébreu, sans la permission de l'Université. »

langue n'était régulièrement enseignée dans aucune école [1]. Aucun texte grec n'était sorti d'une presse française [2]. On se rappelait qu'en 1458 un Grec, Grégoire Tiphernas, était venu en France, qu'il avait donné des leçons à Robert Gaguin et à un Allemand, nommé Jean Stein. L'un et l'autre avaient été les maîtres de Reuchlin, mais ils n'avaient pas fait d'autres élèves. Un autre Grec, Hermonyme de Sparte, « un de ces exilés, dit M. Egger, qui promenaient leur misère de pays en pays, » était venu à son tour en 1476 : il avait donné quelques leçons à Budé, qui s'en était fort peu loué ; « il balbutiait le grec, nous dit de lui Érasme, il n'aurait pu l'enseigner, s'il l'avait voulu, et ne l'aurait pas voulu, s'il l'avait pu [3]. » Érasme s'adressa à un Michel Pavius, que nous ne connaissons que par lui, « un Grec deux fois Grec, écrit-il, toujours affamé et qui lui fait de dures conditions [4]. » Il le congédia et résolut d'être son propre maître [5].

Cependant quels obstacles ne s'abaissaient pas devant l'ardente volonté des hommes de la Renaissance ? A ces théologiens qui abritaient leur paresse sous le couvert de

1. V. *Guillaume Budé, restaurateur des études grecques*, par D. Rébitté (Paris, 1846), p. 51. Selon Duboulay, ce fut Le Fèvre d'Étaples qui le premier en 1504 expliqua la grammaire grecque de Gaza au collège de Coqueret.

2. Le premier livre grec imprimé en France parut en 1507. V. l'ouvrage cité de M. Rébitté, p. 35. M. Egger (7e leçon de l'*Histoire de l'Hellénisme en France*) ne fait dater que de l'édition de Sophocle de Simon de Colines (1529) la série des publications savantes. En Italie, la grammaire de Constantin Lascaris avait paru à Milan dès 1476 et de 1476 à 1500 Alde avait publié plusieurs ouvrages importants dans cette langue.

3. *Catalogus* (ab Erasmo descriptus). — 4. Ep. 75.

5. « Ipse coactus fui mihi præceptor esse, » et Budé dit aussi de lui-même : « Αὐτομαθής τε καὶ ὀψιμαθής. »

la foi, Érasme citait les *Lettres décrétales* qui recommandent la triple étude du latin, du grec et de l'hébreu. Cette autorité suffisait bien pour mettre sa conscience en repos. Rien d'ailleurs ne lui coûte pour conquérir le nom d'helléniste. « Dès que j'aurai reçu de l'argent, écrit-il, j'achèterai des livres grecs d'abord, et ensuite des vêtements [1]. » Demandant à Benserade de lui envoyer ce qui a paru de nouveau en grec : « Je suis prêt, ajoute-t-il, à mettre mes habits en gage, plutôt que d'en être privé [2]. » Il ne peut lire encore couramment Homère, et pourtant « la seule vue du livre lui donne de la joie, et ses yeux s'en repaissent avidement [3]. » Il ne cesse de répéter que la connaissance du grec est indispensable à la culture des lettres. « Les Romains n'ont que de petits ruisseaux et des mares pleines de boue ; les Grecs ont les sources limpides et les fleuves qui roulent de l'or. »

Mais déjà le ton irrité d'Érasme nous avertit qu'il a ouvert la lutte contre les ennemis des lettres. Ces ennemis qu'il poursuivra sans trêve ni merci, et sur lesquels il rejettera tous les malheurs du temps, ce sont les disciples dégénérés de Scot et d'Albert, les *théologastres*, indignes du nom de théologiens, aux yeux desquels tout commerce avec les muses est une hérésie, tout progrès un sacrilége, et qui regardent comme une marque d'orthodoxie la barbarie du langage et la subtilité obscure de la pensée. Ce sont là les barbares qu'il faut rejeter, comme les Grecs l'ont fait pour les Perses, dans le pays des brouillards scolastiques. Dès cette époque Érasme, comme un hardi soldat d'avant-garde, leur décoche mille traits sanglants. Il ose même s'avancer jus-

1. Ep. 29. — 2. Ep. 58. — 3. Ep. 87.

qu'à leur quartier-général, la Sorbonne, « le temple sacro-saint de la théologie scotistique [1] ; » il leur déclare qu'il ne peut pour leur plaire se résigner à parler en barbare ; il raille ces Épiménides qui, après avoir dormi dans leur caverne quarante ans, ont trouvé tout changé autour d'eux, « excepté eux-mêmes, et quelques buveurs, compagnons décrépits de leurs anciennes orgies. » Certes la vivacité de la lutte entraînera souvent Érasme dans les excès ordinaires des polémiques violentes. Mais qui pourrait nier qu'après tout il ne soutînt les droits de l'esprit moderne impatient de rompre les mailles serrées et étroites de la scolastique ?

Cette attitude d'Érasme, qui se marque nettement dans ses lettres, se retrouverait encore dans les ouvrages qu'il avait déjà publiés ou laissé paraître. Sans parler des opuscules que nous avons cités, ni de l'édition des lettres de saint Jérôme, pour laquelle il réunissait depuis plusieurs années de riches matériaux, le traité sur la *Manière d'écrire les lettres* avait certainement paru, puisqu'à la date de 1498 Mountjoy engageait Érasme à donner de cet ouvrage, en l'enrichissant, une nouvelle édition [2]. Érasme le refondit plus tard presque en entier, et, dans la dédicace à Nicolas Bérauld (1522), il déclarait que le livre commencé à Paris trente ans auparavant n'avait été publié d'abord qu'à son insu. Ce traité d'ailleurs a moins d'importance pour l'objet particulier dont il traite que par les détails souvent curieux qu'il renferme sur l'état de l'éducation publique au commencement du XVIe siècle.

Érasme, dans l'hiver de 1499, achevait aussi la première édition des *Adages;* et d'Orléans, le 20 novem-

1. Ep. 85. — 2. Ep. 43.

bre [1], il écrivait à Fauste Andrelin de se préparer à les louer d'autant plus qu'ils le méritaient moins. L'ouvrage imprimé à Paris chez Jean Philippe parut à la Trinité de l'an 1500. Mais Érasme augmenta tellement les éditions suivantes, publiées à Strasbourg et à Venise, que la première paraît le cadre du livre plutôt que le livre même [2]. Ce précieux recueil est donc une œuvre composée de trop de couches, si l'on peut dire, superposées, pour qu'on y cherche avec fruit des indications propres à l'époque présente de la vie d'Érasme. Il conviendra de l'étudier en vue d'un intérêt plus général. Le fond même de l'ouvrage nous permettra de connaître l'érudit chez Érasme ; les digressions dont il est rempli, le satirique et le moraliste.

Érasme avait trente-cinq ans à peine au moment où se fermait le xve siècle. Dans les dernières années s'étaient passés de grands événements qui allaient modifier profondément l'état général de l'Europe. Par la conquête de Grenade, les chrétiens avaient ressaisi l'Espagne tout entière. Un monde nouveau avait été découvert par Christophe Colomb. Une paix favorable au recueillement de l'étude régnait en Allemagne. L'unité de la monarchie française s'achevait par la réunion de la Bretagne à la couronne, et les guerres de Charles VIII allaient disperser sur les nations cisalpines les arts de l'Italie. Les temps modernes se levaient sur tous les horizons. Mais ces faits de l'ordre social et politique

1. Ep. 71.

2. Les Aldes les imprimèrent en 1508 et en 1520. Mais le succès de l'ouvrage fut bien plus considérable en Allemagne qu'en Italie. Mathieu Schurer le réimprima onze fois de 1509 à 1520, et Froben dix fois de 1513 à 1539, sans compter sept ou huit éditions imprimées ailleurs. V. Didot, *Essai sur la typographie*, p. 645.

n'avaient eu encore qu'un contre-coup assez faible dans l'ordre littéraire. De ce côté les révolutions sont d'un progrès plus lent qui se dérobe parfois au regard le plus attentif. Le jour se fait peu à peu et lutte longtemps encore avec la nuit. Cet âge, qu'une admiration trop dénigrante pour le passé a appelé l'âge de la Renaissance, et qui verra cependant la ruine de trois grandes choses, la féodalité, la scolastique et l'unité religieuse, ne s'ouvre pas par un événement qui éclate et retentisse : une année seulement fait place à une autre.

III

C'est à Paris que s'écoule pour Érasme la première année du XVIe siècle. Sa réputation qui grandit chaque jour n'a guère amélioré sa fortune. Il navigue avec peine, dit-il, contre vents et marée, cherchant partout un astre favorable qui lui rende propices les flots et les dieux. Par malheur, dans les années qui suivent, sa correspondance devient trop rare et trop discrète pour notre curiosité. Bien des lettres se rapportant à cette époque ont dû être perdues. Érasme lui-même, quand il publia le premier recueil de sa correspondance, en détruisit un grand nombre, à l'instigation de ses amis ou par prudence. Nous ne devons mettre que plus de soin à dégager, dans les fragments qui nous sont parvenus, tout ce qui peut reconstituer, sinon tous les actes extérieurs d'Érasme, du moins l'histoire de ses pensées, de ses sentiments, et, pour ainsi parler, sa biographie morale, la seule au demeurant qui soit pour nous d'un intérêt durable.

En 1500, c'est encore vers la marquise de Véra que semble se tourner le plus ferme espoir d'Érasme. Il lui

envoie une hymne à sainte Anne, sa patronne, et des prières pour intercéder la sainte Vierge. Il lui parle de ses rêves généreux, il cherche à l'y associer, à séduire son cœur et son imagination. Quel honneur ne rejaillira pas sur son nom, si, grâce à elle, Érasme peut rendre à l'antique théologie la robe tout éclatante d'or que les scolastiques ont souillée et déchirée [1] ! Sans cesse il provoque le zèle de Battus ; il trace même le cadre des lettres que son ami devra écrire à la marquise, il lui recommande, « si sa religion lui permet quelque léger mensonge, de montrer à la marquise tout ce qui sépare Érasme de ses vulgaires rivaux, le prompt oubli réservé à leurs tristes bavardages, la gloire immortelle au contraire qui attend ses ouvrages [2]. » Le désir de visiter l'Italie se réveillait aussi plus vivement dans son esprit. Tout jeune homme de bonne famille, au temps de Cicéron, était tenu de faire une fois au moins le voyage d'Athènes, pour compléter ses études. Ainsi l'Italie, au siècle de la Renaissance, semblait le seul pays où pût s'achever une éducation libérale. Les écoles d'Italie gardaient encore leur prestige. Les Italiens étaient réputés avoir seul le discernement exact et sûr du vrai et du faux talent, et, pour conquérir parmi les savants une autorité qui ne fût pas contestée, il fallait avoir passé les Alpes et comme reçu de l'Italie ses lettres de naturalisation. On sait combien les Académies de France et d'Allemagne étaient jalouses de placer le nom d'un docteur italien sur les registres de leurs Facultés, et elles payaient cher ce luxe parfois inutile. Érasme accordait bien à l'Italie l'honneur d'avoir devancé les autres nations dans la carrière des études libérales ; ce qu'il sup-

1. Ep. 92. — 2. Ep. 94.

portait avec impatience, c'est qu'elle prétendît en garder le monopole. Malgré tout, il est des préjugés que ne brave pas ouvertement dans sa conduite celui même qui les raille dans ses discours.

Érasme dut attendre plusieurs années encore avant de réaliser ce projet. Mais nous sommes ici presque abandonnés par sa correspondance. Une lettre adressée à un prêtre appelé Edmond nous apprend qu'Érasme se prépare à passer l'hiver de 1500 à 1501 chez le seigneur de Courtemburne, dans son château, à peu de distance de Saint-Omer [1]. Une autre lettre, d'ailleurs sans importance, est adressée au docteur Adrien, dont Érasme avait suivi à Louvain le cours de théologie, et qui devint le pape Adrien VI [2]. Ce fut même sur la recommandation spontanée d'Adrien que les magistrats de Louvain offrirent à Érasme la place de lecteur public ; celui-ci la refusa, et la principale raison qu'il donna fut qu'il était trop étranger à la langue hollandaise, « qui n'a su faire, ajouta-t-il, que du mal, et n'a encore été utile à personne [3]. »

N'acceptant pour la vie d'Érasme d'autre autorité que la sienne ou celle de ses biographes contemporains, nous sommes, il faut l'avouer, condamné à traverser trop rapidement ces premières années de sa maturité. Deux lettres seulement se rapportent à l'an 1501. La première, du 30 juillet, est d'Antoine de Bergen, abbé de Saint-Bertin et frère de l'évêque de Cambrai ; il recommande Érasme, qui passe l'été auprès de lui, aux faveurs du cardinal Jean de Médicis, le futur Léon X [4]. Une seconde lettre d'Érasme lui-même nous apprend qu'au mois de décembre il est à Orléans chez J. Tutor. Il retourne à Paris et, le 13 février 1502,

1. Ep. 95. — 2. Ep. 96.
3. *App.* Ep. 505. — 4. Ep. 98.

il est à Louvain où il séjourne quelque temps[1]. Une seule lettre sans intérêt, adressée à Pierre Ægidius, l'éditeur des lettres latines d'Ange Politien, est de l'année 1503 qu'Érasme passe à Paris[2]. Cette année, qui est celle de la mort d'Alexandre VI, Érasme publiait un court traité de morale chrétienne, entrepris, paraît-il, à la prière d'une dame pour la conversion de son mari, et qu'il intitulait *Enchiridion militis christiani*. Pour justifier ce titre, Érasme avertissait qu'il voulait comme armer chaque chrétien d'un petit poignard facile à porter et utile à sa défense, dont il ne se séparât nulle part, pas même au lit et à la table. Le livre, assez froid d'ailleurs, et composé de treize chapitres peu liés entre eux, fut cependant, on ne saurait dire pourquoi, l'un des ouvrages d'Érasme le plus fréquemment traduits.

C'est encore de Paris qu'Érasme écrit en 1504 à Colet, doyen de Saint-Paul, dont l'amitié, il l'espère, n'est pas refroidie par son trop long silence. Il lui apprend qu'il n'a pas poursuivi l'étude de l'hébreu dont les difficultés l'ont rebuté, et qu'il s'applique depuis trois ans à se perfectionner dans la connaissance du grec. Il lui adressait en même temps une curieuse dissertation théologique sur les paroles du Christ aux approches de la passion : « Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi[3] ! »

1. Le séjour d'Érasme dans le Brabant en 1502 passe presque inaperçu, si nous ne consultons que ses lettres. M. E. Rottier, dans son Mémoire sur la *Vie et les travaux d'Érasme* (1854), lui assigne une importance considérable, et, nous le croyons, exagérée. Il n'en donne pas moins des détails intéressants sur l'état de l'Université de Louvain à cette époque, et sur les relations d'Érasme avec le groupe des savants qui s'y trouvaient alors réunis. V. ch. II, p. 22 et sqq.

2. Ep. 101.

3. *Erasmi disputatiuncula de tædio, pavore, tristitia Jesu, instante supplicio crucis, deque verbis quibus visus est mortem deprecari : « Pater, si fieri potest, transeat a me calix iste! »*

C'était le souvenir d'une courtoise discussion qui s'était élevée entre eux sur le sens de ces mots mystérieux. Colet, d'accord avec saint Jérôme, ne voulait pas que la tristesse du Christ au jardin des Olives eût été un mouvement de crainte, indigne d'un Dieu, puisque plusieurs saints, devant la mort qui les menaçait, ne l'avaient pas eux-mêmes ressenti. Le cœur de Jésus, pensait-il, avait saigné en songeant au malheur des Juifs qui l'avaient méconnu et dont la race devait être maudite. Érasme au contraire entendait les paroles du Christ au sens littéral, et il expliquait ce tressaillement involontaire par une surprise de la nature humaine confondue dans la personne de Jésus à la nature divine. Sans nous arrêter à cette solution, qui du moins accuse la tendance d'Érasme à restreindre le côté surnaturel de la vie de Jésus, nous pouvons relever dans cette courte dissertation une méthode déjà plus libre, dégagée des procédés scolastiques. Le raisonnement, au lieu de s'étayer sur lui-même, s'appuie sur l'observation et l'analyse des faits.

La réputation d'Érasme, qui s'étendait chaque jour, lui valait cette année même l'un de ces honneurs officiels auxquels il est difficile de se dérober sans mauvaise grâce. Les États de Brabant l'avaient en effet désigné pour célébrer le voyage de Philippe le Beau en Espagne et son heureux retour dans sa patrie. Ce prince, archiduc d'Autriche, fils de l'empereur Maximilien et de Marie de Bourgogne, était devenu à la mort de sa mère, en 1482, souverain des Pays-Bas. Marié à Jeanne, fille de Ferdinand et d'Isabelle, il se voyait destiné à recueillir un jour du fait de sa femme la succession de la couronne d'Espagne. Ferdinand l'avait engagé à y venir résider quelque temps, pour connaître les lois et les mœurs des pays qu'il était appelé à gouverner. Philippe et Jeanne, quand

ils avaient traversé la France, avaient été reçus avec distinction par Louis XII. L'archiduc avait pris place, comme pair de France, au parlement de Paris, et prêté hommage au roi pour le comté de Flandre [1]. Mais en Espagne, Philippe, prince gai et ami du plaisir, n'avait pas tardé à se fatiguer de l'étiquette grave et triste de la cour de Ferdinand, et, malgré les prières passionnées de sa femme, il avait repris au milieu de l'hiver le chemin de la Flandre [2].

Tout cela, on l'avouera, fournissait à Érasme une assez pauvre matière pour un discours public. Aussi prit-il à contre-cœur cette tâche ingrate, et il ne commença à écrire qu'au moment où le prince rentrait dans ses États. Son discours bientôt achevé fut prononcé le jour de l'Épiphanie de l'année 1504 dans le palais de Bruxelles. Philippe l'écouta avec bienveillance, et, ce qui nous étonne davantage, sans embarras. Le style de cet éloge est d'une élégance apprêtée, ce qui est rare chez Érasme. D'ailleurs l'orateur n'évite aucun des écueils du genre, l'enthousiasme factice, les puériles exagérations; il n'a garde de négliger ni les prédictions des astrologues promettant la défaite des Turcs et une longue vie à ce prince qui devait mourir deux ans après, ni la classique prosopopée de la patrie conjurant d'abord Philippe de suspendre son départ, et saluant ensuite son retour. Les honneurs intéressés rendus par Louis XII à l'archiduc amènent un éloge de la France et de Paris « qui peut montrer avec orgueil au monde, dit Érasme, un clergé florissant et instruit, des écoles plus fréquentées que

1. *Histoire de Charles-Quint, par Robertson*, ch. I.

2. V. sur les rapports de Louis XII avec Philippe, et sur leurs intrigues dirigées contre Ferdinand, l'*Histoire de France* par M. Henri Martin, liv. 43, 44, 45, *pass.*

partout ailleurs, et plus riches en savants que toutes les autres, un parlement enfin qui rappelle par sa gravité le sénat romain. » Quelques accents élevés sur le respect de la loi et les devoirs des princes et un éloquent passage sur les malheurs de la guerre sont les seules parties qui mériteraient d'être détachées de ce trop long panégyrique. Le style, avec la pensée elle-même, reprend de la force et de la fierté.

Cet éloge d'ailleurs ne plut pas à tous, et, « comme Apelle caché derrière son tableau, » Érasme écoutait avec curiosité les critiques qu'on en faisait. Il eut le bon goût de ne pas se défendre contre toutes, et il reconnut qu'il avait dépassé la mesure et semé dans son discours trop de lieux communs. « Pline, écrivait-il un jour, n'était pas seulement plus éloquent que moi, il fut plus heureux : d'abord il eut à louer un empereur déjà blanchi par les années, et qui s'était signalé dans la paix comme dans la guerre, mais surtout il ne louait que ce qu'il avait vu lui-même. » Croyons pour l'honneur d'Érasme qu'il avait ainsi prétendu montrer à Philippe ce qu'il devait être bien plus que ce qu'il était : la leçon, il est vrai, était assez enveloppée pour n'être bien entendue ni de Philippe ni de nous-mêmes.

Une seule lettre dans la correspondance d'Érasme se rapporte à l'année 1505, et elle ne nous fournit aucun renseignement important sur sa vie. Encouragé dans l'étude de la Bible et des Pères par le docteur Adrien [1], et un Franciscain nommé Vitriarius, il éditait cette année, en y ajoutant une préface et des notes, les *Commentaires* de Laurent Valla sur le Nouveau Testament, qu'il

1. V. sur les rapports d'Adrien VI et d'Érasme le IVe chapitre du mémoire cité de M. E. Rottier, p. 57.

avait retrouvés dans une bibliothèque [1]. Sa fortune, sans être encore libre de tout embarras, s'améliorait peu à peu. Des princes le connaissaient et lui faisaient parvenir l'expression de leur estime. Henri VIII, qui n'était pas encore monté sur le trône, lui écrivait de sa main ; il lisait ses ouvrages et s'exerçait à imiter son style. Dans les pays qu'il avait visités, Érasme avait noué d'agréables ou d'utiles relations. Il avait vu qu'il ne tenait qu'à lui d'accepter de ses Mécènes des témoignages plus effectifs de leur bonne volonté ; mais jaloux de son indépendance, ennemi d'une contrainte qui eût gêné par des devoirs imposés sa passion de l'étude, il avait cherché à échapper à la servitude de la pauvreté sans l'échanger contre celle des charges et des honneurs. Ses amères récriminations contre la fortune, sans disparaître encore, iront en s'affaiblissant ; d'autres soucis non moins pressants et cruels vont bientôt prendre leur place.

IV

Beatus Rhenanus a écrit à propos du voyage d'Érasme en Italie : « Il y porta l'érudition et la science que les autres ont coutume d'aller y chercher [2]. » Sans accepter ces paroles d'une admiration trop prévenue, il est vrai de dire que le seizième siècle s'ouvrait en Italie sous de moins heureux auspices. Les guerres civiles et étrangères qui déchiraient la nation n'étaient pas favorables au culte des Muses. On ne voyait alors surgir aucun homme supérieur. Après Alexandre VI, de honteuse mémoire, un pape guerrier s'était assis sur le trône pontifical. Libéral envers les artistes, il faisait peu de cas des

1. Ep. 103.
2. *Vit. Erasm.*

savants. De toutes parts on se tournait aux jouissances de l'art et des sens. Dans le domaine des lettres, l'invention originale faisait place de plus en plus à l'érudition, la poésie à la critique. Les grandes œuvres du quatorzième siècle, au lieu de provoquer une imitation féconde, n'étaient elles-mêmes le plus souvent que des textes livrés à toutes les subtiles interprétations des commentateurs. Cependant, et malgré cet arrêt momentané dans le développement de la renaissance italienne, une contrée si favorisée avait encore bien des spectacles instructifs, bien des enchantements nouveaux à offrir même au plus spirituel comme au plus lettré des Hollandais.

En 1505, Érasme avait reçu de l'Université de Cambridge le grade de bachelier en théologie. L'année suivante, il accompagnait en Italie les fils de Boerio de Gênes, médecin du roi d'Angleterre, dont il devait, de concert avec leur précepteur, qui s'appelait Clyston, surveiller les études littéraires. Il prit sa route par Lyon, et l'accueil distingué que lui firent plusieurs savants de cette ville lui laissa un souvenir reconnaissant qu'il consigna dans un de ses colloques [1]. En traversant à cheval les Alpes, il composait, pour amuser son loisir, des vers sur les incommodités de la vieillesse [2]. Érasme avait quarante-six ans : il lui paraissait temps de dire adieu à la jeunesse, et de lui adresser son *valete risus que jocique* : « Maintenant les cheveux plus rares répandus sur mes tempes, mon menton aussi qui commence à blanchir, et les années de mon printemps déjà passé

1. Coll : *Diversoria*. — Érasme dut passer une seconde fois à Lyon en 1521. V. Antoine Péricaud : *Érasme dans ses rapports avec Lyon* (Lyon, 1843, broch. 19 pages). On trouvera dans cette brochure quelques détails sur les savants qu'Érasme rencontra à Lyon, et particulièrement sur Jean Grolier et l'abbé Antoine d'Albon.

2. *Erasmi carmen ad G. Capum Basiliensem de senectutis incommodis.*

me font souvenir que ma vie qui s'écoule approche de l'hiver et de la froide vieillesse. » Ce fut à Turin, où il arriva à la fin de septembre 1506, qu'Érasme, cédant aux conseils de ses amis, prit le grade de docteur en théologie [1].

De Turin Érasme passa à Bologne où il résida jusqu'à la fin de 1507. « Nulle année de ma vie, écrivait-il plus tard, n'eût été plus maussade pour moi, sans l'intimité de Paul Bombasius, qui me consola [2]. » C'était en effet pour Érasme jouer de malheur que d'arriver à Bologne pour voir l'entrée triomphale de Jules II, vainqueur des Bentivogli, et qui s'avançait par les rues portant une mitre en forme de casque (11 novembre 1506) [3]. Les satiriques allusions qu'il lança contre ce pape montrent combien il fut froissé du spectacle de cette pompe si peu chrétienne. Des mésaventures personnelles vinrent encore aigrir son esprit. Ses compagnons ne cessaient après boire de se quereller et de se battre. On tirait l'épée, puis il fallait d'interminables libations pour ramener une paix incertaine et de courte durée. Érasme quitta le plus vite qu'il put une société qui lui était devenue odieuse. Il n'y eut pas enfin jusqu'à son vêtement qui ne faillît un jour mettre sa vie en danger. D'après un règlement du conseil de la ville, tous les étrangers devaient être visités par un médecin, et ceux qui étaient atteints d'une maladie contagieuse portaient un linge blanc attaché à l'épaule, pour qu'on pût les

1. Le diplôme daté du 4 septembre 1506 est inséré dans les *Lettres d'Érasme à Amerbach* publiées à Bâle en 1779 (in-12, 125 pages).

2. *Catal.* — Bombasius, professeur de langue grecque, devint secrétaire du cardinal Pucci et périt au siége de Rome par le connétable de Bourbon (1529). Il fut en grand commerce de lettres avec Érasme.

3. Vincent le Mantouan a parlé de cette entrée de Jules II dans le IVe chant du poëme intitulé l'*Alba*. V. *Carm. illust. poet. Ital.*, t. XI, p. 348.

apercevoir de loin et fuir leur approche. Le rabat blanc que portait Érasme sur son habit de chanoine le fit prendre pour un pestiféré, et comme il paraissait ne chercher à éviter personne, on le poursuivit en criant: *Tuez le chien ! tuez le chien !* un prêtre passa et murmura à voix basse et en latin : *les ânes !* mais il ne fit rien pour délivrer Érasme. Celui-ci se tira à grand'peine de ce ridicule danger et demanda à Jules II de ne plus porter le rabat. Le pape le lui permit à la condition qu'il serait toujours revêtu de l'habit ecclésiastique. Léon X confirma à son tour cette exemption [1]. Ce fut le seul signe extérieur que garda Érasme de l'engagement qu'on lui avait imposé, et l'on ne voit nulle part qu'il en pratiquât jamais les autres devoirs. Dans la lettre qu'il écrivit à ce sujet à Grunnius, il déclare qu'il n'est pas plus lié par ses vœux que « s'il avait juré de commettre une action honteuse à des pirates qui l'auraient menacé de le faire mourir. » Léon X accepta les raisons d'Érasme et dit : « Le Christ aime la piété libre et non les prisons d'esclaves. »

Au milieu de ces contre-temps, la vie d'Érasme à Bologne fut encore active et laborieuse. On le pressa de faire des leçons publiques ; il s'y refusa, persuadé qu'on se moquerait de sa prononciation étrangère. D'ailleurs, il était surtout préoccupé de refondre entièrement le livre des *Adages*, dont la première édition, publiée à Paris, ne lui paraissait digne ni du sujet ni de lui-même. Ce fut pour surveiller l'impression de cette édition nouvelle qu'Érasme se rendit à Venise à la fin de 1507, l'année même où Louis XII reprenait Gênes.

On a dit de Venise qu'elle était la Hollande du

1. *App.* Ep. 442.

XVIe siècle [1]. Si en matière politique elle se montrait sévèrement autoritaire, elle avait en effet une large tolérance pour les choses de l'esprit. La république de Venise n'était pas seulement par ses possessions extérieures le plus puissant des États indépendants de l'Italie ; sa métropole contenait près de trois cent mille habitants et offrait un asile aux étrangers de tous les pays. Quand le bruit des ateliers troublait les hommes studieux, ils pouvaient se retirer dans les délicieuses habitations des îles voisines, comme était la villa Ramusia ou celle de Bembo à Murano [2]. Venise était, au dire de Commines, la plus magnifique ville qu'il eût jamais vue. « Les maisons sont grandes, hautes et de bonne pierre ; les anciennes sont peintes, et celles qui datent de cent ans ont toutes la façade en marbre blanc, et même des morceaux de porphyre et de serpentin pour ornements. »

L'imprimerie d'Alde Manuce était le centre des études littéraires. Alde était en relation avec tous les savants de l'Europe. Des Hongrois et des Polonais lui envoyaient de grandes sommes d'argent pour qu'il imprimât leurs écrits [3]. Cependant les troubles civils venaient de compromettre cette prospérité jusque-là croissante. Les propriétés d'Alde Manuce avaient été pillées : lui-même avait quitté la ville en 1506. Son imprimerie ne devait reprendre tout son mouvement qu'en 1512, lorsqu'il associa à ses travaux son beau-père André d'Asola. Ce qui prouve néanmoins que ses presses ne demeurèrent pas pendant cet intervalle tout à fait inactives, c'est qu'Érasme demeura huit mois à Venise, dans la maison même d'André d'Asola, qu'il publia

1. *Renaissance* de M. Michelet, p. 150 et sqq. (1 vol. in-8°, 1855).
2. Cantu, *Histoire de l'Italie*, ch. 131.
3. Roscoe, *Vie de Léon X*, ch. II.

pendant ce temps, outre l'édition nouvelle des *Adages*, la traduction latine de deux tragédies d'Euripide, et corrigea pour la métrique les comédies de Plaute et de Térence [1]. Ses ennemis prétendirent même qu'il fut correcteur à gages dans l'imprimerie d'Alde ; il ne le fut ni à Venise chez Alde, ni à Louvain chez Théodore Martin, malgré l'affirmation du doyen de Munster, Malincrot. Érasme l'a nié fort nettement, et cette position était assez honorable pour qu'il ne se défendît pas de l'avoir occupée, si le fait eût été exact. Rien ne confirme non plus qu'il ait été le précepteur du fils d'Alde, le célèbre Paul Manuce.

Sa vie fut d'ailleurs aussi douce à Venise qu'elle avait été fâcheuse à Bologne, et, bien des années après, il conservait un précieux souvenir des relations qu'il s'y était créées. Il avait vécu sous le même toit que Jérôme Aléandre, celui même que Léon X devait envoyer en qualité de nonce pour combattre Luther (1520), et qui mourut cardinal sous Paul III. Les sentiments d'Érasme à son égard varièrent beaucoup. Il crut plusieurs fois découvrir chez lui une malveillance secrète qui encourageait ses ennemis ; le souvenir néanmoins de cette intime communauté d'études aidait à dissiper les malentendus qui s'élevaient entre eux. C'était encore à Venise qu'Érasme avait connu le médecin Ambroise Léon avec lequel il resta en correspondance, le patricien Paul Canalis et le professeur de belles-lettres Baptiste Egnazio, auteur d'un traité estimé sur l'origine des Turcs.

Érasme quitta Venise en 1508 et alla passer l'hiver de la même année à Padoue, en qualité de maître de rhé-

1. *Vit. Erasm.* de Rhenanus.

torique d'Alexandre, fils naturel de Jacques IV, roi d'Écosse, et déjà, malgré sa jeunesse, archevêque de Saint-André. Érasme a loué plusieurs fois le caractère tendre, les mœurs pures et l'affabilité modeste de ce jeune prince. Il composa pour lui plusieurs pièces d'éloquence, une entre autres qui était une déclamation imitée de l'antiquité sur la mort, et qui prend un intérêt touchant, si la pensée la rapproche de la courte vie réservée à ce jeune homme, tué à la bataille de Flodden (1513). Érasme demeura aussi quelque temps à Sienne avec son élève, et il obtint de lui les ressources nécessaires pour se rendre à Rome, où l'avait précédé la renommée de sa vaste érudition. Par une nouvelle malice du sort, il semblait arriver juste à point pour assister à une seconde entrée triomphale de Jules II, qui cette fois venait de soumettre Bologne.

Il serait précieux de relever ici chez Érasme quelque vue personnelle sur Rome, sur cette ville qui, par son aspect multiple, devait éveiller chez ceux qui la visitaient des impressions contraires, et dont chacune pouvait avoir sa part de vérité. Dans l'ordre matériel comme dans l'ordre moral, les siècles et les révolutions successives y avaient laissé leurs empreintes qui s'y superposaient, pour ainsi dire, sans s'effacer. Le catholicisme n'avait fait que transformer en églises les temples et les basiliques, la féodalité avait surmonté les palais des Césars de créneaux et de bastions, et étayé les lourds bâtiments du moyen âge sur les plus purs débris de l'antiquité [1]. Même confusion, même chaos dans l'ordre moral. Rome devenue le siége de l'ortho-

1. V. Cantu, *Hist. de l'Italie*, ch. 130, et Zeller, *Italie et Renaissance*, p. 384.

doxie garde encore de son passé païen cet esprit de cosmopolitisme qui lui faisait ouvrir son Capitole à tous les dieux étrangers. Gardienne de l'intégrité de la foi catholique, elle donne l'exemple de la plus large tolérance pratique et accueille les Juifs chassés de l'Espagne. De là tant de jugements contraires. Rabelais ne verra que « la ville la plus moinante de toute la moinerie, » et rapportera de son voyage les derniers livres de *Pantagruel* [1]. Luther et Hutten dénonceront à la gravité teutonique la ville où celui qui n'a point quelque opinion erronée ou hérétique sur les dogmes ne semble pas être gentilhomme et bon courtisan, la ville sensuelle, impie et maudite où « tout ce que l'on désire, c'est or vieux, femme jeune et courte messe [2]. » Plus sérieux que Rabelais, trop finement sceptique pour donner dans les déclamations haineuses de Luther et de Hutten, Montaigne réunira dans une même page de son *Journal de voyage* le double aspect de Rome, et, après avoir salué avec l'émotion d'un disciple fervent de l'antiquité « ces ruines glorieuses, ce tombeau qui retient des marques et images d'empire, » il saura reconnaître et louer la Rome savante, « la seule ville commune et universelle où l'Espagnol et le Français, chacun est chez soi, » la ville aussi où un maître du palais lui remet « une édition de ses *Essais* châtiés selon l'opinion des docteurs moines, » et le prie, une fois son rôle officiel terminé, « de n'avoir aucun égard à la censure de son livre. »

Il faut bien l'avouer : Érasme a dû passer froid ou distrait devant ces « ruines glorieuses. » Du moins dans ses lettres, trop rares pour ces années importantes,

1. V. Rathery, *De l'influence de l'Italie sur les lettres françaises*, p. 124.
2. V. la *Triade* de Hutten et au t. II de ses œuvres les *De statu romano Epigrammata*.

nous ne trouvons pas un mot qui nous avertisse qu'à un instant son âme ait été touchée, son imagination ébranlée par les spectacles qui s'offraient à ses yeux. Il faut en prendre son parti avec la plupart des savants de la Renaissance. Le sentiment archéologique leur manque aussi bien que celui de la nature. En traversant les Alpes, ils ébauchent des vers sur les ennuis de la vieillesse ; arrivés à Rome, ils sont bien capables de se détourner de la place du Colysée et de couper court pour être plus tôt rendus à la bibliothèque du Vatican ou à celle du cardinal Grimani.

Mais Érasme goûta vivement la Rome savante, et dans la suite il rappela avec un regret sincère « cette douce liberté qu'il y avait trouvée, ces riches bibliothèques, ces agréables entretiens avec tant d'hommes érudits, toutes ces lumières enfin réunies dans une seule ville [1]. » Il avait été partout reçu avec beaucoup d'honneur. Jean de Médicis, qui devait être six ans plus tard Léon X, se montra très-curieux de le voir et de l'entendre. Le cardinal Dominique Grimani fit lever devant lui son neveu, déjà archevêque. Érasme se liait encore avec Gille de Viterbe, général des Augustins, Thomas Phœdre, gardien de la bibliothèque du Vatican, Jules Camille, qui enseigna la logique à Bologne, Carteromachus, précepteur de Galeotto de la Rovère, François Sphærula et Philippe Beroaldo le jeune, qui édita Tacite et dont les poésies furent traduites par Clément Marot.

Malgré l'éclat et le profit de si hautes relations, malgré l'offre qui fut faite à Érasme du titre de pénitencier, regardé comme un acheminement vers les dignités

1. Ep. 166.

ecclésiastiques, il était néanmoins fort éloigné de la pensée de se fixer à Rome. L'heure à vrai dire était peu favorable. Jules II se préparait, selon la funeste convention de la ligue de Cambrai, à porter la guerre sur le territoire de Venise. On prétend même, mais sans preuves concluantes, que le belliqueux pontife, qui avait, disait-on, jeté dans le Tibre les clefs de saint Pierre pour ne conserver que l'épée de saint Paul, fit demander à Érasme par le cardinal Raphaël de Saint-Georges d'écrire une apologie de sa conduite. Érasme, dit-on, aurait composé un premier discours où il dissuadait le pape d'entreprendre cette guerre ; et seulement dans un second, il énumérait, sans chaleur ni conviction, les raisons bonnes ou mauvaises qui pouvaient la justifier. Ces deux discours ne se retrouvent pas dans les œuvres d'Érasme, non plus qu'un traité contre la guerre intitulé *Antipolemus*, que ses biographes rapportent au temps de son séjour à Rome, et qui ne fut sans doute jamais imprimé. Sans même alléguer la complainte de la Paix que des juges sérieux ont déclarée apocryphe[1]. Érasme a dans ses livres trop souvent parlé des maux de la guerre pour que la perte ou l'authenticité douteuse de ces divers ouvrages apporte quelque doute sur la connaissance exacte de ses sentiments à cet égard.

Ce ne fut donc pas, on peut le croire, un avertissement sévère de Jules II qui décida Érasme à quitter Rome, mais plutôt le spectacle irritant de ses préparatifs de guerre contre une ville hospitalière aux Muses de la paix. De Rome, il alla retrouver à Sienne l'archevêque de Saint-André, et visita avec lui l'Italie méridio-

1. Burigni, *Vie d'Erasme*, t. I, p. 146.

nale, s'arrêtant à Cumes pour voir l'antre de la Sibylle, à Pouzzoles, Gaëte et Albe, donnant ainsi à son royal élève l'occasion de relire Virgile en face des lieux mêmes qu'il avait chantés. Ce voyage de curiosité érudite fut de courte durée. Le jeune archevêque, rappelé en Écosse, dut quitter Érasme, et, comme souvenir de sa reconnaissante amitié, il lui laissa cet anneau devenu célèbre, et aujourd'hui conservé à Bâle, sur le chaton duquel était représenté le dieu Terme. Érasme y fit graver ces deux mots : *Concedo nulli*, et le prit pour cachet. Plus tard, il se vit forcé de se défendre publiquement contre l'interprétation qu'une subtilité malveillante voulait faire de cette devise, destinée seulement, s'il faut l'en croire, à lui rappeler l'inévitable tribut dû par tout homme à la mort.

Cependant un événement considérable, qui pouvait avoir une influence décisive sur la fortune d'Érasme, venait de se passer en Angleterre. Henri VIII, à peine âgé de dix-huit ans, était monté sur le trône le 21 avril 1509. L'avarice d'Henri VII et son mépris de l'instruction avaient, surtout dans la classe déjà nombreuse des érudits, accru la popularité d'un jeune prince affable et généreux, qui écrivait lui-même avec goût, et aimait à répéter que la vie n'est rien sans l'ornement et les douceurs des belles-lettres. Aussi l'avénement du nouveau roi éveilla d'unanimes espérances qu'un avenir prochain devait cruellement démentir. Les dames reparaissaient à la cour avec leurs ceintures et leurs colliers d'or tenus soigneusement cachés sous le dernier règne. « O mon cher Érasme, écrivait Mountjoy, si vous pouviez voir comme tous ici s'abandonnent à la joie, se félicitent de posséder un si grand prince, et ne désirent rien tant que de le conserver, vous ne pourriez

retenir des larmes de bonheur. Le ciel sourit, la terre bondit de joie, partout semblent couler des ruisseaux de lait, de miel et de nectar. Notre roi ne désire ni or, ni pierreries, ni métaux, mais la vertu, la gloire, l'éternité [1]. » Érasme qui gardait, dit-on, dans une boîte de cèdre une lettre latine que lui avait écrite Henri VIII enfant, ne jugea pas sans doute qu'il dût se dérober plus longtemps aux pressants appels de ses amis. Il quitta l'Italie un an à peine avant que Luther ne vînt à Rome pour y traiter des affaires de son ordre.

1. Ep. 10. — Cette lettre, comme on le voit, est mal classée dans le recueil de la correspondance d'Érasme.

CHAPITRE II

VIE D'ÉRASME DEPUIS SON DÉPART D'ITALIE JUSQU'AU MOMENT OU IL SE FIXE A BALE (1509-1522).

I. Érasme en Angleterre (1510). — L'*Éloge de la Folie*. — Divers séjours d'Érasme à Cambridge (1511-1513). — Le traité *De la double abondance*. — L'*Institution du Prince*. — Érasme quitte l'Angleterre. — II. Rôle d'Érasme dans l'affaire de Reuchlin. — L'édition gréco-latine du *Nouveau Testament* (1516). — L'imprimerie de Froben. — Efforts pour attirer Érasme en France. — Admiration universelle qu'il excite. — III. Première polémique contre Le Fèvre d'Étaples (1517). — Dispositions hostiles des théologiens de Louvain. — Fondation à Louvain du collége des *Trois-Langues* (1517). — Le nom d'Érasme mêlé à celui de Luther (1518). — Retour d'Érasme de Bâle à Louvain (1518). — Attaque indirecte de Latomus. — IV. Érasme approuve l'élévation de Charles-Quint à l'empire (1519). — Lettre de Luther à Érasme (1519). — Réponse d'Érasme. — Sa démarche auprès de Frédéric en faveur de Luther. — V. Érasme se défend de prononcer sur Luther. — Il désapprouve la bulle de 1520. — Ses dispositions moins favorables à l'égard de Luther (1521). — Les luthériens s'éloignent de lui. — Attaque d'Édouard Lee (1521). — Le carme Nicolas d'Egmond. — Érasme quitte Louvain pour Bâle (1522).

I

En quittant Rome, Érasme fit route par la Toscane, la Lombardie, les Alpes de la Suisse, et traversa rapidement l'Allemagne et la Hollande. Une lettre du 8 février 1510 nous avertit qu'il était à cette époque à Londres. Il descendit chez Thomas Morus. Les fatigues du voyage avaient réveillé les douleurs de la maladie qu'il traîna toute sa vie (la gravelle), et dont il avait ressenti à Venise les premières atteintes. Ce fut pour

distraire ses loisirs forcés qu'il écrivit l'*Éloge de la Folie*, imprimé seulement en 1512 par Badius [1]. Il le dédia à Morus, dont le nom en grec a quelque rapport avec le mot qui signifie *folie* dans cette langue (μωρία). Les allusions satiriques que l'on peut y relever contre Jules II nous rendent dans leur vivacité les dernières impressions de son voyage d'Italie. Mais c'était surtout contre les moines et les théologiens que l'attaque était sans merci. Sous le couvert d'une ironie qui ne nous paraîtra pas toujours assez fine pour ne pas blesser notre goût, il était facile de reconnaître que la haine d'Érasme était ardente contre ces deux classes d'hommes dans lesquels il se hâtait trop de personnifier le charlatanisme et l'ignorance hautaine. Quand ce phamplet parut, il eut un retentissement immense, et servit plus à répandre le nom d'Érasme que ses plus savants ouvrages. A Paris on en fit sept éditions en quelques mois. On le traduisit en plusieurs langues. Gérard Lystrius, sous le nom duquel on a cru parfois deviner Érasme lui-même, le commenta. Holbein, peu de temps après s'être fixé à Bâle, illustrait le manuscrit original de ses desseins à la plume toujours recherchés des amateurs, et qui ont souvent toute la malice et toute la verve de la parole écrite. Mais Érasme ne tarda pas à ressentir d'une autre manière les effets d'une satire au moins imprudente. D'anciens amis le blâmèrent, prirent mauvaise idée de sa religion, et lui reprochèrent, comme fit Martin Dorpius, docteur de Louvain, « d'attacher des oreilles d'ânes aux têtes des théologiens et des juristes, au moment même où ils manifestaient pour lui une sincère admiration. » On l'en-

1. Bucholcer, dans son *Index chronologicus*, où il marque la date de quelques ouvrages d'Érasme, s'est trompé pour l'*Éloge de la Folie* dont il place la publication au 9 juin 1508. V. Bayle, art. *Érasme*.

gageait à écrire, en manière de palinodie, l'éloge de la Raison ou encore celui de la Grâce. Érasme se plaignit de tout le bruit qui se faisait autour d'un simple badinage, inspiré de Lucien ; il protesta qu'il n'avait voulu attaquer que les abus, qu'il révérait tous les ordres, qu'il ne croyait pas avoir dépassé les droits de la satire. Enfin il n'avait nommé personne, il n'avait composé ce petit livre que pour ses amis, il s'en voulait de l'avoir confié à des mains qu'il croyait discrètes, et volontiers il écrirait quelque jour l'éloge de la Grâce, quand les lettres et la théologie lui donneraient des loisirs. Au besoin les amis qu'Érasme retrouvait en Angleterre l'eussent rassuré contre ses propres scrupules. La réponse que Thomas Morus adressa à Dorpius témoigne en effet que les hardiesses satiriques d'Érasme ne lui avaient pas déplu, et d'autres suffrages se joignirent à celui de ce grave esprit.

L'empressement flatteur qu'Érasme avait rencontré dans ses premiers voyages en Angleterre ne fut pas moindre en 1510. Guillaume Warham, archevêque de Cantorbéry, primat du royaume et grand chancelier, rivalisait de bienveillance à son égard avec Jean Fisher, évêque de Rochester. Érasme trouvait encore les douceurs d'une intimité facile dans le commerce de Colet, doyen de Saint-Paul, qui cette année même abandonnait généreusement la succession de son père pour fonder à Londres une école où devaient être enseignées les lettres grecques et latines ; de Cuthbert Tonstall, de Pierre Ægidius qu'un peintre représentait sur la même toile qu'Érasme lui-même, de Richard Pace, qui succéda à Colet comme doyen de Saint-Paul. Mountjoy ne laissait pas de continuer à Érasme la pension qu'il lui avait promise ; son amitié cependant paraît avoir été peu active.

Érasme même, dans les années où nous sommes parvenus, s'abstenait de descendre chez lui, pour éviter certain visage qu'il ne souhaitait pas d'y rencontrer, et sur lequel il ne dit rien de plus : « Tant que ce *Cerbère* assiégera la maison de Mountjoy, il est plus sûr de la fuir [1]. » Déjà même il recevait d'hommes inconnus, épris de sa renommée et de son talent, des avances empressées. Marianus Accardus demandait à être troisième dans l'amitié d'Érasme et d'Ægidius [2] ; Thomas Bédillus lui écrivait d'Oxford qu'il aurait voulu être Dédale pour voler jusqu'à lui [3]. Mais celui avec lequel Érasme entretient en ce moment la plus active correspondance est André Ammonio. Né à Lucques, il était venu chercher fortune en Angleterre, et il l'avait trouvée. Érasme même lui écrivait des lettres plaisantes sur l'art de se faire valoir auprès des puissants. « Puisque vous le voulez, voici l'avis que je vous donne, mais seulement à l'oreille. Vous connaissez la vanité jalouse des Anglais. Usez-en à votre profit. Ayez deux siéges pour vous asseoir. Faites mine de préparer votre départ ; montrez des lettres qui vous pressent de venir avec force promesses. Éloignez-vous quelquefois pour augmenter le regret de votre absence [4]. » A lire chez l'abréviateur de Jortin la longue liste des titres et dignités d'Ammonio, on serait tenté de soupçonner que celui-ci ne dédaigna pas tous les conseils de son ami [5].

Quoi qu'il en soit, la série des lettres adressées par

1. Ep. 138. — 2. *App.* Ep. 124. — 3. *App.* Ep. 142. — 4. Ep. 142.

5. Ammonio était à la fois notaire apostolique, collecteur des deniers du pape en Angleterre, secrétaire de Henri VIII pour la langue latine, prébendé de la chapelle de Saint-Étienne de Westminster et de celles de Fordington et de Writhington à Salisbury. Il mourut de la suette en 1520. V. *The life of Erasmus, reduced from the larger work of Dr John Jortin by A. Larcey* (London, 1805), p. 36.

Érasme à Ammonio contient quelques indications précieuses sur les différents séjours qu'il fit à Cambridge. On ne peut douter que Cambridge ne fût à cette époque en avance sur Oxford, puisque dans cette dernière Université les premiers cours de grec ne furent ouverts qu'en 1519, et encore non sans une vive opposition d'une partie des étudiants, qui, organisés sous le nom de Troyens, accueillirent à coups de pierres leurs nouveaux maîtres et forcèrent le roi à intervenir pour rétablir la paix [1]. Aussi Érasme, que Cambridge et Oxford avaient associé à leurs Universités, préféra se fixer à Cambridge, et occupa le premier la chaire de grec, où il fut le prédécesseur immédiat du célèbre helléniste Crook [2]. Son enseignement d'ailleurs ne dépassait pas les plus simples notions de la grammaire. Il se promettait, si son auditoire devenait plus nombreux, de commenter, après la grammaire de Chrysoloras, celle de Théodore Gaza, qu'il traduisit en latin, pour en populariser l'usage. Mais les élèves étaient rares, ils étaient trop pauvres pour payer Érasme [3], et ces premières déceptions commencèrent à lui faire craindre qu'il n'eût trop espéré de l'Angleterre [4].

A cette époque, en effet, il semble impatient et irré-

1. V. Hallam, *Litt. de l'Eur. aux* XVe, XVIe, XVIIe *siècles*, ch. IV, p. 293, not. 1.

2. On donna à Érasme un logement à Queen's College. Au temps de Knight on montrait encore sa chambre, et de nos jours une promenade porte le nom d'Érasme. Sur ses divers passages à Oxford on n'a conservé que des détails fort incomplets. Il y étudia le grec sous W. Grocyn. Mais Gibbon a singulièrement exagéré quand il a dit « qu'Érasme apprit le grec à Oxford pour l'enseigner à Cambridge. » V. l'art. sur Érasme dans la *Revue britannique*, mars 1860.

3. Ep. 131.

4. Sur cette partie de la vie d'Érasme, on consultera avec fruit le livre de Samuel Knight, intitulé : *The life of Erasmus, more particularly that part of it which he spent in England*. 1726, 1 v. in-12.

solu. Tantôt par Ammonio il fait parvenir des lettres à plusieurs évêques pour solliciter un canonicat; tantôt il se déclare décidé à fixer sa vie errante en Angleterre, et il écrit à l'abbé de Saint-Bertin : « Érasme est un Anglais [1]; » d'autres fois il exprime le regret de n'être pas parti pour Rome avec l'évêque de Rochester [2]. Ammonio, qui vit à Londres, se prête avec une amitié empressée à tous les désirs d'Érasme; il se charge pour lui d'une négociation auprès du pape, à l'effet d'obtenir une dispense à laquelle Érasme semble attacher un grand prix; mais toute cette affaire reste très-obscure. Nous voyons seulement Érasme, après la mort d'Ammonio, réclamer avec insistance de son frère Pierre les lettres écrites à ce sujet, et il se montre très-irrité du retard qu'il éprouve à recevoir ces papiers [3].

C'est encore par Ammonio qu'Érasme apprend les graves nouvelles d'Italie, la ligue de Cambrai dissoute par le pape, la sainte ligue formée entre Jules II, Ferdinand et les Vénitiens pour chasser les Français, et dans laquelle Maximilien entre bientôt lui-même. Érasme, avec ce bon sens clairvoyant qui est la première qualité de l'esprit politique, écrit à Ammonio cette phrase remarquable : « Je crains que l'Italie ne fasse autre chose que changer de maître, et que, ne pouvant une fois supporter les Français, elle ne soit bientôt contrainte de les supporter deux fois [4]. » Certes, rejeter les Français hors de l'Italie, « notre cimetière, » dit énergiquement Étienne Pasquier, c'était là, il faut bien l'avouer, de la part de Jules II, une haute pensée et un droit patriotique. Les Français avaient trop oublié dans leurs expéditions ultramontaines les généreux principes de la chevalerie, et l'on

1. Ep. 135. — 2. Ep. 136. — 3. *App.* Ep. 228, 281. — 4. Ep. 130.

vit en 1510 un général français, gouverneur du Milanais, se signaler par l'exécrable forfait des grottes de Masano, où six mille réfugiés, hommes, femmes et enfants, périrent étouffés [1]. Jules II, malgré son caractère emporté et vindicatif, avait encore l'âme assez italienne pour concevoir ce dessein et en poursuivre l'exécution; mais les alliés qu'il appelait à lui devaient-ils se montrer plus généreux et plus humains que les Français ?

L'état malheureux de l'Italie dut affaiblir chez Érasme le regret de n'avoir pas accompagné l'évêque de Rochester. Sa correspondance nous indique que dans les trois années 1511, 1512 et 1513 il fit un séjour plus ou moins long à Cambridge. Il revenait volontiers passer les mois d'hiver à Londres, « dans la chaude cellule qu'Ammonio lui préparait près de Saint-Paul [2]. » Il n'avait pas encore fini avec les privations, puisque ses confidences à Colet nous apprennent qu'en 1513 il partait de Londres pour Cambridge « avec six ducats seulement. » et qu'il était toujours impatient de rencontrer une fortune qui le délivrât de ces *mendicités* [3]. Cette année même il mettait la dernière main à un traité de rhétorique intitulé *De copia rerum et verborum*, et, jouant agréablement sur les mots, il disait à Colet qu'il se trouvait tout ensemble « *in media copia et in summa inopia.* » et qu'il avait hâte d'en finir avec l'une comme avec l'autre. Cet ouvrage, que Gilbert Cousin appelait un livre d'or, était destiné à l'école fondée par Colet, qu'Érasme favorisait avec ardeur, louant son ami « d'avoir choisi à la vue de ce siècle si malheureux l'âge

1. Sismondi, *Histoire des Français*, ch. XII.
2. Ep. 138.
3. Ep. 149.

le plus tendre pour verser dans des outres nouvelles le vin nouveau du Christ [1]. »

Cependant, malgré les doléances d'Érasme, il faut reconnaître que ses Mécènes ne laissaient pas de lui témoigner une active bienveillance. Dès le 22 mars 1512, Warham lui avait donné les revenus de la cure d'Addington près Ashford, dans le comté de Kent [2], et, malgré les lois canoniques qui interdisaient absolument ces sortes de marchés, Érasme avait pu l'année suivante résigner son titre à l'évêque de Ciron contre une rente annuelle de vingt livres sterling. Le roi le recevait avec une affectueuse familiarité [3] ; mais Érasme craignait trop « la splendide misère des cours [4] » pour accepter une haute fortune au prix de son indépendance. En même temps, à Bruxelles, où résidait le jeune Charles-Quint, roi d'Espagne et des Pays-Bas, on s'occupait aussi de ménager à Érasme une situation qui répondît à son mérite et à sa réputation. On parlait même de le créer évêque, et le chancelier Sylvagius lui annonça que le prince l'avait désigné pour un évêché considérable de Sicile ; mais il fut reconnu que cet évêché était réservé à la collation directe du pape, et la négociation engagée à ce sujet avec la cour romaine fut abandonnée. Érasme raconta toute cette aventure à Ammonio avec une bonne humeur qui montre assez qu'il ne la prit jamais au sérieux [5]. Cependant en 1514 Charles-Quint lui donnait une pension de 400 florins, avec le titre de conseiller royal, mais sans aucune condition de résidence, et lui promettait un riche canonicat [6]. Érasme, de son côté,

1. *Catalog.*

2. V. dans l'appendice p. XL de la *Vie d'Érasme* par S. Knight la pièce officielle qui a trait à cette collation.

3. Ep. 159. — 4. *App.* Ep. 8. — 5. Ep. 377. — 6. Ep. 160, 219.

pour justifier son nouveau titre, dédiait au jeune roi son livre de *l'Institution d'un prince*, qui parut en 1516 à Louvain.

En 1514 le légat du pape, Canossa, qu'Érasme, sans le connaître, avait rencontré chez Ammonio, s'était étonné qu'un homme aussi savant se résignât à vivre au milieu d'une nation presque barbare, et non à Rome, le vrai centre de l'érudition. Érasme avait répondu modestement qu'il aimait mieux vivre dans un pays où il était le dernier savant que dans une ville où il ne passerait pas pour l'être [1]. Il n'est pas moins vrai qu'il songeait dès lors à quitter l'Angleterre, et sa correspondance de 1515 témoigne qu'il y avait trouvé assez d'ennuis pour ne plus souhaiter d'y fixer sa vie. Les mœurs anglaises le froissaient par bien des côtés. La rudesse en effet s'y mêlait à un certain raffinement. On construisait des palais à l'Italienne, on portait des costumes brodés d'or, on ornait les maisons des riches tapisseries de Flandre; mais sous ces dehors d'une civilisation délicate perçait toujours la grossièreté première de la race. Henri VIII et les nobles s'exerçaient à la lutte, ou assistaient à des combats d'ours ou de taureaux; les grandes familles payaient un bouffon dont le métier était d'égayer les convives par ses grimaces. Élisabeth, plus tard, frappera encore ses filles d'honneur. Colet, qui prétendait réformer l'éducation, usait du fouet avec une odieuse rigueur. Le ton d'Érasme avait bien changé. Il reprochait maintenant aux Anglais d'avoir le travail en aversion, et c'était avec peine, disait-il, qu'il trouvait des copistes pour transcrire ses manuscrits [2]. Lui-même avait eu des démêlés

1. Ep. 1239. Cf. pour les détails curieux de cette entrevue Roscoe, *Vie de Léon X*, ch. XII.

2. Ep. 172.

avec plusieurs savants, avec Richard Pace qui dans un de ses ouvrages le représentait comme « odieux aux théologiens et toujours affamé [1] ; » avec l'historiographe du roi, Bernard Andreas ; avec Thomas Lupset qui occupait à Oxford la chaire de rhétorique. Les affaires politiques disputaient de plus en plus le roi aux loisirs des belles-lettres. Toutes ces causes avaient détaché Érasme de l'Angleterre. Il y fit un dernier voyage au mois de mars 1515 et quitta bientôt ce pays qu'il ne devait plus revoir.

II

Quoi qu'en ait dit l'abréviateur de Jortin [2], il paraît bien, à lire sans parti-pris les lettres d'Érasme, que, déjà fatigué de l'Angleterre, il eut alors sérieusement la pensée de retourner à Rome. Il s'était même mis en route en 1514, espérant trouver dans les bibliothèques de Rome des manuscrits utiles pour l'édition gréco-latine du Nouveau Testament à laquelle il travaillait avec ardeur ; mais à Bâle, chez l'imprimeur Froben, il avait rencontré de si précieux auxiliaires dans les trois frères Amerbach, qu'il s'était décidé cette année à suspendre ses projets.

L'état de Rome d'ailleurs devait séduire Érasme et l'y attirer. Les trois premières années du règne de Léon X n'avaient pas démenti les promesses de son avénement. La faveur était revenue aux hommes de lettres. Bembo et Sadolet étaient secrétaires apostoliques ; Beroaldo le jeune avait la conservation de la bibliothèque du Vatican ; le pape faisait inviter Jean Lascaris et Marc

1. *App.* Ep. 275.
2. *The life of Erasmus, by* A. Larcey, p. 53.

Musurus à se fixer à Rome [1]. Tous pressaient Érasme de revenir. On l'assurait que partout son *Éloge de la Folie* était lu avidement, que le pape et les cardinaux s'en étaient amusés, et que Léon X avait dit seulement : « Notre Érasme a lui aussi son grain de folie ! » C'étaient là ces jours faciles que regrettait plus tard Sadolet, retiré dans son évêché de Carpentras ; ces temps d'orthodoxie tolérante que rappelait aussi Érasme, quand il déclarait qu'il aurait plus sévèrement surveillé sa plume, s'il avait prévu qu'à cet âge d'or dût si vite succéder un âge de fer. La comédie s'essayait en Italie, et dans des salles magnifiques le pape et les cardinaux laissaient rire et riaient eux-mêmes des choses les plus respectables, sans paraître craindre que leur dignité en pût être atteinte. Léon acceptait la dédicace du livre de Hutten sur la donation de Constantin et donnait un privilége à Alde Manuce pour l'impression des *Épîtres des hommes obscurs*. Érasme faisait honneur à Léon X de cette liberté joyeuse partout répandue, et qui reposait du règne guerrier de Jules II. Dans la dédicace des lettres de saint Jérome, peu s'en faut qu'il ne salue en Léon X le prince qui doit éteindre les discordes civiles et religieuses, et ramener dans le monde la paix universelle. Volontiers il verrait l'annonce prophétique de ce règne heureux dans les mots de l'Apocalypse : « *Vicit leo de tribu Juda* .» Il en est souvent dans la vie des nations comme dans celle des individus : le jour qui précède une catastrophe semble d'une douceur rassurante : la vie paraît légère et glisse avec suavité. Telle était Rome vers 1515, deux ans à peine avant l'entrée en scène de Luther.

1. Sur le tableau de Rome vers 1516, voir Paul Jove, *Vita Leonis X*, liv. IV, p. 183 et Roscoe, *Vie de Léon X*, ch. XIV.

Léon X d'ailleurs répondait avec empressement à la dédicace flatteuse d'Érasme par deux brefs, contresignés de Sadolet, l'un du 10 juillet 1515, le second de janvier 1516. Il confirmait à Érasme le droit de ne plus porter le vêtement de moine et joignait même au premier bref une lettre de recommandation adressée à Henri VIII. « Nous chérissons dans le Seigneur, disait-il, notre bien-aimé fils Érasme, que nous plaçons au premier rang des savants de ce siècle. Nous l'avons connu, avant notre élévation, dans les rapports de la vie privée; mais les monuments littéraires de son génie ne nous l'ont pas seulement fait connaître, mais approuver extrêmement [1]. »

Les favorables dispositions que rencontrait Érasme à la cour romaine le décidèrent même à prendre un rôle actif dans la célèbre affaire de Reuchlin. Cette querelle agitait l'Allemagne depuis 1509. On sait quel en était l'objet. Un juif converti, nommé Pfefferkorn, avec l'appui du provincial des dominicains de Cologne, Hogstraten, avait obtenu de l'empereur Maximilien l'ordre de brûler tous les livres hébraïques, à l'exception de la Bible, sous prétexte qu'ils étaient remplis d'hérésies et de blasphèmes contre la religion chrétienne. Reuchlin représenta vivement à l'empereur combien un pareil zèle serait aveugle et dangereux. L'ordre fut rapporté; mais la haine des moines redoubla contre Reuchlin qui les avait déjà maltraités dans une comédie de sa jeunesse. Plusieurs pamphlets furent échangés [2].

1. Ep. 179. Sur les rapports d'Érasme et de Léon X, v. aussi Roscoe, *Vie de Léon X*, ch. XXIV.

2. V. sur cet épisode la thèse de M. J. Zeller : *Ulrich de Hutten; sa vie, ses œuvres, son temps*, 1849, ch. Ier; et Heinrich, *Histoire de la littérature allemande*, 1870, t. Ier, p. 388.

On lit encore aujourd'hui l'un des ouvrages que fit naître cette polémique, les *Épîtres des hommes obscurs*, écrite par trois auteurs, dont le principal fut Ulrich de Hutten. L'influence de ce livre plein d'une verve piquante et satirique n'a pas été exagérée, quand on a dit que dans le mouvement de la Réforme il avait eu à peu près le même effet que le *Mariage de Figaro* au XVIIIe siècle. Ce rapprochement n'est pas un simple jeu d'esprit. Dans les groupes divers qui composaient la société française à la fin du XVIIIe siècle, combien peu d'hommes, en combattant le passé, prévoyaient que leurs efforts dépasseraient le but qu'ils prétendaient atteindre, et les feraient tomber eux-mêmes victimes d'une révolution dont ils devaient réprouver les conséquences extrêmes et les subir ? Il en était ainsi à la veille de la Réforme. Nous n'avons encore en présence que deux partis opposés, celui des lettrés qui soutient dans Reuchlin la cause des libres études, et celui des derniers scolastiques qui rejettent toute lumière nouvelle, condamnent comme hérétique l'étude du grec et de l'hébreu, savent même intéresser l'Église à leur cause et couvrir d'un vain prétexte d'orthodoxie leur prétention de donner à la science les limites de leur propre esprit. Vienne Luther : les rangs vont se mêler, la classe des lettrés, unie jusque-là, se divisera et compromettra bientôt la cause qu'elle devait défendre. Dans cette classe, cependant, quelques hommes, Reuchlin lui-même, Érasme, Budé, Morus et d'autres, avec plus ou moins de fermeté, voudront, mais trop tard, sauver l'unité de la foi catholique et séparer les intérêts de la Renaissance de ceux de la Réforme : ils seront impuissants à le faire, et, du moins en Allemagne, la Renaissance sera en définitive la victime de la Réforme, dont elle paraîtra avoir été la complice.

Cet avenir, si rapproché qu'il fût, Érasme ne l'entrevoyait alors nullement. Son attitude dans l'affaire de Reuchlin ne pouvait être douteuse : il se déclara pour lui sans réserve. Il écrivit en sa faveur deux lettres identiques aux cardinaux Grimani et Raphaël, faisant honneur à Reuchlin d'avoir le premier réveillé l'étude de l'hébreu, et demandant au pape qu'il rendît aux Muses et aux lettres un homme qui méritait de moissonner dans son âge avancé ce qu'il avait semé dans sa laborieuse jeunesse [1]. On sait aussi l'hommage singulier qu'Érasme se plut à rendre à Reuchlin dans l'un de ses *Colloques*, où il montre saint Jérôme lui ouvrant lui-même les portes du ciel et le plaçant au nombre des saints, pour avoir aimé les bonnes lettres. Cela suffit pour faire justice de la triste calomnie de Hutten, accusant Érasme d'avoir été jaloux et envieux de Reuchlin.

Tout ce tumulte d'ailleurs étonna la cour romaine sans l'inquiéter. Ce dut être comme la surprise passagère de la cour de Versailles, quand l'écho de quelque hardiesse philosophique arrivait jusqu'à elle. Léon X traita cette affaire avec légèreté. Il lança un *mandatum de supersedendo* (20 juillet 1516) par lequel il enjoignait aux deux partis de garder le silence, et chacun se décerna la victoire.

Cependant l'intérêt actif que prenait Érasme à l'affaire de Reuchlin ne l'empêchait pas de poursuivre ses travaux personnels avec la même ardeur. La version

1. Ep. 166 et 168. — M. Merle d'Aubigné, dans son *Histoire de la Reformation*, t. I., p. 139, va trop loin en disant que Reuchlin « rouvrit les livres de l'alliance si longtemps fermés. » On trouvera les témoignages de l'encouragement donné par l'Église aux études de la langue et de la littérature hébraïques dans Alzog, *Histoire de l'Église*, t. II, p. 591.

latine des *Saturnales* de Lucien (1515), qu'il dédiait à l'archevêque de Cantorbéry, rappelant, pour excuser l'envoi d'une œuvre aussi légère à un grave personnage, qu'Hésiode avait fait rire Jupiter, n'était pour lui qu'une manière de distraction. Il achevait enfin en 1516 l'édition gréco-latine du Nouveau Testament, à laquelle il travaillait depuis longtemps. La dédicace d'Érasme à Léon X est datée de Bâle, le 1er février 1516 [1]. Froben, établi à Bâle depuis 1491, s'était chargé de l'impression de cet ouvrage. Ce qui témoigne de l'activité de ses presses, c'est que cette année paraissaient aussi en neuf volumes in-folio les œuvres de saint Jérôme, qui avaient pensé faire mourir Érasme à la peine, et « exigé, écrivait-il, une telle dépense d'argent et de sueur, qu'il aura moins coûté à saint Jérôme de composer ses ouvrages qu'à nous de les rétablir dans leur première pureté [2]. » La correspondance d'Érasme nous permet de voir dans ses intimes détails le mouvement de l'imprimerie de Froben. L'ardeur y était commune, mais les sentiments étaient parfois divisés. Chacun cherchait à imposer ses opinions et ses goûts. Il n'était pas jusqu'à la femme de Froben, Gertrude Lachner, peu semblable sans doute à la docte Perrette Bade, la vaillante com-

1. En tête de l'ouvrage est aussi une préface de Froben, qui dit n'avoir rien épargné pour la bonne exécution du livre et ajoute que le savant Œcolampade en a corrigé les épreuves et surveillé la partie hébraïque. L'empereur Maximilien accorda à Froben un privilége de quatre ans pour l'impression du *Nouveau Testament* en grec. Voir le Dictionnaire biographique publié par Didot, art. *Froben*.

2. Ep. 166. — Cependant le principal travail d'Érasme dans cette première édition avait été de réviser et d'expliquer les lettres de saint Jérôme. Il révisa le tout dans une seconde édition, et en prépara une troisième qui ne parut qu'après sa mort, en 1533. V. une note sur la deuxième édition (1524) dans A. Larcey, *The life of Erasmus*, p. 391.

pagne de Robert Estienne [1], qui ne prétendît avoir sa part d'autorité dans la direction de l'imprimerie. « Je n'aime pas, écrivait un jour Érasme à Froben, ce règne de votre femme dans votre maison [2]. » Pendant que le fils de Froben, Jérôme, comme Henri Estienne dans sa jeunesse, voyageait pour acquérir d'anciennes éditions « à prix d'argent, disait Érasme en plaisantant, ou à force de prières, ou par le vol, ou par le rapt [3], » Lachner, le beau père de Froben, insistait pour reproduire les œuvres de la vieille théologie scolastique ; « il ne voulait que des *Sommes*, des *Gabriels*, des *Scieras*, des *Brulifères ;* » Rhenanus au contraire et les Amerbach repoussaient ces publications coûteuses et sans profit. Malgré ces légères dissensions, Érasme s'attachait de plus en plus à l'imprimerie de Froben dont il allait devenir le plus laborieux collaborateur et le plus désintéressé. Il lui promit le droit exclusif d'imprimer tous ses livres [4] ; il voulut même plus tard lui faire obtenir un privilége royal, qui défendît à tout autre imprimeur de publier avant deux ans un ouvrage que Froben aurait édité le premier [5]. C'étaient les Amerbach et surtout Rhenanus qui surveillaient l'impression des écrits d'Érasme, pour lesquels, à l'exclusion des autres, les presses de Froben étaient toutes mises en mouvement [6]. Érasme avait pour la science grecque de Rhenanus une grande estime, et sa personne ne lui inspirait pas une moins vive sympathie. « Rien n'est plus ami que cet ami, écrit-il de lui à Bilibald ; c'est un ami à la Pythagore ; c'est-à-dire qu'en deux corps nous sommes une seule âme [7]. » Aussi ce premier séjour d'Érasme à Bâle

1. V. Léon Feugère, *Essai sur Henri Estienne*, p. 23.
2. *App.* Ep. 307. — 3. Ep. 816. — 4. *App.* Ep. 237.
5. Ep. 616. — 6. Ep. 138. — 7. *App.* Ep. 194.

lui causa les plus agréables impressions. « Il me semble vivre, écrivait-il à Jean Sapidus, dans la plus plaisante Académie [1]. » Cependant il ne voulut encore prendre aucun engagement avec Froben qui cherchait à le retenir par l'offre d'une pension.

On sait tout le bruit que fit l'apparition de l'édition gréco-latine du Nouveau Testament. Ce n'est pas ici le lieu d'en rechercher les causes. Nous n'avons encore à considérer cet ouvrage que par son côté, pour ainsi dire, extérieur, et à suivre les conséquences qu'il eut bientôt sur la vie d'Érasme.

L'édition d'Érasme était véritablement l'*editio princeps*, puisque la Bible polyglotte de Ximénès, dont le texte grec était déjà imprimé, ne parut qu'en 1522 [2]. Érasme avait collationné les plus anciennes éditions grecques. Des colléges et des monastères lui en envoyèrent plusieurs ; Colet lui adressa deux anciennes éditions latines dont les caractères étaient si difficiles à déchiffrer qu'il lui fallut, dit-il, recommencer à apprendre à lire [3]. Érasme écrit lui-même cette note qui précède l'Évangile de saint Marc : « Nous courons de haut en bas sur nombre d'éditions grecques, latines et hébraïques, cherchant, comme on dit, une épingle dans une botte de foin. Comment celui-ci traduit-il tel passage? Comment celui-là l'a-t-il lu et interprété? Quelle correction a-t-il faite? Quel sens devons-nous adopter, quand les éditions latines ne s'accordent pas avec les éditions grecques, ni les hébraïques avec les unes et les autres, et quand les éditions dans une même langue

1. *App.* Ep. 96.

2. V. sur ce point Didot, *Histoire de la typographie*, p. 705.

3. Érasme reçut encore plus tard de Marguerite, régente des Pays-Bas, l'édition du Nouveau Testament connue sous le nom de *Codicille d'or*.

ne s'accordent pas entre elles? » Les approbateurs du Nouveau Testament furent nombreux : la correspondance d'Érasme les énumère avec complaisance [1] ; mais les variantes introduites dans le texte de la Vulgate, les commentaires et notes dont l'édition nouvelle était accompagnée, ne pouvaient aussi manquer de soulever de vives contradictions qui furent souvent, il faut le reconnaître, les scrupules sincères d'une foi justement alarmée.

Après un séjour de plusieurs mois à Bâle, Érasme était à Anvers au mois de septembre 1516. Il apprend à un ami qu'il a vendu ses chevaux ; détail, soit dit en passant, qui nous permet de supposer que la pauvreté dont il se plaint souvent était fort relative. « J'ai épuisé ma bourse pour me vêtir, écrit-il, et je m'équipe pour l'hiver qui approche. Il ne me plaît pas de monter nu à cheval, et je n'ai pas encore le moyen d'avoir des vêtements et des chevaux [2]. » Cependant on continue à s'agiter pour lui procurer une situation égale à sa renommée. Le roi d'Angleterre avait pris Tournai au mois de septembre de l'année précédente. Mountjoy demanda pour Érasme et à son insu le canonicat de cette ville [3] ; la collation n'eut pas lieu, et Érasme n'en conserva aucun regret, parce que cette charge entraînait des dépenses qui en diminuaient singulièrement les avantages [4]. Le roi, qui préférait l'attirer en Angleterre, lui offrit, s'il consentait à s'y fixer, une riche maison avec une pension de 600 florins [5]. A la cour de Charles-Quint, on parlait de le donner comme précepteur à Ferdinand, frère du roi ; mais Érasme se déroba à une offre qui menaçait trop son indépendance. Eut-il la pensée

1. Ep. 256. — 2. *App.* Ep. 81. — 3. Ep. 332. — 4. Ep. 227. — 5. Ep. 274.

de céder aux sollicitations de Ximénès, alors gouverneur général de l'Espagne, et d'accompagner le jeune prince, qui devait l'année suivante quitter la Flandre pour aller prendre en Espagne les rênes du gouvernement? Sa correspondance témoigne qu'il n'avait aucun goût pour le caractère espagnol. Le proverbe : « *Non tutum* Ἱσπανίζειν revient souvent sous sa plume. « L'Espagne ne me plaît pas, dit-il nettement à Morus; beaucoup d'aboiements et nul profit [1]. Il ne manquait même pas d'ennemis à la cour de Charles, et se défiait surtout de Briselot, confesseur du roi, qui venait de remplacer J. Clithovée [2]. Sylvagius cherchait au contraire à le retenir dans les Pays-Bas. Il l'appelait à Bruxelles au mois d'octobre 1516, et, selon la promesse faite deux ans auparavant, lui procurait le canonicat de Courtrai qu'il résigna encore pour une pension qui lui fut retirée en 1529, grâce à de perfides intrigues d'un certain Pierre Barbirius. Mais l'habitude de médire de sa fortune était devenue si naturelle à Érasme qu'il écrivait encore l'année suivante à Budé : « J'ai épousé la pauvreté, la maudite pauvreté que je ne puis secouer de mes épaules, tant elle m'aime, moi qui la hais [3]! »

Érasme était à Bruxelles ou à Anvers quand il reçut les lettres d'Étienne Poncher et celles de Budé, qui l'invitaient, de la part de François Ier, à venir demeurer à Paris. Les relations d'Érasme et de Budé débutent d'une manière très-honorable pour celui-ci. Il se promenait, écrit-il à Érasme, le 4 février 1516 devant les échoppes des libraires, quand il fit rencontre de Guillaume Petit, théologien fort estimé, confesseur du roi et prédicateur à la cour. « Son caractère, continue Budé, joint à plu-

1. *App.* Ep. 241. — 2. *App.* Ep. 164. Cf. Ep. 274. — 3. Ep. 251.

sieurs autres motifs, me le fait aimer. Je n'ai, s'il faut être franc, qu'une seule raison de m'irriter contre lui, c'est qu'il témoigne trop de faveur à Érasme, à un étranger, dont la gloire me rend jaloux, parce qu'elle ne rayonne pas seulement sur toute l'Allemagne, sans parler des autres pays, mais encore sur la France, où elle éclipse notre faible renommée et nous rejette dans l'obscurité [1]. » Guillaume Petit apprend alors à Budé qu'on a parlé chez le roi des hommes de lettres, et que le prince a exprimé la volonté de faire venir en France plusieurs savants étrangers. Le nom d'Érasme ayant été prononcé, François Ier invita aussitôt Guillaume Petit à lui proposer un canonicat avec une pension de mille écus.

On voit par les termes de cette lettre que François Ier ne songeait encore à cette époque qu'à attirer à Paris un célèbre écrivain, et nullement, comme on l'a dit, à fonder le collége royal à la tête duquel il aurait placé Érasme. Ce ne fut que vers 1520 que l'on commença à parler à la cour d'un établissement public pour l'étude régulière de la littérature ancienne [2].

D'autres savants joignaient leurs sollicitations à celles de Budé et de Petit; ce qui nous permet de connaître le groupe des amis qu'Érasme avait en France. C'étaient Étienne de Poncher, évêque de Paris; le médecin Guillaume Cop; François de Rupefort [3], le précepteur du roi; François de Loyn, premier président au parlement [4]; L. Ruzé, sous-prévôt de la ville de Paris; Germain Brice, chanoine de la cathédrale, qu'Érasme s'efforça plus tard de réconcilier avec Thomas Morus, blessé de

1. Ep. 197.
2. D. Rebitté, *Guillaume Budé*, p. 209.
3. Ep. 198. — 4. Ep. 203.

quelques-unes de ses épigrammes [1]; Pierre Duchâtel, qui succéda plus tard à Colin comme lecteur du roi; Pierre Viterius, qui du collége de Navarre écrivait à Érasme qu'il mouillait ses lettres de ses larmes, tant il avait pour lui d'amour et de vénération [2].

Les négociations pour attirer Érasme en France se poursuivirent jusqu'en 1526, puisque cette année même François Ier lui faisait encore offrir la trésorerie de Tours, qui était d'un revenu considérable. Faut-il croire que la vraie pensée d'Érasme lui échappa, lorsqu'en 1527 il écrivit à Budé : « Je n'ai jamais eu l'idée de me rendre en France [3] » ; et qu'il voulut, en fuyant des obligations qui eussent contrarié ses goûts d'indépendance, rester fidèle à la devise qu'il aime à répéter : « Je ne veux être l'esclave de personne, et être utile, si je le puis, à tous [4]? » On reconnaîtra du moins qu'il mit bien du temps à exprimer nettement cette résolution. Aussi, dans les réponses que fait Érasme aux offres de François Ier, il y a quelque intérêt à relever cet art de refuser sans dire non, cette adresse à entretenir chez ses puissants patrons des espérances qu'il n'a pas dessein de satisfaire. Tantôt il ne peut prendre un si grand parti sans consulter son protecteur, Sylvagius [5]; trop de liens de reconnaissance personnelle l'attachent à Charles-Quint pour qu'il puisse les rompre en un seul jour : il faut au moins lui donner le temps de les dénouer peu à peu [6]. Tantôt c'est la vieillesse qui le détourne de changer de patrie, « et s'il est vrai qu'il n'eût pas librement choisi pour s'y fixer celle qu'il habite, ne faut-il pas demeurer là où l'âge vient nous surprendre?

1. Ep. 212 et 359. — 2. *App.* Ep. 95. — 3. Ep. 875.
4. « Malo servire nulli, et prodesse, si queam, omnibus. » Ep. 285.
5. Ep. 203. — 6. Ep. 235.

Les vieux arbres sont malaisés à transplanter. » On lui parle de la grande réputation dont il jouit parmi les savants de Paris; il retourne l'argument : « Comment oserai-je me présenter, précédé d'une renommée qu'il me serait impossible de justifier [1] ? » Malgré tout, il ne voudrait pas paraître repousser des avances si honorables pour lui. La France lui a toujours souri, « elle lui est d'autant plus chère qu'il ne l'a pas revue depuis longtemps [2] ; » par son roi, son parlement, ses écoles et ses savants, elle donne au monde le plus glorieux exemple. « Lui faire la guerre, ce serait réjouir les Turcs et les ennemis du Christ, qui triompheraient de voir fouler aux pieds la fleur même de notre sainte religion [3]. » Il n'a qu'un souhait à former, c'est qu'une Muse vienne enfin réconcilier la théologie avec les *bonnes lettres* [4]. Ce dernier vœu, délicatement exprimé, cache peut-être la vraie raison qui éloignait Érasme de la France. Eût-il trouvé à Paris plus qu'à Louvain le repos et la sécurité? Il connaissait assez finement les hommes pour savoir qu'il est prudent de rester à distance de ceux qui vous admirent, et qu'à Paris il aurait eu bientôt à redouter ses ennemis et à se défier de ses amis.

Érasme, d'ailleurs, n'était pas seulement sollicité par les trois grandes cours de l'Europe. Le duc de Bavière, Ernest, lui faisait dire par Jean Faber qu'il trouverait dans sa capitale honneur et sécurité, et tout au moins il insistait pour qu'il vînt visiter le gymnase « et en arroser l'aridité [5]. » Canossa, alors évêque de Bayeux, offrait à Érasme sa propre maison, avec une pension de deux cents ducats, un domestique et deux chevaux [6]. De Cambridge même lui venaient encore de pressantes

1. Ep. 359. — 2. Ep. 106. — 3. Ep. 210. — 4. Ep. 207. — 5. Ep. 229, 230, 256. — 6. Ep. 224.

invitations par l'entremise du théologien Charles de Bouelles [1] ; mais Érasme avait décidément pris en défiance l'Angleterre, et il ne le cachait pas à Morus [2]. Il paraissait s'être fixé à Louvain chez son ami Paludanus [3], et Cuthbert Tonstall, qui l'avait détourné de se rendre à l'appel de François Ier, parce que la France, selon lui, ne tenait en honneur que le métier des armes [4], l'engageait au contraire à ne pas repousser l'offre des théologiens de Louvain, qui voulaient lui donner place dans leurs rangs, bien qu'il ne fût pas docteur de cette Académie [5].

Si l'on voulait fixer l'époque à laquelle Érasme est en possession de toute sa renommée, il faudrait peut-être s'arrêter à cette date (1515-1518), avant que le schisme de Luther ne fût venu rejeter les esprits, qui s'ouvraient de toutes parts aux douceurs des lettres anciennes, vers les controverses de la théologie.

Les témoignages de l'enthousiasme qu'il inspire seraient curieux à rassembler, non que la critique moderne dût en espérer quelque secours, mais parce qu'ils nous replacent au milieu de l'époque, qu'ils nous peignent cette ardeur, cette jeunesse et cette joie de l'esprit, partout répandues. Si l'expression est souvent exagérée jusqu'à nous faire sourire, elle reste touchante cependant et vraie, parce qu'elle est sincère. Il faut entendre, par exemple, le jurisconsulte Ulric Zaze dire qu'on le montrait au doigt parce qu'il avait eu le bonheur de recevoir une lettre d'Érasme [6], et ajouter, pour le décider à visiter le gymnase de Fribourg : « Une inscription publique dira qu'Érasme est venu ici [7]. » Jean Watsonus

1. Ep. 216. — 2. *App.* Ep. 241. — 3. *App.* Ep. 173, 176. — 4. *App.* Ep. 131. — 5. Ep. 272, 274. — 6. Ep. 161. — 7. Ep. 213.

déclarait préférer au plus riche canonicat deux ou trois pages qu'Érasme lui aurait écrites[1]. Nicolas Basellius et Gérard Lystrius le voient chaque nuit dans leurs rêves[2]; Henri Lorit de Glaris, professeur de mathématiques à Bâle, l'aime plus qu'Alcibiade n'aimait Socrate[3]. Il joignait ses vers à ceux d'Hermann de Busche qui avait célébré la dernière visite d'Érasme à Bâle. Sa naissance devenait un thème poétique. Toutes les Muses étaient accourues autour de son berceau. Le Rhin avait entendu leurs chants, il avait prêté l'oreille, et l'une d'elles avait dévoilé l'avenir du nouveau-né. Jean Sapidus revendiquait en vers pour l'Allemagne l'honneur de lui avoir donné le jour, et accusait la France de vouloir dérober cette gloire, ajoutant, il est vrai, aussitôt : « Mais nous te l'accordons, nous l'accordons à tout l'univers : le soleil n'est pas fait pour éclairer une seule contrée[4]. » Il n'était pas rare de voir des jeunes gens s'exercer à écrire une lettre sur Érasme et la lui soumettre, assurés que la moindre réponse, s'ils parvenaient à l'obtenir, rendrait célèbre leur nom encore inconnu[5]. Albert, archevêque de Magdebourg, primat d'Allemagne, prince électeur, écrivait à Érasme qu'il manquerait quelque chose à son bonheur, s'il mourait avant de l'avoir vu. « O jour heureux, s'il vient à luire pour nous, celui où nous pourrons fixer nos yeux sur votre visage, prêter l'oreille à vos discours enchanteurs, rester suspendu à votre bouche! Non, il n'est aucune différence entre nous et les admirateurs de Tite-Live[6]. » Les visites affluaient de tous les côtés; c'était une manière de pèlerinage érudit. Gaspard Schalbus écrivait

1. Ep. 183. — 2. *App.* Ep. 101. 104. — 3. Ep. 217. — 4. *App.* Ep. 58. 5. *App.* Ep. 98. 100. — 6. Ep. 334.

qu'on ne l'empêcherait pas même à coups de fouet de voir Érasme [1]. Celui-ci avait peine à se dérober à tant d'hommages ; il alléguait, pour éloigner cet empressement souvent indiscret, les soins que réclamait une santé toujours fragile, et l'accablant travail qui ne lui permettait pas de répondre « à tous ses amants. » Occupé alors de la seconde édition du Nouveau Testament, il demandait comme une grâce qu'on ne lui disputât pas un temps si nécessaire à l'achèvement de ce travail, car, « pareil à ceux qui ont pénétré dans l'antre de la sibylle de Cumes, il voyait enfin poindre au loin une faible lueur, semblable à une petite étoile, qui lui promettait la délivrance [2]. » Il renvoyait d'ailleurs ses admirateurs à ses ouvrages. C'était là qu'ils devaient voir la meilleure partie de lui-même qui était son esprit. Le reste, ajoutait-il, n'était qu'un pauvre homme souffrant, ramassé comme un limaçon dans sa coquille, et qui ne pouvait pendant l'hiver que se promener à la chaleur d'un feu clair et pétillant.

Les livres d'Érasme ne cessaient de provoquer, dans ce langage naïvement emphatique de la Renaissance, les mêmes témoignages d'une admiration encore unanime. Aucun ouvrage, lui rapportait Georges Spalatin, n'était plus vendu que les siens par les libraires, plus recherché dans les foires de Francfort, et lu plus avidement [3]. Wolphangus Faber les faisait pénétrer dans les écoles [4]. L'imprimeur Josse Badius recommandait à Érasme de ne pas annoncer l'édition nouvelle d'un de ses ouvrages avant que la précédente ne fût épuisée, parce que tel était l'empressement général pour tout ce qui sortait de sa plume, que personne n'eût plus voulu de la première,

1. Ep. 428. — 2. Ep. 233. — 3. *App.* Ep. 94. — 4. *App.* Ep. 75.

dans l'espoir de trouver dans la nouvelle des pages inédites [1]. Érasme exerçait vraiment à cette époque une sorte de royauté littéraire. Qu'un écrit vînt à attirer l'attention publique, aussitôt on prononçait le nom d'Érasme. « Que je le veuille ou non, tout ce qui paraît de nouveau est de moi. » C'était lui qui avait composé le premier livre de l'*Utopie* [2], le pamphlet de Jules II chassé du ciel par saint Pierre [3], un livre de Hutten intitulé *Nemo*, un discours de Pierre Mosellanus pour la défense des trois langues et d'autres encore. Érasme déclarait vainement qu'il n'avait jamais publié un ouvrage sans le signer : on ne le croyait pas.

III

Il fallait marquer cet instant rapide où la renommée d'Érasme apparaît comme dans son plein rayonnement, où sa vie, assurée enfin contre les retours de la mauvaise fortune, semble avoir trouvé un repos mérité et glorieux. Courte espérance ! Les premiers beaux jours de la Renaissance sont déjà écoulés pour l'Allemagne : les controverses religieuses vont détourner les esprits des calmes études de l'antiquité. Érasme, nous le verrons, se défendra longtemps de s'y mêler activement ; il aura peut-être l'illusion de se croire assez

1. *App.* Ep. 82. — 2. Ep. 208.

3. *App.* Ep. 160. — Ce petit dialogue de 30 pages grand in-8° se trouve à la Bibliothèque Mazarine, et fait suite aux actes du premier concile de Pise, Paris, 1672, sous ce titre : *Dialogus viri cujuspiam eruditissimi festivus sane et elegans.* M. Durand incline à croire que ce pamphlet est bien réellement d'Érasme ; mais les preuves qu'il donne, fondées particulièrement sur des rapprochements d'expressions, ne nous paraissent pas assez concluantes pour infirmer la déclaration positive d'Érasme. V. la note L au tome II d'*Érasme précurseur et initiateur de l'esprit moderne.*

maître de lui pour ne s'engager avec aucun parti, sans perdre le droit d'avertir l'un et l'autre. C'était trop présumer de l'équité d'autrui et de sa propre prudence. Par un singulier contraste, il aura en même temps le goût et l'impatience du repos; il ne saura, dans la crise de la Réforme, ni s'abstenir rigoureusement, ni s'y jeter avec résolution, pour le bien public. Pourra-t-on s'étonner qu'un tel rôle, si contraire en tout temps aux exigences des partis, apporte le trouble dans sa vie et la remplisse d'amertume ?

En 1517 il avait engagé une première polémique contre Le Fèvre d'Étaples. C'était jouer de malheur que d'avoir tout d'abord pour adversaire public l'homme que Thomas Morus a appelé un peu solennellement « le rénovateur de la dialectique et de la philosophie [1] ; » qui du moins avait avec Érasme bien des points de contact, le même mépris des scolastiques, la même passion pour le grec, la même tendance vers la libre pensée dans sa forme discrète et mesurée. Le débat portait sur les paroles du Psalmiste appliquées au Christ par saint Paul : « *Minuisti eum paulo minus ab angelis* [2]. » Le Fèvre dans ses *Commentaires* publiés vers 1512 avait préféré la variante *a Deo*, alléguant qu'elle était, de l'avis même de saint Jérôme, plus conforme au texte hébraïque. Mais Érasme trouvait d'égales difficultés aux deux versions et une sorte d'injure faite à Dieu ou au Christ. Le Fèvre répondit avec violence. Érasme écrivit alors sa première *Apologie*, déclarant qu'il avait rompu le silence parce qu'un homme de bien ne doit pas négliger sa réputation, et que le devoir de la piété est de repousser l'accusation d'impiété. D'ailleurs il voulait, disait-il, ne se servir

1. Ep. Mori. Ep. I. — 2. *Épître aux Hébreux*, ch. II, v. 7.

encore que du bouclier [1], tout prêt à rendre à Le Fèvre son ancienne amitié. « Il n'est pas difficile de faire revenir celui qui hait à contre-cœur [2]. »

La courtoisie de cette réponse n'était faite pour blesser personne. Ce fut là cependant le motif apparent qui éveilla entre Érasme et Budé les premières susceptibilités. Celui-ci avait mauvaise grâce, il faut l'avouer, à se donner auprès d'Érasme parvenu à cinquante-deux ans le rôle d'un conseiller ami, mais un peu grondeur. Il blâma son *Apologie* comme n'étant ni opportune ni modérée; il reprocha même à Érasme de se montrer trop soigneux de sa renommée, trop attentif à l'opinion publique. Il voulait obtenir de lui la promesse qu'il garderait le silence, si Le Fèvre renouvelait l'attaque [3]. Érasme répondit que Budé avait sans doute lu son *Apologie* « en bâillant et à bâtons rompus; » de Budé sommeillant il en appelait à Budé éveillé; mais enfin, piqué au vif par de nouvelles instances, il lui échappa d'écrire : « Pourquoi fallait-il vous consulter plutôt que mes amis? Étiez-vous le seul qui eussiez à prononcer sur ce qu'il convenait de faire ? Les autres n'avaient-ils pas aussi des yeux [4] ? ». La correspondance d'Érasme et de Budé se ressentira de cette première défaillance d'amitié : sous les éloges affectés perceront plus souvent les critiques et les restrictions malignes. Mais dans ces sortes de passes d'armes entre les deux plus grands érudits de l'époque, l'avantage restera à la légèreté vive et souple d'Érasme. Budé est trop embarrassé dans son latin énergique et pesant, il ne peut suivre le jeu rapide et adroit de son adversaire. Érasme, avec un air de simplicité, lui dira par exemple qu'il s'est fait lire sa longue lettre après

1. *App.* Ep. 266. — 2. Ep. 305. — 3. Ep. 310. — 4. Ep. 285.

dîner par Beatus [1] ; il lui répétera qu'il a l'esprit trop français pour parler sérieusement, qu'il aime à plaisanter suivant la mode de son pays ; il le raillera avec une fine bonhomie de ses plaintes envers Plutus qui lui a donné maison de ville et maison de campagne ; si bien que Budé, dérouté par ces railleries, perdra patience et lui écrira un jour : *Budé à Érasme, salut pour la dernière fois* [2]. Vivès heureusement, leur ami commun, vient à propos pour faire sortir Budé de ses bouderies. Il est comme un maître d'armes qui, dans un duel au fond peu sérieux, détourne les coups dangereux et ne permet que le combat au premier sang [3].

Cette première controverse avec Le Fèvre d'Étaples et ces paroles piquantes échangées avec Budé n'étaient pas faites pour inspirer quelque regret à Érasme du parti qu'il avait déjà pris sans doute de ne pas se fixer en France. Quoiqu'il en soit, on peut s'étonner que sollicité par tant de villes et de princes, Érasme se soit d'abord décidé à demeurer à Louvain, dont l'Académie, avec celle de Cologne, fut longtemps un des centres de la résistance scolastique. Le groupe des amis qui l'entourait, et dont les noms, aujourd'hui trop effacés par le temps, sont souvent énumérés dans ses lettres [4], ne pouvait le défendre efficacement contre le parti des théologiens, redoutable par sa discipline. Malgré l'apparence de paix qui semblait régner au commencement de 1517, il revenait à Érasme que « certains sycophantes aboyaient par derrière contre lui [5]. » A Cologne, les esprits étaient plus animés ; l'instigateur de Hogstraten, Pfeffercorn, l'attaquait ouvertement. Érasme lui renvoyait avec colère le

1. Ep. 343. — 2. Ep. 343. — 3. Ep. 397, 398, 432, 455, etc. — 4. Ep. 307, 595. — 5. Ep. 307.

proverbe injurieux : « D'un mauvais juif on fait un chrétien pire encore [1] ; » mais les attaques de Pfeffercorn trouvaient de l'écho. Les théologiens de Cologne avaient à l'insu d'Érasme des intelligences secrètes avec plusieurs théologiens de Louvain, même avec Jean Briard (Atensis), chancelier de l'Académie, dont il avait cru les dispositions favorables à son égard. Ceux de Cologne cherchaient déjà à obtenir du pape une commission pour examiner théologiquement les ouvrages d'Érasme [2].

La première occasion qui fit éclater contre Érasme les haines sourdes dont il était entouré fut l'établissement du collége de Busleiden. Le flamand Jérôme Busleiden, occupé d'affaires d'État, avait laissé à sa mort (1517) plus de vingt mille livres pour fonder à Louvain un collége où les trois langues devaient être enseignées *(collegium trilingue)* [3]. Érasme dans ces deux années (1517 et 1518) travailla avec ardeur à cette œuvre qu'il jugeait avec raison propre à porter à la scolastique un coup redoutable. « Vous ririez, écrivait-il à Lorit de Glaris, si vous voyiez Érasme assis chaque jour sur un siége élevé au milieu de nos professeurs [4]. » Mais la mauvaise volonté des théologiens de Louvain suscitait aussi chaque jour de nouveaux obstacles. Érasme même ne parvint à en triompher que grâce à l'appui que lui prêta le cardinal Adrien, qui, malgré son éducation toute scolastique, avait un esprit de conciliation tolérante. Dès 1518 le nouvel enseignement était en

1. *App.* Ep. 202. — 2. Ep. 225, 231. — V. sur le second séjour d'Érasme en Brabant, en 1517, le Mémoire cité de M. Rottier, ch. VII.

3. V. Félix Nève, *Mémoire historique et littéraire sur le collége des Trois-Langues à l'Université de Louvain.* Bruxelles, 1856. — Cf. le ch. IX du Mém. de M. E. Rottier sur Érasme, et les sources auxquelles renvoie le savant belge.

4. *App.* Ep. 234.

pleine activité [1]. Adrien Barland y occupait la chaire de latin, Rutger Rescius, la chaire de grec, qu'Érasme avait offerte à Jean Lascaris [2], Mathieu Adrian, enfin, celle d'hébreu [3]. Le collége de Busleiden eut ainsi dès l'origine une organisation plus complète que le collége de France, formé sur son modèle, et qui n'obtint un professeur de langue latine qu'en 1534. Érasme exerçait sur l'enseignement une sorte de direction supérieure et de patronage honoraire. Il avait exprimé l'intention de demeurer au collége et de lui laisser par testament sa bibliothèque [4]. Il faisait part de ses vues aux professeurs, il leur distribuait ses conseils. S'il eût été possible, il aurait établi la gratuité complète de l'instruction [5]. Malgré la redevance, légère d'ailleurs, demandée aux élèves, qui pour la plupart étaient externes, le succès fut tel que leur nombre s'éleva plus d'une fois jusqu'à trois cents. Rhenanus a rappelé les savants qui sortirent du collége de Busleiden, « aussi fécond que les flancs du cheval de Troie. »

Mais les ennemis d'Érasme venaient de rencontrer, pour le combattre, des raisons meilleures, tout au moins des motifs plus spécieux. Luther avait paru. Le 15 octobre 1517, il affichait à l'église du château, à Wittemberg, les célèbres propositions ou thèses contre les indulgences qui en peu de jours se répandirent dans toute l'Allemagne, comme si, dit un historien du temps, les anges eux-mêmes en eussent été les messagers. La première

1. V. Rebitté, *G. Budé*, p. 256.

2. Ep. 314.

3. Sur ces différents professeurs et quelques autres, comme Conrard Goclenius et Cératin, qui enseignèrent au collége des Trois-Langues, v. le Mém. de M. Rotttier, p. 111, 112, 117, 118, 122.

4. *App.* Ep. 232. — 5. Ep. 323.

était ainsi conçue : « Notre Maître et Seigneur Jésus-Christ ayant prononcé ces paroles : Amendez-vous, il s'ensuit que toute la vie de ses fidèles doit être une continuelle et incessante repentance. » Luther d'ailleurs ne prétendait encore, en attaquant les indulgences, que « défendre l'honneur et la dignité du pape, » et sa lettre à Léon X respirait la plus tendre vénération pour le chef de l'Église. Aussi, pendant que l'agitation était générale en Allemagne, Léon X ne voulait encore voir dans toute cette affaire qu'une querelle de moines, et à ceux qui témoignaient leur inquiétude, il répondait en souriant : « A présent nous pouvons vivre en paix : la hache ne frappe plus l'arbre au pied, elle ne fait qu'en émonder les branches [1]. »

Le nom d'Érasme ne tarda pas à être mêlé à celui de Luther. Ses ouvrages, disait-on de toutes parts, étaient l'arsenal dans lequel Luther allait chercher ses armes empoisonnées. C'est là, on le sait, l'accusation qui sera sans cesse portée contre Érasme et que nous aurons nous-même à débattre. Pour le moment, nous plaçant en face de sa correspondance, et la lisant avec un redoublement d'attention, ce n'est pas l'arrière-pensée d'Érasme, s'il en eut une, que nous prétendons surprendre. Nous voulons seulement faire suivre dans ses lettres, au prix même de quelques longueurs, les dispositions mobiles, successives et contradictoires de son esprit à l'égard de Luther, et aussi cette singulière adresse à se dérober aux questions les plus directes, à dérouter ceux qui le pressent, à cacher bien des restrictions et des habiletés sous l'apparence d'une franchise pleine de simplicité, à maintenir, en un mot, aussi long-

1. Fabroni, *Vita Leonis X*, adnot. 55.

temps que possible, sa neutralité entre des partis plus violents de jour en jour, et qui, désespérant de l'avoir tout entier à eux, finiront l'un et l'autre par se retourner contre lui.

A cette date (1518), si nous interrogeons les lettres d'Érasme, elles nous le montrent ne prêtant qu'une attention distraite au mouvement qui déjà passionne l'Allemagne. Des premiers ouvrages de Luther il n'a lu, dit-il, qu'une ou deux pages, non par dédain, mais parce que le loisir lui a manqué. « Il ne le défend ni ne l'accuse [1]. » Mais il n'approuve pas qu'on prodigue à tout propos le nom d'hérétique. Ces injures amènent des représailles de la part d'un homme jaloux de défendre sa réputation. Les auteurs de tout le mal, à l'entendre, ce sont encore les moines qui compromettent par leurs déclamations et leurs violences la cour romaine. Il partage le sentiment d'Alexandre VI qui eût mieux aimé offenser un puissant monarque qu'un de ces mendiants, vrais tyrans de la république chrétienne [2].

C'est à peu près tout ce que dit ou veut dire Érasme dans cette grave année qui se termine par la rupture des conférences ouvertes à Augsbourg entre Luther et le cardinal Cajetan. Il ne marque à l'égard de Luther ni faveur ni éloignement; il semble même peu curieux d'en savoir plus à son sujet que le gros du public. Il affecte de ne vouloir à aucun prix se détourner de ses travaux. Il vient en effet passer plusieurs mois à Bâle, où il vit avec Œcolampade, pour achever la seconde édition du Nouveau Testament, et, quoiqu'il eût osé davantage dans la traduction et l'interprétation

1. Ep. 358. — 2. Ep. 274.

du texte, il s'empresse de la soumettre au pape, espérant que « ceux qui jusqu'à ce jour puisaient une théologie trouble à des mares d'eau croupie pourront maintenant les prendre aux sources les plus pures [1]. » Le bref qui déclarait cette nouvelle édition utile aux études sacrées lui est envoyé de Rome le 10 septembre 1518 [2]. Mais, par une de ces duplicités de langage dont Érasme ne se défend pas toujours, en même temps que dans ses lettres, publiées cette année même pour la première fois, il adresse à Léon X des paroles de filiale soumission, il ne laisse pas, en écrivant ailleurs, de railler « la comédie que jouent le pape et plusieurs princes, » pour extorquer de l'argent à la dévote crédulité des peuples, sous le prétexte d'une nouvelle croisade [3]. Il lui échappe même des mots d'une singulière audace. « Le pape et les rois regardent le peuple non comme des hommes, mais comme des troupeaux achetés.... Les princes de concert avec le pape et peut-être avec le Turc conspirent contre les peuples. Le Christ est rejeté et suit la loi de Moïse [4]. » C'était de la part d'Érasme manquer de justice envers Léon X qui, cette fois du moins, avait su embrasser l'étendue des dangers dont la chrétienté était vraiment menacée, au moment où Sélim, maître d'Alger, se préparait à reprendre le dessein de Mahomet II contre l'Italie [5]. Libre à Érasme de railler les processions que Léon X fait pieds nus dans Rome, et certaines conditions, dont quelques-unes seraient trop délicates à dire, imposées aux hommes qui ne se rendraient pas aux armées [6] ; il n'est pas moins vrai que la papauté, en provoquant contre les Turcs

1. Ep. 453. — 2. Ep. 331. — 3. *App.* Ep. 261. — 4. *App.* Ep. 274.
5. Henri Martin, *Histoire de France*, t. 45.
6. *App.* Ep. 265.

l'effort réuni des princes de l'Occident, rentrait dans les grandes voies de la politique chrétienne et défendait la cause de la civilisation. Mais l'esprit du siècle, désabusé et sans élan, donnait raison à Érasme, et la diète d'Augsbourg refusait à Léon X les subsides qu'il demandait.

Cependant Érasme quittait Bâle dans les derniers mois de l'année 1518, escorté à son départ d'une partie des habitants [1]. Sa mauvaise santé rendit fort pénible son retour à Louvain. Dans la relation qu'il nous a laissée de ce voyage [2], il se montre pourtant flatté d'un hommage imprévu qui vint le distraire un instant de ses souffrances. Le bateau sur lequel il descendait le Rhin avait fait relâche devant une petite bourgade presque inconnue. Pendant la visite de la douane, le receveur d'impôts, Christophore, se promenant sur la rive, reconnut Érasme. « Impossible de décrire la joie de cet homme. Il m'entraîne dans sa maison. Sur une table, au milieu de ses registres d'impôts, se trouvaient les œuvres d'Érasme. Il s'écrie qu'il est heureux; il appelle ses enfants, il appelle sa femme, il appelle tous ses amis. Il envoie du vin aux matelots pour leur faire prendre patience. » Érasme n'oublia pas le nom de cet inconnu, et plus tard il lui adressa la dédicace d'un de ses ouvrages. Après quelques jours passés chez le comte de Nuénar, celui qui avait soutenu Reuchlin contre Hogstraten [3], il tombe gravement malade : des ulcères paraissent, et les médecins déclarent qu'il est attaqué de la peste. Érasme ne le croit pas; mais lui qui autrefois tremblait au seul nom de la mort [4] met toute son espérance dans le Christ. Pour ne pas laisser répandre le

1. Ep. 364. — 2. Ep. 357. — 3. *App.* Ep. 289. — 4. Ep. 357.

bruit qu'il apporte la peste à Louvain, il se fait conduire chez un ami, où il attend avec résignation ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner. Il guérit au bout de quatre semaines et sans médecin.

Il avait espéré un instant que, grâce au bref du pape et à l'intervention prudente du recteur de l'académie, Godschal Rosemond [1], les théologiens de Louvain feraient trève à leurs attaques. Il y avait même eu entre eux un repas de réconciliation, « car ici, disait-il, il n'y a rien de sacré, si l'on n'a bu ensemble [2]; » quelques uns seulement continuaient à s'agiter contre lui, « pareils à des marmites qui une fois remuées tintent encore longtemps [3]. » Ces espérances de paix durèrent quelques jours à peine, et, avant la fin de l'année 1518, un chanoine de Saint-Pierre de Louvain, Jacques Latomus (Masson), dans un livre sur l'étude de la théologie, traita avec dédain la connaissance des langues, et, sans nommer Érasme, affecta de le contredire sur tous les points. Cette tactique perfide n'en offensa que plus vivement Érasme, qui renvoya à Latomus d'injurieuses paroles : il eût souhaité, disait-il, s'il devait être battu, pouvoir consoler sa défaite par le vers de Virgile : *Eneæ magni dextra cadis* [4]. En même temps la mort du chancelier Sylvagius lui faisait craindre qu'il ne restât bientôt exposé sans défense aux coups de ses ennemis. « Mon chancelier, écrivait-il, est mort en Espagne, et c'était sur lui que reposait tout mon espoir... Je n'ai plus aujourd'hui rien à attendre de mes concitoyens [5]. » Ce qui ne laissait pas de l'inquiéter, c'est que, nommé conseiller du roi quatre ans auparavant, il n'avait pas

1. Ep. 491. — 2. Ep. 491. — 3. Ep. 474. — 4. Ep. 403. — 5. Ep. 342. *App.* Ep. 294.

encore reçu le diplôme en règle de sa nomination, et qu'il n'avait pour garantie de ce titre que la parole du chancelier [1]. Malgré tout, on ne voit pas ce qu'Érasme pouvait encore avoir à espérer de Sylvagius. Fait-il allusion au canonicat de Maestricht, qu'on parlait de lui conférer, et sur lequel il comptait peu [2] ? D'ailleurs, il l'avoue lui-même, il n'avait plus à se plaindre « de Mercure, » qui lui donne assez pour subvenir à sa vie modeste et secourir au besoin un ami malheureux. « J'ai un revenu de trois cents ducats, écrit-il dans cette année même, sans compter ce que me rapportent mes travaux et la libéralité de mes Mécènes [3] ; » et une autre fois : « Érasme nourrit deux chevaux plus soignés que lui, et deux serviteurs qui ont meilleure mine que leur maître [4]. » Il faut bien reconnaître que les longues privations de sa jeunesse ont donné à Érasme l'habitude des plaintes faciles.

IV

Il nous semble que désormais l'histoire du progrès de la Réforme doit rester comme le fond sur lequel se détache la biographie d'Érasme ; car la vie d'un homme, même assez grand pour être à lui seul un sérieux objet d'étude, n'intéresse vraiment la postérité que dans la mesure où elle se rattache au fait capital de son temps. Il importe cependant de relever au passage l'attitude que prit Érasme, dans l'année 1519, au moment où la succession de l'empereur Maximilien était vivement disputée par François Ier et Charles-Quint. Cette question, en effet, était d'une importance assez grave pour con-

1. *App.* Ep. 511. — 2. *App.* Ep. 255. — 3. *App.* Ep. 275. — 4. Ep. 574.

vrir pendant quelques mois le bruit de la Réforme naissante. C'est aussi un trait nouveau à marquer que cette tendance, encore timide, il est vrai, de la littérature, à se rapprocher de la politique. Dans les siècles précédents, les savants, pour la plupart, laissaient le monde se gouverner bien ou mal, sans se permettre des conseils qu'ils eussent jugés téméraires ou indiscrets. Au XVIe siècle, les lettres prennent peu à peu rang dans l'État. Les princes vont chercher parmi ceux qui les cultivent des conseillers, même des ministres. Érasme voit déjà presque tous ses amis d'Angleterre occuper de hautes positions à la cour de Henri VIII [1]. Dans ces vastes correspondances entre érudits, et qui sont vraiment les journaux de l'époque, des vues sur les affaires publiques commencent à être échangées. C'est ainsi qu'Érasme, avec une singulière sagacité, donne les vraies raisons pour lesquelles l'Allemagne doit préférer le gouvernement de Charles-Quint à celui de François Ier. Trop avisé pour établir entre deux souverains, qu'il prétendait également ménager, une comparaison blessante pour l'un ou l'autre, il indiquait l'œuvre utile que l'Allemagne devait attendre de Charles-Quint, la destruction du brigandage et l'établissement d'un ordre sévère. « Le brigandage, disait-il, rend la situation de l'Allemagne pire que celle des enfers. Il est aussi malaisé d'y entrer que d'en sortir [2]... Ce qui favorise le mal, ce sont d'abord les restes de l'ancienne barbarie, ensuite la division du pays en trop de royaumes et pe-

1. Ep. 377. Thomas Linacer est médecin du roi, Cuthbert Tonstall, son secrétaire; Thomas Morus, conseiller royal; Mountjoy, intendant de la maison de la reine; Colet, prédicateur de la cour «Μουσεῖον verius quam aula,» ajoute Érasme

2. *Epp.* Ep. 274.

tites principautés. L'une ne veut rien accorder à l'autre. Aucune nation enfin ne produit plus de mercenaires. On se prépare à la guerre en exerçant le brigandage, et, la guerre une fois terminée, on en continue le fléau [1]. » Aussi demandait-il que sur les routes fréquentées par le commerce on élevât des villes ou des citadelles pour protéger les voyageurs et qu'on ouvrît de larges passages à travers les forêts qui servaient de retraites aux aventuriers. « Il est honteux que les villes et les princes d'Allemagne ne fassent pas dans leur pays ce que font les Suisses, appuyés sur leur conseil populaire [2]. » Pour mettre à fin une telle entreprise, il fallait un prince qui ne se laissât pas séduire par l'éclat des expéditions lointaines et stériles, et Érasme, qui se défiait à bon droit du vainqueur de Marignan, ne dissimula pas la joie que lui causait l'avénement de Charles-Quint à l'Empire [3].

S'il nous fallait marquer par une date précise l'époque à laquelle Érasme parut disposé à donner des gages à la cause de Luther, nous la fixerions à cette même année (1519). La célèbre controverse de Leipsick va fermer, pour ainsi dire, le prologue de la Réforme, et transformer la querelle sur les indulgences en une révolte ouverte contre la double autorité de l'Église et de la tradition. Les amis de Luther entouraient Érasme de prévenances, lui prodiguaient les témoignages de leur admiration. Hutten lui demandait de le nommer dans un de ses ouvrages, pour que la postérité sût l'amitié qu'Érasme lui avait portée [4]. Mélanchthon composait en son honneur des vers grecs que Rhenanus lui envoyait [5]. Si la rupture éclatait, on devait, il semble,

1. Ep. 478. Cf. l'*Oratio decimarum* de Hutten, Op. II. — 2. Ep. 478. — 3. Ep. 456. — 4. Ep. 392. — 5. Ep. 238. *App.* Ep. 119.

avec quelque raison, espérer l'alliance d'un homme qui avait si hardiment, avant Luther, censuré les abus, qui même avait un jour répondu à un ami l'engageant à soumettre ses écrits au jugement de la cour romaine : « Je ne vois pas toujours distinctement où est l'Église ; mais je ferai en sorte de ne rien écrire sciemment qui soit indigne du Christ [1]. »

Le 9 janvier 1519, Mélanchthon l'assurait que Luther le défendait avec ardeur, qu'il souhaitait mériter en tout son approbation [2]. Luther en effet paraissait confirmer les sentiments que lui avait prêtés Mélanchthon, en adressant le premier à Érasme une lettre pleine de déférence (28 mars 1519) : « Érasme, notre honneur et notre espoir, je m'entretiens sans cesse avec vous ; et cependant nous ne nous connaissons pas encore. Cela ne tient-il pas du miracle ? ou plutôt ce n'est pas un miracle, mais un fait de chaque jour. Car quel est celui dont Érasme n'occupe pas l'âme entière ? qu'Érasme n'instruise pas ? sur qui Érasme ne règne pas ? Je parle ici de ceux qui ont le goût des lettres. Du reste je vous félicite qu'entre autres dons du Christ, vous comptiez l'honneur de déplaire à plusieurs. C'est par là que je distingue ordinairement les dons d'un Dieu clément de ceux d'un Dieu irrité. Je vous félicite donc de ce que, charmant souverainement tous les gens de bien, vous n'en déplaisiez pas moins à ceux qui veulent être les souverains de tous, et plaire à tous souverainement. Mais je suis bien mal appris d'aborder un homme tel que vous comme un ami familier, de m'adresser inconnu à un inconnu, et de le faire les mains non lavées, et sans préambule de respect ni d'honneur.

1. *App.* Ep. 218. — 2. Ep. 376.

« Votre bonté pardonnera cette liberté, soit à mon affection, soit à mon manque d'usage ; car, après avoir consumé ma vie au milieu de sophistes, je n'en sais pas assez pour pouvoir saluer par lettre un savant personnage. Autrement, de combien de lettres ne vous aurais-je pas accablé depuis longtemps, au lieu de souffrir que vous me parliez seul tous les jours dans ma chambre.

« Aujourd'hui que l'excellent Fabricius Capiton m'a appris que mon nom vous était connu depuis cette bagatelle des indulgences, et que j'ai vu, par votre nouvelle préface de l'*Enchiridion*, que non-seulement vous aviez lu, mais encore approuvé mes bavardages, je suis forcé de reconnaître, même dans une lettre barbare, cet esprit excellent dont le mien et celui de tous les autres s'est enrichi. Sans doute vous tiendrez pour peu de chose ce témoignage, rendu dans une lettre, de mon amour et de ma reconnaissance, quelque assuré que vous deviez être que mon cœur, en secret et en présence de Dieu, brûle de ce double sentiment ; je n'aurais besoin, je le sais aussi, ni de vos lettres ni de votre conversation matérielle pour être certain de votre talent et des services que vous rendez aux belles-lettres ; cependant mon honneur et ma conscience m'obligent à vous remercier au moins en paroles, maintenant surtout que mon nom ne vous est pas inconnu. Je craindrais que mon silence ne parût cacher quelque malice et quelque arrière-pensée coupable. Ainsi, mon cher Érasme, homme aimable, si vous le trouvez bon, reconnaissez en moi un de vos frères en J.-C., plein de goût pour vous, qui du reste ne mérite guère par son ignorance que d'être enterré dans un coin inconnu, sous le ciel et le soleil qui sont à tous, destinée que j'ai tou-

jours désirée au plus haut point, en homme qui sait trop bien à quoi se réduit son bagage. Et cependant je ne sais quelle fatalité a donné aux choses un tour si opposé, que je me vois contraint non-seulement de rougir de mes hontes et de ma triste ignorance, mais encore d'être lancé et ballotté devant les savants.

« Philippe Mélanchthon va bien, sinon que nous avons peine à obtenir de lui que, dans sa fièvre pour les lettres, il ne ruine sa santé. Que N.-S. J.-C. vous garde pour l'éternité, excellent Érasme. Ainsi soit-il. J'ai été verbeux; mais vous penserez qu'il n'est pas nécessaire d'avoir tous les jours des lettres savantes, et que vous devez vous faire petit avec les petits [1]. »

Luther n'avait pas toujours parlé ni pensé si magnifiquement sur Érasme. Avait-il oublié qu'il engageait en 1517 Jean Lang à se défier de lui ? « Érasme, écrivait-il, me plaît, parce qu'il signale avec autant d'esprit que d'érudition l'ignorance et la paresse du clergé ; mais il ne me paraît pas faire assez ressortir la nature de Jésus-Christ et la grâce divine.... il s'occupe trop de l'éducation morale de l'homme, et trop peu de la vraie adoration de Dieu [2]. » C'est même là un texte précieux à garder, et qui marque bien, dès le début et avant tout conflit, le point de départ absolument contraire d'Érasme et de Luther; la tendance du premier sinon à détacher la morale de la théologie, du moins à rendre leurs rapports moins étroits, moins nécessaires ; l'inflexible résolution du second à ramener toute science et toute morale à la foi dont bientôt, il est vrai, seul il sera l'interprète inspiré. D'ailleurs la lettre de 1519, si pleine

1. Ep. 399.

2. V. la *Correspondance des réformateurs* par M. Herminjard. La lettre de Luther à Jean Lang se trouve au tom. I, p. 26.

d'une humble déférence, pouvait-elle tromper Érasme ? En saluant sa royauté littéraire, dans un style plus voisin de la rudesse scolastique que des grâces de la Renaissance, Luther ne semblait-il pas déjà avertir Érasme qu'il ferait sagement de ne pas étendre ses prétentions au delà, de ne pas exposer sa gloire et son repos dans des luttes plus ardentes que celles des Académies, et qui demandaient une âme plus ferme et plus haute que la sienne ?

Quoi qu'il en soit, Érasme ne répondit à Luther qu'un mois après (30 avril), sans doute pour ne paraître ni repousser ses ouvertures, ni les accueillir avec trop d'empressement. On ne saurait rien retrancher de cette lettre, puisqu'elle est la pièce principale sur laquelle les ennemis d'Érasme prétendaient établir sa secrète complicité avec la Réforme.

« Très-cher frère en J.-C., votre lettre m'a plu extrêmement, à cause de la finesse de pensée qui s'y montre et de l'esprit vraiment chrétien qui y respire. Je ne saurais vous représenter les tragédies que vos livres ont excitées ici. On ne peut ôter de l'esprit des gens cette fausse idée que je vous ai aidé à composer vos écrits, que je suis, comme ils disent, le porte-drapeau de la faction. Certains y ont vu une favorable occasion d'étouffer les bonnes lettres, parce qu'elles font ombrage, à leur avis, à la majesté de la théologie, que la plupart préfèrent au Christ. Ils pensaient aussi m'étouffer, moi qu'ils regardent comme ayant pris quelque part à la renaissance des études. Il y a eu tant de clameurs, de témérités, de calomnies et de mensonges que si je n'eusse été présent, et patient tout ensemble, je n'aurais pu, sur la foi de personne, croire à tant de folie chez des théologiens ! J'avoue que cette nouvelle contagion, dont le

germe est sorti de quelques-uns, a fait tant de progrès qu'une bonne partie de cette Académie si fréquentée est devenue en peu de temps comme furieuse. J'ai juré que je ne vous connaissais pas, et que je n'avais pas encore lu vos livres ; que d'ailleurs je n'approuvais ni ne désapprouvais rien. Je leur ai dit seulement de s'abstenir de proférer devant le peuple ces clameurs haineuses; qu'il y allait de leur intérêt, comme étant des gens dont le jugement devait avoir plus de gravité; qu'en outre ils voulussent bien se demander s'il était bon d'agiter devant une foule tumultueuse des matières qui seraient mieux réfutées dans des livres imprimés, ou mieux discutées entre savants, l'auteur pouvant en même temps faire connaître ses opinions et sa vie. Je n'ai rien obtenu par ces conseils, tant ils sont fous avec leurs discussions obliques et scandaleuses. Que de fois n'avons-nous pas, eux et moi, traité de la paix, et que de fois, sur l'ombre d'un soupçon téméraire, n'ont-ils pas soulevé de nouvelles tempêtes ! Et ce sont eux, les auteurs de tant de tumultes, qui se croient des théologiens ! La cour de Brabant déteste cette race d'hommes; c'est encore un crime qu'ils me font. Les évêques me témoignent quelque faveur, mais ne se fient pas à mes livres. Les théologiens ne comptent pour vaincre que sur la calomnie; mais je les méprise, assuré de ma droiture et de ma conscience. On les a quelque peu adoucis à votre égard. Peut-être leur conscience, qui n'est pas très-pure, redoute-t-elle la plume des hommes instruits. Pour moi, je les peindrais comme ils sont et avec les couleurs qu'ils méritent, si je n'en étais détourné par la doctrine et l'exemple du Christ. Les bons traitements apprivoisent les bêtes sauvages; mais les bons procédés ne font que rendre les théologiens plus enragés. Vous avez en

Angleterre des amis qui ont de vous la meilleure opinion, et ils sont puissants. Ici plusieurs ont de l'inclination pour vous, et, entre autres, un personnage de marque.

« Pour moi, je reste en dehors, autant qu'il est possible, pour me consacrer tout entier aux belles-lettres qui refleurissent. Il me semble qu'on gagne plus par un langage modéré et poli que par la passion. C'est ainsi que le Christ a conquis l'univers, c'est ainsi que saint Paul a aboli la loi judaïque, en tirant tout à l'allégorie. A mon sens, il vaut mieux écrire contre ceux qui abusent de l'autorité des papes que contre les papes ; ainsi pour les rois. Il vaut mieux ramener les écoles à des études plus saines que les mépriser. Quant aux croyances trop enracinées dans les esprits pour qu'on les en arrache d'un seul coup, mieux vaut les discuter avec des arguments serrés que d'apporter des affirmations absolues. Telle objection violente doit être méprisée plutôt que réfutée. Gardons-nous de rien dire ni faire qui respire l'arrogance ou la dureté. Je crois cette conduite conforme à l'esprit du Christ. En attendant, il faut veiller sur son âme, de peur que la colère ou la gloire ne la corrompent, la gloire surtout qui vient nous tendre des piéges jusque dans nos études de piété. Ce n'est pas là d'ailleurs une règle que je vous recommande ; je ne puis que vous engager à continuer comme vous avez fait jusqu'à présent.

« J'ai goûté vos Commentaires sur les Psaumes ; ils me plaisent fort. J'espère qu'il porteront des fruits. A Anvers, le prieur du monastère, homme vraiment chrétien, vous aime avec passion : il se fait gloire d'avoir été votre disciple. Il est presque le seul à professer le Christ. Les autres ne professent à peu près que des supersti-

tions ou leurs intérêts. J'ai écrit à Mélanchthon. Puisse Notre-Seigneur vous dispenser chaque jour plus largement son esprit, dans l'intérêt de sa gloire comme du bien public! En vous écrivant cette lettre, je n'avais pas la vôtre sous la main. Adieu [1]. »

On comprend les espérances comme les colères que souleva cette lettre bientôt connue de toute l'Allemagne. On relevait surtout avec complaisance ce mot d'Érasme : « Je ne puis que vous engager à continuer ce que vous avez fait jusqu'à présent. » Était-ce là, malgré tout, une entière approbation donnée à la conduite de Luther, un encouragement à de plus hardies témérités? Luther, il faut se le rappeler, n'avait encore ni rompu avec la communion romaine, ni même déposé l'habit monastique. Aussi bien, en détournant les attaques dirigées contre le pape sur ceux qui se couvraient de son autorité pour justifier leur tyrannie, Érasme blâmait ainsi indirectement l'attitude prise par Luther aux conférences de Leipsick et indiquait déjà la ligne prudente au delà de laquelle il prétendait ne pas être entraîné. Sans doute des esprits reposés et équitables eussent, dans la lettre d'Érasme, distingué son jeu ordinaire, qui était d'envelopper la critique sous l'éloge, et se fussent aisément défendus de tout jugement extrême. Mais il est dans la nature de la passion de ne bien comprendre que ce qui la flatte ou la blesse directement. Surtout quand on apprit que peu de semaines après cette lettre (mai 1519), Érasme avait écrit d'Anvers à Frédéric de Saxe, pour l'engager à protéger la personne de Luther et à ne pas permettre que « sous son gouvernement un innocent fût livré sous le prétexte de la piété à l'im-

1. Ep. 427.

piété de quelques-uns, » il ne parut plus douteux que la Réforme naissante comptait un allié de plus.

V

Il n'en était rien, et les deux années 1520 et 1521, célèbres, la première par la bulle d'excommunication ; la seconde par l'assemblée de Worms, nous montreront Érasme se dérobant également aux deux partis qui sollicitent de lui une profession précise de sa foi, une formelle déclaration d'alliance ou de guerre. Pourquoi le nier ? à suivre Érasme dans les détours qu'il prend pour échapper aux questions pressantes, pour ne s'engager d'aucun côté, et garder, aussi longtemps que possible, tous les avantages d'une neutralité qui ne satisfait personne, on éprouve de la fatigue et de la tristesse. La critique est déconcertée d'avoir ainsi à se donner à soi-même toutes les raisons de suspendre son jugement définitif. D'ailleurs, ce ne sont pas là les spectacles qui élèvent l'âme ou la touchent, et, à tout prendre, il est juste de réserver son admiration pour ceux qui, au mépris de leur repos, au prix même, s'il le faut, d'erreurs ou de défaillances, sont entrés résolûment dans le combat de la vie.

Étonné, inquiet peut-être du retentissement de sa lettre à Luther, Érasme s'empresse d'écrire à Léon X que sa pensée a été mal interprétée, que la phrase dont on fait tant de bruit n'est qu'une formule banale de politesse [1]. Il ne s'en défend pas moins de prononcer sur Luther, dont il ne veut être ni l'accusateur, ni l'avocat, ni le juge [2] ; il n'a lu de ses livres que « dix ou douze pages, et encore du bout des lèvres ; » il doit tout son

1. Ep. 529. — 2. Ep. 477.

temps à une édition de saint Augustin [1] ; il attend avec une humble simplicité les décisions des docteurs, des Académies, surtout de celle de Paris, « qui tient le premier rang dans la science théologique ; » car les Académies de Louvain et de Cologne, qui ont déjà porté leur arrêt, ne lui semblent pas s'accorder entre elles ; il croit seulement que Luther, écouté avec mesure et réserve, peut être utile, comme Tertullien le fut à saint Cyprien, Origène à saint Jérôme, Tychonius à saint Augustin [2].

Si Érasme n'attendait vraiment, pour se prononcer, que d'être éclairé par de plus savants que lui, il semblait difficile qu'il n'acceptât pas la sentence de la plus haute juridiction qui existât en matière de foi, celle de la cour romaine. Or, le 15 juin 1520, le pape avait promulgué la bulle qui condamnait comme hérétiques, fausses ou scandaleuses, quarante et une propositions extraites des livres de Luther, avec injonction aux évêques de faire une recherche exacte des écrits contenant ces propositions, et de les brûler publiquement. Cet acte, décisif cependant, loin de dissiper les derniers scrupules d'Érasme, sembla redoubler ses irrésolutions. Ainsi débusqué du spécieux motif sous lequel il abritait son silence, il en éprouva un dépit qui ne sut pas se contenir. S'il condamna les violences des luthériens, il blâma bien plus vivement la précipitation de la cour romaine. « La bulle a semblé rigoureuse à tout le monde, » écrivait-il à Campége lui-même [3]. « Elle respire la cruauté de certains tyrans des humbles bien plutôt que le doux esprit de notre Léon [4]. » Le pape ne connaît pas l'état de l'Allemagne, il ne sait pas com-

1. Ep. 539. — 2. Ep. 547. — 3. Ep. 547. — 4. Ep. 539.

bien les bruits que l'on répand sur les mœurs de Rome ont rendu impopulaire la cause de l'Église romaine et ruiné son autorité [1]. Il fallait agir plus doucement, et ne pas espérer que les meilleurs remèdes étaient ceux qui ébranlaient le corps entier [2]. En vérité, Érasme se montrait ici timide jusqu'à l'injustice. Si Léon X, au sein de cette trompeuse sécurité que l'on semblait presque respirer à Rome, n'avait pas reconnu assez tôt le sérieux danger que courait l'unité de la foi, il avait assez longtemps témoigné de ses dispositions conciliantes. Suspendre encore la sentence eût été aux yeux du monde catholique trahir ses devoirs de souverain pontife et proclamer sa propre déchéance.

C'est à cette même année que se rapporte un récit de Spalatin, qui serait un témoignage grave contre Érasme, si le nom même de celui qui le fait ne le rendait suspect. Spalatin affirme en effet dans ses relations qu'Érasme était présent, sans doute comme conseiller de l'Empire, à l'assemblée de Cologne du mois de novembre 1520, dans laquelle Aléandre, au nom du pape, demanda formellement à l'électeur de Saxe que les livres de Luther fussent brûlés, que Luther lui-même fût mis à mort ou saisi et envoyé à Rome. Frédéric fit appeler Érasme et, conversant avec lui auprès du feu, lui demanda toute sa pensée sur Luther. Érasme, se pinçant les lèvres, resta quelque temps silencieux, pendant que Frédéric, selon son habitude quand il causait de sujets sérieux, le regardait fixement. A la fin : « Luther, dit Érasme, a commis deux crimes : il a touché à la couronne du pape et aux ventres des moines. » Frédéric sourit à ce mot. Cependant

1. Ep. 542. — 2. Ep. 590.

Érasme, qui avait pris congé de l'Électeur, rentra chez lui accompagné de Spalatin, et écrivit un certain nombre d'articles ou *axiomes* qu'il lui donna. Spalatin en cite plusieurs de mémoire : « Les hommes bons et qui aiment l'Écriture sont ceux qui ont pris le moins d'ombrage de Luther. Deux Universités l'ont condamné, mais non réfuté. Sa demande d'être éprouvé par des juges impartiaux est très-légitime, car il ne peut être soupçonné de mauvais desseins. Le pape est plus inquiet de sa propre gloire que de l'honneur du Christ, etc [1]. » Mais le lendemain Érasme pria Spalatin de lui rendre ces articles, qui pouvaient le compromettre auprès d'Aléandre, s'ils fussent tombés sous ses yeux. Si les détails de cette scène ne sont pas tous invraisemblables, si Érasme était bien capable, sous le manteau de la cheminée, de quelqu'une de ces saillies téméraires qu'il s'empressait de désavouer, ses lettres cependant n'indiquent pas qu'il se fût rendu à cette assemblée de Cologne. Il faut avouer aussi qu'en écrivant ces *axiomes*, en les livrant à un partisan déclaré de Luther, il eût cette fois bien dépassé les limites de ses imprudences ordinaires ; et ce qui témoigne qu'il avait assez la conscience des dangers présents pour ne pas les affronter si légèrement, c'est que dans les lettres de cette époque il s'applique de plus en plus à se maintenir également éloigné des deux partis. Il est semblable, dit-il, au figuier du livre des *Juges* qui, appelé à l'Empire par une députation d'arbres, le refuse parce qu'il ne peut dépouiller la douceur de son naturel [2]. Si le Christ a chassé les marchands du temple, il n'a pas commandé aux siens de l'imiter [3], et, ajoute-t-il,

1. A. Larcey. *The life of Erasmus*, p. 166. — 2. Ep. 650. — 3. Ep. 587.

sans penser qu'un tel souvenir est peu fait pour honorer son caractère, il est effrayé de l'exemple d'Oza, à qui il arriva mal de vouloir soutenir l'arche qui tombait.

Cette neutralité d'Érasme, cependant, devenait déjà moins favorable de jour en jour à la cause de la Réforme. Dans ses lettres de 1521 apparaissent des traces sensibles de mauvaise humeur croissante contre Luther. S'il refusait de prendre part à l'assemblée de Worms, s'il n'approuva pas le terrible édit du 8 mai 1521, qui en fut la conclusion plus solennelle qu'efficace [1], les traits contre Luther se rencontraient plus fréquemment sous sa plume. Il commençait à dire que Luther avait trompé l'espoir du monde chrétien, qu'il abandonnait la cause du Christ, qu'il n'avait fait que resserrer les chaînes dont les hommes étaient chargés, qu'il avait aigri les esprits par ses violences et révolté la raison par ses paradoxes [2]. Répondant au mot souvent cité de l'œuf pondu par Érasme et couvé par Luther, il écrivait déjà : « J'ai pondu un œuf de poule, Luther a fait éclore un petit d'une toute autre espèce [3]. » Les luthériens comprirent qu'Érasme leur échappait et se retournèrent brusquement contre lui. Plusieurs qui l'accablaient naguère d'emphatiques éloges, lui prodiguant les titres de prince de la littérature, d'astre de l'Allemagne, de soleil des études, de vengeur de l'antique théologie, ne lui écrivaient plus, n'allaient plus lui rendre visite, l'appelaient même sceptique, athée, arien ou pélagien [4]. Ils attribuaient à la conduite d'Érasme les moins honorables motifs. Il

1. *App.* Ep. 314. — 2. Ep. 583, 635. — 3. Ep. 719. — 4. Ep. 587, 649.

avait attendu, pour parler ainsi de Luther, le jour où il pouvait le croire abattu. Lui-même s'était trahi, en écrivant, après la diète de Worms : « La tragédie luthérienne est finie... Luther s'est dissipé en étincelles [1]. » Comment la foi d'Érasme avait-elle été si subitement éclairée? Il craignait sans doute de perdre les bonnes grâces de l'empereur, et celles du roi d'Angleterre qui venait de publier son livre contre Luther? Il ne pouvait moins faire que de placer le royal défenseur de la foi au nombre des saints [2] ; et alors, comment ménager plus longtemps dans ses lettres celui que son puissant patron avait appelé « homme d'orgueil, de blasphème et de schisme? »

Érasme portait en ce moment la peine de sa mobilité d'esprit et de ce mélange contradictoire de hardiesse et de timidité qui était le fond même de son caractère. Cependant il n'était nul besoin de donner à sa conduite une aussi injurieuse interprétation. On comprend, en effet, qu'un homme qui aimait la paix jusqu'à repousser *la vérité séditieuse* dût bientôt se désintéresser d'un mouvement qui, à son début même, faisait appel à l'esprit de révolte. Quand Érasme entendit les paroles de haine que Luther et ses partisans adressaient à la papauté, quand il vit dans les villes d'Allemagne s'allumer ces bûchers où l'on jetait tantôt les livres de Luther, tantôt les décrétales des pontifes, quand il apprit que pendant la retraite de Luther à la Wartburg, Carlstadt, à Wittemberg, arrachait les prêtres de l'autel, il prit en défiance ces nouveaux apôtres, estimant qu'après tout la tradition catholique, quinze fois séculaire, était pour la foi un plus sûr abri que cette prétendue

1. Ep. 382, 383. — 2. Ep. 590.

Réforme, impuissante déjà à se défendre contre ses propres écarts.

Mais Érasme, en se détachant du parti dont il avait éveillé les espérances, ne se rapprochait pas de celui dont il avait provoqué les défiances [1]. Pourquoi, disaient les catholiques, ne réfute-t-il pas les doctrines de Luther par un traité théologique, qui soit en même temps l'exposé net et complet de sa foi? Pourquoi ne jette-t-il ses boutades contre Luther que dans des lettres, dont il est toujours facile, si les événements prennent une autre face, de nier l'authenticité? Aussi les attaques se multipliaient contre lui, et leur violence semblait s'accroître à mesure que sa neutralité le condamnait de plus en plus à l'isolement. L'Anglais Édouard Lee, qui devait plus tard devenir archevêque d'York, et jouer un rôle sans dignité dans l'affaire du divorce royal [2], préparait contre son *Nouveau Testament* un livre bien plus violent que celui qu'il avait fait paraître l'année précédente (1520). Érasme apprenait qu'il était sous presse à Paris. Deux ans auparavant il avait espéré intimider son adversaire, en écrivant que la menace de son prochain pamphlet rendait l'Allemagne presque folle de fureur contre lui [3]. Aujourd'hui il n'avait plus à compter que sur lui-même. A Louvain, c'étaient surtout les Dominicains et les Carmes qui se montraient acharnés. L'un d'eux demandait publiquement des prières pour sa con-

1. Il allait même jusqu'à dire dans une lettre du mois de mai 1521 à Nicolas Everard que l'on avait fait disparaître à Paris, par le poison, plusieurs personnes dévouées à Luther, et il renouvela cette accusation en 1526 à propos de la mort d'Antoine Papilion et d'Antoine du Blet. V. la *Correspondance des réformateurs* publiée par M. Hermingard, t. I, p. 64.

2. Anthony Wood et Stapleton ont cherché à défendre Lee. V. sur ce point *The life of Erasmus* de Larcey, p. 74 et 75.

3. Ep. 481.

version [1]. Le prieur de l'ordre des Carmes, Nicolas d'Egmond, le jour de saint Denis, dans l'église de Saint-Pierre, l'attaqua violemment en sa présence, à propos d'une note de son *Nouveau Testament*, et mêlant bientôt son nom à celui de Luther, les accabla tous deux de grossières invectives. Érasme, à bout de patience, réclama auprès du recteur Rosemond, qui fit comparaître les deux adversaires en présence de l'Académie rassemblée [2].

D'Egmond se lève le premier et avec une gravité composée déclare qu'il n'a dans ses sermons adressé aucune injure à Érasme, qu'il est d'ailleurs prêt à lui répondre. —« Et n'est-ce pas, demande Érasme, la plus grave injure que de flétrir un innocent par des mensonges publics ? — Pourquoi alors, dit d'Egmond, nous flétrissez-vous dans vos livres ? — Dans mes livres ? votre nom ne s'y trouve pas. — Et moi, je n'ai pas prononcé le vôtre dans mes sermons. — Vous avez menti publiquement, en disant que je favorisais Luther. — Eh bien ! oui, s'écrie d'Egmond avec fureur, c'est toi l'auteur de tous ces désordres. Tu es un Protée et un retors ; tu as une queue avec laquelle tu enlaces tout. » Érasme réprima un mot trop vif, et se tournant avec un sourire du côté du recteur : « Je pourrais, dit-il, vous appeler en témoignage de l'injure

1. Ep. 557.

2. Le passage qui donna lieu à la première attaque du moine se lit au ch. XV de la 1re Épître de saint Paul aux Corinthiens : « Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur. » Dans le texte grec on lit : Πάντες μὲν οὐ κοιμησόμεθα, πάντες δε ἀλλαγησόμεθα ; leçon préférée par saint Jean Chrysostome qui l'entendait ainsi : « Nous ne mourrons pas tous (puisqu'il y aura des hommes qui vivront au dernier jour du monde) ; mais nous serons tous changés. » Enfin d'autres éditions portaient : « Omnes quidem dormiemus, sed non omnes immutabimur. » Érasme ne désapprouvait aucune de ces leçons qu'il croyait également conformes à la piété chrétienne et à la vérité évangélique. V. *Erasmi apologia de loco taxato in publica professione per N. Egmondanum, etc.*

qu'il m'adresse ; je pourrais renvoyer insulte pour insulte. Il m'appelle retors, je pourrais l'appeler renard ; il m'appelle un homme double, je pourrais l'appeler un homme quadruple ; il dit que j'enlace tout de ma queue, je pourrais dire qu'il salit tout du poison de sa langue ; mais tout cela n'est pas digne d'un homme. » Cependant la séance continue sans beaucoup de suite. Érasme se met à couvert derrière le bref du pape. — « Qui a vu ce bref? dit d'Egmond. — Vous pourrez le lire quand vous voudrez. — Non, je ne veux pas voir vos affaires. » Puis d'Egmond accuse Érasme de fabriquer des lettres de grands personnages pour les montrer avec orgueil. Enfin, ce qui prouve qu'il ne veut pas faire la paix avec les théologiens, c'est qu'il a refusé de prendre part au banquet donné au collége du Faucon. — « Je ne savais pas, dit Érasme, que des gens de bien ne pouvaient pas faire la paix sans boire ensemble. » D'Egmond, pressé de triompher d'un adversaire qu'il croit avoir abattu, prétend même lui dicter ses conditions. Érasme va écrire que les théologiens de Louvain sont honnêtes et sincères, il va attaquer Luther qu'il a trop longtemps défendu : du moins il écrira que Luther a été vaincu par les théologiens de Louvain. « — Assez d'autres le crieront sans moi, répond Érasme. » La séance est levée, et d'Egmond quitte la salle en grondant et sans même saluer son adversaire [1]. Peut-être, dans le récit d'Érasme, d'Egmond nous paraîtra d'une naïveté un peu lourde qui fait trop bien le jeu de son interlocuteur et lui prépare de faciles réparties. Nous aimerions à avoir le contre-rapport du moine. Ce récit du moins nous replace au milieu des mœurs théologiques de l'époque et nous montre combien elles restent encore brutales et

1. Ep. 554.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

violentes, pendant que les esprits se cultivent et s'aiguisent.

Ainsi placé entre deux partis contraires, Érasme pouvait sans trop d'exagération se comparer à Hector, dont les Grecs et les Troyens avaient déchiré le cadavre en se le disputant [1]. Lui-même disait que Solon avait bien fait d'obliger tout citoyen d'une ville partagée entre plusieurs factions à se déclarer ouvertement pour l'une ou l'autre ; mais il admirait volontiers la sagesse de Solon, sans prétendre l'imiter. Sans cesse attaqué par les théologiens de Louvain, harcelé par les moines, dénoncé par les réformés comme déserteur de la cause qu'il devait soutenir, Érasme, après avoir passé l'année 1521 dans des courses continuelles, chercha la ville qui lui semblait le moins troublée par les haines théologiques. Il espéra que Bâle, où il avait été accueilli avec tant d'honneur, où demeuraient Froben, Beatus Rhenanus et les Amerbach, serait pour sa vieillesse, hâtée par de continuelles souffrances, un dernier asile plus respecté de ses ennemis, et il se résolut au commencement de 1522 à éprouver du moins son hospitalité.

1. Ep. 590.

CHAPITRE III

VIE D'ÉRASME DEPUIS L'ANNÉE OU IL SE FIXE A BALE JUSQU'A SON DÉPART POUR FRIBOURG EN BRISGAU. (1522-1529).

I. Érasme à Bâle en 1522. — Ses *Paraphrases*. — Attaques de Stunica. — Polémique entre Érasme et Hutten (1523). — Érasme offre à Adrien VI une consultation secrète sur les maux de l'Église. — Clément VII pape. — II. Tristesse d'Érasme. — Insurrection des paysans. — Traité d'Érasme sur le *Libre arbitre* (1524). — Luther répond par le traité du *Serf arbitre* (1525). — Rupture déclarée entre Érasme et Luther. — III. Les *Colloques* d'Érasme (1524). — Le traité sur l'*Usage et l'abus de la langue* (1525). — L'*Institution du mariage chrétien* (1526). — Rôle d'Érasme dans la querelle sacramentaire (1526). — IV. Érasme et Noël Béda. — Livre de Béda contre les *Paraphrases* d'Érasme (1526). — François Ier, au retour de sa captivité, arrête les attaques de Béda. — Démarche de Berquin contre Béda. — Jugement doctrinal de la Sorbonne contre Érasme (1527). — Procès et mort de Berquin (1529). — V. Travaux d'Érasme en 1527. — Mort de Froben. — Démêlés d'Érasme avec Henri d'Eppendorf (1528). — Révolution religieuse à Bâle (1529). — Érasme quitte Bâle pour Fribourg en Brisgau.

I

Bâle n'était pas encore en 1522 la ville où, quatorze ans plus tard, Calvin achevait librement son livre de l'*Institution chrétienne*. Érasme écrivait même au pape que les habitants étaient attachés à la communion romaine [1]. Cependant bien des éléments contraires s'y trouvaient déjà réunis. Là en effet se rencontraient et se mêlaient les lettrés, les imprimeurs célèbres, les théologiens amis des nouveautés. Œcolampade y fortifiait

1. Ep. 641.

chaque jour son autorité, et, bien qu'il n'hésitât pas, aux jours de fête, à dire la messe selon le rite catholique, il travaillait avec ardeur, mais dans des vues différentes de celles de Luther, aux progrès de la Réforme [1]. Érasme fut accueilli avec empressement et honneur par cette société d'esprits curieux, actifs, d'une orthodoxie douteuse, qui tendaient à faire de Bâle ce que Venise était déjà, une Hollande du XVIe siècle [2]. Froben, jaloux de retenir Érasme près de lui, avait disposé dans son jardin un pavillon écarté où il pût travailler loin du bruit plusieurs heures de la journée. Érasme néanmoins avait assez bien démêlé l'état intérieur de Bâle pour ne pas penser à se mettre en garde contre des dangers toujours possibles, et cette année même il demandait un passe-port au roi de France, et un autre à Ferdinand, pour se ménager une double retraite [3]. Il s'excusa sur sa santé de ne pas se rendre auprès de l'Empereur, dans le Brabant, et, par une singulière distraction, il annonça en même temps qu'il allait partir pour Rome [4]. Il prit même la route d'Italie ; mais la maladie et d'autres causes peut-être qu'il jugeait prudent de taire l'empêchèrent de dépasser Constance.

Cette fois du moins, et comme par mégarde, il prit le loisir de fermer le livre qu'il portait toujours avec lui

1. Sur tout le mouvement théologique de Bâle depuis 1522 jusqu'à l'année 1529, où la réforme triomphe définitivement, on trouvera d'importants documents dans la *Correspondance des réformateurs* publiée par M. Hermingard, t. I et II.

2. Les réformés français félicitent souvent ceux de Bâle d'habiter une ville vraiment libre. Jean Canaye écrit de Paris (13 juillet 1524) à Guillaume Farel qu'il l'estime heureux de s'être réfugié à Bâle : « Basileam, inquam, vere βασιλικὴν quod Rex Regum in ea Evangelium suum leges que aeternas vigere, legi, promulgari velit. » *Corr. des réf.*, t. I, p. 224.

3. Ep. 636. — 4. Ep. 644.

et de jeter sur le paysage qui l'entourait un rapide regard qui nous a valu une assez agréable description. « Le lac de Constance est d'une étonnante étendue ; en long et en large il mesure plusieurs milles. Des montagnes couvertes de bois lui donnent de la grâce : on en voit de tous côtés, les unes éloignées, les autres plus rapprochées. C'est là que le Rhin, lassé de sa course dans les passages raboteux et escarpés des Alpes, vient se reposer, comme dans un agréable asile, et, glissant doucement à travers le lac, à Constance il rentre dans son lit et y reprend son nom. Puis, après avoir laissé le lac sur sa droite et un peu dépassé la ville, comme en jouant et folâtrant, il enveloppe une île, et bientôt, rassemblant ses eaux, forme un lac plus petit, que l'on appelle vénitien, on ne sait pour quelle raison [1]. » Érasme, accompagné de Beatus et d'Eppendorf qui devait le trahir quelque temps après, descendit chez le doyen Botzemus Abstemius. Des joueurs de flûte vinrent lui donner des sérénades. Mais là il eut à subir une nouvelle crise de sa maladie, qu'il attribuait à son habitude d'écrire debout [2] : il en accusait aussi les vins du pays qu'il déclarait « faibles, âcres, verts, cruels, désagréables et bons pour des hérétiques. » Il n'éprouva quelque soulagement qu'en les remplaçant par des vins de Bourgogne ; il en fut même si content qu'il se sentait, disait-il, rajeunir et devenir un autre homme. « Heureuse Bourgogne, s'écriait-il dans une lettre, tu es bien digne d'être appelée la mère des hommes, puisque tu portes un tel lait dans tes mamelles ! Non, il ne faut pas s'étonner que les premiers mortels aient mis au rang des dieux ceux qui, par leur industrie, leur ont

1. Ep. 650. — 2. *App.* Ep. 431.

procuré un avantage nouveau. Celui qui a apporté et donné ce vin n'a-t-il pas donné la vie plutôt que le vin [1] ? »

Après un séjour de trois semaines à Constance, Érasme revint à Bâle. Malgré les soucis d'une santé fragile et comme de verre, disait-il lui-même, il était loin de suspendre ses travaux, et par ce caractère d'activité intellectuelle, que les maladies physiques ne semblaient pouvoir même ralentir, il fait penser à Voltaire. La préface de saint Hilaire, condamnée plus tard à Rome comme paraissant favorable aux Ariens, la paraphrase de l'Évangile de saint Mathieu dédiée à Charles-Quint, son apologie sur l'interdiction de la chair des animaux, sont de 1522. Érasme goûtait particulièrement le travail des paraphrases ; il y oubliait volontiers les controverses ardentes du temps présent. L'année suivante, il ajouta à sa paraphrase de saint Mathieu celle des trois autres évangélistes. Celle de saint Jean fut dédiée à Ferdinand, frère de l'empereur (5 janvier 1523) ; celle de saint Luc à Henri VIII (23 août 1523) ; celle de saint Marc à François Ier (15 décembre 1523). Enfin la paraphrase des Actes des apôtres fut dédiée au pape Clément VII [2] (21 janvier 1524).

Mais Érasme fut bientôt arraché à ces calmes études par de nouvelles attaques tous les jours plus nombreuses et plus ardentes. L'Espagnol Jacques Lopez Stu-

1. Ep. 650.

2. Érasme avait déjà précédemment dédié, le 13 novembre 1517, au cardinal Grimani la paraphrase de l'*Épître de saint Paul aux Romains* ; celle des deux *Épîtres aux Corinthiens* au cardinal de la Marc, évêque de Liége (5 février 1519) ; la paraphrase de l'*Épître aux Éphésiens* au cardinal Laurent Campége ; celle des *Épîtres à Timothée, à Tite et à Philémon* à Philippe de Bourgogne, évêque d'Utrecht. Érasme ne fit pas de paraphrase sur l'*Apocalypse*.

nica, docteur en théologie de l'Université d'Alcala, semblait de Rome, où il vivait, lui avoir déclaré une guerre sans trève ni merci. S'il faut croire Érasme, Stunica « est un glorieux, un effronté, un fou, pleinement satisfait de lui-même, amer dans son langage, né en un mot pour de pareilles tragédies [1]. » Ce n'est rien moins d'ailleurs que la gloire de l'Église et le triomphe de la vérité qu'il recherche. « Il ne chasse pas des mouches, » disait Érasme ; il veut plaire aux moines et obtenir de la renommée et des abbayes. « Aujourd'hui même personne n'est plus connu à Rome ; on le montre au doigt, en l'appelant celui qui châtie Érasme (ὁ Ἐρασμομάστιξ). » Stunica avait commencé ses attaques en Espagne, du vivant même du cardinal Ximénès, qui l'avait sévèrement blâmé. Mais en 1521 il avait à Rome publiquement écrit contre Érasme, l'appelant un ennemi du Christ, un hérésiarque, enfin « un Batave enfoncé dans le beurre et la bière de son pays. » Érasme avait fait une première et courte réponse [2], regrettant de perdre le temps si court de la vie à un travail rebutant et inutile, auquel il appliquait le vers de Perse :

> Quis leget hæc ? — Min' tu istud ais? — Nemo hercule — Nemo.
> Vel duo, vel nemo [3].....

Léon X avait fait défense à Stunica de renouveler ses attaques ; mais, à la mort du pape, celui-ci publiait, pendant la vacance du siége apostolique, un second livre sur *Les impiétés et les blasphèmes* d'Érasme. Ce n'étaient partout que folies, impiétés, témérités, hérésies, poisons, ser-

1. *Catal.*
2. *Erasmi apologia respondens ad ea quæ in Novo Testamento taxaverat Jacobus Lopis Stunica* (1521).
3. *Sat* 1., v. 2.

pents appliqués à son adversaire [1]. Il redoublait ses injures deux ans après (1524), malgré la défense formelle des cardinaux [2], et, s'il faut croire ce détail piquant donné par Érasme, il fit distribuer son nouvel écrit aux passants par les enfants qui vendent à Rome dans les rues des œufs, des champignons, des pronostics et des chansons. Une dernière réponse d'Érasme porte la date de 1529 [3].

Stunica n'était pas le seul ennemi d'Érasme en ce moment, et nous risquerions bien de fatiguer, si nous prétendions les énumérer tous : ce Caranza, Espagnol encore, et « qui n'est pas édenté, » auquel il répond par une courte apologie [4] ; ce Jean Cannius « dont le vêtement est aussi blanc que l'âme est noire [5] ; » et Bucenta, théologien de Louvain [6], et ces « trois furies » toujours acharnées contre lui par haine des lettres, « Hogstraten, Vincent et d'Egmond [7]. » Aussi bien ces diverses attaques, en nous donnant le même spectacle des âpres querelles théologiques descendant aux plus violentes comme aux plus frivoles personnalités, ne nous apprendraient rien de nouveau. C'est toujours la même tactique consistant à dénoncer la complicité d'Érasme avec Luther, le même refrain monotone qui se répète : Ὁ Λουθηρὸς ἐρασμίζει, ὁ Ἐρασμὸς λουθηρίζει.

1. *Erasmi apologia adversus libellum Jacobi Stunicæ, cui titulum fecit: Blasphemiæ et impietates Erasmi* (10 juin 1522).

2. *Conclusiones principaliter suspectæ et scandalosæ quæ reperiuntur in libris Erasmi per Stunicam excerptæ* (1524).

3. Ce qui peut faire supposer qu'il y eut entre eux une sorte de rapprochement, c'est que Sepulveda, en 1533, adressait à Érasme les notes manuscrites de Stunica, mort en 1530, sur l'édition de saint Jérôme, l'assurant que Stunica voulait les lui communiquer à lui-même, et non les publier. *App.* Ep. 372.

4. Ep. 628, 642. — 5. Ep. 593. — 6. Ep. 650. — 7. Ep. 642.

Cependant le parti de la Réforme repoussait ce prétendu allié avec une colère non dissimulée ou un apparent dédain. Luther écrivait en 1522 de Wittemberg qu'il ne le craignait pas. « Moi qui ne sais que balbutier, j'affronterai avec confiance le très-éloquent Érasme, sans redouter son autorité ni son nom. » Mais si le maître, retenu sans doute par Mélanchthon, semblait encore ménager l'homme auquel il décernait trois ans auparavant de fastueux éloges, le fanatique et infortuné Hutten avait de la Suisse, du dernier asile de sa vie errante et proscrite, lancé contre Érasme de sanglantes paroles qui n'étaient pas seulement l'explosion d'une haine de parti, mais la revanche d'une injure personnelle. Quand, après la défaite de Sickingen, Hutten s'était enfui du château d'Ébernburg, traversant Bâle précipitamment, il avait voulu voir Érasme. Celui-ci, peu curieux, on peut le croire, de donner prise à la malignité de ses ennemis, s'était défendu, sous de mauvaises raisons, de le recevoir ou de le visiter. Aigri par cet affront, Hutten écrivit contre lui un pamphlet qui parut à Strasbourg au commencement de juillet 1523 [1]. « Pourquoi, s'écriait-il, toi qui naguère encore flétrissais d'une plume vengeresse le pontife de Rome, et Rome, la sentine de tous les crimes; toi qui détestais les bulles et les indulgences, toi qui condamnais les cérémonies, le droit canonique et les décrets des papes, toi qui en un mot poursuivais l'hypocrisie avec acharnement, pourquoi recules-tu aujourd'hui? suis-tu le parti opposé? fais-tu alliance avec le camp ennemi? » La colère de Hutten ne connaissait aucune borne : il accusait Érasme d'avoir calomnié Reuchlin pour plaire aux théologiens de Louvain, d'être

1. *Expostulatio ab Ulrico cum Erasmo Rot.*

jaloux de Luther, parce que ses ouvrages se vendaient mieux que les siens. Il le menaçait même de dévoiler ses mœurs honteuses. Érasme répondit avec une égale violence. Il représenta Hutten comme un vagabond qui n'avait voulu le voir que pour lui escroquer de l'argent; il le dénonça aux magistrats de Zurich, où il était réfugié, et à Zwingle lui-même comme un ennemi de la cause évangélique, des bonnes études et des mœurs. Deux fois il signala au grand conseil de Strasbourg l'imprimeur du pamphlet de Hutten. Enfin lui-même publia, le 3 septembre 1523, une réponse en forme aux accusations de son adversaire [1], dédiée à Zwingle, et dans laquelle il déclare avec une fermeté inaccoutumée qu'il n'est pas avec Luther, quoiqu'il ait voulu, en quittant Louvain, se soustraire à ceux qui prétendaient le faire écrire contre lui; mais que la faction chercherait en vain à l'entraîner avec elle, « comme ces noyés qui saisissent qui ils peuvent, au risque de les perdre avec eux. » Hutten était mort le 29 août de la même année; d'autres, parmi lesquels Zwingle, Œcolampade et Bucer, prirent sa défense. Érasme échangea même à ce sujet deux lettres avec Luther, qui sont le prélude d'un nouveau et plus redoutable conflit [2].

On voudrait, s'il était possible, échapper à ces polémiques haineuses, où de chaque côté la colère est aveugle et sans justice. Au contraire, à mesure que se déroulera la longue vieillesse d'Érasme, elles s'imposeront à nous plus nombreuses et plus ardentes. Nous n'en devons rechercher qu'avec plus de soin ce qui peut un instant,

1. *Spongia adversus adspergines Hutteni.* Eruditiss. Ulricho Zwinglio apud inclytam Helvetiorum civitatem Thurregiam concionatori.

2. Les rapports d'Érasme et de Hutten sont très-bien suivis et exposés dans le livre cité de M. Zeller sur Hutten.

et comme entre deux combats, distraire notre esprit de ces spectacles, en l'appelant vers des régions plus hautes et plus calmes. Et n'est-ce pas, au milieu de ce déchaînement d'injures amères, comme un langage nouveau, d'une harmonie reposante, que ces belles paroles adressées par Érasme au successeur de Léon X, Adrien VI, quand il dédiait une édition des Commentaires d'Arnobe à ce pontife d'une âme si pure et si élevée, et qui n'obtint, pour avoir voulu attaquer à leur racine les abus qui déshonoraient l'Église, que la dédaigneuse pitié de plusieurs prélats catholiques, les moqueries des luthériens, et les ironiques remerciements des Romains au médecin qui l'assista dans sa dernière maladie ? Rappelant la puissance de la musique, Érasme ajoutait que la religion doit, elle aussi, avoir une harmonie qui apaise le cœur et épure les passions. « Comme elle résonne avec douceur, cette corde de la charité : Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! Le monde a aussi ses instruments qui rendent un son dur et infernal. Que dit la corde de la colère? Venge-toi, dépouille, tue. Que dit la corde de l'ambition ? Étends ton pouvoir, ne tiens compte ni des serments, ni de la piété, quand il s'agit de l'empire. Et la corde de l'avarice ? Le bonheur n'appartient qu'à celui qui possède le plus ; use de tous les moyens, bons ou mauvais, pour voler et entasser. Et la corde de la luxure et de la volupté ? Vis agréablement ici-bas ; tu ne sais pas le sort qui t'attend après la mort. Mais il a été touché par la musique divine, celui qui a dit : Qu'ils sont beaux, vos tabernacles, Dieu des vertus ! mon âme soupire après les demeures de Dieu [1] ! »

1. Ep. 632.

Adrien VI comprit ce langage et témoigna à l'égard d'Érasme des sentiments qui un instant déconcertèrent ses ennemis. « Levez-vous, mon cher fils, lui écrivait-il, prenez en main la cause de Dieu que vous avez si bien soutenue jusqu'à présent. Croyez qu'avec son secours tout-puissant vous pourrez ramener dans le droit chemin ceux que Luther en a fait sortir, affermir ceux qui ne sont pas encore tombés, prévenir la perte de ceux qui sont prêts à faire un triste naufrage [1] ! » Encouragé par cet appel, Érasme offrit au pape de lui envoyer dans une lettre secrète une sorte de consultation, dans laquelle il lui exposerait librement les causes du mal et les remèdes qu'il fallait y apporter [2]. Cette lettre toute confidentielle nous est parvenue incomplète [3]. Ce fragment d'ailleurs n'a qu'un intérêt secondaire. Les conseils donnés au pape sont, on l'a pressenti, d'une généralité un peu vague. On y pourrait aussi relever des contradictions assez singulières. Après avoir déclaré, par exemple, que le mal a fait trop de progrès pour être guéri par le fer ou par le feu, qu'il est à propos de regagner par la persuasion et la promesse d'un généreux oubli ceux qui ont été égarés, Érasme demande que les princes et les magistrats répriment les nouveautés séditieuses qui font du tort à la piété, et que la liberté de l'imprimerie soit restreinte. En retour, certains articles, dont le monde chrétien se plaint à juste titre, seront changés. Mais quels sont ces points de réforme ? Érasme posait la question sans la résoudre. Quoi qu'il en soit, nous ne savons pas quelle fut la destinée de cette lettre. Si le pape la reçut, ce qui est douteux, il ne fit aucune réponse, et Érasme s'en montra blessé [4].

1. Ep. 643. — 2. Ep. 641. — 3. Ep. 649. — 4. Ep. 843

Quelques mois plus tard (23 septembre) mourait ce pontife qui avait accepté avec courage les devoirs et les dangers d'une situation pour laquelle peut-être il n'était pas né. Lui-même semblait le reconnaître dans l'épitaphe qu'il avait composée pour son tombeau [1]. Érasme rendit hommage à Adrien, ne cachant pas toutefois qu'il avait prévu « que l'on s'appuyait contre un mur qui menaçait ruine. » Ce fut Clément VII, de la famille des Médicis, qui lui succéda. Bien inférieur à Adrien par ses vertus, il devait en outre montrer dans toute sa conduite cet esprit d'indécision qui commence tout et ne sait rien achever. Il tomba tout à la fois dans les piéges qui lui étaient tendus et dans ceux qu'il tendait lui-même. Érasme, fidèle à ses habitudes de ménagement et de prudence, ne manqua pas de chercher à se concilier le nouveau pape par sa dédicace des *Actes des apôtres* et par ses déclarations de fidélité au Saint-Siége. Clément de son côté le traita avec distinction, et deux fois lui envoya un présent d'argent [2]. Malgré ces faveurs, Érasme reconnut bientôt que ce n'était pas le pontife que réclamait la grandeur des dangers présents. Jouant sur le nom de Médicis, il lui avait écrit : « Les graves et lamentables maladies de notre siècle réclament un grand *médecin*. » Clément VII ne fut pas cet homme qui faisait faute à l'Église, et l'histoire n'a eu qu'à confirmer le jugement d'Érasme, quand celui-ci le blâmait de changer sans cesse d'alliances « au lieu d'être le père commun, comme il convient à un pape [3]. « Patient, modéré et dissimulé, mais d'une âme médiocre et timide, comme l'a

1. « Adrianus VI hic situs est, qui nihil sibi infelicius in vita quam quod imperaret duxit. ».
2. Ep. 684. *App.* Ep. 328.
3. Ep. 870.

peint Guichardin, il ne sut ni triompher, ni même honorer ses défaites.

II

Cependant cette bienveillance de la cour romaine, sans ramener à Érasme aucun de ses ennemis parmi les catholiques, ne servait qu'à animer encore contre lui le parti de la Réforme. Farel l'appelait *Balaam*, parce qu'il avait pour un salaire, disait-il, maudit le peuple de Dieu [1]. D'autres plus habiles cherchaient à exciter ses défiances contre Rome ; ils venaient lui apprendre que le pape avait fait publiquement brûler ses ouvrages [2]. En même temps ils répandaient le bruit parmi les catholiques qu'Érasme ne se déclarait pas ouvertement luthérien pour mieux servir la Réforme, qu'il faisait venir des luthériens à Bâle, et qu'il avait avec Luther lui-même des conférences secrètes [3].

Tant d'accusations passionnées et de calomnies perfides ne laissaient pas d'accabler Érasme, et sa correspondance de 1524 porte la trace d'une mélancolie découragée. D'autres misères s'ajoutaient encore pour lui à cette fatigante nécessité d'avoir à repousser des attaques toujours renaissantes. La gouvernante des Pays-Bas, Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint, malgré les ordres formels de l'empereur, ne voulait pas

1. La collection des *Lett. des réform.* de M. Hermingard donne des détails intéressants sur les querelles d'Érasme avec Farel. V. une lettre du secrétaire d'Érasme, Hilaire Bertolph, dans laquelle celui-ci blâme Farel de ses violences (tom. I, p. 210). Cf. les lettres d'Anémond de Coct (2 sept. 1524) et de Pierre Toussain (même date). Il est probable qu'Érasme ne fut pas étranger à l'expulsion de Farel, qui eut lieu vers le mois de mai 1524.

2. Ep. 712. — 3. Ep. 650.

que la pension d'Érasme, attachée à son titre de conseiller, lui fût payée, s'il ne revenait pas dans le Brabant [1]. Depuis qu'il en était parti, Érasme n'avait rien touché [2], et en juillet 1525 on lui devait quatre ans de sa pension, c'est-à-dire 800 florins d'or [3]. Érasme s'en offensait, et ne ménageait pas les mots piquants à l'adresse de cette cour toujours besoigneuse. « C'est un vrai tonneau percé... Nulle cour n'a plus de Midas que la nôtre [4]. » Privé de cette pension, Érasme n'avait plus qu'un revenu de 400 florins d'or, et, pensait-il, il lui en fallait six cents au moins pour entretenir l'état de maison qu'il s'était donné, trois domestiques et deux chevaux, luxe assez inutile, reconnaît-il lui-même [5]. Sa santé d'ailleurs devenait pire de jour en jour. L'été lui donnait un court répit ; mais les premiers froids de l'automne réveillaient sa maladie, et l'hiver était la saison des crises douloureuses. Érasme en venait à souhaiter la mort plutôt qu'à avoir « à la remâcher sans cesse [6]. » Dans ces jours de fatigue morale et physique, il s'exerçait à la regarder sans effroi, à se familiariser avec elle. Il consent à payer de bonne grâce à la nature le tribut qu'elle avait le droit d'exiger depuis longtemps. Ne voit-il pas tomber à ses côtés des hommes plus jeunes, auxquels les Muses avaient souri : Longueil à Padoue, Baptiste Casalius à Rome, Linacre, de Loyn, Dorpius [7] ? Il aime aussi, plus encore en philosophe qu'en chrétien, à revenir par la pensée sur les années déjà longues de sa vie, pour regretter le mal où la faiblesse humaine l'a entraîné, pour se réjouir du bien qu'il a pu faire. Il s'en rend le témoignage : si la tyrannie des

1. Ep. 668, 684. — 2. Ep. 712. — 3. Ep. 747. — 4. Ep. 778. *App.* Ep. 330. — 5. Ep. 783. — 6. Ep. 668. — 7. Ep. 732.

sens l'a parfois vaincu dans la jeunesse, elle ne l'a jamais asservi, et l'âge depuis longtemps l'a délivré de cette chaîne humiliante. Il a volontiers repoussé les honneurs qui d'eux-mêmes venaient le chercher. La vieillesse ne l'a pas rendu avare : il ne souhaite que laisser à sa mort de quoi recevoir une sépulture modeste ; il n'a ni parents, ni amis qui le retiennent ici-bas. Si le genre de mort qui le menace est douloureux, du moins il n'est pas contagieux. Il n'en veut pas à la vie ; il y eût même trouvé sa part de bonheur, s'il ne fût tombé dans la tragédie luthérienne « comme un rat dans la poix [1]. »

Sans parler des raisons personnelles qu'Érasme ressentait parfois trop vivement, sa tristesse avait en ce moment une cause plus élevée. L'année 1524, en effet, avait ouvert les pages sanglantes de l'histoire de la Réforme. Les classes longtemps opprimées par le vieux droit féodal se levaient en masses immenses dans presque tous les cercles de l'Allemagne, demandant d'autres libertés que la liberté religieuse. Pfeifer allait racontant à la multitude ses visions inspirées. « J'ai vu un nombre infini de rats qui se jetaient sur une grange pour en dévorer les grains. Princes, vous êtes ces rats qui nous pillent ; nobles, vous êtes ces rats qui nous dévorent [2] ! » Munzer cherchait des combattants jusque dans les mines de Mansfeld : « Réveillez-vous, frères, réveillez-vous ! vous qui dormez, prenez vos marteaux et frappez la tête des Philistins [3] ! » Un prêtre suisse, Christophe Schappler, dressait le manifeste des paysans. Ils voulaient choisir

1. Ep. 671.
2. Menzel, *Histoire moderne des Allemands*, t. I, p. 190 et sqq.
3. Menzel., *loc. cit.*

eux-mêmes leurs pasteurs, ne plus payer la dîm qu'en froment, chasser et pêcher, parce que Dieu a donné à Adam l'empire sur les poissons de la mer et les oiseaux du ciel. Luther condamna les révoltés, mais Munzer renvoyait avec mépris « la bulle luthérienne, » et Osiandre l'accusait d'apostasie. Alors, faisant appel aux princes, Luther s'écria : « Frappez, percez, tuez en face et par derrière, car il n'est rien de plus diabolique qu'un séditieux; c'est un chien enragé qui vous mord, si vous ne l'abattez [1] ; » et Mélanchthon écrivait lui-même ces cruelles paroles : « Que veulent-ils donc, ces hommes des champs qui ont encore trop de liberté? Joseph charge le dos de l'Égyptien, parce qu'il sait bien qu'il ne faut pas lâcher la bride au peuple [2]. »

La guerre était partout, et pendant que se dénouait dans la plaine de Franckenhausen le premier acte de cette jacquerie tout à la fois religieuse, sociale et politique, qui coûta, selon Érasme, cent mille hommes à l'Allemagne, les querelles théologiques se poursuivaient avec une égale âpreté. Ce qui en redoublait la violence, c'est que chaque parti n'était pas seulement occupé à repousser les attaques extérieures : il se déchirait encore de ses propres mains. La liberté chrétienne, proclamée par Luther, qui ne croyait pas à la liberté humaine, devenait le prétexte de tous les excès. C'était en son nom qu'on voyait le fanatisme violer les églises, détruire les monuments de l'art, fermer les écoles, maudire les lettres, verser enfin sur toute l'Allemagne des flots de moines relaps et ignorants qui donnaient le triste spectacle de leurs mœurs dépravées. Érasme ne cachait pas

1. Oper. Luth. Wittemb. t. II., f. 130.
2. Pfizer *Luther's Leben*, p. 816.

à Mélanchthon tout le dégoût que lui inspiraient de tels apôtres : « Ils ont toujours à la bouche l'Évangile, la parole de Dieu, le Christ et l'Esprit ; et leurs mœurs, si vous les considérez, parlent un tout autre langage. Faut-il rejeter seigneurs, pontifes et évêques, pour avoir à supporter de bien plus cruels tyrans? Vous direz que l'Évangile avait autrefois ses faux apôtres qui, sous prétexte de piété, travaillaient à satisfaire leur sensualité. Mais on voit les premiers parmi les évangélistes les traiter et les réchauffer avec tendresse : Capiton, chez lequel j'ai toujours flairé un esprit de renard, Hédion, Œcolampade, plus mesuré sans doute que les autres, mais chez qui je voudrais plus de sincérité évangélique. Zwingle mêle à toutes choses un esprit séditieux. Je ne vous parle pas des autres. Ils ne s'accordent pas avec vous, ils ne s'accordent pas entre eux... Vous condamnez ceux qui rejettent les images comme une chose impie, et vous savez quels tumultes Zwingle a soulevés à propos des images. Vous enseignez que le vêtement n'a aucune importance, ils soutiennent qu'il faut absolument rejeter le capuchon ; vous enseignez qu'il faut supporter les évêques et les constitutions des évêques, quand elles n'entraînent pas à l'impiété, ils enseignent que toutes les constitutions sont impies et anti-chrétiennes[1]. » Mélanchthon déplorait amèrement ces violences, et s'efforçait de dégager la doctrine du maître des excès de ses disciples. « Un philosophe ancien, écrivait-il à Érasme, disait qu'il donnait ses préceptes de la main droite et que ses disciples les recevaient de la main gauche[2] ; » mais bien des paroles expressives, qu'il serait facile de re-

1. Ep. 703. — 2. Ep. 704.

lever dans ses lettres, montraient de quel effroi, et, par instants, de quel doute de lui-même il était saisi à la vue de ces étranges mouvements.

Cependant Luther paraissait encore disposé à ménager Érasme, et, au mois de juillet 1524, il lui écrivait « assez poliment [1], » promettant de ne rien dire de lui, s'il avait lui-même la sagesse de garder le silence. Il n'était plus temps. Érasme s'était décidé à parler et, au mois de septembre de cette même année, il publiait le traité du *Libre arbitre*, qu'il ne dédiait à personne, contre son habitude, pour ne pas être accusé de rechercher la faveur des grands [2]. Ce n'était pas sans de bien longues hésitations qu'il s'était résolu à cet éclat public. Ses lettres en portent des témoignages qui dénotent sa prudence plus qu'ils ne font honneur à son caractère. Déjà, en 1522, il avait commencé une dissertation qu'il eût intitulée *De finiendo negotio Lutheri;* il avait mis sur le compte de la maladie l'interruption de son travail [3]. Il cédait enfin aux sollicitations de ses amis et aux lettres pressantes d'Henri VIII lui-même. Mais en choisissant contre Luther son point d'attaque, en limitant le débat à une question précise et circonscrite, il marquait encore son désir de ne pas s'engager trop avant et de donner à sa polémique l'apparence d'une controverse érudite et sans personnalités. Quand le traité sur le libre arbitre fut terminé, il hésita à le livrer à l'impression. Il craignait, disait-il, de ne trouver personne qui consentît à le faire paraître. « Aucun imprimeur, écrivait-il au roi d'Angleterre, n'ose rien publier où Luther soit seulement effleuré ; contre le pape on peut tout écrire. Voilà l'état de l'Allemagne [4]. »

1. Ep. 684. — 2. Ep. 692. — 3. Ep. 645. — 4. Ep. 660.

Il parlait même de la nécessité où il serait peut-être de quitter l'Allemagne pour faire imprimer son livre, « de peur de tomber avant de descendre dans l'arène [1]. » D'autres motifs, qui nous sembleraient plus généreux si les premiers ne les rendaient suspects, l'arrêtaient encore. Il ne voulait pas donner à croire qu'il demandât des mesures de répression violente contre les luthériens, et cela à un moment où le pouvoir civil commençait à craindre sérieusement les dangers politiques de l'hérésie. On parlait d'un luthérien brûlé à Paris. Ferdinand s'apprêtait à exiger que l'édit de Worms ne restât pas lettre morte [2]. Enfin revenaient sous la plume d'Érasme ses habituelles doléances. Il était dur pour lui de reparaître à soixante ans sur le théâtre, comme Laberius, d'être un rétiaire à son âge, et d'avoir à combattre seul des bêtes féroces qui avaient des griffes et des dents empoisonnées [3].

Le livre d'Érasme, par la modération et la courtoisie de langage qui y régnaient, sauf quelques échappées de fine malice, n'était nullement fait pour offenser un adversaire qui eût respecté chez autrui la liberté d'opinion qu'il réclamait pour lui-même. Érasme put même espérer quelque temps que Luther, s'il répondait, garderait la mesure dont il avait donné l'exemple. « Votre traité sur le *Libre arbitre*, lui écrivait Mélanchthon, a été accueilli ici avec faveur. Il serait de la dernière iniquité de défendre aux autres de parler librement dans l'Église sur la religion. Tous doivent être libres, à la condition de n'y pas mêler leurs passions propres. Votre modération a plu, malgré la raillerie piquante que vous y mêlez quelque part. Mais Luther n'est pas si irritable qu'il ne

1. Ep. 657. — 2. Ep. 658. — 3. Ep. 715.

puisse rien supporter. Il promet d'user dans sa réponse d'une modération semblable. Je sais la bienveillance qu'il vous porte, et je veux que vous soyez persuadé que nous vous aimons et honorons [1]. » Mais ces conciliantes paroles étaient bientôt démenties par Luther, qui écrivit directement à Érasme une lettre hautaine, où la douceur même avait un air de menace : « Nous voyons que le Seigneur ne vous a encore donné ni assez de force ni un sens assez droit pour que vous combattiez avec liberté et assurance les monstres que nous combattons nous-mêmes. Pour moi, je désirerais (si je pouvais me donner comme médiateur) que l'on cessât de vous attaquer avec tant de colère, et que l'on permît à votre vieillesse de s'endormir paisiblement dans le Seigneur : c'est là, à mon avis, ce que feraient vos ennemis, s'ils tenaient compte de votre faiblesse, et s'ils considéraient la grandeur d'une cause qui depuis longtemps a dépassé votre mesure [2]. » Il terminait en renvoyant Érasme à sa rhétorique, ajoutant qu'il lui importait peu de l'avoir pour allié ou pour ennemi.

Ce qui témoigne cependant que Luther se sentit plus menacé qu'il ne le disait par la dialectique habile et savante d'Érasme, c'est que l'année suivante, quand il publia son traité du *Serf arbitre* (décembre 1525), il le fit paraître très-peu de temps avant le marché de Francfort, pour garder ainsi le dernier mot dans le débat. De plus, il le faisait aussitôt traduire en allemand par Justus Jonas et répandre dans les campagnes, où ne pouvait atteindre le latin d'Érasme. Celui-ci, malgré tout, ne se laissa pas gagner de vitesse, et, pour opposer en temps utile sa nouvelle réponse au livre de Luther, il composa

1. Ep. 704. — 2. Ep. 726.

et fit imprimer en douze jours chez Froben un second écrit intitulé : *Hyperaspistes* [1], *diatribe adversus servum arbitrium Lutheri* (20 février 1526). La lutte y devenait personnelle et amère. Érasme, réservant le fond de la question, ne prétendait d'ailleurs que démasquer la tactique de Luther, le mélange de dédaigneuse pitié, d'invectives et d'éloges dont il s'était servi à son égard. Celui-ci débutait en effet par des *vénérable Érasme*, *mon très-cher Érasme*, *excellent Érasme*, et, après ce baiser de Judas : « Érasme, ajoutait-il, est un impie, il blasphème contre Dieu, il ne croit à rien, il porte dans sa poitrine Épicure et Lucien, il dit dans son cœur : Il n'y a pas de Dieu, ou, s'il existe, il ne s'occupe pas des choses humaines. Érasme craint de déplaire aux puissants, il met sa parole et sa foi au service des princes. » Mais en relevant la perfidie de son adversaire, Érasme s'abandonnait lui-même à d'injurieuses violences et perdait ainsi une partie de ses avantages.

La seconde partie de l'*Hyperaspistes*, qui nous ramène à la grave question du libre arbitre, trop négligée dans la première, ne parut que l'année suivante (1527). Luther, exaspéré, et d'ailleurs encore poursuivi par les mordantes railleries qu'Érasme lui avait lancées dans ses lettres, à propos de son mariage, ne garda plus aucune mesure. Il l'accusa publiquement de vouloir faire renaître le paganisme, de n'avoir rappelé dans son *Catéchisme* les anciennes hérésies que pour jeter des doutes sur tous les dogmes. Dans sa haine, il allait jusqu'à louer le prince de Carpi, l'un des ennemis les plus furieux d'Érasme chez les catholiques [2]. Érasme répondit une

1. Ὑπερ-ασπίζω, couvrir avec le bouclier.

2 On trouvera les violences de Luther contre Érasme dans les *Mémoires de Luther écrits par lui-même* de M. Michelet, ch. IV.

dernière fois et avec une fermeté calme qu'il n'avait pas toujours gardée. « Luther, disait-il, fait d'Érasme un roi qui exerce sur tous les hommes une insupportable tyrannie. Du moins il n'a pas de satellites, il n'a pas un prince qui lui offre l'abri de son bouclier, d'où il puisse lancer sur qui il veut ses flèches empoisonnées ; il n'a ni une ville, ni une école, ni des disciples qui aiguisent leurs plumes pour le défendre [1]. »

III

Nous devions, pour présenter dans sa suite l'histoire de la polémique de Luther et d'Érasme, devancer un peu l'ordre des temps, puisque, commencée en 1524, elle ne s'achève qu'en 1527. Mais l'activité d'Érasme, en dépit des infirmités croissantes de l'âge, ne pouvait être épuisée par un seul objet. La variété même des œuvres qui se pressent dans les années où il combat Luther montre assez la souplesse de son esprit toujours éveillé, toujours alerte. Parmi ses ouvrages exclusivement théologiques, il faudrait nommer du moins l'*Exomologèse* ou manière de se confesser (1524), traduite en français par Berquin, et que le parlement de Paris condamna au feu en 1543, comme entachée d'hérésie ; des paraphrases et sermons sur plusieurs psaumes, et une curieuse comparaison entre la virginité et le martyre, plus favorable à la première qu'au second (1524). Mais cette thèse paraîtra soutenue avec plus d'esprit que de sérieux. En même temps Érasme corrigeait la première édition des œuvres complètes de saint Jérôme, que Froben donnait en 1524. Ce grand travail, trop précipité peut-être, ne saurait

1. *Erasmus adversus calumniosissimam epistolam M. Lutheri* (1527).

échapper à toute critique, et l'on y pourrait relever bien des corrections de texte dont la témérité inquiéterait à juste raison la conscience plus exigeante d'un critique moderne [1]. Érasme donnait encore en 1526 les œuvres de Pline l'Ancien et la première édition de saint Irénée.

Il s'offre plus directement à nous dans ses *Colloques*, dont plusieurs avaient déjà paru, mais qu'il réunit et publia, enrichis de morceaux nouveaux, au mois d'août 1524. Ce fut au plus jeune fils de Froben, nommé Érasme en son honneur, qu'il dédia ce livre dont les fortunes furent diverses, et qui devint, avec l'édition du Nouveau Testament, le point d'attaque ordinaire de ses ennemis. Simon Colinet, libraire de Paris, eut l'adresse de répandre le bruit que l'ouvrage était défendu, et « aiguisa si bien l'appétit des acheteurs, » dit Érasme lui-même, qu'il en vendit jusqu'à 24 000 exemplaires. Condamnés par la Faculté de théologie, les *Colloques* trouvèrent des défenseurs dans la Faculté des arts et chez la Nation picarde et normande ; malgré les défenses ecclésiastiques plusieurs fois renouvelées, ils reparaissaient dans les classes au XVIIe siècle, grâce, il est vrai, aux corrections prudentes de Nicolas Mercier, sous-principal du collége de Navarre. L'ouvrage, en effet, il faut le dire, donnait prise par bien des côtés à ceux qui le poursuivaient au nom de la foi catholique. Dans ces pages alertes il y avait des saillies moqueuses, des irrévérences à la Lucien. Nulle prétention dogmatique. C'était une succession de petites scènes familières, empruntées à la vie commune, des repas où l'on cause

1. Un exemple peut nous faire juger combien les corrections des savants du seizième siècle étaient souvent hardies. Ainsi Érasme (ép. 633) se félicite d'avoir retrouvé dans ces mots dépourvus de sens d'un copiste, *quod mures infaciens*, la vraie leçon, c'est-à-dire, *quod* ἄυξεσιν *faciens*.

sans façon, des rencontres d'amis qui ne se sont pas vus depuis longtemps et qui devisent de toutes choses avec bonhomie et finesse. Dans ces plans très-simples et ces cadres flexibles rentrent ainsi facilement les sujets les plus divers, effleurés souvent avec une légèreté indiscrète et d'où s'échappent cependant bien des traits qui pénètrent et s'attachent à la mémoire.

Deux ouvrages, publiés à peu d'intervalle l'un de l'autre, mais d'une moindre importance, pourront cependant, par les sujets qu'ils traitent, être rapprochés des *Colloques* et nous fournir quelques détails précieux dans l'étude d'Érasme moraliste. C'est d'abord le traité sur *l'Usage et l'abus de la langue*, publié à Bâle au mois d'août 1525, et qui rentre trop dans le goût des déclamations anciennes pour plaire toujours au lecteur moderne. Érasme commence par une description du corps humain, qui n'est pas sans mérite d'observation et atteste même quelque connaissance anatomique, assez rare chez les lettrés de cette époque. Après une dissertation curieuse sur l'organe même de la langue, passant un peu brusquement de l'ordre physique à l'ordre moral, il énumère les maux qu'elle cause dans la société, le bavardage, et tout ce qui suit le bavardage, c'est-à-dire la médisance, la calomnie, les indiscrétions, les blasphèmes, les flatteries. Le traité se termine par l'indication des moyens, parfois rigoureux, qui serviront à corriger dès l'enfance « le bavardage, qui engendre la vanité, puis le parjure et enfin le blasphème. » On pourrait disputer contre Érasme sur cette prétendue généalogie. Quel que soit le danger du bavardage, il n'est pas juste, ce semble, de mettre à son compte de si grands vices. Nous préférerons relever dans cet ouvrage de fines observations morales, des images justes et piquan-

tes, et enfin un essai de portrait qui rappellera le bavard de La Bruyère, l'un de ceux, il est vrai, où La Bruyère a trop imité la manière de Théophraste.

Érasme, en 1526, dédiait à la reine d'Angleterre un ouvrage qui a plus de prix à nos yeux : l'*Institution du mariage chrétien*. Envoyant ce traité à Jéroslas de Lasky, Érasme avouait avec esprit qu'il craignait de rappeler ce philosophe qui avait paru fou à Annibal, parce qu'il dissertait sur la guerre sans l'avoir jamais faite lui-même [1]. Le lecteur n'acceptera pas le rapprochement. Au contraire, ce livre court et rapide, dégagé de la partie théologique qui en rend l'abord un peu sévère, nous paraîtra l'une des meilleures fortunes que la plume d'Érasme ait rencontrées. On se prend même à regretter, en parcourant ces pages délicates et reposées, qu'Érasme n'ait pas vécu à une époque moins agitée, et sous un ciel plus clément, qui eût permis à ses heureuses facultés de moraliste enjoué et pénétrant de se déployer librement.

Mais dans la vie d'Érasme ce ne sont là, nous l'avons dit, que de rares instants de repos où le biographe ne peut s'oublier longtemps. Dans le temps même où il publiait l'*Institution du mariage chrétien*, suivie bientôt de la *Veuve chrétienne*, qui, trop engagée dans l'allégorie, est loin d'offrir au lecteur le même plaisir, de violentes attaques, partant des points les plus opposés, le disputaient à la douceur de ces calmes études.

Pour éviter la confusion, sinon les longueurs, dans l'énumération même incomplète de ces luttes incessantes, on est obligé de donner à chacune comme un cadre distinct. A dire vrai, elles ne se présentent pas

1. Ep. 835.

dans cet ordre successif; elles s'accumulent au contraire et se pressent dans le même temps, enveloppant Érasme, pour ainsi parler, de leurs fils enchevêtrés. Aussi, pour nous donner le spectacle de la vie d'Érasme et des soucis accablants qui lui disputent toutes ses journées, toutes ses heures, faudrait-il peut-être le peindre faisant tête à tous ses ennemis à la fois, à ceux d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne et de France, obligé tout ensemble d'entretenir chez ses puissants patrons les dispositions bienveillantes, toujours prêtes à s'attiédir, et qui étaient sa sauvegarde, jetant aux quatre coins de l'Europe les feuilles de son immense correspondance, surveillant avec un zèle actif le mouvement de l'imprimerie de Froben, à tel point écrasé de travail qu'il ne lui est permis, dit-il lui-même, ni d'être malade, ni de se soigner, ni de mourir. Du moins la pensée doit-elle réunir et concentrer tous ces traits pour saisir cette impression d'ensemble que le détail des faits risque toujours d'affaiblir.

En effet, dans le temps même où Érasme compose et publie les œuvres que nous avons citées, il est aux prises avec Luther, avec Béda, il répond aux consultations du sénat de Bâle, il résiste aux avances d'Œcolampade, tout en le ménageant, et cherche à passer à distance égale de ses critiques et de ses éloges [1]. Mêlé à tant de conflits et d'événements, il est cependant isolé. Les luthériens ne cessent de l'accuser de trahison; les catholiques, de contradictions, d'indifférence sceptique, de prudence hypocrite. Érasme se plaignait vainement d'être percé par les traits de ceux mêmes qui auraient dû le couvrir de leurs boucliers. Les meilleures causes,

1. Ep. 903.

celles qui pourraient sans danger être les plus modérées, parce qu'elles sont les plus justes, n'échappent pas toujours à l'aveuglement de l'esprit de parti ; et, là comme ailleurs, il se rencontre trop souvent des caractères emportés qui ne savent pas sacrifier une rancune personnelle à l'intérêt commun. Certes, les catholiques, en 1525, avaient mieux à faire qu'à s'acharner après Érasme, qui, en définitive, malgré les écarts d'une verve trop railleuse, ne repoussait aucun dogme de l'Église. Pourquoi ne pas accepter une alliance qui, dans la mesure même incomplète où elle était offerte, pouvait encore être utile ? Quelques-uns le comprenaient, mais c'étaient ceux qui par leur situation étaient moins engagés dans la lutte. Le duc Georges, très-attaché à la cause catholique, continuait à témoigner à Érasme un respect plein de confiance : il lui écrivait de sa main et lui demandait de désigner un successeur à Mosellanus, à l'Académie de Leipsick [1]. La régente des Pays-Bas désirait qu'il fît partie de la députation qu'elle envoyait à Rome pour rendre hommage au nouveau pape [2]. Les ennemis d'Érasme, dans le parti catholique, n'imitaient guère ces ménagements. Le chanoine de Louvain, Latomus, se faisait excuser auprès du pape d'enfreindre, en poursuivant Érasme, ses ordres positifs [3]. « Le nid scélérat des dominicains de Louvain [4] » publiait contre lui un livre violent. En Italie, sans parler des Cicéroniens déjà vivement offensés des mordantes plaisanteries qu'Érasme leur adressait dans ses lettres, un Verpus présentait un livre à Clément VII, où il s'étonnait « que l'Allemagne, qui avait massacré

1. Ep. 738. Érasme désigna Cératinus. — 2. Ep. 795. — 3. Ep. 830. — 4. Ep. 757.

tant de milliers d'hommes, laissât encore vivre Érasme, la cause première de tout le tumulte [1]. » Dès 1525, Albert Pio, prince de Carpi, commençait ses invectives. En Espagne, si les moines, « interrogés à part, » le louaient volontiers, « à peine avaient-ils remis le capuchon » qu'ils se déchaînaient contre lui. Les mendiants, qui avaient fouillé ses écrits « dans tous les coins, » le dénonçaient à l'archevêque de Séville [2]. L'amitié inquiète de Vivès s'empressait de prévenir Érasme du nouveau danger qui le menaçait [3].

Cependant la situation d'Érasme à Bâle devenait plus difficile à mesure que la Réforme y pénétrait davantage. Déjà, en 1525, dans une émeute populaire, il s'était cru assez menacé pour demander protection aux magistrats [4]. A aucune époque peut-être Érasme, dans ses lettres et ses apologies, ne multiplie autant ses professions de foi, presque en des termes identiques. Mais en voulant dissiper les défiances, il ne faisait que les accroître, et ses paroles les plus conciliantes étaient des armes aussitôt retournées contre lui. C'était là, il faut le dire, une injustice plus apparente que réelle. Les hommes distinguent facilement celui qui n'appartient à aucune faction parce qu'il est supérieur à toutes de celui qui se désintéresse de leurs passions par prudence ou mollesse d'âme. Érasme paraissait en dehors plutôt qu'au-dessus des partis. Il n'avait ni cette hauteur de ca-

1. Ep. 820. — 2. Ep. 876. — 3. *Epistolæ Vivis*, ep. 18.

4. Ep. 747. — Cette année même (1525) Adelberg Meyer, favorable à la Réforme, redevenait bourgmestre en charge. V. *Corr. des réf.*, t. I, p. 338 Cependant le parti catholique dominait encore dans le *sénat*, et Œcolampade (le 6 février 1525) écrivait à G. Farel, toujours exilé à Montbéliard, que Himeli, curé de Saint-Ulric à Bâle, avait été menacé d'une destitution, s'il ne célébrait pas la messe selon le rite habituel. V. *Corr. des réf.*, t. I, p. 335.

ractère, ni cette fermeté de principes qui imposent le respect, sinon la justice, aux adversaires eux-mêmes. Ses déclarations toujours renouvelées étaient toujours mêlées de restrictions, qui en affaiblissaient la force, et chacun des deux partis se montrait plus offensé de ses réserves que satisfait de ses concessions. C'est ainsi que sa réponse à la consultation du sénat de Bâle[1] (1525) renouvelle les attaques des catholiques. S'il condamne les violents qui se déchaînent contre les images des saints, les habits sacerdotaux, la célébration de la messe, il avoue, sans plus s'expliquer, qu'il y a « des plaintes fondées ; » s'il se déclare contre les moines qui rompent leurs vœux pour lâcher bride à leurs passions, « au surplus, ajoute-t-il, il vaudrait peut-être mieux pour le prêtre d'être marié que de vivre en concubinage ; » et dans ses lettres il n'hésite pas à approuver les mesures prises par plusieurs villes contre les moines, tout en regrettant qu'elles n'aient pas été promulguées par le pape et les évêques[2].

La querelle sacramentaire provoquait en 1526 les plus graves divisions au sein de la Réforme, en Allemagne et en Suisse. Luther se déclarait prêt à mourir dix fois plutôt que d'abandonner le dogme de la présence réelle au sacrement eucharistique. Déjà, il est vrai, il se séparait de la tradition dans l'explication de ce mystère, puisqu'il remplaçait la transsubstantiation catholique, qui

1. *Consilium senatui Basiliensi in negotio Lutheri anno* 1525 *datum.* — Cette pièce se trouve intégralement pour la première fois dans la *Vie d'Érasme*, de Hess Salomon, 2e vol., p. 577.

2. Ep. 747, 754, 757. La réponse d'Érasme ayant paru évasive, le sénat de Bâle avait annoncé que l'on tiendrait à Bâle une dispute de religion. Mais l'inquiétude que l'insurrection des Bâlois de la campagne jeta dans les esprits fit différer ce projet. V. Herzog, *Vie d'Œcolampade*, p. 163-165, et une lettre de Pierre Toussain à G. Farel, *Corr. des réf.*, t. I, p. 375.

ne laisse plus subsister le pain après la consécration, par la consubstantiation, qui fait entendre que le corps du Christ est dans le pain et le pénètre, comme la lumière pénètre le cristal. Dès 1523, Zwingle attaquait la doctrine luthérienne, et enseignait que le pain eucharistique n'est que le symbole et le signe du corps de Jésus-Christ. Carlstadt, Œcolampade, Farel, Balthazar et bien d'autres entrèrent dans la dispute [1], mais, malgré les efforts de Bucer, qui s'entremit pour faire cesser ces divisions, la séparation du maître avec ses disciples s'accusait de jour en jour plus vivement. Curieux spectacle, en vérité, et qui témoigne à combien de hasards et d'aventures la foi religieuse est exposée, quand elle n'est pas protégée contre les écarts du sens individuel par l'autorité d'un pouvoir supérieur et reconnu! Érasme fut malgré lui entraîné dans ce conflit, et, comme il arrivait toujours, il mécontenta les uns et les autres. Œcolampade avait soutenu l'interprétation zwinglienne dans un livre « de beaucoup de doctrine, » selon l'expression de Bossuet [2], et dans lequel Érasme reconnut « qu'il y avait de quoi séduire, s'il se pouvait et que Dieu le permît, les élus mêmes [3]. » Comme le sénat de Bâle lui avait demandé à ce sujet une consultation en forme, il avait répondu au président en ces termes: « D'après le désir de Votre Hauteur, j'ai lu le livre de Jean Œcolampade sur les paroles de la Cène. A mon avis, il est savant, éloquent, étudié, j'ajouterais même pieux, s'il pouvait y avoir de la piété dans une opinion qui combat le consentement universel de l'Église, dont il est dangereux de se séparer. » Cette déclaration, si

1. Ep. 846.
2. *Histoire des variations*, l. II. — 3. Ep. 768, 823.

mesurée dans ses termes, tourna contre Érasme. Les derniers mots ne parurent qu'une vaine précaution de sa timidité, mais qui laissait assez clairement deviner le fond de sa pensée. Un anonyme relevait aussi un vers où Érasme avait appelé nourriture *mystique* le pain eucharistique [1]. Un ancien franciscain devenu zwinglien, Conrad Pellicanus, qui avait plusieurs fois confessé Érasme, affectait de dire qu'il le savait secrètement d'accord avec Zwingle. Érasme protesta de toutes ses forces contre cette calomnie. Il pouvait avec de savants amis, disait-il, surtout en l'absence des faibles, soulever en toute liberté les plus graves questions; mais personne ne l'avait jamais entendu nier la présence réelle, et sur aucun point il ne voulait abandonner la tradition catholique [2]. Il se défendit même contre ces accusations dans une lettre publique adressée aux Suisses réunis à Bade : mais ces déclarations irritaient ceux contre qui elles étaient faites, sans paraître jamais assez complètes, assez dégagées de toute restriction pour désarmer les haines du parti opposé. En ce moment même le syndic Noël Béda le lui faisait sentir cruellement.

IV

Les rapports d'Érasme avec Béda et la Faculté de Paris méritent une attention particulière, et ce n'était pas

1. La mauvaise foi était évidente, et Érasme n'avait qu'à renvoyer aux vers eux-mêmes :

> *Mysticus* ille cibus, Græci dixere synaxim,
> Qui panis vinique palam sub imagine Christum
> Ipsum *præsentem* vere exhibet.....

Erasmi præstigiarum libelli cujusdam detectio, 1526, Bâle.

2. Ép. 845, 846, 847.

sans raison que l'attaque venue de ce côté lui paraissait plus redoutable que toutes les autres. L'Université de Paris saluée par Gerson « la fontaine de science qui arrose la terre, l'éclatante lumière de l'Église [1], » gardait encore une partie de son ancien prestige. Les causes théologiques lui étaient déférées de toutes les contrées de l'Europe, et la cour de Rome elle-même lui demandait des jugements de doctrine. Aussi, dans cet épisode de la vie militante d'Érasme, nous suivrons mieux que partout ailleurs son jeu ordinaire, la prudence avec laquelle il cherche d'abord à prévenir, par un air de soumission et de déférence, les nouveaux dangers qui le menacent, ses habiles efforts pour se dégager de la poursuite de ses adversaires, qu'il finit par accabler d'injures et de sarcasmes, quand il n'a pu ni leur échapper, ni les adoucir.

Ce ne fut pas avec le premier ennemi qu'il rencontra à la Sorbonne, Pierre Le Couturier ou *Sutor*, qu'Érasme usa de cette tactique. Il le redoutait trop peu pour le ménager. Celui-ci d'ailleurs, qui par mépris ne nommait pas même Érasme [2], était un bien maladroit défenseur de l'orthodoxie, puisque, pour justifier la défense faite au peuple de lire les livres saints, il donnait cette raison naïvement compromettante : « Les constitutions humaines courraient un grand danger, si le peuple venait à découvrir qu'elles ne sont pas dans les livres saints. » Sa lourde dialectique raisonnait ainsi pour démontrer que l'*Éloge de la Folie* était une œuvre sacrilège : « Dieu est le maître et le créateur de toutes les sciences : Érasme

1. Op. Gersonis, t. II, p. 324 (éd. d'Anvers).

2. Le titre de son invective était : « *Cujusdam theologastri ratiunculis respondetur, et garrulitatibus neoteric cujusdam, et cujusdam theologastri respondetur, et rhetorculi cujusdam qui se theologum jactat.* »

en attribue l'honneur à la Folie, donc il blasphème et nie Dieu [1]. » Érasme répondit à son adversaire, auquel il ne manqua pas d'appliquer le proverbe latin : *Ne sutor ultrà crepidam*, par deux courtes apologies, qui n'offrent rien de saillant [2], et, dans une lettre au Parlement, il s'étonna que de pareils écrits fussent imprimés à Paris avec l'approbation des théologiens [3].

Il ne devait pas avoir si facilement raison de Noël Béda, l'ancien principal du collége de Montaigu, devenu vers 1520 syndic de la Faculté de théologie. Les injurieuses épithètes dont les contemporains accompagnent le nom du fougueux syndic pourraient donner l'envie d'essayer quelque réhabilitation. « C'est un grand rabroueur et clabaudeur, » disaient ses ennemis; « un très-dangereux marchand, écrivent messieurs du Bellay, et ne ferait grand besoin d'en avoir beaucoup de tels en bonne compagnie [4]; » « le seul Béda, selon Érasme, vaut trois mille moines [5]. » Du moins il n'était pas courtisan, et s'il montrait une extrême violence à l'égard de ses adversaires, il était homme à ne reculer devant aucun. Après avoir combattu Merlin, l'auteur de l'apologie d'Origène, Le Fèvre d'Étaples et Érasme, il ne craignit pas de solliciter la censure ecclésiastique contre le *Miroir de l'âme pécheresse* de la reine de Navarre. Il osa même porter ses accusations plus haut et blâmer François Ier de ses ménagements envers les hérétiques. Condamné en 1534 à faire publiquement amende honorable, il recom-

1. Ep. 805.
2. 1° *Apologia Erasmi adversus debacchationes Sutoris*; 2° *Erasmi appendix respondens ad quædam antapologiæ Sutoris.*
3. Ep. 754.
4. du Boulay, *Histoire de l'Université*, t. VI, p. 249.
5. Ep. 941.

mença bientôt après ses invectives, et mourut deux ans après en prison au Mont-Saint-Michel [1].

Les hostilités entre Érasme et Béda s'ouvrirent au mois d'avril 1524. La Faculté de théologie avait posé à Béda cette question, que sans doute il avait inspirée, si même il n'en avait pas rédigé les termes : « La doctrine d'Érasme est-elle saine, catholique et religieuse, salutaire à ceux qui se destinent à la vie monastique? peut-elle être acceptée sans aucune réserve, ou ne se cache-t-il pas sous l'élégance ornée et mielleuse des paroles quelque poison de l'hérésie de ces temps? » Béda répondait ainsi à cette consultation : « La doctrine d'Érasme, quand elle traite des divines Écritures et de la théologie, est souvent erronée et opposée aux bonnes mœurs. Je pense qu'il faut en éloigner ceux qui ont embrassé la vie monastique, de peur que, séduits par l'éloquence et le charme de la parole, ils ne boivent avec la douceur du style un poison mortel. » Il ne paraît pas cependant que la Sorbonne ait alors pensé à donner suite à cette affaire, sinon pour défendre l'impression de plusieurs ouvrages d'Érasme traduits par Berquin [2]. Béda prit sur lui de poursuivre la lutte, et, malgré une lettre conciliante dans laquelle Érasme l'invitait à lui soumettre ses critiques, s'engageant à lui rapporter publiquement l'honneur des fautes réparées [3], il fit paraître en 1526, avec l'autorisation de la Sorbonne, un livre dirigé particuliè-

1. V. C. Smith, *Mémoire sur Gérard Roussel*, p. 90. — Béda, exilé de Paris en mai 1533, y avait été rappelé à la fin de la même année. Au mois de février ou de mars 1534, il fut accusé de lèse-majesté à cause des propositions diffamatoires contenues dans un libelle publié antérieurement. V. *Corr. des réf.*, t. III, p. 159.

2. *App.* Ep. 332.— Conrad Resch s'était vu aussi refuser la permission de réimprimer à Paris les paraphrases d'Érasme sur saint Luc.

3. Ep. 741.

rement contre les *Paraphrases* d'Érasme [1]. Dans l'espoir d'intéresser le roi à sa cause, il rappelait la dédicace de la paraphrase de saint Luc, dans laquelle Érasme avait donné à Henri VIII le nom de roi de France et d'Angleterre. Il refusait à son adversaire le droit de se dire théologien, lui conseillait charitablement de ne plus écrire et de lire les ouvrages de Gerson pour acquérir l'humilité [2]. Érasme était assez habitué au style des controverses du temps pour ne pas s'émouvoir outre mesure ; mais ce qui le décida à repousser cette première attaque, c'est qu'il voyait derrière Béda le gros de l'armée prêt à le soutenir, c'est-à-dire la Sorbonne elle-même. Il fallait agir avec rapidité pour prévenir, s'il était temps encore, ce dangereux conflit. Par deux apologies différentes, il justifia les propositions taxées d'hérésie par Béda [3]. Il se plaignait tristement d'être encore ramené dans l'arène. Fallait-il offrir le spectacle « d'un chrétien aux prises avec un chrétien, d'un prêtre avec un prêtre, d'un vieillard avec un vieillard ? » « A Sienne, disait-il encore, dans les jours de carnaval, des hommes se cachent dans de grands mannequins représentant divers animaux, béliers, tortues, etc. On lâche un taureau et chacun de l'attaquer. On tourne autour de lui, on le pique, on le harcèle, on l'exaspère. Érasme était la pauvre bête destinée à amuser ainsi une foule désœuvrée ; mais, ajoutait-il, il était un daim inoffensif bien plutôt qu'un taureau. Pourquoi cette haine de Béda ? N'avait-il pas sept ans auparavant empêché l'impression d'un livre rempli d'épigrammes contre lui et contre Du-

1. *Contra Erasmi paraphrases lib. I.* in-f., à Paris, chez Josse Bade.
2. Ep. 746.
3. *Erasmi divinationes ad notata per Beddam de paraphrasi in Matthæum; Erasmi supputatio in censuris Beddæ.*

chesne? Béda ne pouvait-il, comme il l'avait fait une fois pour la paraphrase de saint Luc, lui proposer ses doutes, avec cette charité vraiment fraternelle, qui cherche la conciliation et non la guerre et le bruit? Au lieu de cette conduite prudente et chrétienne, il publiait un livre plein de malice, de sophismes, où le mensonge était partout répandu, comme le sang dans tout le corps, et dans lequel il avait relevé 181 mensonges, 310 calomnies et 47 blasphèmes. »

Quoi qu'il en soit de la justesse de ces chiffres, que nous n'avons pas le dessein de vérifier, Érasme cherche par tous les moyens à réduire Béda au silence, « puisqu'il n'a pas la lyre de David pour calmer sa frénésie. » Il écrit plusieurs lettres au parlement et à la Sorbonne, suppliant ces deux illustres compagnies de n'accepter aucune solidarité avec Béda, de se défier des traductions et des citations isolées, de rechercher avant tout si une pensée qui paraît coupable, quand on la détache de ce qui la précède et l'explique, ne devient pas juste et vraie, si on la replace au lieu d'où elle a été tirée [1]. Il va même jusqu'à demander au cardinal de Lorraine d'ordonner la suppression du livre de Béda et l'emprisonnement de son auteur [2]. La lutte l'égarait.

Ce fut une heureuse fortune pour Érasme que ses lettres parvinssent à la cour à un moment où François Ier, encore dans la première joie de sa liberté reconquise par le traité de Madrid, s'était laissé regagner par les grâces séduisantes de Marguerite. L'influence de cette princesse sur l'esprit de son frère est visible à cette date. Elle lui avait inspiré de la défiance pour les conseillers de la régente. Il délivrait une seconde fois Berquin, déjà

1. Ep. 907, 908, 941. — 2. Ep. 911.

remis par la commission ecclésiastique au parlement « pour être conclu à mort ; » il rappelait Le Fèvre de Strasbourg et le nommait précepteur de son plus jeune fils. Le roi d'ailleurs avait dû, on peut le croire, être touché de la conduite généreuse d'Érasme pendant sa captivité. Au risque de déplaire à l'empereur, celui-ci, dans un colloque nouveau [1], lui avait conseillé de ne pas imposer au vaincu de Pavie des conditions humiliantes ou trop rigoureuses : « Si j'étais César, avait-il écrit, je parlerais ainsi sans retard au roi de France : Mon frère, un mauvais génie a allumé entre nous cette guerre. Ce n'est pas pour la vie, mais pour l'Empire que nous combattons. Vous vous êtes montré, autant qu'il a été en votre pouvoir, vaillant guerrier. La fortune m'a favorisé, et de roi vous êtes devenu mon prisonnier. Ce qui vous est arrivé pouvait aussi bien m'arriver à moi-même ; et votre malheur nous fait souvenir de notre humaine condition. Nous avons éprouvé combien ce genre de combats fait éprouver de dommage à l'un et à l'autre. Eh bien ! commençons un combat d'un genre nouveau. Je vous donne la vie, je vous donne la liberté. D'ennemi que vous étiez, je vous reçois comme mon ami. Qu'il y ait oubli de tous les maux passés. Retournez dans votre patrie sans rançon et libre ; gardez vos possessions, soyez un bon voisin ; et dès maintenant cherchons à nous surpasser par la bonne foi, les bons offices et l'amitié ; combattons non pour savoir lequel des deux aura l'empire le plus étendu, mais lequel gouvernera le plus saintement son royaume. » Dans ses lettres, Érasme avait osé dire qu'à la nouvelle de la captivité de François Ier « il avait éprouvé autant de douleur

1. Coll. Ἰχθυοφαγία.

que si sa fortune même et sa propre sûreté couraient le même danger [1]. » Il avait écrit à Marguerite pour déclarer que le malheur n'avait fait que redoubler sa vive sympathie à l'égard du roi [2], et quand François Ier fut remis en liberté, il lui adressa de vives félicitations, sans dissimuler que les conditions du traité lui paraissaient trop rigoureuses pour que la paix fût durable [3].

François Ier fut sensible à ce langage, dans lequel nous ne voulons voir nous-même que l'expression d'un sentiment sincère, sans l'arrière-pensée d'un calcul trop prévoyant qui en diminuerait le prix. D'Amboise (9 avril 1526), il ordonna au parlement d'arrêter la vente du livre de Béda. Une lettre latine du libraire Josse Bade, insérée dans les registres de cette cour, mentionne que sur six cent cinquante exemplaires imprimés, il ne lui en restait plus que cinquante, qu'il promet de ne pas distribuer [4]. Mais Louis de Berquin, très-mêlé à cette affaire, se crut assez fort pour prendre l'offensive et poursuivre à son tour le syndic. Il présenta en effet douze propositions tirées du livre de Béda, comme renfermant des impiétés à des blasphèmes, et il demanda que la Faculté fût obligée à les condamner. Le roi envoya même par l'évêque de Bazas les propositions au Lecteur, le 9 juillet 1527, avec ordre de les faire examiner par les quatre Facultés réunies, et non pas seulement par les docteurs en théologie « qu'il tenait pour suspects dans cette affaire, » dit le registre de la Faculté. La Sorbonne connaissait trop l'esprit inconstant de François Ier pour

1. Ep. 820. — 2. Ep. 764. Mais Érasme ne reçut pas de réponse de Marguerite, et il s'en montra blessé. Cf. *Corr. des réform.* de Hermingard, t. 1, p. 216.

3. Ep. 819, 820, 826.

4. Chevillier, *Origine de l'Imprimerie de Paris*, p. 174 et suiv.

s'alarmer outre mesure. On discuta longuement si l'on répondrait au roi en langue vulgaire ou en latin. « Il fut enfin décidé que plusieurs députés de toutes les Facultés seraient présents à la discussion des articles de Noël Béda, et qu'on répondrait en langue vulgaire au nom de l'Université à Sa Majesté Royale, et qu'on lui rendrait grâces de la sollicitude qu'Elle portait non-seulement au royaume, mais encore à la foi orthodoxe [1] ». Il est fort douteux cependant qu'un jugement ait été rendu; Chevillier l'a vainement cherché dans les registres de la Faculté.

Cette maladroite diversion tentée par Berquin dans l'intérêt d'Érasme ne fit que redoubler l'ardente opiniâtreté de Béda, et ce qui montre combien peu l'avait intimidé l'intervention personnelle de François Ier, c'est que cinq mois plus tard, dans la même année (17 décembre 1527), il obtenait enfin le jugement doctrinal de la Faculté de théologie, condamnant en trente-deux articles les propositions qu'il avait tirées des ouvrages d'Érasme. Il ne s'arrêta pas là. L'année suivante, profitant peut-être du mouvement de réaction catholique provoqué par l'outrage fait à la statue de la Vierge, rassuré d'ailleurs sur les dispositions de la cour, que Marguerite mariée au roi de Navarre avait quittée, il faisait le 22 juin approuver et confirmer par les autres Facultés la censure prononcée en 1526 par la seule Faculté de théologie contre les *Colloques* d'Érasme [2]. Le procès-verbal de la séance, curieux à lire, marque le rôle dominant de Béda : « Le neuvième jour des calendes

1. César Egnassius Buleus, *Histoire de l'Université de Paris*, Paris, 1673, t. VI, p. 200.

2. *Determinatio facultatis sacræ theologiæ in Academia Parisiensi super familiaribus colloquiis Erasmi conclusa mense majo* 1526.

de juillet, chez les Mathurins, la florissante Université de Paris fut convoquée sur deux articles.... Sur le premier, notre très-vénérable maître Béda exposa que certains ouvrages d'Érasme, surtout les *Colloques*, avaient été condamnés par la Faculté de théologie, à cause de diverses erreurs qui y étaient contenues. La jeunesse, que l'on doit nourrir de beurre et de miel, ne s'en nourrissait pas moins dans ces mêmes jours ; aussi elle devenait lente et paresseuse aux prières et au culte des saints. Le discours entendu de Béda et de notre maître Bartholomée qui citait quelques-unes de ces erreurs, le Recteur proposa cet article à la discussion de l'Université. Sur le premier article la Faculté des décrétistes et de médecine fut d'accord avec la Faculté de théologie. La nation française condamna les *Colloques*. Celle des Allemands en défendit la lecture aux écoliers. Celle des Picards et des Normands demanda que l'Université envoyât à Érasme une lettre qui indiquât les erreurs, en l'exhortant à les rétracter ; mais le recteur, concluant à la pluralité des voix, conformément à la sentence de la Faculté de théologie, condamna les *Colloques* et les livres semblables qui contiennent des erreurs [1]. »

Cette double censure ne fut pas cependant rendue publique ; mais, loin de savoir quelque gré à la Sorbonne de cette réserve, Érasme pensa que le secret désir de Béda était de garder cette arme toujours prête, pour le frapper plus sûrement à l'heure qu'il choisirait. Après de longues hésitations, il la fit imprimer lui-même en 1532, avec ses explications sur chaque proposition condamnée. Il ne songeait plus d'ailleurs à ménager la Sorbonne. « L'Église, écrivait-il alors, n'a pas trouvé en

1. César Egnassius Buleus, *Histoire de l'Université de Paris*, loc. cit.

moi un soldat sans courage. Si je n'ai rien fait de plus, du moins je n'ai pas quitté mon rang, et j'ai ouvertement déclaré que je ne voulais pas m'en séparer d'une ligne. Je me suis de plus mesuré trois fois avec Luther, et cela dans la partie de l'Allemagne la plus embrasée par l'hérésie. Au risque de rappeler le Thrason de la comédie, j'ajouterai que personne avant moi n'avait osé le faire. Car les Parisiens placés hors de la portée des flèches envoient de terribles articles dont ici on ne fait que rire [1]. »

Après tout, Érasme avait-il absolument tort de parler ainsi, et encore de rappeler l'exemple des généraux Athéniens, déposant à la frontière leurs haines privées pour réunir leurs efforts contre l'ennemi commun? Était-il à propos d'abandonner Érasme, au moment où il défendait contre Luther la cause chrétienne du libre arbitre? La cour romaine montrait une conduite plus habile en cherchant à le retenir par la confiance même qu'elle lui témoignait. La Sorbonne et Béda, dans leur campagne contre Érasme, avaient su profiter à la fin des nouvelles dispositions de la cour de France. Si quelque temps une teinte de libre pensée, même le protestantisme mitigé de Marot, n'y déplaisaient pas, les secousses de l'Allemagne, comme un tremblement de terre voisin, avaient eu leur contre-coup et produit un tressaillement subit de frayeur. La réputation d'Érasme eut à souffrir, on le comprend, de cette réaction, et ainsi il parut en France le complice de Luther, au moment même où il le combattait ouvertement en Allemagne.

La victoire de Béda sur Érasme eut un sombre épilogue, la mort de Berquin. Celui-ci, deux fois poursuivi,

1. Ep. 1032.

en 1523 et 1526, pour ses traductions d'Érasme [1], où il mêlait de nouvelles témérités, avait dû la liberté à François Ier et à Marguerite de Navarre. Mais, le danger passé, Berquin, trop confiant dans la protection royale, reprenait toute son audace. Il s'était, on l'a vu, porté accusateur contre Béda en 1526, imitant, dit spirituellement Bayle, la grue qui demandait récompense après avoir retiré son cou sain et sauf d'un passage très-dangereux. Érasme ne cessait de lui conseiller la prudence : il lui écrivait que les moines le feraient mourir, qu'il avait tort de se fier à la faveur du roi, que la crainte peut obliger les rois à céder, surtout à un moment où la fortune ne leur est pas favorable. Ne pouvant obtenir de Berquin un silence que celui-ci repoussait comme une trahison de la bonne cause, Érasme, qui parfois redoutait ses défenseurs presque autant que ses ennemis, chercha du moins à se dégager d'un allié aussi compromettant, et quand celui-ci, dans des lettres d'une admiration passionnée, le pressait de prendre en main les intérêts de la vérité, il répondait que son âge réclamait le repos, que d'ailleurs il ne fallait pas ébranler à la légère l'autorité des théologiens. Berquin, voyant Érasme accuser son amitié de lui être plus funeste que

1. Voici les titres exacts des diverses traductions de Berquin : 1° Déclamation des louenges de mariage, par Érasme de Roterdam, docteur en théologie, reduict de latin en françois, 28 f., petit in-8°.—2° Brefue admonition de la manière de prier : selon la doctrine de Jesuchrist. Avec une brefue explanation du Pater noster. Extraict des paraphrases de Érasme sur sainct Mathieu et sur sainct Luc. 7 f., même form.—3° Le symbole des apostres (qu'on dict vulgairement le Credo) contenant les articles de la foy : par maniere de dialogue : par demande et par réponse. La pluspart extraict dung traite de Érasme de Roterdam intitule Deuises familières. 14 f. même form. — 4° Déclamation de la Paix, se complaignant de ce qu'elle est de chacun déboutée et chassée. — Sur un exemplaire de ces traités, devenus très-rares, v. *Corr. des réf.*, t. II, p. 188, not. 28 et 30.

de mortelles inimitiés, se détourna de lui, décidé à marcher seul dans la voie périlleuse où il était entré. Il fut traduit une première fois en jugement en 1529. S'il faut croire Érasme, les accusations théologiques étaient misérables. On n'avait à relever contre lui que certaines opinions peu dangereuses pour la foi. Il avait écrit que la traduction des livres saints en langue vulgaire était favorable à la piété; il blâmait l'usage d'invoquer au début des sermons la Vierge à la place du Saint-Esprit, et trouvait contraire à l'Écriture que l'on appelât Marie « notre espoir et notre vie, » mots qui selon lui convenaient seulement au Christ. Nul soupçon d'ailleurs n'atteignait ses mœurs. Il se montrait fidèle à observer les pratiques chrétiennes. Érasme assure que personne n'était plus éloigné de la doctrine de Luther. Cependant la commission nommée par le roi avec la sanction du pape condamna Berquin à avoir la langue coupée et à finir ses jours en prison [1]. Malgré Budé, qui chercha vainement à lui arracher une rétractation, il en appela au parlement. Mais dès le lendemain (17 avril 1529), le parlement le condamnait à être brûlé avec ses livres comme hérétique obstiné et ordonnait l'exécution en Grève le jour même « en grande diligence, afin qu'il ne fût secouru du roi ni de madame la régente qui était lors à Blois [2]. » La page consacrée par Érasme au récit de sa mort est le plus bel hommage qu'il pouvait rendre à sa mémoire : « Vous eussiez dit, quand

1. Ep. 1048.

2. V. *Journal d'un bourgeois de Paris sous le règne de François Ier* (1515-1536), publié par la Société de l'histoire de France d'après un manuscrit inédit de la Bibliothèque Nationale par M. L. Lalanne, p. 169, 277, 378, 383. — Cf. Chevillier, de l'*Origine de l'Imprimerie de Paris*, p. 177 et suiv.

on le menait au supplice, qu'il était dans sa bibliothèque, pensant à ses études, ou encore dans l'Église, méditant sur les choses divines. Quand le bourreau lut la sentence d'une voix menaçante, il ne changea pas de visage. Sur l'ordre qu'on lui donna, il descendit vivement et sans tarder de la charrette. Il n'y avait sur sa figure ni l'audace, ni l'orgueil que la férocité donne quelquefois aux criminels; mais au contraire y brillait la tranquillité d'une bonne conscience. Avant de mourir il parla au peuple, mais aucune de ses paroles n'arriva jusqu'aux assistants; sa voix fut étouffée par le murmure confus des soldats que l'on avait, dit-on, excités à crier. Quand il fut lié au poteau, nul dans la foule ne prononça le nom de Jésus : ce qui se fait même pour les parricides et les sacriléges. Tant ces hommes qui sont partout et qui tyrannisent les simples et les ignorants avaient excité contre lui la haine publique! Il était assisté d'un franciscain, à qui le magistrat demanda s'il avait reconnu en mourant ses erreurs. Le franciscain déclara qu'il les avait confessées, ajoutant qu'il ne doutait pas que son âme n'eût obtenu le repos. Mais moi je n'ai aucune foi aux paroles du moine. C'est l'usage en France, après la mort d'un condamné, de répandre le bruit que sur le bûcher il a chanté la palinodie. On se donne ainsi le mérite d'avoir vengé la religion, on se dérobe à la colère du peuple, comme au soupçon de calomnie [1]. » Érasme ajoutait : « Si Berquin n'a pas mérité la mort, je m'afflige; s'il l'a méritée, je m'afflige deux fois; mais je ne doute pas qu'il ait cru sincèrement défendre la piété. » Ce bûcher qui s'allumait à Paris n'était-il pas le sinistre signal des guerres de

1. Ep. 1050.

religion? Singulière faiblesse de l'esprit humain toujours porté à croire aux victoires de la violence! Est-il un outrage plus cruel fait à la vérité, une plus sûre manière de l'étouffer ou d'en retarder les progrès, que de la charger devant les hommes et devant l'histoire d'une certaine complicité morale avec des crimes qui n'ont rien de commun avec elle? Érasme avait raison de dire avec tristesse : « Je vois ici des orthodoxes, là des hérétiques, ici des catholiques, là des anti-chrétiens, mais nulle part je ne vois le Christ. Le Christ semble dormir [1]. »

V

Il nous faut rentrer à Bâle ; mais là encore nous ne pouvons guère espérer d'autre spectacle que celui-là même qui s'impose à nous depuis trop longtemps. On voudrait, et on peut à peine reprendre haleine dans le récit de ces luttes qui ne cessent de disputer Érasme au repos que réclament vainement ses travaux, son âge et ses infirmités. En 1527, il veut vivre à l'écart, entouré seulement d'un petit nombre d'amis. Le motif de sa santé, trop réel d'ailleurs, lui permet d'éloigner les fâcheux et les indiscrets. Sa table est aussi simple que celle de Pythagore [2]. « Si vous voyiez Érasme, écrit-il à Germain de Brice, vous croiriez voir une cigale qui va bientôt dépouiller sa vieille enveloppe. J'ai peu de compagnons ; mais ils sont pleins de candeur : Beatus Rhenanus, Boniface Amerbach et Lorit de Glaris ; vous avez le triumvirat [3]. » L'imprimerie de Froben était toujours le vrai centre de sa vie. Érasme qui occupait continuellement trois presses à lui seul, faisait paraître

1. Ep. 1050. — 2. Ep. 993. — 3. Ep. 1000.

en 1527 la traduction de plusieurs parties des Pères grecs, entre autres celle de la lettre de saint Athanase à Sérapion, une partie des commentaires d'Origène sur saint Mathieu, plusieurs sermons et homélies de saint Jean Chrysostome [1], et une édition de saint Ambroise. Deux importantes éditions, celles de saint Augustin et de Sénèque, étaient commencées, quand Froben mourut (1527), regrettant par-dessus tout de n'avoir achevé que les deux premiers volumes de saint Augustin [2]. Érasme ressentit de cette perte une douleur qui l'étonna lui-même; il croyait avoir assez affermi son âme par la pratique de la philosophie contre les maux inévitables de cette vie. « Je ne m'irrite pas, écrivait-il, contre ma douleur trop juste; je m'indigne qu'elle soit sans mesure et se prolonge si longtemps [3]. » La lettre d'Érasme est empreinte en effet d'un caractère de sensibilité rare chez lui; elle rappelle avec émotion le zèle de Froben pour le progrès des études, son âme généreuse et désintéressée. On y peut relever ce détail piquant. Érasme ne voulait recevoir aucune pension, et il fallait que Froben usât de détours ingénieux pour reconnaître ses services : ainsi il payait secrètement l'étoffe qu'Érasme avait achetée pour ses vêtements. Celui-ci, imposant enfin silence à de stériles regrets, pensa que la meilleure manière d'honorer la mémoire de son ami était d'accomplir sa dernière volonté et d'achever l'édition de saint Augustin. Sept presses furent consacrées à l'impression des œuvres complètes du grand docteur

1. Cinq sermons de Chrysostome contre les juifs : quatre sur le Lazare; cinq sur la vision d'Isaïe et sur le roi Osias; un sur le martyr Philogonus, et plusieurs autres discours. De nouveaux fragments de Chrysostome parurent en 1529.

2. Ep. 917. — 3. Ep. 922.

chrétien [1], sans que cet immense travail fît tort à la publication des œuvres de Sénèque, dont Érasme avait encore accepté la révision [2]. Sénèque et saint Augustin parurent la même année, en 1529 [3]. L'édition de saint Augustin en dix volumes in-folio, dédiée à Alphonse Fonseca, archevêque de Tolède, était accompagnée d'une préface dans laquelle Érasme racontait l'histoire du saint et de ses luttes contre les hérésies de son temps. En général, ces panégyriques des Pères, qui précèdent les éditions revues ou publiées par Érasme, sont bien moins des études critiques, sérieusement approfondies, que de rapides ébauches où l'éloge du saint est trop visiblement le prétexte de lieux communs satiriques.

Une affaire restée assez obscure dans ses détails paraît avoir attiré en 1528 beaucoup d'ennuis à Érasme. Un gentilhomme allemand, Henri d'Eppendorf, après s'être longtemps montré son ami, l'accusa publiquement de l'avoir, par une lettre injurieuse, secrètement desservi auprès du duc Georges de Saxe et du théologien Jérôme Emser. Érasme avouait bien qu'il avait plusieurs fois prié le duc d'appeler Eppendorf à quelque fonction utile qui l'arrachât à la paresse [4]; mais il ne reconnaissait pas la lettre dont Eppendorf se montrait particulièrement blessé et il l'attribuait à un habile faussaire qui avait contrefait son écriture. Ses déclarations cependant ne sont pas toujours aussi affirmatives : « Je ne pense pas, dit-il une fois, avoir écrit une telle lettre, et je n'en retrouve pas la copie dans mes

1. Ep. 981. — 2. Ep. 992. — 3. Calvin parle de l'édition de Sénèque donnée par Érasme dans une lettre à Claude de Hangest (4 avril 1532). Il appelle Érasme « litterarum alterum decus ac primæ deliciæ. » *Corr. des réf.*, t. II, p. 411.

4. Ep. 957, 958.

manuscrits. Je me suis borné à demander pour lui au duc une honorable fonction qui mît un terme à son oisiveté [1]. » Eppendorf, soit qu'il fût en mesure de fournir la preuve du fait, soit qu'il espérât intimider Érasme, le menaça de l'appeler en justice devant le Conseil de Bâle. Un arbitrage fut accepté, et Beatus Rhenanus avec Boniface Amerbach furent d'avis qu'Érasme se prêtât à une réconciliation, pour qu'il n'eût pas à suspendre ses travaux et à subir les longueurs et les incertitudes d'un procès. Mais Eppendorf prétendit lui dicter les conditions de la paix. Il exigeait qu'Érasme écrivît au duc de Saxe une lettre dans laquelle il lui ferait une juste réparation, qu'il lui adressât la dédicace d'un de ses livres, enfin qu'il lui donnât, pour la distribuer aux pauvres, une somme de deux cents ducats. Érasme, pressé d'en finir, ne repoussa pas les termes de cet accommodement, se réservant toutefois la liberté de choisir le moment où il croirait devoir en accomplir les conditions. « Qu'il se conduise en ami, disait-il, et qu'il cesse d'exciter le peuple contre moi, je ne me laisserai pas vaincre par lui en civilité [2]. » Aussi, quand il apprit qu'Eppendorf répandait partout le bruit qu'il l'avait réduit à un désaveu humiliant, il déclara qu'il ne lui adresserait aucune dédicace, et il justifia sa conduite dans une apologie publique [3]. Eppendorf s'acharna, et une lettre d'Érasme, écrite en 1530, nous le montre poursuivant toujours vainement cette dédicace qui devait constater sa victoire [4]. A force d'importunités, tour à tour renvoyé par le duc Georges à Simon Pistorius, et par Pistorius à Jules Pflug, il obtint que

1. *App.* Ep. 346. — 2. Id.
3. *Utilis admonitio adversus mendacium et obtrectationem.* Cf. Ep. 1087
4. Ep. 1146.

ce dernier écrirait à Érasme pour lui rappeler sa promesse ; mais celui-ci se refusa à toute concession, et il ne resta bientôt plus à Eppendorf qu'à porter sa cause devant le public, ce qu'il fit dans un violent pamphlet imprimé à Haguenau en 1531 [1].

Cependant de plus sérieux dangers menaçaient Érasme, et, dès 1527, préoccupé du progrès de la faction d'Œcolampade, il craignait que les magistrats de Bâle ne devinssent bientôt impuissants à garantir sa sécurité. « Que je le veuille ou non, écrivait-il, il me faudra peut-être émigrer [2]. » Il pensa à s'établir en Angleterre, et chargea son secrétaire Quirinus Talesius d'aller sonder à ce sujet les dispositions des amis qu'il y avait conservés : « car, disait-il avec tristesse, il me faut chercher autour de moi la place de mon tombeau, où du moins après ma mort je pourrai trouver le repos, puisque, je le vois bien, je ne l'aurai jamais durant ma vie [3]. » Henri VIII l'invitait à venir, lui rappelant qu'il avait dit que l'Angleterre serait le séjour de sa vieillesse [4]. Mais on peut croire que les premiers bruits qui parvinrent à Érasme du projet de divorce royal modifièrent des résolutions qui d'ailleurs n'étaient pas encore arrêtées. D'un autre côté sa situation en Allemagne était pleine d'embarras et de périls. Si l'attitude ouvertement hostile qu'il avait prise à l'égard de la Réforme lui fermait les villes où elle triomphait définitivement, il ne pouvait non plus habiter avec dignité les pays où elle

1. *Ad D. Erasmum Rot. libellum, cui titulus adversus mendacium et obtrectationem utilis admonitio, justa querela.* — Cf. Bayle, art. *Henri d'Eppendorf.*

2. Ep. 932. Farel était revenu de son exil à Montbéliard à la fin de 1526. *Corr. des réf.*, t. I, p. 462. La messe fut abolie dans trois églises de Bâle le 13 sept. 1527.

3. Ep. 936. — 4. Ep. 936.

était combattue et persécutée. Ferdinand lui faisait offrir par Jean Faber son conseiller une maison à Vienne avec une pension de cinq cents florins [1] ; Érasme s'excusait sur son grand âge qui ne lui permettait plus de voyager ; le vrai motif était la crainte de paraître encourager ou du moins approuver les sévérités de l'archiduc contre les luthériens. C'était à la France peut-être qu'il eût demandé son dernier asile ; mais pendant que le procès de Berquin lui découvrait combien son nom, loin d'être une défense, était propre à irriter la haine des théologiens, un événement exclusivement littéraire le faisait tomber en disgrâce auprès des savants, le seul parti où il pouvait encore avoir gardé quelques amitiés sincères.

Érasme avait en effet publié dans la même année (1528), avec le dialogue sur la *Vraie prononciation du grec et du latin*, le célèbre manifeste contre la secte des Cicéroniens. Mais les érudits de Paris se montrèrent singulièrement offensés d'un rapprochement fait par Érasme entre Budé, la gloire de la philologie française, et l'imprimeur Badius. Érasme répondait qu'il ne les avait comparés que sur un point, leur égal dédain pour la phrase cicéronienne : surpris de l'émotion croissante des savants qui parlaient de porter la cause devant le roi, il invoquait l'arbitrage de Budé lui-même, se déclarant prêt à accepter sa sentence, quelle qu'elle fût ; mais il eut beau le répéter sous mille formes dans ses lettres [2], on ne voulut pas entendre sa défense, et on lui renvoya de toutes parts de cruelles épigrammes, dont quelques-unes furent attribuées à Jean Lascaris [3]. Budé de son côté se renfermait dans un silence boudeur :

1. Ep. 1013. — 2. Ep. 975, 978, 981. — 3. Ep. 1001, 1003.

il ne lui écrivait plus, il affectait de ne pas ouvrir ses lettres. Le bruit revenait même à Érasme qu'il se proposait de faire de lui dans un de ses ouvrages une mention peu favorable [1], et, à tort ou à raison, il soupçonna une allusion malveillante dirigée contre lui, quand Budé parla dans ses *Commentaires* « de ceux dont les écrits trop délayés ne peuvent supporter ni le soleil ni le temps [2]. » Malgré tout, Érasme ne laissait pas de parler encore avec honneur de la France; il reconnaissait, sans arrière-pensée de jalousie étroite, les services que les savants de cette nation rendaient tous les jours à la cause des lettres; il ne leur souhaitait qu'un patriotisme moins irritable et plus large : « Je voudrais que chez eux le droit de cité s'étendît plus loin, et qu'ils regardassent comme Français tous ceux qui cultivent les Muses [3]. »

Érasme d'ailleurs ne savait de quel côté se tourner pour échapper au spectacle des haines et des luttes. Lui qui détestait la guerre, il la retrouvait partout. Dans l'ordre politique, il voyait l'empereur et le roi de France toujours plus acharnés l'un contre l'autre, à mesure que leurs forces s'épuisaient davantage. « Qu'arriverait-il de nous, écrivait-il, si Dieu, le seul vrai monarque en toutes choses, une fois offensé, ne voulait déposer sa colère [4]? » et dans ses lettres (1529), il énumérait, avec un sens pratique vraiment remarquable et une émotion sincère, tous les maux qui rejaillissaient sur la chrétienté de cette rivalité implacable, mais sans avoir l'illusion de croire que sa voix serait entendue. « Aujourd'hui que l'empereur et le roi de France sont divisés, quelle partie du monde

1. Ep. 984. — 2. Ep. 1135. — 3. Ep. 1135. — 4. Ep. 1066.

jouit de la paix? La Flandre, avec les florissantes contrées qui s'y rattachent, a d'abord été privée du prince qui était né dans son sein; elle n'a cessé jusqu'à ce jour d'être inquiétée par les Gueldres; elle n'a de commerce sûr ni avec les Anglais ni avec les Français ses voisins, et cela non moins à notre préjudice qu'au détriment de la France et de l'Angleterre. Nous sommes écrasés d'impôts, et le mal est pour nous d'autant plus grand que l'argent passe en Allemagne et en Espagne. Mais partout ailleurs, comme disent les paysans, le bœuf qui a brouté l'herbe laisse dans le champ un fumier qui répare le dommage qu'il a fait. De plus, est-il pays plus malheureux que l'Italie, la contrée longtemps la plus florissante du monde? Aujourd'hui il n'est sûr pour personne d'y pénétrer. Parlerai-je de Rome, la mère de toutes les nations[1]? Le Turc, après d'autres conquêtes, s'est emparé de Rhodes, il a désolé la Hongrie et tué son roi; il la menace une seconde fois, et depuis tant d'années nous combattons contre les Français! Cependant le monde se couvre de soldats qui n'épargnent pas plus leurs amis que leurs ennemis : on les dit en grande partie luthériens ou juifs. Mais, à mon avis, il ne faut pas appliquer ces noms à des gens qui ne croient à rien. Voilà les fléaux auxquels le monde est livré, qui ruinent les citoyens, sans parler de la perte des études, de la mort de la religion! O pesante colère d'un Dieu juste[2]! »

La vie d'Érasme subissait douloureusement le contrecoup de cet état général. Contraste bizarre! pendant qu'il était vraiment réduit à chercher un abri pour ses

1. Sur les jugements divers exprimés à l'occasion du sac de Rome, v. des passages intéressants dans la *Corr. des réf.*, t. II, p. 32, notes.
2. Ep. 1059.

dernières années, les princes et les grands, par politique ou ostentation, continuaient à lui adresser des témoignages de leur estime ou de leur munificence. Parfois Érasme essayait encore d'intimider par là ses ennemis; il détachait cette phrase d'une lettre de Charles-Quint : « Nous voulons que vous soyez persuadé que nous ne défendrons pas moins votre nom que le nôtre même[1] ; » il énumérait tous ceux qui lui écrivaient de leur propre main : « l'empereur, Ferdinand, le roi de France, le roi et la reine d'Angleterre, le roi de Pologne Sigismond, Georges, duc de Saxe, Guillaume Warham, archevêque de Cantorbéry, Cuthbert Tonstall, Jean, évêque de Lincoln, Albert, archevêque de Mayence, Guillaume, duc de Clèves, Antoine Fugger, Christophore de Stade, évêque d'Augsbourg, Sadolet, Pierre, évêque de Cracovie, etc.; » il ajoutait : « J'ai mes cassettes remplies de présents, de coupes, de flacons, de cuillers, d'horloges dont plusieurs sont en or pur, d'anneaux. » Mais ces complaisantes revues de noms illustres, sans faire illusion à Érasme, n'effrayaient plus personne. Des patrons d'un rang aussi élevé, livrés à bien d'autres préoccupations, n'étaient pas pour lui un réel appui.

Le danger devenait en effet pour Érasme plus pressant de jour en jour. « Je serai obligé, écrivait-il dès le mois de janvier 1529, de quitter au milieu de l'hiver le nid auquel j'étais accoutumé depuis huit ans; il y a ici comme au dehors des gens qui m'adressent des menaces[2]... et c'est au péril de ma vie qu'il me faudra fuir la mort[3]. » Dans la nuit du 8 au 9 février, les évangélistes amenèrent des canons sur la place publi-

1. Ep. 1102. — 2. Ep. 1024. — 3. Ep. 1029.

que. Le bourgmestre Meltinger et son gendre, le conseiller Offenburg, n'avaient échappé à la mort qu'en s'enfuyant sur une barque. Cette défaite de l'autorité civile accrut l'audace des révoltés. Les statues des saints furent jetées à bas, et Érasme qui, au milieu des plus sérieuses préoccupations, ne savait retenir une réflexion maligne, écrivait : « Nous lisons que saint François envoya une folie furieuse à un homme qui s'était moqué de ses cinq blessures, et que beaucoup d'autres saints punirent sévèrement des paroles irréligieuses : aussi ai-je admiré que nul parmi les saints d'ici n'ait puni les coupables ; pour le Christ et la Vierge, je ne m'étonne pas de leur mansuétude [1]. » Le jour même des Cendres, on commença à distribuer aux pauvres de la ville les statues de bois, pour qu'ils les brûlassent ; mais comme il y eut, à cette occasion, des rixes parmi le peuple, on en fit neuf bûchers auxquels on mit le feu [2]. Le lendemain, une proclamation du nouveau conseil de la ville annonça aux citoyens la suppression de la papauté et l'abolition de la messe. Le haut clergé et les moines quittèrent Bâle. Œcolampade restait maître de la place ; il établit aussitôt le prêche, la communion sous les deux espèces et le chant des psaumes en langue vulgaire [3]. Mais déjà, comme il arrive toujours, de plus fanatiques cherchaient à s'emparer du peuple à leur profit. On vit même un anabaptiste parcourir les églises et les places publiques en criant : « Faites pénitence, la main de Dieu nous menace ! » Il entra dans la cathédrale et se mit à apostropher avec violence Œcolampade et ses partisans, qu'il appela « assassins des

1. Ep. 1068. — 2. *Comment.* de Suirius, p. 169.

3. Suirius, p. 138. — Cf. la lettre d'Œcolampade à Farel du 8 octobre 1527. *Œcolampadii et Zwinglii Epistolæ*. Basileæ, 1536.

âmes. » Chassé de la ville, il eut l'imprudence d'aller à Louvain, où il fut condamné au feu [1].

Érasme restait en butte à toutes les attaques : on lançait contre lui des pamphlets ou de grossières caricatures. Les théologiens surtout se plaignaient de lui en toute occasion. Ils disaient par exemple qu'un jour Érasme, en se rendant au jardin de Froben, avait rencontré plusieurs d'entre eux, et que, pour éviter de les saluer, il avait brusquement tourné du côté opposé en se couvrant la figure de son manteau, ce que celui-ci expliquait en répondant qu'il n'avait voulu que se préserver du vent, qui lui donnait des douleurs de dents. Ils tenaient encore à voir un travestissement satirique d'Œcolampade dans le personnage du colloque du *Cyclops*, qui était représenté avec un nez très-long, et portant une brebis sur la tête et un renard dans le cœur [2]. Ces attaques multipliées décidèrent Érasme à presser son départ. Un instant il avait pensé à se rendre à Spire, où Ferdinand présidait la diète ; mais il craignit d'y retrouver d'autres ennemis. Il choisit enfin Fribourg en Brisgau, bien que « la ville fût petite, et que les habitants eussent la réputation d'être superstitieux [3]. » Fribourg du moins avait l'avantage d'être peu éloigné de Bâle ; et de là il pouvait, en attendant la fin des troubles qui agitaient sa ville de prédilection, surveiller plus facilement les travaux de l'imprimerie de Froben.

Mais il ne suffisait pas d'avoir choisi un lieu de retraite, il fallait encore y parvenir ; et ce n'était pas là la moindre difficulté. Œcolampade et les théologiens, qui tourmentaient sans cesse Érasme, désiraient malgré

1. Ep. 1044. — 2. Ep. 1067. — 3. Ep. 1017.

tout le conserver dans leur ville : ils craignaient que son départ ne jetât sur eux de la défaveur et ne les fît accuser d'intolérance. Érasme dut jouer de finesse avec eux ; il se fit d'abord adresser deux passe-ports signés de Ferdinand, l'un qui l'appelait près du prince, l'autre qui lui permettait d'aller où bon lui semblait. En même temps il envoyait à Fribourg son argent, ses anneaux, ses vases d'argent, ses livres et manuscrits qui ne remplissaient pas moins de deux chariots [1]. Mais le secret du prochain départ d'Érasme ne fut pas si bien gardé que le bruit n'en parvînt aux oreilles d'Œcolampade ; il s'en offensa et voulut avoir une entrevue avec lui dans le jardin de Froben [2]. On s'expliqua sans détours, et même l'on se quitta en se donnant la main. La résolution d'Érasme demeurait cependant irrévocable, et le sauf-conduit délivré par Ferdinand empêchait qu'on pût s'y opposer par la force. Incertain de l'avenir, Érasme envoya à Goclenius, professeur de langue latine, l'abrégé de sa vie écrite par lui-même, et le chargea de mettre en ordre ses papiers s'il venait à mourir, de les corriger et de les livrer à l'impression. En quittant Bâle, il adressa à la ville des vers que Boniface Amerbach écrivit sur ses tablettes [3] ; mais au moment où il s'embarquait au petit port, placé en face de l'église Saint-Antoine, le sénat fit donner l'ordre au pilote de partir du port principal, situé à l'endroit le plus fréquenté de la ville, sans doute pour témoigner ainsi publiquement qu'Érasme quittait Bâle en toute liberté et n'avait nul besoin de paraître dissimuler son départ.

1. Ep. 1048. — 2. Ep. 1067. — 3. Ep. 1067.

CHAPITRE IV

VIE D'ÉRASME DEPUIS SON DÉPART DE BALE JUSQU'A SA MORT.
(1529-1536.)

I. Érasme à Fribourg (1529). — Il regrette Bâle. — Nouvelles attaques contre Érasme à Fribourg; conseil de Sadolet. — Part indirecte qu'il prend à l'assemblée d'Augsbourg (1530). — Sa lettre au cardinal Campége. — II. Les *Apophthegmes* d'Érasme (1531). — Attaques de Gérard Geldenhauer et d'Augustin d'Eugubio. — Dernière réponse au prince de Carpi. — Livre *de la Préparation à la mort* (1533). — Attitude d'Érasme dans l'affaire du divorce de Henri VIII. — III. Polémique de J. C. Scaliger contre le *Cicéronien* d'Érasme. — Attaques des érudits italiens. — Paul III veut créer Érasme cardinal. — Retour d'Érasme à Bâle. — Son *Prédicateur*. — Mort d'Érasme (11 juillet 1536). — IV. Les funérailles d'Érasme. — Épitaphes composées en son honneur. — Sa statue à Rotterdam. — Le portrait d'Érasme par Holbein. — Étude de Lavater sur divers portraits d'Érasme. — Caractère d'Érasme.

I

Érasme était à Fribourg le 9 mai 1529 [1]. Le Conseil de la ville, sur la recommandation de Ferdinand, le reçut avec déférence et lui assigna comme demeure un bel édifice construit une trentaine d'années auparavant pour Maximilien Ier, et dont une partie était déjà occupée par Ottomarus Luscinius et Augustin Marius [2]. Les querelles qui agitaient l'Allemagne semblaient avoir épargné Fribourg. « Il règne ici, écrivait Érasme, un parfait accord entre le clergé, les magistrats, le peuple et l'Académie [3]. » A la tête de l'Académie, où fleurissait

1. Ep. 1048. — 2. Ep. 1210. — 3. Ep. 1063. Sur les précautions prises par le gouvernement de Fribourg contre l'invasion du luthéranisme, v. Berchtold, *Hist. de Fribourg*, 1845, t. II, p. 155 et suiv.

surtout l'étude du droit, était Ulrich Zaze, le fervent admirateur d'Érasme. Celui-ci le retrouva avec plaisir; par malheur, Zaze avait l'oreille très-dure, Érasme la voix assez faible, ce qui rendait difficiles les entretiens prolongés [1]. Érasme se louait aussi de l'amitié étroite qu'il avait formée avec Haio Caminya de Frise [2], et de la société habituelle de Martin Dambroviskius, qui lui servait de secrétaire [3]. Il vivait ainsi renfermé dans ce cercle d'un petit nombre d'amis, ne recevant que deux ou trois convives à sa table « pour ne pas faire un repas de loup [4], » évitant surtout, afin de ne plus donner prise, s'il était possible, à de nouvelles attaques, d'entretenir aucune relation avec les luthériens. Mélanchthon était le seul avec lequel il n'avait pas rompu. Il lui écrivait encore et louait sa sincérité et sa candeur, tout en faisant des réserves expresses sur les points de dogme où il se séparait de lui [5]. Érasme, d'ailleurs, au milieu de toutes ces agitations, n'avait pas suspendu ses travaux commencés, et l'année même où il terminait, comme nous l'avons dit, la grande édition de saint Augustin (1529), il publiait aussi un traité de l'éducation des enfants, où les préceptes chrétiens se mêlent à de nombreux fragments de l'ouvrage de Plutarque sur le même sujet. Jérôme Froben ne cessait de consulter Érasme. « J'ai quitté Bâle, écrivait celui-ci, mais les affaires de l'imprimerie me suivent comme l'ombre suit le corps [6]. » De Fribourg, en effet, il dirigea l'édition gréco-latine de saint Jean Chrysostome que Froben fit paraître l'an-

1. Ep. 1066. — 2. Ep. 1063. — 3. Ep. 1069. — 4. Ep. 1063.
5. 1071. — 6. Ep. 1085. La plupart des *Lettres d'Érasme à Amerbach*, publiées à Bâle en 1779, se rapportent à cette époque. Érasme y parle souvent de Jérôme Froben avec beaucoup d'aigreur. V. les ép. LVII et LVIII.

née suivante (1530). Érasme partageait le travail de la traduction entre Germain de Brice et Simon Grynæus [1]; il excitait leur zèle, gourmandait au besoin leur lenteur. Lui-même traduisit trois homélies; mais il s'arrêta, croyant n'avoir pas affaire à un texte authentique [2].

Les plaintes cependant reparaissent presque aussitôt dans sa correspondance. Il avait beaucoup perdu en quittant Bâle. Là il avait des amis qui prévenaient ses besoins et lui permettaient de garder pour l'étude la liberté de son esprit. A Fribourg il lui fallait vivre avec ses seuls revenus : encore devait-il en consacrer une bonne partie à payer ses serviteurs, à rétribuer des secrétaires qui l'aidaient dans ses travaux, et même des courriers qui portaient ses lettres ou voyageaient pour lui découvrir de vieux manuscrits. Ses pensions qui, d'après les termes d'une lettre, sembleraient au nombre de quatre [3], ou ne lui étaient pas payées, ou l'étaient mal et irrégulièrement. Il se plaint de toucher à peine le quart de sa double pension d'Angleterre, ce qu'il attribue à la mauvaise foi des banquiers chargés de la lui transmettre et au renouvellement du taux de la monnaie. De Flandre on lui promettait toujours « des montagnes d'or, » s'il revenait; mais, malgré l'ordre contraire de l'empereur, sa pension n'avait pas été acquittée depuis plus de sept ans. « La destinée de cette cour est d'être toujours besoigneuse. On dirait le tonneau des Danaïdes [4]. » Ferdinand se montrait sans doute bien disposé pour Érasme;

1. Ep. 1091. — 2. Ep. 1092.

3. Ep. 1112. Érasme avait deux pensions d'Angleterre, une de Flandre, et une quatrième comme conseiller de l'empire. Cf. *App.* Ep. 359. Il avait en outre quelques revenus, et dans l'ép. 1103 il reconnaît que les présents qu'on lui faisait auraient suffi pour le faire vivre.

4. Ep. 1064.

quand celui-ci lui adressait une demande, il répétait volontiers : « Que ne ferais-je pas pour mon précepteur Érasme [1] ? » mais cette bienveillance restait toujours peu active, et les embarras politiques qu'il rencontrait alors à l'assemblée de Spire détournaient son attention de toute autre affaire [2]. Aussi Érasme était loin de trouver à Fribourg cette vie assurée qu'il y était venu chercher. Ses ennemis continuaient aussi à se déchaîner librement contre lui. En Espagne, les moines mendiants obtenaient enfin que ses livres fussent déférés au tribunal de l'Inquisition ; à Paris, un Pierre Le Cornu avait pris pour devise : « Tu fouleras à tes pieds le lion et le dragon, le lion Luther, le dragon Érasme. » Pendant qu'Érasme, ainsi attaqué par les catholiques, se comparait tristement à saint Cassien tué par les stylets de ses propres disciples [3], les luthériens ne l'épargnaient pas davantage de leur côté. « Je suis lapidé, écrivait-il en 1530, par leurs pamphlets : six ont déjà paru, et cela ne finira pas [4]. » Les dispositions du pape semblaient aussi moins favorables à son égard, et Sadolet demandait vainement pour lui un riche canonicat [5]. Sadolet, dont les lettres adressées à Érasme attestent le caractère conciliant et l'esprit vraiment évangélique, lui conseillait de ne pas répondre aux calomnies ; mais « que faire ? réplique celui-ci ; le cheval se défend à coups de sabots, le chien avec ses dents, Érasme avec sa plume [6]. » Ce que Sadolet cherchait à obtenir d'Érasme, c'est qu'il rédigeât une fois pour toutes un exposé de sa foi catholique, dans laquelle il condamnerait lui-même les libertés de sa jeunesse et expliquerait sans réserves ce qui pouvait dans ses écrits inquiéter la piété [7]. Pourquoi Érasme ne

1. Ep. 1074. — 2. Sur la diète de Spire, v. les Ep. 1054, 1059, 1067, 1074. — 3. Ep. 1176. — 4. Ep. 1139. — 5. Ep. 1094. — 6. Ep. 1220. — 7. Ep. 1220.

suivait-il pas un conseil inspiré par une amitié sincère ? Sans doute il avait trop l'expérience de la vie pour espérer que cette déclaration pût satisfaire le parti même qui la lui demandait. Dans des temps si troublés, un pareil manifeste eût-il été autre chose qu'une arme nouvelle que la passion aurait aussitôt retournée contre lui ?

D'autres raisons contribuaient à éloigner Érasme de la pensée de s'établir définitivement à Fribourg. Au printemps de l'année 1530, il avait été gravement malade, à tel point qu'il ne put pendant plusieurs jours « ni lire, ni écrire, ni dicter, ni parler, ni entendre lire [1], » et il mettait cette crise douloureuse sur le compte du climat pluvieux de Fribourg, « son corps, d'un tissu très-lâche, et qui ne pouvait vivre que dans un air cuit, » étant fort sensible à tous les accidents de la température. Une épidémie de suette anglaise, qui tuait dans l'espace de huit heures, avait aussi ravagé la ville [2], et Érasme, qui se croyait plus exposé que tout autre à ces influences contagieuses, en craignait le retour. La vie était difficile à Fribourg, les objets les plus nécessaires rares et d'un prix élevé [3]; enfin l'on commençait à redouter que la Réforme n'y pénétrât. Aussi dans sa correspondance on le voit penser parfois à retourner en Flandre, où Marie, sœur de l'empereur, reine douairière de Hongrie, avait succédé à Marguerite d'Autriche [4] (1530). La régente inclinait vers la tolérance religieuse, et, tout en servant avec zèle la politique de son frère, elle eût aimé à être auprès de Charles-Quint ce qu'était la reine Marguerite auprès de François Ier. D'autres fois, il parle de Lyon, ou écrit au Conseil de Besançon, pour lui demander si

1. Ep. 1112. — 2. Ep. 1149. — 3. Ep. 1149. — 4. Ep. 1147.

la ville le recevrait [1]. Mais aucun de ces projets ne fut poursuivi sérieusement; et, dès qu'il en avait formé un, les raisons de n'y pas donner suite s'offraient en foule à son esprit indécis, que l'âge rendait de jour en jour plus ombrageux.

Cependant un événement considérable allait le distraire de la pensée trop constante et trop personnelle de ses soucis. Nous voulons parler de l'assemblée d'Augsbourg, dans laquelle fut rédigée par Mélanchthon la confession qui sert de base à la religion protestante. Les lettres d'Érasme qui se rapportent à cette date ont pour nous un double intérêt : elles nous font pénétrer plus avant dans la connaissance de l'homme en nous découvrant la raison de son attitude douteuse, embarrassée, presque également défiante à l'égard des deux partis en présence; d'un autre côté, elles peuvent jeter quelque lumière nouvelle sur l'histoire même de cette assemblée et les causes de son impuissance.

A la diète de Spire, les catholiques en majorité avaient accordé aux réformés le libre exercice de leur culte, mais sous cette réserve singulière que les provinces qui n'appartenaient pas encore à la religion nouvelle devaient rester fidèles aux anciennes traditions et même y être maintenues au besoin par la force. Un pareil décret n'eut d'autre résultat que de provoquer la *protestation* qui donna au parti de la Réforme son nom définitif. Charles-Quint, alors en Italie, fit aux députés luthériens qui la lui portèrent un accueil presque offensant. L'insurrection des communeros en Espagne et ensuite les guerres contre la France avaient depuis la diète de Worms détourné son attention des affaires

1. Ep. 1192.

religieuses de l'Allemagne. Il reconnaissait, non sans de sérieuses appréhensions, que dans cet intervalle la doctrine d'un homme était devenue la religion d'un peuple. Le moment semblait favorable pour tenter une dernière fois de ramener l'Allemagne à la foi commune. La France était abattue, l'Italie soumise, Soliman repoussé. Charles-Quint résolut de juger le procès de la Réforme, pendant depuis dix ans, et il convoqua à cet effet les princes allemands à une diète plénière qui devait s'ouvrir à Augsbourg le 15 juin 1530.

Malgré les termes conciliants de la lettre de convocation, qui portait « que cette réunion était destinée à écarter des deux côtés tout malentendu, et à se réunir fraternellement dans la seule religion sous un seul Christ, » les protestants ne se rendirent à Augsbourg qu'avec défiance. Ils connaissaient les dispositions sévères de l'empereur, encouragées encore par Clément VII. « L'empereur, écrivait Érasme lui-même, fera tout, paraît-il, d'après les prescriptions du pape; mais je crains que la religieuse obéissance de ce grand prince, qui a tourné à mal pour les Florentins, ne soit pas moins funeste à l'Allemagne [1]. » On chercha à effrayer l'électeur Jean de Saxe; mais il refusa d'écouter ces timides conseils, répétant les paroles de l'Écriture : « Celui qui me confessera devant les hommes, je le confesserai aussi devant mon Père qui est aux cieux [2]. » Le premier il fit, le 2 mai 1530, son entrée à Augsbourg, bientôt suivi du landgrave de Hesse et des autres princes confédérés. Les plus célèbres théologiens étaient aussi accourus; c'étaient du côté des catholiques Eck, Cochlée, Faber, Wimpina; du côté des Évangéliques, Mélanchthon,

1. Ep. 1131. — 2. S. *Mathieu*, X, 32.

Jonas, Spalatin, Brentz et Schnepf. Luther, toujours sous le coup de l'édit de Worms, s'était établi à Cobourg; de là il correspondait assidûment avec ses frères et écrivait à Mélanchthon : « Je veux prier et crier avec larmes, et ne pas me lasser que ma prière ne soit exaucée. » La place d'Érasme était marquée naturellement dans cette imposante réunion des plus grands théologiens de l'Allemagne. L'empereur cependant ne l'avait pas appelé, et c'était là encore un signe qui n'avait pas échappé aux défiants. Lui-même se fût d'ailleurs excusé sur son âge et sa santé. « Si l'empereur, écrit-il à Simon Pistorius, me commande de venir à Augsbourg, il faudra d'abord qu'il me commande de me bien porter [1]. » Il n'avait pas en effet l'illusion d'espérer qu'il pût se faire entendre de deux partis également décidés à ne rien céder, et plus empressés l'un et l'autre à chercher des moyens de répression ou de résistance que des voies de conciliation. « Mon humble personne n'a rien à voir dans une assemblée où l'on s'entend appeler luthérien, si l'on vient à parler avec un peu de liberté ou de justice [2]. » Mais la raison secrète de son abstention lui échappait dans ces quelques lignes : « Si l'empereur fait quelques concessions aux sectes, elles chanteront partout victoire, et je ne vois pas qui pourra supporter leur insolence. Si l'autre parti l'emporte, qui pourra tolérer la tyrannie des moines? » Ne tenons-nous pas le dernier mot de la conduite d'Érasme? S'il résistait à engager son repos dans une affaire dont il prévoyait l'inutilité, et dont il redoutait peut-être les dangers, c'est que lui-même n'appartenait en réalité à aucun des

1. Ep. 1118.
2. Ep. 1120..

deux partis en présence, et qu'il ne pouvait désirer ni la victoire ni la défaite de l'un ou de l'autre.

Mais, quoiqu'il se désintéresse d'avance des résultats de la diète, Érasme n'en suit pas d'un regard moins attentif les phases diverses que traverse l'assemblée : il recueille les bruits que lui transmettent ses correspondants, il dit son mot au besoin. Le détail infini du cérémonial officiel et de tous les préliminaires qui retardent l'ouverture de la session l'étonne et l'impatiente. Il n'hésite pas à écrire « qu'on traite des bagatelles comme affaires sérieuses, et les affaires sérieuses comme des bagatelles [1]. » On ne prend aucune décision ; « on dirait qu'il s'agit des mystères de la bonne déesse ; personne ne sait ce qui se passe à Augsbourg [2]. » Érasme relève fort bien ce qui fait la faiblesse de ces assemblées où les intérêts politiques et religieux se mêlent et se heurtent : les questions à résoudre sont accumulées, mal définies, sans rapport les unes avec les autres ; les partis viennent là moins pour s'entendre que pour se compter et affirmer plus énergiquement leurs principes ; enfin ils se séparent plus divisés, plus aigris, résolus souvent à en appeler aux armes. Aussi Érasme se montre-t-il mécontent de tous, et il le dit avec plus de liberté qu'il n'a coutume de le faire. L'empereur est un fils trop soumis du Saint-Siége. Sa jeunesse l'expose à être trompé. « Il est à souhaiter que, si l'empereur, par religion, exécute fidèlement ce que le pape lui ordonne, le pape de son côté ne commande rien qui ne soit dans l'intérêt de la religion catholique [3]. » Mais de ce côté les défiances d'Érasme sont très-vives : « Si le Seigneur inspirait à Clément la pensée de ne rien prescrire qui ne

1. Ep. 1146. — 2. Ep. 1136. — 3. 1132.

fût digne du Christ, on pourrait espérer la fin de ces tumultes. Mais, mais, mais... je n'ajoute rien [1]. » Érasme ne parle pas avec moins de sévérité de ceux qui entourent Charles-Quint, des théologiens remplis d'arrogance et de vanité qui prétendent dominer l'assemblée et lui imposer leur décisions [2] ; des courtisans qui, sachant combien le spectacle des désordres du clergé et des grands avait donné de force à l'hérésie, loin d'édifier le peuple, le scandalisent par leur luxe, leurs repas et leur fureur du jeu [3].

Il fallait toute la candeur de Mélanchthon pour s'obstiner encore, au milieu de ce foyer ardent de passions contraires, dans ses espérances et ses efforts de conciliation chrétienne. Encouragé par Érasme, dont plusieurs fois il réclama l'intervention officieuse auprès des légats du pape et de l'empereur lui-même, il se montrait disposé à toutes les concessions qui pouvaient, pensait-il, rapprocher les esprits sincères. Il offrait les garanties nécessaires au rétablissement de la dignité épiscopale, il écrivait au cardinal Campége qu'il était prêt, si la *Confession* était admise ou seulement tolérée, à reconnaître « l'autorité universelle du pontife romain. » Dans la *Confession* même, il s'était visiblement écarté de la doctrine de Luther, en admettant le libre arbitre « quant à la justice civile et au bien naturel, » et se bornant à maintenir que sans l'Esprit-Saint l'homme ne peut faire « ce qui est juste devant Dieu [4]. » Mais, sans rapprocher les adversaires, Mélanchthon se rendait ainsi suspect à son propre parti. On l'y accusait de donner des conseils *Érasmiques*. De Cobourg, Luther lui adressait des remontrances sévères, et un jour même il refusait d'ouvrir

1. 1181. — 2. Ep. 1125, 1146. — 3. Ep. 1163. — 4. Ch. XVIII.

la lettre que son disciple lui avait écrite pour se justifier [1]. « Vivant ainsi au milieu des plus cruels chagrins et de larmes presque continuelles [2], » jour par jour dépouillé de ses pieuses illusions, Mélanchthon, l'âme effrayée encore par les prodiges qui lui semblaient cette année se multiplier, écrivait enfin cette parole prophétique : « L'assemblée d'Augsbourg sera, je le crains bien, le clairon de la guerre [3]. »

Certes les catholiques avaient raison de repousser la *Confession* d'Augsbourg qui, malgré les retouches de Mélanchthon, était loin encore d'être un retour complet à l'enseignement traditionnel; mais parmi eux, s'il en était quelques-uns qui ne désespéraient pas d'amener les réformés à de plus larges concessions, en leur tenant compte des premières, le plus grand nombre, plus jaloux des droits de l'Église que préoccupé peut-être de ses intérêts, poussait l'empereur aux résolutions extrêmes. Campége se faisait l'interprète de ces esprits emportés, quand il cherchait à gagner Charles-Quint à la cause du pape, en lui signalant les conséquences politiques de la Réforme. Les conclusions du Mémoire qu'il présenta à l'empereur étaient d'une grande sévérité. Après avoir établi que le pouvoir séculier doit « détruire la plante vénéneuse de l'hérésie avec le fer et le feu, » il demandait qu'une alliance fût conclue entre l'empereur et les princes catholiques, que des inquisiteurs fussent institués pour procéder contre les opiniâtres, confisquer leurs biens, s'assurer de leurs personnes, enfin pour renvoyer dans les couvents les moines défroqués [4].

1. *Epist. Melanchth.* Ep. 6. — 2. *Id.* — 3. *Erasm. epist.* Ep. 457.

4. *Instructio data Cæsari a reverend. Campeggio in dieta Augustana*, 1530. — Ranke qui retrouva à Rome ce document important l'a analysé dans l'*Histoire des Papes*, t. I, p. 107.

Mais Charles-Quint avait-il assez de puissance pour réaliser un pareil projet? L'eût-il d'ailleurs voulu? Ses intérêts politiques lui faisaient un devoir de ménager l'Allemagne dont l'assentiment et les forces lui étaient nécessaires, d'un côté pour obtenir l'élection de son frère Ferdinand comme roi des Romains, de l'autre pour repousser l'invasion des Turcs, de nouveau menaçante. Quoi qu'il en soit, il est remarquable que la partie la plus vive et la moins politique du Mémoire de Campége trouve sa réfutation directe dans une lettre d'Érasme adressée à Campége lui-même : « Je confesse, écrivait-il, que la puissance de l'empereur est très-grande; mais toutes les nations ne la reconnaissent pas, et les Allemands la reconnaissent à condition de commander plutôt que d'obéir; car ils aiment mieux être les maîtres que les sujets... Si l'empereur dans sa piété montre qu'il veut se régler en tout sur la volonté du pape, il est à craindre qu'il ne rencontre chez beaucoup de l'opposition. Ajoutez que l'on s'attend tous les jours à une attaque des Turcs, et c'est à peine si nous les écraserons en réunissant contre eux seuls toutes nos forces. Le désastre de Rome et les derniers malheurs de Vienne ont montré ce que c'est que de faire la guerre malgré les soldats. Je ne doute pas que l'esprit de notre auguste prince n'incline à la paix, à la clémence, à la tranquillité; mais, je ne sais pourquoi, il arrive, contre sa volonté, que toujours une guerre naît d'une guerre. Combien de temps la France a été tristement ravagée! L'Italie plus misérablement encore! Bientôt la plus grande partie de la terre sera inondée de sang. Et comme les suites de la guerre sont incertaines, il faut craindre que ce tumulte ne tende au renversement de toute l'Église, surtout parce que le peu-

ple se persuade que tout cela ne se fait pas sans le conseil du pape, et en grande partie des évêques et des abbés. Et je crains que l'empereur lui-même (que les dieux éloignent ce présage !) ne coure de sérieux dangers. Je connais, j'exècre l'insolence de ceux qui dirigent les sectes ou les favorisent. Mais dans l'état présent des choses, il faut voir plutôt ce que demande la paix du monde que ce que mérite leur malice. Ne désespérons pas jusqu'à ce point de l'Église même. Elle a été battue par de plus grands orages sous Arcadius et Théodose. Quel était alors l'état du monde ? La même cité contenait des ariens, des païens et des orthodoxes. En Afrique combattaient avec fureur les donatistes et les circumcellioniens; en beaucoup de pays subsistait la folie des manichéens, le poison de Marcion, sans parler des incursions des Barbares. Et cependant, au milieu de si grands troubles, l'empereur, sans répandre le sang, tenait les rênes, et peu à peu élaguait les hérésies. Souvent le temps seul apporte un remède aux maux irrémédiables [1]. »

Le 22 septembre, le recès de la diète fut lu aux princes protestants. L'empereur y promettait le concile pour l'année 1532; mais il déclarait que les réformés, après un délai de six mois, seraient contraints par les armes de revenir à la vraie Église. Les chefs de la Réforme quittèrent Augsbourg mécontents, aigris, particulièrement offensés, parce que le décret impérial avait donné à leur parti le nom de *secte* et qu'il y était dit que leur doctrine avait été réfutée par l'Écriture-Sainte [2]. Ils accusaient l'empereur d'avoir sacrifié les intérêts de la foi à ses préoccupations politiques, d'avoir tout fait

1. Ep. 1129. — 2. Ep. 1147.

pour conquérir les bonnes grâces du pape, qui en effet lui envoyait à lui-même la couronne et reconnaissait à Ferdinand le titre d'archiduc d'Autriche, en attendant qu'il reçût celui de roi des Romains [1]. La même année ils répondaient à la déclaration impériale d'Augsbourg par la ligue défensive de Smalkade, fondée sur ce principe, qu'ils n'étaient pas de simples délégués de l'empereur, et que chacun d'eux, dans les limites de son gouvernement, n'était nullement tenu d'obéir à ses injonctions.

Les divisions religieuses faisaient ainsi oublier à l'Allemagne le soin de sa propre sécurité. Vainement Érasme répétait avec insistance les bruits alarmants qui se propageaient partout : les Turcs, disait-on, se préparent à attaquer la chrétienté de trois côtés à la fois, en Allemagne, en Pologne, et à Naples, « pour aller de là demander la bénédiction du Saint-Père [2]. » Devant une menace si prochaine, l'esprit de parti demeura inflexible, et le 17 octobre 1530 dix-sept villes protestantes refusèrent les subsides que l'empereur leur demandait.

II

Érasme avait voulu attendre la fin de l'assemblée d'Augsbourg pour quitter Fribourg [3]; mais dans l'état de confusion qui suivit, encore augmentée par l'annonce d'une prochaine attaque des Turcs, il pensa que nulle part il ne trouverait un abri plus assuré. Ses infirmités lui faisaient d'ailleurs redouter tout déplacement. « A Louvain, écrivait-il, j'étais l'ombre d'un

1. Ep. 1147. — 2. Ep. 1178. —3. Ep. 1200.

homme; aujourd'hui je suis l'ombre d'une ombre [1]... Comme le roseau, je ne résiste plus qu'en vacillant [2]. » Son pied gauche était envahi par la goutte. « Ce sont les messagers de la toute-puissante mort [3]. » Il fallait toutes ces raisons pour supporter les misérables tracasseries dont le poursuivait Ottomarus Luscinius qui habitait avec lui l'édifice dont une partie lui avait été gratuitement offerte par les magistrats de la ville. Luscinius prétendit que Jacob Willingerus, qui avait construit cette maison, lui en avait laissé l'usufruit en totalité, et il obtint par ses intrigues qu'Érasme en sortirait à la Saint-Jean et de plus paierait une somme de vingt florins [4]. Érasme se décida alors à acheter une maison au prix de seize cents ducats, et en l'annonçant à ses amis, il s'amusait d'avance de leur étonnement : « Vous n'en serez pas moins surpris que si l'on venait vous dire qu'Érasme presque septuagénaire a pris femme. Il ne faut pas désespérer de voir les rivières remonter vers leurs sources, puisque Érasme, qui pendant sa vie a préféré le loisir littéraire à toutes choses, se fait enchérisseur, acheteur, qu'il stipule, se porte caution, et qu'au lieu des Muses il a affaire aux artisans, aux charpentiers, aux forgerons, aux carriers, aux verriers [5]. » Érasme, cependant, au milieu de ces nouveaux tracas, aimait trop son « loisir littéraire » pour ne pas lui consacrer encore des heures précieuses. Dans l'hiver de 1531 il donnait les six premiers livres de ses *Apophthegmes*. C'était l'ouvrage même de Plutarque, déjà traduit au quinzième siècle en latin par Philelphe (1470), mais qu'il avait enrichi de nouveaux extraits, en y joignant des com-

1. Ep. 1188. — 2. Ep. 1202. — 3. Ep. 1199. — 4. Ep. 1210. — 5. Ep. 1194, 1200.

mentaires destinés à faire ressortir l'avantage de ce recueil de paroles célèbres et à en marquer l'application pratique. Dans la même année Érasme donnait encore un commentaire du psaume XXXIII, une préface sur Aristote, et une autre sur Tite-Live, dont l'édition paraissait augmentée des livres que Simon Grynæus avait découverts dans le monastère de Lors, près de Worms [1]. Il avait encore sur le métier un *Traité de la prédication*, qu'on le pressait de toutes parts d'achever et de publier; mais, prévoyant sans doute les nouvelles hostilités que lui attirerait cet ouvrage, il ne se hâtait pas, rejetant cette lenteur calculée sur le défaut d'entrain et d'inspiration [2].

Érasme d'ailleurs, dans les dernières années de sa vieillesse, ne rencontrait ni plus de justice ni plus de tolérance chez ses adversaires. Il faut bien, pour la vérité sinon pour l'intérêt de sa biographie, que le bruit assourdissant de leurs attaques accompagne sa vie jusqu'au dernier jour. Sans cesse harcelé, il avait peine à détourner ou à repousser les coups que lui adressait chaque parti. Un poëte lauréat, devenu luthérien exalté, Gérard Geldenhauer (ou Gerhardus Noviomagus), qu'Érasme avait autrefois aidé de ses conseils et assisté de sa bourse, l'accusait avec autant de fureur que « s'il avait tué père et mère [3] » et publiait contre lui en 1529, peut-être de l'aveu des ministres de Strasbourg, plusieurs livres remplis d'hypocrisie et d'injures grossières. Érasme se défendit par une lettre dans laquelle, par représailles, il donne à son ennemi le nom de Vulturius Neocomus. Gérard exaspéré répondit sous le couvert d'une adresse collective

1. Ep. 1179. — 2. Ep. 1161. — 3. Ep. 1126.

des pasteurs de Strasbourg à leurs collègues d'Ostfriesland et des Pays-Bas. Érasme répliqua en affectant de suspecter l'authenticité de cette pièce [1]. Un autre ennemi, Augustin d'Engubio, qui avait fait à Érasme une allusion injurieuse, en parlant de ceux dont la folie croît avec l'âge, s'attirait cette courte réponse, pleine d'une dignité fière : « On soupçonnera peut-être que ce reproche d'être vieux m'est adressé, parce que je ne nie pas que je le sois, bien que je me trouve encore, si je ne me trompe, séparé par quelque intervalle de l'âge de la décrépitude, puisque je ne suis pas encore parvenu à la soixante-dixième année. Chez moi d'ailleurs la faiblesse du corps ne vient pas de l'âge, mais de la nature : elle était déjà telle dans ma jeunesse, comme il arrive souvent à ceux qui vivent sur les livres. Quant à la folie, je ne me prononce pas; les plus fous se croient les plus sensés. C'est aux autres à juger... Pour la vigueur de l'esprit, je n'ai pas, il me semble, à accuser la vieillesse; mais si les vieillards sont insensés, leur âge du moins les excuse; chez les jeunes gens la folie est honteuse. Je ne vois pas clairement quel est votre âge; cependant votre style saccadé et votre mépris de la vieillesse révèlent que vous êtes jeune encore. Aussi devez-vous vous efforcer, mon cher Augustin, de ne rien laisser paraître dans vos ouvrages qui porte la marque de l'extravagance. Vous y parviendrez si votre style a de la cohésion, de la suite, s'il est sobre, s'il ne dit pas des choses contradictoires, en un mot s'il annonce un esprit qui se possède toujours [2]. » Dans le

1. *Responsio ad epistolam apologeticam incerto auctore proditam, nisi quod titulus, forte fictus, habebat : per ministros verbi Ecclesiæ Argentoratensis* (1530).

2. Ep. 1175.

même temps Albert Pio, prince de Carpi, renouvelait contre Érasme ses attaques commencées en 1525. Érasme perdit patience et dans ses lettres ne pensa plus à ménager un ennemi qui montrait à son égard une malveillance aussi opiniâtre. Il l'accuse de faire écrire ses diatribes par « un certain Espagnol, un Sepulveda qu'il nourrit, et qui est chargé de polir son style [1]; » il croit voir dans les livres d'Albert Pio la main cachée et perfide tantôt d'Aléandre [2], tantôt des franciscains de Paris [3]; il le raille de garder le titre de prince de Carpi, après avoir été dépouillé de sa principauté ; mais se reprenant : « Il le mérite bien, ajoute-t-il, *carpendi libidine* [4]. » Cependant Pio mourait avant d'avoir achevé son troisième pamphlet, et comme il avait revêtu avant sa mort l'habit de franciscain, Érasme composa sur lui cette injurieuse épitaphe : « Il fut d'abord prince de Carpi, ensuite exilé en France, puis calomniateur, et enfin franciscain [5]. » Pierre Le Cornu et Sepulveda n'en firent pas moins paraître chez Badius le livre posthume d'Albert Pio, et Érasme y répondit par une courte apologie, obligé, disait-il, malgré l'apparence odieuse qui pouvait s'attacher à sa conduite, « de lutter contre un fantôme, puisque ce fantôme écrivait encore contre lui [6]. »

Mais Érasme n'avait pas seulement des ennemis publics à combattre. Des intrigants obscurs exploitaient encore son nom auprès de ses amis comme auprès de ses adversaires. Les lettres d'Érasme contiennent à ce sujet de singuliers détails. « Le monde, écrivait-il, est aujourd'hui inondé de vagabonds qui ont déserté leurs

1. Ep. 1132. — 2. Ep. 1135. — 3. Ep. 1176. — 4. Ep. 1176. — 5. *App* Ep. 516.

6. *Erasmi apologia brevis ad viginti quatuor libros A. Pii, quondam Carporum principis.*

monastères. Comme ils sont plus nus qu'un serpent dépouillé [1], ils cherchent leur vie par différents artifices : la faim est un merveilleux artisan de ruses. Quelques-uns connaissent mes amis par mes ouvrages ; ils ont les trouver, se disent mes serviteurs et mes disciples, quand même ils ne m'ont jamais vu. Et, grâce à ce mensonge, ils leur escroquent de bonnes sommes d'argent. Quand ils craignent que leur fraude ne soit découverte, ils changent de pâturage [2]. » Et Érasme se voit obligé d'écrire à ses amis de ne se fier qu'à ceux qui leur apporteront une lettre de lui, et encore de rechercher si son écriture n'a pas été contrefaite. D'autres intrigants, et parfois les mêmes, espèrent exploiter ceux qu'ils soupçonnent ou savent mal disposés pour Érasme. Dans ce siècle où les difficultés des communications donnaient une facile créance à toutes les fausses nouvelles, il était naturel qu'il existât comme une classe de colporteurs nomades qui vivaient aux dépens de ceux qu'ils abusaient. C'est ainsi qu'ils s'en vont raconter aux ennemis d'Érasme qu'il a été chassé de Bâle à coups de fouet, qu'il est tombé de cheval, qu'il s'est tué, qu'il est même enterré. Ils citent le mois, le jour et l'heure. Ils ont assisté à ses funérailles, ils ont piétiné sur son tombeau [3]. Comment refuser un souper, un gîte et quelque argent à un homme qui apporte une si bonne nouvelle, et qui donne des marques si édifiantes de sa haine contre les hérétiques?

Bien des causes se réunissaient alors pour assombrir la vie d'Érasme. Il voyait tomber ses amis l'un après l'autre. Guillaume Warham, Alphonse Valdesius, Christophore

1. *Nudiores leberide.* V. l'explication de ce proverbe dans les *Adages* d'Érasme.

2. Ep. 1247. — 3. Ep. 1257.

de Schydlovietz, Deïotarus de Frise, étaient morts [1]. « Mes ennemis croissent, mes amis décroissent [2], » écrivait-il. Ses adversaires parvenaient à de hautes dignités. Aléandre était légat auprès de l'empereur, Édouard Lee archevêque d'York. Attristé, replié en lui-même, il trouvait un mélancolique plaisir à écrire sa *Préparation à la mort* et à répéter souvent dans ses lettres : « Le port m'apparaît enfin à peu de distance [3]. » Les ouvrages de ses dernières années, sauf quelques courtes dissertations pieuses [4], des apologies ou réponses [5], et le traité de la prédication, sont des préfaces aux éditions d'auteurs sacrés ou profanes dont Jérôme Froben poursuivait la publication [6], des commentaires de psaumes [7], ou encore des réimpressions de ses principaux livres. Si la fatigue se marque dans ces œuvres diverses par une certaine prolixité et même quelque diffusion, il s'y rencontre encore malgré tout assez de pages vives et fortes pour appliquer à Érasme le *viridis et cruda senectus* de Virgile, ou plutôt pour nous rappeler cette vaillante énergie de l'âme que Caton voulut garder jusqu'au dernier jour, refusant à la vieillesse le droit de courber son esprit comme elle pouvait ployer son corps.

Mais parmi les derniers spectacles qui s'imposèrent à

1. Ep. 1247. — 2. Ep. 1237. — 3. Ep. 1235.

4. *Precatio ad Dominum Jesum pro pace Ecclesiæ* (1532). — *De præparatione ad mortem* (1533). — *De amabili Ecclesiæ concordia* (1533).

5. *Apologia ad juvenem geronto-didascalum* (1532). — *Apologia ad Phimostoni cujusdam*, etc. (1532).

6. Préface à l'édition de saint Basile (1532), à celle des comédies de Térence, avec une dissertation sur les mètres comiques (1532), à celle de la géographie de Ptolémée, dont le manuscrit lui avait été donné par Thibaut Fettichius (1532).

7. Comment. sur les psaumes d'Haimon (du IXe siècle). — *Dilucida explanatio Symboli* (1533); *Enarratio in psalmum* XXXIX (1532), — *in psalmum* XXIII (1533).

Érasme, aucun ne dut être plus cruel, plus décourageant que celui des funestes événements qui s'accomplissaient alors en Angleterre. La chute d'une reine malheureuse, dont Érasme avait plus d'une fois éprouvé la généreuse bienveillance, qui avait à une époque de profonde corruption morale montré sur le trône l'exemple des plus douces vertus; l'apostasie d'un prince qu'Érasme s'était plu si souvent à exalter comme le soutien de la foi, et qui, poussé par de honteux motifs, n'hésitait pas à précipiter son pays dans tous les hasards de l'anarchie religieuse; la disgrâce et bientôt le meurtre de Thomas Morus, de ce grand chrétien, dont le cœur fut toujours supérieur aux plus hautes situations, et dont le nom protége jusque dans l'histoire, ceux qui furent honorés de son amitié; le supplice d'un ami non moins fidèle, de ce second martyr de l'autocratie religieuse, Jean Fisher, évêque de Rochester, telle fut la sanglante tragédie qui se déroula devant les regards d'Érasme. Et pourtant, nous devons l'avouer, quand nous lisons les lettres d'Érasme, assez rares d'ailleurs, qui se rapportent à ces sombres années, nous éprouvons une pénible déception. Nous y cherchons, mais à peu près vainement, un mot indigné qui flétrisse le despote théologien, un cri de douleur qui honore ses victimes, du moins une larme brûlante de l'amitié brisée, et nous demeurons tristement étonné que ces terribles catastrophes paraissent occuper si peu de place dans la pensée d'Érasme. Pourquoi ce silence? Faut-il croire que ce besoin d'entendre de sa bouche cette parole indignée ou émue serait satisfait, si nous pouvions rassembler toutes les feuilles dispersées de sa vaste correspondance? Nous n'osons l'espérer : à notre sens, il faut voir plutôt dans cette défaillance d'Érasme une suite de cet esprit de prudence politique, qu'il avait

toujours conseillée et pratiquée lui-même dans ses rapports directs avec les princes. En parlant trop librement du divorce royal, en le condamnant hautement, l'eût-il empêché ou retardé ? Plus tard, quand Morus et Fisher étaient en prison, d'imprudentes paroles eussent peut-être précipité leur mort. Enfin, ces nobles martyrs une fois tombés, fallait-il, pour les venger, exaspérer la colère du monarque, désigner peut-être d'autres victimes? Mais ces ménagements, qui sont d'une raison trop froide pour ne pas ressembler à des accommodements de conscience, venaient encore, nous le croyons, d'un autre sentiment qui chez Érasme était plus dominant à mesure que l'âge avançait. Les spectacles si contraires qui avaient frappé ses yeux, les déceptions qui tant de fois l'avaient atteint, de longues années troublées par la maladie et traversées par la haine des hommes, enfin l'étude quotidienne des philosophes de l'antiquité, l'avaient détaché de la vie. Lui qui dans sa jeunesse tremblait, de son propre aveu, au seul nom de la mort, il s'était, à force de la regarder en face et de près, familiarisé avec elle, il l'avait comme dépouillée de cet appareil de terreur qui trouble l'imagination du vulgaire. De là chez Érasme cette sorte d'insensibilité froide et presque stoïque avec laquelle il parlera de la mort de ses amis, comme de celle dont il est lui-même chaque jour menacé.

Ainsi le voyons-nous ne toucher à la question du divorce royal qu'avec une prudence timide, s'appliquant à entrer dans les raisons spécieuses que le roi pouvait ou donner aux autres ou se donner à lui-même. « Ce n'est pas sans motif, écrit-il en 1533, que le roi a un poids sur la conscience, puisque deux cents docteurs ont prouvé par les Écritures et par leurs arguments que son

mariage était contraire au droit humain et au droit divin [1]. » Et quelques mois plus tard il écrit encore à Damien de Goës : « Vous me rapportez qu'il y a des gens à Louvain qui me rangent du côté de ceux qui approuvent le divorce royal; vous désirez savoir ce qu'il faut que vous leur répondiez. Que répondre, sinon les paroles du Psalmiste : *Leurs dents sont des flèches; leur langue un glaive perçant!* Personne ne m'a entendu prononcer un mot pour approuver ou désapprouver ce que le roi a fait. Quelle eût été, je ne dis pas ma témérité, mais ma folie, de prononcer, sans avoir été consulté, sur une affaire aussi épineuse, sur une affaire à propos de laquelle tant de savants évêques de ce pays, et le légat apostolique lui-même, Laurent Campége, aussi versé dans le droit civil que dans le droit canonique, ont hésité à porter une sentence? J'aime le roi, parce qu'il m'a toujours témoigné de la bonté et de la faveur. Mais à partir du moment où l'on a commencé à parler de cette affaire, je n'ai reçu de lui aucun autre bienfait que l'assurance de sa bienveillance pour moi [2]. »

Cependant la disgrâce atteint Morus qu'elle n'étonne pas. Lui-même écrit à Érasme que la bonté du roi l'a rendu au repos que réclamait une santé détruite au service du bien public [3]. Il se retire dans sa villa située sur la Tamise, près de Londres. Par un pressentiment de sa prochaine destinée, il fait élever son tombeau, il compose son épitaphe [4]. Là il vit entouré de sa nombreuse famille qu'il instruit lui-même, qu'il édifie du spectacle de ses vertus. « Sa maison, dit Érasme, est une autre Académie de Platon [5] ». Ce ne fut là pour Morus qu'un

1. *App.* Ep. 372. — 2. Ep. 1253. — 3. Ep. 1223. — 4. Ep. 1223. — 5. *App.* Ep. 426.

trop court répit, et l'orage bientôt vint le poursuivre dans ce dernier asile, où il méritait cependant d'obtenir cette fin que souhaitait pour lui un autre sage dont il réveille le souvenir, le chancelier de L'Hôpital : « Le bien le plus désirable à nos derniers moments, c'est, après avoir parcouru la carrière de la vie, de quitter son corps, d'exhaler son âme au milieu des embrassements de son épouse, et d'être enseveli dans la tombe de ses pères [1]. » Nous voudrions attribuer à Érasme, comme l'ont fait quelques éditeurs de ses œuvres, la lettre éloquente de Nucerinus à Philippe Montanus, qui raconte la fin de Morus et de Fisher avec une noble simplicité, seule digne de ces deux grandes âmes ; mais aucune preuve n'établit cette authenticité. Au contraire, pendant les mois de la captivité de Morus, nous relevons dans la correspondance d'Érasme des mots qui nous étonnent et nous chagrinent. Il regrette que Morus se soit mêlé à ces dangereuses affaires, qu'il compromette sa vie par la part qu'il prend encore aux graves préoccupations qui agitent le royaume [2]. Ce serait en vérité une bien triste leçon que la vie nous donnerait, si, par les épreuves qu'elle nous fait subir, elle nous apprenait à nous détacher ainsi des intérêts supérieurs de l'humanité, et à rechercher notre sécurité personnelle dans le repos d'une indifférence sceptique.

Morus périssait le 7 juillet 1535. Fisher, créé cardinal dans sa prison par le pape Paul III, mourut avec la même fermeté, et sa tête, selon la coutume, fut exposée sur le pont de Londres. Comme le peuple avait été frappé du grand calme que semblait encore garder ce dernier débris mutilé, la tête de Morus fut, dit-on, jetée dans

1. Epist. lib. VII. trad. de M. Villemain. — 2. Ep. 1286.

l'eau bouillante. Mais l'histoire n'a rien à apprendre d'Érasme sur les derniers jours de ces deux hommes qui lui avaient témoigné une si constante amitié. Peut-on regarder comme un hommage digne de leur mémoire la courte mention qu'il leur donne dans la préface du *Prédicateur*, en leur faisant honneur d'un ouvrage dont ils lui avaient inspiré la première pensée ? Le Morus qui revit dans la correspondance d'Érasme n'est pas celui de l'histoire, la victime héroïque du despotisme religieux; c'est le Morus des jours heureux, le disciple ingénieux des anciens, qui a plus de grâce encore que de gravité austère, qui se souvient sans embarras des comédies, des épigrammes, des amours même de sa première jeunesse, le Morus dont la riante maison, égayée par une famille nombreuse et savante, s'ouvre accueillante et hospitalière à la Muse de la Renaissance [1].

III

Mais au lieu de nous entretenir du drame sanglant qui se déroule en Angleterre, la correspondance d'Érasme, plus rare d'ailleurs d'année en année, nous rejette au milieu des misères et des plaintes qui n'ont plus pour nous rien de nouveau. Chaque jour lui rend plus pesant le poids de la vieillesse. « Mon âme, écrit-il, se dispose à quitter la misérable demeure de mon corps [2]. » Il ne vit plus que grâce au régime le plus sévère. Il ne paraît pas non plus avoir longtemps goûté la joie d'être propriétaire, et l'on sait sa lettre, relevée encore par une pétillante gaieté, dans laquelle il accuse les démons

1. Ep. 447. — 2. Ep. 1279.

d'avoir, sous la forme ridicule de puces, envahi sa maison [1]. Il s'était peu attaché à une demeure ainsi hantée, et il ne cessait de préparer son départ; presque chaque hiver, il attend, répète-t-il, la première hirondelle pour retourner en Brabant, où l'appelle la reine Marie; mais sa santé le retient toujours.

Il fallait néanmoins que souvent, accablé de langueur et frissonnant de fièvre, il fît encore face à ses ennemis. C'étaient les Cicéroniens qui s'agitaient le plus contre lui. Trois ans après la publication de son manifeste contre leur parti, Jules-César Scaliger, vrai Scudéry du XVIe siècle, entrait en campagne. S'il n'avait pas lancé plus tôt contre Érasme sa Catilinaire [2], disait-il dans sa préface, c'est que, retiré à Agen, il avait recherché vainement le criminel dialogue de l'*hérétique*, « tant les marchands avaient le nom d'Érasme en horreur! » Sans refuser au discours de Scaliger le mérite d'une expression souvent brillante, et parfois d'une pensée juste, il faut avouer que ses fanfaronnades disposent le lecteur à lui donner tort, plus souvent même qu'il ne le mérite. Quoiqu'il se plaigne de ne pas trouver de mot assez dur contre le *traître*, le *bourreau*, le *parricide* Érasme, il connaît à fond le vocabulaire d'injures en usage chez les érudits du temps : au besoin, il ne se fait pas scrupule de répéter les plus sottes calomnies que la haine avait inventées contre Érasme. Celui-ci montra devant cette attaque plus de dédain que d'irritation. Il feignit même de croire que le *soldat* Scaliger ne pouvait être l'auteur du livre qu'il avait signé, et il ajouta qu'il n'avait fait sans doute que prêter son nom à

1. Ep. 1260.
2. *Pro M. T. Cicerone contra D. Erasmum Roterod. oratio I.*

Béda ou Aléandre. C'était blesser Scaliger au point le plus vif de son amour-propre. « Mon père, raconte Joseph Scaliger, fit alors une autre oraison *où il se mit fort en colère*. Érasme, sachant qu'il la faisait imprimer, attitra de ses amis qui achetèrent tous les exemplaires qu'ils purent pour les supprimer, tellement qu'aujourd'hui on n'en trouve plus. *Mon père depuis vit la folie qu'il avait faite d'écrire contre Érasme*. Il avait écrit beaucoup d'épîtres contre Érasme qui étaient imprimées; mais je les ai fait supprimer et en ai les exemplaires céans qui m'ont coûté soixante-douze écus d'or, trente-six doubles pistolettes; j'ai commandé à Jonas de les brûler après ma mort [1]. » Quoi qu'il en soit, il faut savoir gré à Scaliger de la honte qui le saisit, et rappeler qu'après avoir traité Érasme avec le dernier mépris, il finissait par lui adresser le 14 mai 1536 une lettre remplie des plus vifs témoignages d'admiration. Ces querelles de savants ressemblaient quelquefois aux colères des abeilles que Virgile apaise en jetant un peu de sable entre les combattants.

Étienne Dolet écrivit aussi contre Érasme, mais surtout en vue de défendre Longueil [2]. Ses violences de mauvais goût égalent celles de Scaliger. Il suppose un dialogue entre Simon Villeneuve et Thomas Morus, et nous prévient tout d'abord que le style de Morus sera « tantôt lâche, tantôt ampoulé, » parce qu'il emprunte presque tout ce qu'il dit au *Cicéronien* d'Érasme.

1. *Scaligeriana*. Cependant les intentions de Joseph Scaliger ne furent pas suivies. Le second discours de son père fut même imprimé en 1537, et comme les deux satires étaient devenues très-rares, M. de Maussac, conseiller au parlement de Toulouse, les réédita en 1621.

2. *Stephani Doleti dialogus de imitatione Ciceroniana adversus D. Erasmum Rot. pro Christophoro Longolio*. Lyon, 1535.

Quant à Érasme lui-même, que Morus finit par abandonner, ce n'est qu'un luthérien, un flatteur des grands, qui a gardé l'âme d'un moine en jetant le capuchon, un ignorant qui n'a jamais ouvert Cicéron. Voilà, il faut l'avouer, des arguments auxquels il est difficile de répondre. Ce fut le parti que prit Érasme. Mais le débat engagé pour l'honneur de Cicéron entre Scaliger et Dolet eut une fin imprévue. Les deux avocats se retournèrent l'un contre l'autre. Scaliger accusa Dolet d'avoir couru sur ses brisées, d'avoir pillé les plus beaux ornements de sa harangue pour les placer dans un faux jour, et ce fut là, s'il faut en croire Bayle, l'origine de la haine ardente de Scaliger contre l'infortuné Dolet [1].

Dans le même temps les érudits italiens, qui regardaient volontiers la gloire de Cicéron comme un héritage national dont ils avaient la garde, rivalisaient de zèle bruyant avec Scaliger et Dolet pour défendre contre Érasme la mémoire du grand orateur romain. Un médecin milanais, Ortensio Lando, dans les deux dialogues *Cicero relegatus* et *Cicero revocatus*, qui parurent en 1534 [2], Riccius, Thomas Fedra Inghirami, faisaient écho aux violentes protestations qui s'élevaient contre l'*hérétique et relaps* en Cicéron. Une lettre d'Érasme nous apprend encore qu'un autre savant avait écrit un livre sous ce titre : *Guerre civile entre les Cicéroniens et les Érasmiens* [3]; mais ce dernier ouvrage ne nous est pas parvenu. Ce n'était pas Cicéron seulement, c'était l'Italie elle-même que l'on accusait Érasme d'avoir outragée. On découvrit en effet que dans l'explication de l'adage *Myconius calvus* Érasme, citant des alliances de mots

1. Dict. de Bayle, art. *Dolet*.
2. V. Dict. de Bayle, art. *Ortensio Lando, note B*. — 3. Ep. 1279.

qui seraient impropres, avait donné cet exemple : « *Veluti si quis Scytham dicat eruditum, Italum bellacem.* » Érasme pouvait-il injurier plus gravement la nation, répétait Pierre Cursio, puisqu'il lui refuse le courage militaire [1] ? « Les gens de lettres sont en guerre, écrit Jérome Negro ; chaque jour voit éclore des livres nouveaux et des invectives sur ce sujet ; il y en a qui répondent au nom d'Érasme à ce Cursio et celui-ci devient furieux. » Quelque peu déconcerté au premier moment, Érasme épilogua sur le mot *bellax* qu'il avait, disait-il, pris en mauvaise part et opposé à *eruditus*. La phrase devait être ainsi entendue : « Comme si l'on disait un Scythe savant, ou un Italien *batailleur*. » Or n'avait-il pas au contraire loué les Italiens, en faisant entendre qu'ils cherchent la gloire non dans l'abus criminel des armes, mais dans les lettres et la science ? Malgré tout, nous craignons qu'Érasme ne perde son procès auprès du lecteur et que son explication subtile ne lui paraisse, comme à nous-même, qu'un moyen habile de couvrir par un air d'innocence une de ces malignes saillies dont il était si capable.

Cependant cette prise d'armes des Cicéroniens d'Italie contre Érasme était plus bruyante que dangereuse. Ils manquaient d'un chef, et ne parvinrent pas à entraîner dans leur cause Sadolet ni Bembo. Le nouveau pontife, au contraire, loin de s'inquiéter de ce tumulte puéril, témoignait à Érasme les plus favorables dispositions et s'entretenait déjà avec ses conseillers des vues particulières qu'il avait à son sujet. Paul III avait solennellement promis, en prenant possession de la tiare (13 octobre 1534), de réunir bientôt le concile œcuménique.

1. *Defensio Italiæ adversus Erasmum.*

Malgré les faiblesses coupables de sa vie privée, son esprit supérieur lui faisait suivre la conduite que lui eût dictée un profond sentiment religieux. Déjà il avait appelé au collége des cardinaux plusieurs hommes de savoir et de piété, le Vénitien Contarini, Caraffa, Sadolet, Polus, Giberti qui, après avoir pris part à la politique générale, administrait d'une manière exemplaire son diocèse de Vérone, presque tous, comme on le voit, membres de cet oratoire divin qui fut le premier foyer de la renaissance catholique. Inspiré par la même pensée, il voulut intéresser directement Érasme à ses projets de réforme religieuse, en l'élevant à une situation égale à sa renommée. Déjà, au mois de mai 1535, il l'invitait à honorer le dernier acte de sa vie par une défense courageuse de la foi catholique, et il ajoutait : « Vous ne me trouverez ni ingrat ni oublieux. Berus vous fera connaître les sentiments qui m'animent à votre égard [1]. » En même temps Bembo, encore à mots couverts, parlait à Érasme des prochaines grandeurs qui l'attendaient. Celui-ci en effet ne tardait pas à apprendre que le souverain pontife voulait le créer cardinal, pour qu'il pût à ce titre prendre place dans le prochain concile. « Mais, écrit Érasme, bien des obstacles se présentent, une santé incapable de remplir une si lourde charge, et l'insuffisance de ma fortune. On dit qu'il existe une loi qui écarte de cette dignité ceux qui ont un revenu inférieur à trois mille ducats. On cherche pour le moment à m'accabler de bénéfices, pour que ma fortune me permette d'avoir le chapeau. J'ai à Rome un ami qui s'occupe activement de cette affaire, quoique je l'avertisse dans toutes mes lettres que je ne souhaite ni pensions ni

1. Ep. 1280.

abbayes, que je ne suis plus qu'un homme qui vit au jour le jour, qui attend la mort et quelquefois la désire, tant sont cruelles les douleurs que j'endure [1] ! » Le pape cependant, par un bref du mois d'août 1535, le nommait à la prévôté de Deventer « malgré toutes les harpies [2], » ce qui représentait un revenu de quinze cents ducats. Mais Érasme ne voulut pas prendre au sérieux ces avances de la fortune : elle se présentait à lui trop tard, quand il était « vieux et édenté. » Il ne fit même pas usage auprès de la gouvernante des Pays-Bas du bref que lui avait envoyé la chancellerie romaine et qui fut retrouvé après sa mort dans ses papiers [3].

Érasme n'était plus à Fribourg quand ces tardives faveurs vinrent l'y chercher. Au mois de juillet de cette même année il était revenu à Bâle, porté sur un brancard, et il consacrait les derniers efforts de son activité à l'impression du *Prédicateur*, qu'il avait voulu achever pour faire honneur à ses engagements, mais sans avoir retrouvé l'entrain des anciens jours [4]. Cet ouvrage néanmoins, malgré les traces visibles d'une fatigue extrême, est précieux encore par les détails qu'il fournit pour l'étude de l'éloquence sacrée au seizième siècle. Érasme avait chargé son ami Gilbert Cognatus de vendre sa maison de Fribourg et son mobilier [5] ; il avait dessein de retourner dans le Brabant au printemps suivant, ou de s'établir à Besançon ; il écrivit même dans ce sens à Conrad Goclenius. Bâle d'ailleurs était tranquille. Œcolampade était mort en 1531, accablé des coups du diable, selon Luther, ou plutôt rempli de

1. Ep. 1286. — 2. Ep. 1291.

3. On peut lire ce bref dans les *Lettres d'Érasme à Amerbach*, publiées en 1779, à Bâle, p. 119.

4. Ep. 1286. — 5. Ep. 1289.

douleur à la vue de tant de troubles. Sa doctrine sur l'Eucharistie avait été admise par le sénat de la ville, qui avait publié, à l'instigation d'Oswald Myconius, « homme inepte et ancien maître d'école [1], » un singulier décret, par lequel devait être condamné à l'exil quiconque attaquerait quatre fois l'interprétation zwinglienne d'Œcolampade [2]. Mais ce décret était resté sans effet sérieux, et une certaine tolérance réciproque avait suspendu les conflits [3].

Les dernières lettres de la correspondance d'Érasme gardent le silence sur deux faits rapportés par plusieurs de ses biographes. On a dit qu'il avait été à son retour créé recteur de l'Université de Bâle. Boisard de Besançon ajoute même des détails trop singuliers pour ne pas nous inspirer de la défiance, malgré l'évidente bonne foi avec laquelle il les donne : « Étant recteur, raconte-t-il, Érasme voulut réprimer la licence désordonnée et l'effronterie des étudiants, mais il les mécontenta fort. Irrité de leurs injures, il déchira, dit-on, et brûla les priviléges de l'Académie de Bâle, qui passent pour les plus anciens avec ceux de l'Académie de Mayence, et cela pour punir l'insolence des étudiants. Je me rappelle l'avoir entendu raconter à mon précepteur, de pieuse mémoire, Hugon Babelus, qui vivait alors à Bâle dans l'intimité d'Érasme [4]. » Mais un fait si grave eût-il passé inaperçu? Il est impossible de le supposer. On ne saurait non plus donner place dans la biographie

1. Ep. 1233. — Oswald Myconius remplissait, dès le commencement de l'année 1532, les fonctions de premier prédicateur et de professeur de théologie, fonctions qui étaient devenues vacantes par la mort d'Œcolampade (24 novembre 1531).

2. Ep. 1233. — 3. Ep. 1287.

4. *Ex Jac. Boisardi Vesuntini ieonibus.*

d'Érasme à sa prétendue entrevue avec Calvin en 1535. Bucer qui assistait, dit-on, à l'entretien, aurait, après le départ de Calvin, demandé à Érasme : « Que vous semble du nouveau-venu ? » — « Je vois, aurait répondu celui-ci, une grande peste qui va s'élever dans l'Église contre l'Église. » Mais Bayle [1] et Barckusen [2] ont élevé des doutes sérieux sur ce propos rapporté pour la première fois par Florimond de Semond [3], et qui n'a pour lui l'autorité d'aucune pièce authentique et contemporaine.

Cependant les jours d'Érasme étaient comptés. La souffrance ne lui laissait presque aucun répit. « L'hiver, écrit-il au mois de février 1536, m'a odieusement traité. Je ne puis plus rester hors de mon lit que six heures de la journée [4]. » Il ne fit que traîner pendant le printemps de cette année, préparant encore, malgré ses défaillances journalières, une édition d'Origène qui fut achevée par Beatus Rhenanus, et écrivant sous la forme d'un commentaire du psaume XIV un livre sur la pureté du tabernacle, c'est-à-dire, de l'Église chrétienne. Il prédit qu'il ne verrait pas la fin de cette année. « La mort est sur mes talons [5]. » Il manda Gilbert Cognatus, qu'une longue intimité avait mis au courant de toutes ses affaires. Il revit avec lui tous ses manuscrits, composa une épître pour mettre en garde les lecteurs contre ce qui pouvait paraître sous son nom après sa mort [6] ; il se plaisait aussi à parcourir sa correspondance, et si la lettre d'un ami qui n'était plus lui tombait sous la main, il disait : « Quand plaira-t-il

1. Art. *Calvin*, note AA. Cf. *Vie d'Érasme* de Burigni, t. II, p. 383.
2. *Notice historique sur Calvin*. Berlin, 1721, p. 24.
3. *Histoire de la naissance de l'hérésie*, l. VII, ch. x.
4. Ep. 1294. — 5. Ep. 1297. — 6. Ep. 1295.

à Dieu de m'appeler à mon tour? » Par son testament, daté du 12 février 1536, il donnait sa bibliothèque au Polonais Jean de Laski, sous la condition qu'il paierait à son héritier deux cents florins; il distribuait à ses amis des legs et des souvenirs; enfin l'argent qu'il laissait (et qui fut évalué à 7000 ducats, sans compter une riche collection d'objets précieux) devait être divisé en trois parts: l'une était donnée aux vieillards et aux malades, la seconde destinée à établir quelques filles pauvres, la troisième réservée à aider dans leurs études des jeunes gens qui auraient fait concevoir des espérances de talent. La dernière lettre que nous rencontrons dans la correspondance d'Érasme porte la date du 28 juin 1536 [1]. Il y exprime le regret de n'être pas revenu dans le Brabant. Malgré les amitiés fidèles qu'il avait retrouvées à Bâle, il eût préféré, dit-il, finir sa vie autre part, à cause des divisions religieuses dont le spectacle l'attristait.

Les détails de la mort d'Érasme nous ont été transmis par les deux hommes qui l'assistèrent dans ses derniers jours, Beatus Rhenanus et Boniface Amerbach. Tout y est simple, sans affectation. Il se rencontra cependant des ennemis qui propagèrent le bruit qu'Érasme, n'ayant plus aucun intérêt humain à ménager, avait donné le dernier mot de sa conduite et voulu mourir en sceptique. Quelle preuve apportaient-ils? Érasme, quelques jours avant sa mort, avait dit à ses amis, qu'il voyait pleurer auprès de lui : « Vraiment vos larmes me feraient soupçonner que vous ne croyez pas à la résurrection des morts! » Et ce mot, qui nous paraît à nous-même un affectueux reproche inspiré par une amitié délicate,

1. Ep. 1299.

suffit pour donner cours à une légende analogue à celle qui se formera plus tard, mais avec plus de vraisemblance, autour du lit de mort de Rabelais! Ce qui est vrai, c'est qu'Érasme blâmait les trop vives expressions d'une douleur qui ne lui paraissait convenir ni à des chrétiens ni à des philosophes. Ainsi, quand il voyait réunis à ses côtés Amerbach, Froben et Nicolas Episcopius, il leur demandait en plaisantant s'ils venaient consoler Job, où étaient alors leurs vêtements déchirés et la cendre sur leurs têtes. Il est vrai encore qu'il reçut avec bonté plusieurs de ses anciens ennemis, entre autres Pellican et Henri Bullinger, le successeur de Zwingle [1]. Mais il faut toute la subtilité de la haine pour interpréter avec malveillance ces traits simples et touchants. Cet accueil fait à d'anciens adversaires ne peut-il être aussi bien l'effort d'une âme chrétienne qui veut déposer avant la mort tous les souvenirs amers amassés pendant la vie? Il est encore un détail dans la mort d'Érasme relevé, selon nous, avec trop d'insistance : c'est qu'il ne paraît pas, d'après le récit de Rhenanus et d'Amerbach, avoir demandé les derniers secours de la religion catholique. Mais Érasme, il faut le remarquer, s'éteignait dans une ville où l'exercice du culte catholique était interdit, et que le clergé avait quittée. Ne peut-on supposer que dans cette situation, craignant peut-être de voir ses dernières heures troublées par d'indiscrètes obsessions, il ait préféré mourir entouré d'amis fidèles et recueillis, se confiant dans la toute-puissante miséricorde du Christ? Rhenanus en effet assure qu'il ne cessa de

1. Pellican avait visité Érasme dans la première moitié de juin 1536. La dernière entrevue d'Érasme avec Bucer et Capiton avait eu lieu au mois de février ou de mars de la même année. V. *Corr. des réf.*, t. IV, p. 80.

manifester des sentiments d'entière résignation, qu'il répétait souvent : « Je ne désire pas vivre plus longtemps, s'il plaît au Christ. » Il garda jusqu'à la fin la fermeté de son esprit et la netteté de sa raison. Dans son agonie, on l'entendait encore murmurer en latin : « *O Jesu, fili Dei, miserere mei! Misericordiam Domini et judicium cantabo;* » et en allemand : « *Liever God!* » Il expira dans la nuit du 11 au 12 juillet 1536 [1].

Érasme mourait triste, mais sans regrets. Ses derniers regards ne rencontraient rien qui pût le reposer de tous les spectacles qui l'avaient pendant sa longue vie affligé ou irrité. La confusion, la guerre, la haine étaient partout. L'annonce d'un prochain concile œcuménique n'avait éveillé chez lui ni espérance ni illusion. Il prédisait que les décrets de l'assemblée seraient de parti pris repoussés par les réformés [2], et, cette année même, les résolutions arrêtées dans le conventicule de Wittemberg, présidé par Luther, donnaient raison à ses pressentiments. Il avait vu les anabaptistes reprendre les armes, et combattre cette fois avec une organisation plus puissante, un esprit plus systématique qu'à l'époque de la guerre des paysans : malgré la prise de Munster (juin 1535), il ne croyait pas que le schisme fût vaincu, qu'il eût été dispersé aux vents avec les cendres de Jean de Leyde et de Knipper Doling [3]. La rivalité de Charles-Quint et de François Ier continuait à troubler l'Europe :

1. Cf. sur la mort d'Érasme la lettre de Boniface Amerbach, du 4 avril 1537, à André Alciat, professeur à Pavie. *Corr. des réf.*, t. IV. — On trouvera dans les *Bulletins de l'Acad. roy. des sciences et belles-lettres de Bruxelles* (t. XI, 1re partie, année 1842) une notice de M. de Ram sur le séjour d'Érasme à Bâle, et les derniers moments de cet homme célèbre (p. 462-475) L'auteur cite trois documents inédits qui ont trait à la mort d'Érasme, mais ne révèlent aucun fait nouveau.

2. Ep. 1286. — 3. Ep. 1286.

la haine entre les deux princes et les deux nations devenait plus ardente ; l'empereur provoquait son ennemi en combat singulier, et, quelques jours à peine après la mort d'Érasme, il passait le Var et envahissait la Provence (25 juillet). En France, le roi faisait couler le sang de ses sujets réformés, en expiation de ses alliances hérétiques avec les protestants d'Allemagne et Soliman [1]. En Angleterre le schisme était consommé ; une sorte de terreur régnait dans tout le royaume [2] : et l'année même où mourait Érasme, le cruel caprice d'Henri VIII livrait Anne Boleyn au bourreau.

IV

Bâle cependant voulut honorer Érasme par de solennelles funérailles. Les étudiants de la ville portèrent eux-mêmes à la cathédrale son cercueil qui fut placé près des degrés du chœur, à gauche [3]. Des oraisons funèbres furent prononcées par Guillaume de Lisle, prévôt de l'église d'Aix-la-Chapelle, et par Oswald Myconius de Lucerne, ministre de l'église de Bâle. Tous les poètes latins composèrent en son honneur des épitaphes et des élégies. On peut en lire à la suite des œuvres d'Érasme un grand nombre de Guillaume Bigot, Nicolas Borbonius, Germain de Brice, Georges Cassandre et d'autres. Vitus Cop fit à lui seul dix-sept épitaphes

1. De Paris (10 mars 1535) Jean Sturm écrit à Martin Bucer cette phrase curieuse : « Nihil interest inter anabaptistam, *Erasmianum* et lutheranum ; omnes sine discrimine coercentur ; nemo tutus nisi papista. » V. *Corr. des réf.*, t. IV.

2. Ep. 1286.

3. Ce fut Jean Friess, le doyen des étudiants suisses (il n'avait pas moins de 31 ans) qui conduisit le deuil.

d'Érasme [1]. Ces pièces si fréquentes au seizième siècle et appelées *tombeaux* n'étaient guère qu'un exercice d'école. Elles méritent à peine d'être rapidement parcourues. Tous à peu près, dans leur paganisme poétique, reprochent aux Parques leur cruauté, ou encore félicitent Érasme d'avoir échangé contre les délices des Champs-Élysées les misères de sa vie mortelle. L'un d'eux donne une médiocre idée de son goût et de sa sensibilité en prolongeant de singulières antithèses :

Vivit mortuus; audit, aurium expers,
Cernit non oculis quibus solebat
Mundum cernere sordibus repletum....

L'éloge qui revient aussi le plus fréquemment, c'est qu'Érasme a chassé les barbares de la république des lettres. Les plus hardis risquent la métaphore des écuries d'Augias :

Augiacum magno stabulum sudore repurgas.

L'admiration souvent maladroite de ces panégyristes transfigure si bien Érasme qu'elle le défigure. L'un fait briller sur son front la majesté d'un héros, et il veut que Virgile ait dit d'Érasme et non d'Énée :

Os humerosque Deo similis...

La mort d'Érasme n'avait pas cependant imposé silence à toutes les haines. Le jour même de ses funérailles, un ennemi avait écrit ces mots sur la porte de l'Église : « *Animam Erasmi divis manibus cruciari;* »

1. Clément Marot, alors à Lyon, fit aussi sur Érasme une épitaphe. V. t. III, p. 264 de l'édit. de 1731.

d'autres composèrent des épitaphes satiriques, et l'on colporta ce méchant distique :

Hic jacet Erasmus qui quondam *bonus erat mus ;*
Rodere qui solitus, roditur a *vermibus* [1].

Cependant, en 1541, l'Académie de Bâle voulut faire justice des attaques portées contre Érasme et prendre le patronage officiel de sa mémoire. Il s'agissait particulièrement de répondre à un pamphlet signé du nom de *Philalethes*, sous lequel Bayle n'est pas éloigné de deviner Hortensio Lando [2]. L'auteur, dans cette satire déguisée, prétendait défendre Érasme contre ses critiques ; mais il avait soin de se laisser convaincre sur chaque point par son interlocuteur. Jean Herold fut chargé de venger Érasme, et dans une assemblée solennelle de l'Académie, le 5 août 1541, en présence de Rodolphe Frey, Fridolin Reyff, Henri Rhyener et Boniface Amerbach, il déclama contre ce *Philalethes* qu'il appelle naturellement *Philopseudes*. Mais il n'y a rien à recueillir de cette singulière et emphatique apologie, dans laquelle Érasme est mis lui-même en scène, racontant d'un air de simplicité par trop naïve sa vie toujours édifiante.

Rotterdam, de son côté, ne voulut pas, en abandonnant à Bâle le soin exclusif de veiller sur la mémoire d'Érasme, paraître dédaigner ses propres droits ou les laisser atteindre par une sorte de prescription [3]. En

1. Quand on demandait à l'auteur, raconte Ménage, qui d'ailleurs ne le nomme pas, pourquoi il avait fait brève la première syllabe de *vermibus :* « C'est, répondait-il, que dans le premier vers j'ai fait longue la première syllabe de *bonus.* » *Menagiana*, t. III, p. 374.

2. V. Bayle, art. *Lando*, rem. A.

3. C'est Bâle cependant qui conserve dans sa bibliothèque publique

1545, la ville lui éleva sur la place du marché une statue de bois. « Sébastien Munster, au rapport du chanoine Joly, raconte en sa *Cosmographie* que Philippe, roi d'Espagne, allant au mois de septembre 1545 à Rotterdam, cette statue fut érigée pour honorer sa joyeuse advenue, et qu'on mit à la main d'Érasme un poëme en son honneur pour lui présenter, et qu'ensuite le roi, Marie, reine de Hongrie, et tous les princes qui les accompagnaient, étant *échauffés* de l'amour qu'ils avaient pour la mémoire d'un si grand personnage, allèrent visiter avec respect la maison et la chambre où il était né [1]. » Cependant la statue d'Érasme devait avoir, elle aussi, ses jours de faveur et de disgrâce. En 1557, elle avait été remplacée par une statue de pierre, que les Espagnols renversèrent en 1572. Les magistrats firent faire, en 1622, celle de bronze, que l'on voit aujourd'hui, et qui passe pour l'un des meilleurs ouvrages de Henri de Keiser. Érasme est revêtu du costume ecclésiastique et tient de la main droite un livre qui semble captiver son attention. La figure est en même temps prudente et railleuse, spirituelle et douce ; les saillies du visage et les plis moqueurs des lèvres peuvent un instant faire penser à Voltaire ; mais ce n'est que l'illusion d'une vue rapide : les traits sont amaigris par l'étude plutôt que creusés par l'habitude du sarcasme, et la bienveillance en adoucit l'ironie. En 1672 la populace de Rotterdam, s'étant soulevée, jeta à bas cette statue, sous prétexte qu'on lui rendait des honneurs

le testament d'Érasme écrit de sa propre main, avec son anneau, son cachet, son couteau et son pinceau. On y voit aussi le portrait d'Érasme par Holbein.

1. *Voyage de Hollande*, par M. Joly, chanoine de Paris, à la suite du *Voyage fait à Munster* (Paris, 1670, in-12, p. 146).

défendus : on délibéra de la fondre. Bâle s'empressa de donner à ses correspondants commission de l'acheter à quelque prix que ce fût. Les habitants de Rotterdam comprirent la leçon qui leur était donnée. C'est pour le voyageur un contraste piquant que de rencontrer aujourd'hui, dans l'activité de cette riche cité, au milieu de la foule cosmopolite qui remplit ses rues, pressée et ardente aux intérêts positifs, ce visage opiniâtrément attaché sur un livre et que le bourdonnement de la ruche ne parvient pas à distraire de ses pensées.

D'ailleurs, l'œuvre magistrale de Henri de Keiser n'est elle-même que la traduction énergique et fidèle du célèbre portrait peint par Holbein [1]. De son côté Beatus Rhenanus a tracé à la plume une esquisse précieuse qui, sans contredire les inductions que l'on peut tirer de la toile d'Holbein, nous remet devant les yeux un Érasme plus jeune, plus souriant, accompagné de cet air de bienvenue qui fait dire à Rhenanus : « Il était vraiment en tout Ἐράσμιος, c'est-à-dire aimable. » Sa taille est moyenne, mais ne manque ni de proportion ni d'élégance ; son teint pâle révèle la faiblesse de sa santé ; ses cheveux blonds et sa peau blanche témoignent de son origine germanique ; la couleur perse de ses yeux donne à son regard quelque timidité indécise ; le visage est gai avec une certaine gravité honnête qui convient à un conseiller de l'empire, à un théologien, à un prêtre ; les lèvres fortes, mais rieuses et peu serrées, font deviner son penchant à la raillerie.

Il faudra suspendre en face de l'esquisse de Beatus

1. Érasme dans ses lettres mentionne aussi deux portraits que fit de lui Albert Durer : le premier à Bruxelles, en 1525 (Ep. 727) ; le second en 1528 (Ep. 955) ; mais il ne se montre pas satisfait de la ressemblance : « Pinxit me Durerus, sed nihil simile. »

Rhenanus le portrait d'Holbein, plus dur dans son dessin, et qui est visiblement d'une époque où le travail, la maladie et les luttes de la vie avaient déjà creusé sur le visage d'Érasme des rides précoces. Lavater, qui avait devant lui cinq têtes d'Érasme, copiées du portrait d'Holbein, a curieusement étudié cette expressive physionomie, et, dans une page rarement citée, il a donné en ces termes les résultats de son attentive observation : « La figure d'Érasme est l'une de celles que je connaisse dont les traits sont le plus caractérisés. Quoique ces figures soient différentes, elles ont cependant entre elles cela de commun qu'elles trahissent quelque chose de timide, de craintif et de réservé ; la bouche exprime l'ironie, et le regard la liberté. » Lavater dit ensuite sur les deux portraits les plus semblables : « Tous deux ont la même expression de diversité de pensée. Nulle part un trait de cette hardiesse qui renverse tout et franchit tous les obstacles. Dans l'œil, la sérénité calme d'un fin observateur replié sur lui-même. Cet œil à moitié fermé, ainsi fendu et de cette profondeur, est certainement l'œil d'un homme prudent et avisé. Le nez est, d'après mes observations, celui d'un homme qui pense finement et sent délicatement. La bouche gracieusement fermée, le menton large et cependant ni plat, ni flasque, ni charnu, la variété des traits de tout le visage s'accordent parfaitement avec le reste et expriment la réflexion jointe à une douce activité. Les plis du front sont d'ailleurs en général peu avantageux dans une figure ; ils sont presque toujours un signe de faiblesse, d'abandon et de laisser-aller ; cependant nous apprenons d'après ce portrait qu'on les trouve aussi chez de grands personnages [1]. »

1. Cité par Muller. *Leben des Erasmus*, p. 108.

Tout en faisant nos réserves sur des conclusions auxquelles l'esprit systématique de Lavater donne peut-être trop de rigueur, le portrait physique d'Érasme fait déjà pressentir assez son portrait moral ; et bien qu'un éminent critique nous avertisse du danger de l'entreprise, on aimerait à en essayer un rapide dessin, avant de quitter l'homme pour l'écrivain.

Ce qu'il faut craindre avant tout, c'est de chercher à donner au caractère d'Érasme une unité qu'il n'a pas. Il serait ambitieux de dire qu'il dépasse toutes les formules ; mais il y échappe. On ne doit ni effacer ni adoucir les contradictions qui sont peut-être l'embarras du peintre, mais aussi la vérité de la peinture. Le spectacle de sa vie ; en effet, nous l'a montré presque en même temps hardi dans ses paroles, timide dans sa conduite ; prompt à se livrer et tout à coup circonspect, avouant « qu'il n'a pas le désir de défendre la vérité au péril de sa vie ; » habile à déconcerter par des retraites rapides ; tour à tour exhalant des plaintes que nous croyons sincères sur cette paix qu'il aime et qui le fuit toujours, et, comme s'il ne pouvait la supporter longtemps sans impatience, la sacrifiant à plaisir par de subits retours offensifs et des satires agressives qu'il ne sait retenir ; en usant avec la foi plus librement qu'il ne convient à un catholique, et tout ensemble protestant de sa soumission absolue envers le dogme et l'Église ; disputant à la Réforme les armes qu'il lui a données ; critiquant avec irrévérence et amertume la cour romaine et les rois, plein de respect et de déférence dans ses rapports avec les grands.

Où chercher la cause de ces contradictions qui seraient moins saillantes, si elles étaient plus calculées? sans doute dans les conditions et le milieu où naquit et

vécut Érasme. Tout, en effet, sembla se réunir pour le froisser et comme le blesser, physiquement et moralement. Né timide et maladif, sous un climat trop rude pour sa constitution délicate et toujours frissonnante, privé de ses parents dès ses premières années, dépouillé de son patrimoine, jeté par ruse et par violence dans le genre de vie le plus contraire à ses goûts, et forcé de porter jusqu'à la fin le poids de cette concession arrachée à sa jeunesse, il avait assez souffert de la société pour en garder quelque ressentiment amer ; mais il en avait encore trop besoin pour ne pas apprendre à la ménager, et même à acheter au prix de certains sacrifices la sécurité de sa vie et la liberté de son travail. De là dans son caractère ces oppositions qui se combattent, ces écarts suivis de repentirs, ces entraînements d'indépendance bientôt corrigés et amortis par un air de prudence soumise.

Mais s'il est dans le caractère d'Érasme certaines parties qui semblent comme légèrement atteintes par le contact des hommes et des choses, il en est d'autres qui méritent bien de retenir notre sympathie. Nous le croirons quand il nous dira : « Personne n'a plus aimé l'amitié, personne n'y est resté plus fidèle que moi [1]. » C'est déjà le mot de Montesquieu : « amoureux de l'amitié. » Elle fut après l'étude sa passion la plus vraie. Aussi avouait-il que, trompé bien des fois, il ne laissait pas malgré tout de revenir à cette confiance absolue dont plusieurs abusèrent par légèreté ou méchanceté. « Que de fois, écrivait-il un jour, nous avons, pendant le repas, donné l'Empire au pape Jules, et la couronne pontificale à l'empereur Maximilien ! Ensuite nous

1. Ep. 587.

avons marié des couvents de moines à des couvents de nonnes. Nous avons levé des armées de moines pour les faire marcher contre les Turcs. Nous en avons envoyé des colonies dans les îles nouvelles. Nous changions en un mot la face du monde. Mais ces sénatus-consultes n'étaient pas écrits sur des tables d'airain, mais, comme on dit, sur le vin, et, les verres enlevés, personne ne se souvenait de ce que chacun avait dit [1].» Ce petit tableau, esquissé avec verve et gaieté, n'a-t-il pas un caractère de vérité intime ? C'est bien là, il nous semble, Érasme surpris dans sa plus naturelle expression, quand le soir, la porte et les volets soigneusement fermés, entouré d'amis sûrs, au feu pétillant d'un bois qu'il ne ménage pas, il laisse librement courir son esprit et ses paroles, se livrant sans réserve, et rachetant comme par une légère ivresse qu'il se donne à lui-même le maintien un peu défiant qu'il a gardé pendant le jour. Ceux mêmes qui l'avaient trahi, après avoir été ses amis, gardaient encore une place dans sa mémoire, et il nous apprend qu'il pria pour Hutten, après sa mort [2].

Ses ouvrages attestent d'ailleurs assez chez lui la chaleur comme la persévérance de ce sentiment. Il se plaît à rapporter à ses amis l'honneur des meilleures inspirations de son esprit. Aussi, malgré tous les adversaires dont les haines obstinées ont tenu tant de place dans l'histoire de sa vie, malgré l'attitude incertaine, embarrassée, qu'il garda en dehors des partis, Érasme ne se présente pas à nous isolé et chagrin. Autour de lui vient se grouper ce petit nombre de vrais amis, dont les noms

1. *Spongia adv. Huttenum.* — Balthasar Hubmeier disait : « Libere loquitur Erasmus, sed anguste scribit. »

2. *Catal.*

se lisent presque à chaque page de ses ouvrages, esprits curieux et délicats qui personnifient le mouvement de la Renaissance. Nous aimerons à le replacer dans l'histoire à côté de Thomas Morus, de Fisher, de Froben, de Pirckeimer, de Vivès, de Beatus Rhenanus, de Budé même, malgré quelques nuages passagers. Le patron officiel de ce groupe distingué sera, si l'on veut, Warham, l'archevêque de Cantorbéry. Érasme lui-même semble l'indiquer par le soin vraiment touchant qu'il a pris de sa mémoire, tant il aime à répéter que s'il a valu quelque chose, c'est à lui surtout qu'il le doit. « Si un tel Mécène, écrit-il dans une note du *Nouveau Testament*, s'était présenté à moi dans mes premières années, j'aurais pu faire quelque progrès dans les bonnes lettres. Mais je suis né dans un siècle malheureux. La barbarie régnait en souveraine, surtout chez mes concitoyens. C'était un crime de toucher aux bonnes lettres dans un pays qui honorait moins les Muses que Cérès et Bacchus. Que pouvais-je faire, moi qui étais né avec un médiocre génie ? Le célèbre Henri de Bergen, évêque de Cambrai, mon premier Mécène, me fut ravi par la mort. Les affaires publiques et le tumulte des guerres me disputèrent Guillaume Mountjoy, bien qu'à vrai dire je lui aie manqué plus qu'il ne me manqua à moi-même. Ce fut par lui qu'il m'arriva l'heureuse fortune de connaître l'archevêque de Cantorbéry ; mais mon âge était déjà avancé, j'approchais de ma quarantième année. Et cependant, excité par sa bienveillance, je repris pour l'étude jeunesse et vigueur, et je lui dus ce que ne m'avait donné ni la nature ni ma patrie [1]. »

1. *Nov. Testam.*, p. 303. — Cf. l'*Ecclésiaste*, la dédicace du *Nouveau Testament* à Léon X, etc.

Malgré cet accent sincère et ce ton plein de dignité, qui n'est pas rare chez Érasme, il fut souvent accusé d'avoir été le flatteur des princes. Ce reproche est injuste, et pour défendre Érasme, nous n'avons même pas besoin d'invoquer le vers du plus fin des courtisans :

Principibus placuisse viris non ultima laus est.

C'est se montrer, en effet, bien sévère pour certains hommages officiels qui sont comme la redevance obligée des lettres envers le pouvoir qui les protége. Ces louanges sont-elles autre chose qu'une monnaie courante et banale dont le taux de convention ne saurait tromper personne ? Érasme ne demanda jamais à la faveur des grands que de pouvoir échapper à ces préoccupations de vie matérielle qui sont une servitude pour l'esprit. Voltaire en 1735 écrivait à Thiriot : « Me voici dans une cour sans être courtisan. J'espère vivre comme les souris d'une maison, qui ne laissent pas de vivre gaiement sans jamais connaître le maître ni la famille[1]. » Érasme, lui, était plus défiant que Voltaire, et il disait avec esprit que les gens de lettres étaient comme les tapisseries de Flandre à grands personnages qui ne font leur effet que lorsqu'elles sont vues de loin. Tant de fois sollicité par les rois et les princes, il se dérobait à leurs avances avec autant de politesse que de réelle fermeté, et ainsi, sans compromettre ni sa dignité ni ses intérêts, il gardait sa liberté et ses pensions. Ce n'est pas d'ailleurs qu'il ne sût mêler à ses éloges de généreux avis. Conseiller de l'Empire, il ne félicitait pas l'empereur d'Allemagne de ses victoires sur la France ; il n'eût pas, même Allemand, célébré Rosbach.

1. 15 mai 1735.

Ce qui est vrai et ce qui explique les extrêmes ménagements d'Érasme dans ses rapports directs avec les princes, c'est, avec le souci de sa propre sécurité, le désir plus élevé de ne laisser perdre aucune des forces qui pouvaient contribuer au progrès des bonnes lettres. « Il n'est pas de contrée si barbare, écrit-il, de pays si éloigné des chevaux du soleil, comme parle Virgile, qui ne voie naître en foule d'heureux génies dignes de la Grèce, quand les Mécènes ne lui font pas défaut [1]. » C'était trop compter peut-être sur les effets d'un patronage officiel, du moins c'était proposer un noble but à l'ambition des princes. Cette passion des *bonnes lettres*, en effet, est le trait qui domine chez Érasme. L'ardeur de l'étude qui naît avec lui ne s'éteint qu'à son dernier jour. Volontiers dirait-on avec Rabelais : « Tel était son esprit entre les livres comme est le feu parmi les brandes. » Il est bien de la famille de ces érudits, contemporains eux-mêmes des grands artistes de l'Italie, d'Angelico da Fiesole qui, avant de commencer un tableau, s'y prépare par la prière et le jeûne ; de Michel-Ange qui à soixante ans fait voler en un quart d'heure plus d'éclats de marbre que n'auraient pu faire trois des plus jeunes sculpteurs, et dont la *fureur* est telle que l'on craint à tout instant que le marbre ne se fende. L'art pour ceux-ci, la science pour ceux-là, c'est toute leur vie, leur conscience, leur religion. Érasme dit que son salut est intéressé à poursuivre ses études, comme Michel-Ange répond au duc de Florence que « laisser Saint-Pierre inachevé serait un péché. » Ou encore ces travailleurs de la Renaissance ne font-ils pas penser aux moines des premiers siècles, dont ils aimaient à médire,

1. *Nov. Testam.*, not. p. 903.

à ces moines qui avaient défriché les campagnes, abattu les forêts, partout vaincu les forces aveugles de la nature ? Eux aussi, dans l'ordre intellectuel, ne nous ont-ils pas rendu, arrosé de leurs sueurs, ce sol précieux de l'antiquité, depuis si longtemps caché sous les ronces ? L'érudition moderne ne s'est-elle pas élevée à l'abri de leur science, comme autrefois les villes naissaient à l'ombre des cloîtres ? Il serait juste de nous le rappeler et de ne pas nous croire quittes envers la mémoire de ces ancêtres, parce que nous avons daigné recueillir leur héritage. Nous nous efforcerons du moins de ne pas l'oublier nous-même, et dans l'étude des œuvres d'Érasme, nous chercherons à concilier la reconnaissance qu'il mérite avec le respect que l'on doit à la vérité.

SECONDE PARTIE

LES OUVRAGES D'ÉRASME

CHAPITRE PREMIER

ÉRASME ET LA THÉOLOGIE SCOLASTIQUE. — SON EXÉGÈSE.

I. De l'origine de la scolastique. — Son objet et sa méthode. — Confusion entre la philosophie et la théologie scolastique. — La théologie a une décadence plus rapide. — Effet produit par la renaissance des lettres. — II. Caractère général et points essentiels de la méthode théologique d'Érasme. — De l'état de la prédication chrétienne. — Le *Prédicateur* d'Érasme. — III. L'exégèse d'Érasme. — Ses *Commentaires* et *Paraphrases*. — Travaux critiques d'Érasme sur les Pères de l'Église. — De l'édition gréco-latine du *Nouveau Testament*. — Tendance libre et sceptique de l'exégèse d'Érasme.

La dernière édition des œuvres complètes d'Érasme ne comprend pas moins de dix volumes in-folio [1]. En laissant même de côté, dans ce vaste ensemble, les textes commentés et les traductions, on reste en présence d'un monument très-considérable encore, qui ne peut être, il nous semble, étudié avec fruit et jugé avec discernement qu'à la condition d'être abordé dans ses par-

1. L'édition de Leyde faite sous les yeux de Leclerc. 1703 1706.

ties successives. L'esprit, pour se diriger lui-même dans son travail, cherche avant tout à grouper ces nombreux ouvrages selon le genre ou du moins selon l'ordre d'idées auquel chacun d'eux appartient. Mais cette classification offre de réelles difficultés, et, quelque étudiée qu'elle puisse être, elle paraîtra toujours, il faut le craindre, un peu artificielle. La raison en est simple. A cette époque de transition entre le moyen âge et la Renaissance, les genres sont mal définis, leurs limites non seulement se touchent, mais se confondent à tout instant. De là dans les meilleurs ouvrages de ce temps un certain caractère de confusion et comme un enchevêtrement des sujets les plus divers. Les savants de la Renaissance, échappés d'hier à la discipline scolastique, rappellent les Troyens qui, croyant les Grecs partis, se répandent joyeux dans les campagnes :

Panduntur portæ; juvat ire....

Eux aussi, à cette première heure de liberté et de grand air, ils visitent en tout sens le champ nouveau de la science. Le livre qu'ils composent reste longtemps ouvert devant eux, il devient parfois un journal de leur vie elle-même. Sans doute il y aura pour nous d'agréables surprises. On pourra ainsi relever des traits précieux pour l'histoire littéraire, ou découvrir des confidences intimes dans les notes de tel ouvrage, qui semblerait au premier abord de pure érudition, des *Adages* d'Érasme, par exemple, ou du *De asse* de Budé. Mais, on le comprend, il devient parfois difficile à la critique de ramener à un genre nettement déterminé des ouvrages de cette nature, qui échappent toujours de quelque manière à nos classifications ordinaires, et dans lesquels la plupart

du temps la théologie, la morale, la pédagogie, la satire et l'érudition se mêlent et s'entre-croisent.

Il faut donc reconnaître que diviser les œuvres d'Érasme en œuvres théologiques, satiriques, morales et littéraires, c'est les faire rentrer après coup dans des cadres un peu artificiels, c'est établir un ordre et une succession qui n'existent pas en réalité. Excepté en effet l'*Éloge de la Folie*, qui relève exclusivement de la satire, il n'est pas un ouvrage d'Érasme qui n'appartienne plus ou moins par quelque côté à ces genres divers. Sans rechercher si après tout la critique moderne n'a pas parfois trop rigoureusement distingué ce qui n'est bien souvent séparé que par une ligne de convention, nous devons accepter ici les divisions consacrées par l'usage. Cette distribution méthodique des parties d'un sujet a du moins l'avantage de favoriser la clarté, et permet d'arriver avec moins de fatigue sur chaque point à des conclusions plus précises.

C'est la partie théologique des œuvres d'Érasme que nous devrons étudier d'abord. Quelles qu'aient été les préférences de son esprit, il ne pouvait, à l'époque où il vécut, échapper à la théologie. Elle l'enveloppait, pour ainsi dire, de toutes parts, et lui-même n'eût pas osé demander pour la science profane un autre rôle dans l'enseignement que celui de préparer aux études sacrées. D'ailleurs, au moment où Érasme prend pleine possession de son talent, deux grands débats s'agitent dans l'ordre théologique et religieux. L'un, déjà engagé depuis longtemps, est celui de la théologie scolastique aux prises avec cet esprit nouveau, indocile, formé de besoins légitimes et d'inquiètes aspirations, qu'on appelle volontiers, faute de pouvoir le mieux définir, l'esprit de la Renaissance. L'autre qui suit de près et n'est pas sans des atta-

ches certaines avec le premier, est la crise même de la Réforme, qui osa contre l'Église ce que la Renaissance avait seulement osé contre la scolastique. L'intérêt des œuvres théologiques d'Érasme ne peut plus être pour nous que dans leur rapport avec ces deux grands faits.

I

Il conviendrait de parler toujours avec respect de la scolastique, d'abord parce qu'il sied de racheter des lumières souvent incomplètes par la modestie et la prudence du langage, et ensuite, parce qu'on peut tenir pour assuré que l'esprit humain n'aurait pas accepté pendant plusieurs siècles un joug qui eût absolument paralysé son légitime développement. D'éminents esprits d'ailleurs nous en donnent le conseil et l'exemple. « Je suis loin de mépriser la scolastique, disait M. Cousin à la Sorbonne en 1829 ; j'en fais même grand cas, à l'exemple de Leibniz qui disait y avoir trouvé de l'or. Il est impossible d'avoir plus d'esprit que les scolastiques, de déployer plus de finesse, plus d'harmonie, plus de ressources dans l'argumentation, plus de cette analyse ingénieuse qui divise et subdivise, plus de cette synthèse puissante qui classe et ordonne. »

Mais les lettrés, il faut en convenir, et Érasme autant qu'un autre, ont parlé de la scolastique avec tant de légèreté ou de passion, qu'il n'est pas inutile de revenir brièvement sur l'origine et le sens d'un mot devenu, grâce à eux peut-être, synonyme dans le langage courant de science pédantesque, subtile et vide.

On a remarqué que le mot scolastique, qui apparaît dès les premiers âges de la littérature chrétienne, dési-

gnait à son origine les sciences et les lettres profanes par opposition aux sciences et aux lettres sacrées [1]. Mais jusqu'au onzième siècle et à la connaissance plus complète des œuvres d'Aristote, le terme de scolastique ne pouvait guère représenter une science réelle et indépendante, même dans une certaine mesure. Ce n'est pas que le christianisme n'ait eu, dès les premiers temps, sa philosophie ; que des expressions, des distinctions prises à la philosophie païenne, et quelquefois consacrées par les conciles eux-mêmes, n'aient servi de bonne heure à expliquer le dogme évangélique ; mais l'élément profane était trop étouffé par l'élément sacré pour avoir quelque vie propre. La seule philosophie n'était et ne pouvait être qu'une théologie. L'esprit humain, dont le progrès avait été suspendu par les transformations violentes de la société, repassait par les mêmes routes déjà suivies par l'antiquité ; car en Grèce la philosophie, elle aussi née dans le sanctuaire, ne s'en était détachée que plus tard. Au moyen âge, c'est du douzième siècle que date l'existence séparée de la scolastique, qui n'est ni la théologie, avec laquelle elle est à tort confondue, ni même un système nouveau de philosophie, puisque, sous la terminologie qui lui appartient en propre, elle n'a pas élevé une doctrine nouvelle que l'antiquité n'ait pas connue. Ce qui constitue la scolastique, c'est d'une part son objet, la recherche de l'être, qui resta le même pendant tout le moyen-âge, et de l'autre, sa méthode, qui est l'application uniforme aux questions les plus diverses de la logique d'Aristote. Mais comme la scolastique, remarque fort bien M. de Rémusat, était née

1. *Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle*, par M. J.-J Ampère, t. III, ch. VII.

d'abord du besoin de fixer le vrai sens de certains textes, contenus dans de certains livres, et surtout dans la *Logique* d'Aristote, elle garda la marque de cette origine, et se donna le plus souvent à elle-même les apparences d'une glose, quoique par occasion les questions incidentes prissent, par leur importance capitale, la place de la question principale [1].

Si telle est la scolastique, l'histoire de son développement semble devoir intéresser le philosophe plus que le théologien, puisqu'elle sortit, non sans doute d'une pensée de révolte contre l'Église, mais d'un premier besoin d'indépendance à l'égard du pouvoir spirituel, et qu'elle n'est rien moins que la date précise du réveil de l'esprit philosophique au moyen âge. Mais cette séparation entre la philosophie et la théologie ne fut jamais ni souhaitée ni même consentie par les esprits supérieurs qui l'avaient, comme saint Thomas, le plus nettement marquée. De là une inévitable confusion sur ce terme de scolastique, synonyme tantôt de philosophie, tantôt de théologie.

Cette application du même mot à deux objets différents s'explique naturellement. En réalité ces deux objets, au moyen âge, sont unis par de tels rapports, se pénètrent l'un l'autre par tant de côtés, qu'ils ne peuvent être distingués que par un effort d'abstraction. Il ne pouvait y avoir entre la philosophie et la théologie indépendance réciproque. Un exemple suffit à le prouver. Nous avons dit que la recherche essentielle de la philosophie scolastique avait été celle de l'être universel, de la substance unique. Or la théologie ne pouvait pas ne

1. *Saint Anselme de Cantorbéry*, par M. Ch. de Rémusat. Liv. deuxième, ch. II.

pas prendre parti dans la lutte des nominaux et des réalistes. Car le nominalisme, qu'il s'en rendît compte ou non, en réduisant les universaux à de purs noms, en allant jusqu'à ne plus reconnaître aucun fondement aux notions de genre et d'espèce, ruinait le dogme chrétien. « Si tout genre n'est qu'un mot, il s'ensuit qu'il n'y a de réalité que dans les individus ; alors beaucoup d'unités peuvent paraître de simples abstractions, entre autres, l'Unité par excellence, l'Unité qui fait le fond de la Très-Sainte-Trinité : il n'y a plus de réel que les trois personnes, et la Trinité elle-même n'est qu'une unité nominale, un simple signe représentant le rapport des trois [1].» Ainsi, sur le point le plus grave que la scolastique ait débattu, la philosophie et la théologie se retrouvaient nécessairement en présence ; et encore la théologie était fondée à se croire investie d'un privilége de surveillance et de suzeraineté qui lui donnait le droit et le devoir de ramener dans le cercle du dogme la philosophie, toujours portée à des écarts involontaires ou réfléchis.

Une autre cause tendait encore à effacer la limite si incertaine déjà qui séparait la philosophie de la théologie. Quand la théologie, en effet, eut définitivement adopté la méthode aristotélicienne dans l'enseignement et la défense des vérités de la foi, elle ne prit pas seulement à Aristote la forme extérieure de ses procédés logiques, elle subit l'influence plus ou moins profonde de ses idées philosophiques elles-mêmes. Sans doute en principe les théologiens n'abandonnaient pas la célèbre proposition empruntée à Isaïe : « Si vous ne croyez pas, vous ne comprendrez pas [2] ; » mais la plupart d'entre

1. *Histoire de la philosophie*, par M. Cousin, IXe leçon.
2. *Isaïe*, VIII, 9.

eux, les mystiques exceptés, étaient trop dominés par les habitudes de leur esprit, formé et nourri à l'école d'Aristote, pour ne pas incliner sans cesse vers une sorte de théologie rationnelle qui n'était plus la pure théologie, sans être encore la théodicée. C'était là cette alliance profane que blâmait si sévèrement Mélanchthon, quand il disait « qu'il voulait avant tout purger la théologie de ce grossier mélange des Éthiques d'Aristote et de l'Évangile, où l'on ne saurait dire qui était Dieu, Aristote ou Jésus. »

On comprend ainsi pourquoi la philosophie et la théologie scolastique ne pouvaient avoir au moyen âge des destinées vraiment distinctes, pourquoi le temps de leur grandeur et celui de leur décadence devaient présenter les mêmes caractères. Il faut ajouter que, le grand siècle de la scolastique une fois passé, quand le nominalisme triomphant d'Occam eut réduit la philosophie à une sorte de grammaire de la pensée humaine, la théologie entra la première dans une voie de dépérissement et de décomposition. La théologie chrétienne en effet, qui avait des affinités bien plus réelles avec le platonisme, ne s'était pas asservie à la discipline d'Aristote sans contrarier sur plusieurs points sa nature. Si à cette sévère école elle avait gagné en précision et en rigueur logique; si, par la finesse de l'analyse, la sûreté des déductions, la puissance de la synthèse, elle avait créé d'admirables monuments; elle avait trop souvent dédaigné ce qui est aussi une partie importante de l'apologétique chrétienne, l'éloquence, qui touche, qui émeut, et qui attendrit la raison pour la préparer à la foi. Aussi, dans le quatorzième et le quinzième siècle, quand s'accusa plus vivement ce qui de tout temps avait été le vice de la méthode scolastique, c'est-à-dire

l'abus des formes de la science dans un ordre de spéculations qui diffère de la science par des caractères essentiels, la théologie eut une décadence plus rapide. Les grands travaux des théologiens du treizième siècle s'abrégent alors en des résumés desséchants, ou se surchargent de commentaires qui écrasent la mémoire, sans profit pour l'esprit. L'abus des formes abstraites amène une terminologie singulière, d'un aspect barbare, qui élève entre la science sacrée et le peuple une trop haute barrière pour que celui-ci soit seulement tenté de la franchir, et l'hérésie trouvera ainsi des âmes sans défense contre ses sophismes. Condamnée à l'exercice exclusif de la logique, impuissante à rechercher les harmonies supérieures de la foi dans l'observation directe de l'homme et de Dieu, la théologie paraissait ne plus tourner que dans un même cercle qui allait toujours se rétrécissant, et, livrée aux curiosités spéculatives et raffinées, elle « languissait autour des questions et des combats de mots [1]. » Il faudra la secousse de la Réforme et la vue d'un danger immédiat pour ramener la théologie à une plus juste appréciation de l'état des esprits et de ses propres devoirs, et c'est en élargissant la méthode scolastique, sans rien abandonner de ses avantages, qu'au seizième et au dix-septième siècle les Cajétan, les Soto, les Suarez, les Arriaga, les Isambert, rendront à la théologie catholique sa vie et son activité.

Ce fut précisément à cette époque de décadence de la théologie et de la philosophie scolastique que reparut le génie de l'antiquité, exilé de Constantinople, recueilli par l'Italie et de là transmis à l'Europe. Le contraste

1. Saint Paul, *Ép. à Timothée*, I, c. 6, v. 4.

était trop frappant pour ne pas soulever contre la scolastique de dangereuses révoltes. La scolastique n'avait connu qu'une des facultés de l'homme, celle du raisonnement : elle en avait, il est vrai, expliqué et mis en jeu les plus délicats ressorts, elle les avait merveilleusement assouplis par un exercice infini; mais l'homme n'est pas seulement un être qui raisonne, c'est aussi un être sensible et passionné. Cette partie vivante et dramatique de l'homme, la Renaissance allait pouvoir la ressaisir chez les anciens. Aussi, pour les esprits jeunes, ardents, la scolastique, avec son dogmatisme étroit, son langage abstrait et sans âme, c'était le vieux monde qui devait s'écrouler; l'antiquité, au contraire, le monde nouveau et l'irrésistible séduction.

Cette première révélation de l'antiquité causa d'abord une sorte d'éblouissement et jeta dans bien des écarts. L'Italie surtout donna dans tous les excès qui flattaient ses tendances voluptueuses et sa mobile imagination. La philosophie, la poésie, les mœurs, furent païennes. Si la question de la Renaissance se fût ainsi posée, presque sous la forme d'une revanche inattendue du paganisme sur le christianisme, sa cause était sûrement perdue, et l'union de la scolastique avec le christianisme en eût été encore resserrée. Il fallait des esprits nés sous un ciel plus froid que celui de l'Italie, mieux équilibrés, plus maîtres d'eux-mêmes, pour rapprocher et fondre ce double élément de la civilisation moderne, l'antiquité et le christianisme, et assurer ainsi à la Renaissance ses légitimes résultats, en les limitant à leur objet propre. Ce sera là plus particulièrement l'œuvre entreprise et à un certain degré accomplie par les lettrés de France et d'Allemagne.

A vrai dire, sous des aspects différents, dans l'é-

tude de la morale et de la littérature de cette époque, comme dans celle de la théologie, nous retrouverons cette même lutte entre ces deux esprits contraires qui se disputent la société nouvelle. La formule générale de la question soulevée par la Renaissance pourrait être celle-ci : dans quelle mesure la pensée antique doit-elle servir à l'éducation de la pensée moderne? Or, pour la circonscrire en ne l'appliquant ici qu'à la théologie, on prévoit quels seront les termes du débat. Les dogmes et la morale chrétienne réservés et mis hors d'atteinte, est-il juste que la théologie scolastique se refuse aux besoins et aux exigences du siècle nouveau? qu'au lieu d'accepter des anciens, avec leur sens pratique, leur méthode, qui n'était si puissante que parce qu'elle était conforme à la nature de l'esprit humain, elle se renferme obstinément dans ses stériles spéculations, tissant toujours et sans relâche ces toiles d'araignées qui ferment l'entrée de la science sacrée et, pareilles à celles de la légende, se reforment à mesure qu'elles sont rompues?

Ramenée à ces termes, la question qui s'agitait entre la théologie scolastique et la Renaissance semblait facile à résoudre. Mais ce serait trop présumer de la sagesse des hommes que d'espérer d'eux cet esprit de conciliation qui cherche ce qui rapproche et non ce qui divise. D'un côté il y aura sans doute des résistances aveugles et d'opiniâtres préjugés ; de l'autre, il faut l'avouer, la Renaissance ne se montrera ni assez modérée dans les sacrifices qu'elle exigera de la scolastique, ni assez équitable pour les services passés, et elle-même ainsi donnera prise à ceux qui l'accusaient de cacher sous ses attaques contre la scolastique une arrière-pensée de révolte contre le christianisme Il est temps de

rechercher si Érasme, qui prévit si bien les dangers d'une situation difficile et complexe, mit toujours assez de prudence dans sa propre conduite pour montrer qu'il n'était pas impossible de les prévenir ou d'y échapper.

II

Nous pouvons étudier l'esprit général et la direction pratique de la méthode théologique d'Érasme dans deux ouvrages composés à un très-long intervalle l'un de l'autre. Le premier est la *Méthode pour parvenir à la vraie théologie*, qu'Érasme dédiait en 1515 au cardinal de Mayence, et qui, au rapport de Dorpius, faisait pleurer d'attendrissement un docteur de Louvain emprisonné jusqu'alors dans la scolastique ; l'autre est le *Prédicateur* ou *Ecclésiaste*, qu'il acheva dans les dernières années de sa vie.

Sans doute le mot lui-même de méthode pourrait ici paraître ambitieux, si l'on prétendait en faire le synonyme d'un procédé scientifique, reposant sur des principes rationnels et fixes. Il faut le prendre plutôt dans son sens familier, comme le terme qui exprime un ensemble de moyens pratiques propres à faciliter l'étude d'un certain ordre de connaissances. Érasme n'a en aucune façon la prétention d'avoir découvert un nouveau genre de dialectique, mais de ramener les théologiens vers celle des anciens. « Distribuer un tout en ses diverses parties, expliquer ce qui est caché par la définition, éclaircir les points obscurs par le développement, marquer les ambiguïtés d'abord et ensuite les résoudre, avoir enfin une règle sûre pour juger du vrai et du

faux, et pour marquer, les principes une fois posés, les conséquences qui en découlent [1] ; » cet art que Cicéron attribue à Servius n'appartient en propre à personne. C'est la dialectique, née de la nature même des choses, et qui existait avant le nom, parce qu'elle n'est au fond que le procédé nécessaire de l'esprit voulant de bonne foi parvenir à la vérité. Érasme a raison de se tenir à ces principes simples, et de se dégager des subtilités inutiles que la scolastique dans sa décadence avait laborieusement multipliées.

Or, dans la méthode d'Érasme, on peut, il nous semble, relever deux points où il combat avec avantage les scolastiques.

On sait tous les détours par lesquels Cicéron conduit le jeune Romain jusqu'à l'étude de l'éloquence elle-même : à son exemple, Érasme veut que l'on se prépare à l'étude directe de la théologie en amassant d'abord un riche fonds de connaissances générales, surtout en apprenant les langues latine et grecque, et, s'il se peut, la langue hébraïque. Comme Mélanchthon, il était choqué de la précipitation avec laquelle les jeunes gens terminaient leurs premières études pour courir aux bruyantes disputes des controverses théologiques. « Il nous naît, disait Cruciger, des théologiens comme des champignons. » A d'autres époques, selon le caprice du jour et l'objet présent de la faveur publique, de ces cultures hâtives et incomplètes il naîtra en foule des poëtes ou des journalistes qui mériteront le mot piquant et juste de Joseph Chénier : « Ils seront toujours enfants, parce qu'ils ne l'ont pas été assez longtemps. » C'est donc avec raison qu'Érasme demande à la scolastique de dé-

1. *Brutus*, cap. XLI.

pouiller à l'égard des premiers et nécessaires éléments de toute instruction solide ces airs de mépris, qui ne sont le plus souvent que l'hypocrisie de l'ignorance, et de donner à la théologie une marque de respect, en ne l'abordant qu'avec la maturité d'un esprit sérieux et exercé.

Mais le point capital de la méthode d'Érasme est la pressante recommandation, d'ailleurs si souvent renouvelée par lui, de chercher la science théologique à ses premières sources, l'Évangile et les Pères. L'étude directe des monuments originaux est un principe de critique aujourd'hui si incontestable, que le conseil d'Érasme risque de paraître d'une simplicité presque naïve : il était loin cependant d'être superflu. Le défaut de la théologie scolastique, sensible déjà à sa meilleure époque, et qui est dans l'abus d'une méthode trop exclusivement interprétative, n'avait fait que s'accuser plus vivement dans sa décadence. Non-seulement le livre sacré, mais encore les ouvrages des grands docteurs scolastiques du treizième siècle avaient fini par disparaître étouffés sous les couches tous les jours plus épaisses des gloses, des interprétations, des éclaircissements. Le commentaire tuait le texte [1]. Les seuls théologiens anglais n'avaient pas écrit moins de cent soixante commentaires du livre des *Sentences* de Pierre Lombard. Un docteur de théologie, parvenu à l'extrême vieillesse, avouait un jour à Érasme que, dans sa vie tout entière passée dans les *formalités*, les *quiddités*, les *relations*, il

1. Dans la préface des *Lettres choisies* de saint François de Sales (Techener, 1865), M. de Sacy raconte qu'il conserve chez lui *sans y toucher* un volume de six cents pages au moins, imprimé en caractères très-fins, et qui ne contient autre chose qu'une explication du *Pater*, « le plus long des commentaires sur la plus courte des prières. »

n'avait pas trouvé le temps de lire le texte seul de l'Évangile.

Érasme plaisante avec esprit et bon sens ceux qui vivent ainsi errant, pour ainsi dire, autour du seul livre inspiré de Dieu, sans l'ouvrir, et qui n'en connaissent le texte que morcelé et émietté dans les sommes et les index. « Ils ressemblent à l'homme qui n'a chez lui aucune pièce de ménage. A-t-il besoin d'un verre ou d'un plat, il court le chercher dans la maison du voisin. » « C'est avec raison, dit-il encore, que le sage nous avertit de boire l'eau de notre citerne [1]. »

Érasme, pour faciliter l'étude directe des livres saints, descend à des règles pratiques qui mériteraient encore d'être relevées. Le théologien, au lieu de se perdre dans les vaines subtilités de l'école, doit s'appliquer à la connaissance intime et vivante du Christ lui-même. Érasme veut qu'on pénètre l'Évangile dans toutes ses parties, qu'on se rende compte des figures, des métaphores, pour ne pas tomber dans les excès de l'interprétation judaïque et littérale. Il faut encore éclairer l'Écriture par l'histoire, connaître à fond les mœurs des Juifs, rechercher les rapports et les oppositions du Nouveau et de l'Ancien Testament, se mettre en garde contre l'abus des interprétations allégoriques, ne pas appliquer à tous ce qui n'est dit que de quelques-uns, ne pas s'emparer d'une citation séparée de ce qui la précède ou la suit, rapprocher enfin les textes pour les compléter l'un par l'autre. Si ces préceptes ne sont plus pour nous des nouveautés, ils n'en restent pas moins les principes

1. *Meth. ad ver. theol.* — Cf. les livres que le théologien donne à Gargantua pour l'instruire. « Il y fut plus de dix-huit ans et onze mois... il en devenait fou, niais, tout resveux et rassoté. » Rabelais, éd. Rathery, t. I, p. 61.

de toute critique sérieuse, et, en les rappelant, nous avons le droit de reconnaître chez Érasme l'un de ceux qui ont le plus utilement travaillé à l'éducation de l'esprit moderne.

On le comprend toutefois : après avoir ainsi replacé la théologie en face des livres saints eux-mêmes et renversé l'obstacle qui en masquait, pour ainsi dire, la vue directe, il était difficile de ne pas incliner, par esprit de réaction contre l'intolérance scolastique, vers le principe de l'interprétation libre et individuelle. C'est un écueil qu'Érasme n'évite pas et peut-être qu'il ne voit pas. Mais, dans la troisième partie de sa *Méthode*, il fait effort pour resserrer le domaine du dogme, et rendre à la liberté tout le terrain conquis sur la scolastique. Il voudrait s'en tenir au Symbole des apôtres, et abandonner le reste à la libre discussion, ne comprenant pas, dit-il, que, plus la foi s'affaiblit, plus on cherche à multiplier les articles du *Credo*. Il va même plus loin, et après avoir établi certaines distinctions entre les diverses parties des livres saints reconnus inspirés par l'Église, il attribue par exemple une plus grande autorité à l'*Évangile de saint Mathieu* qu'à l'*Apocalypse*, aux *Épîtres* de saint Paul aux Romains qu'à celles du même apôtre aux Corinthiens et aux Hébreux. C'était là s'engager dans une voie dangereuse, alarmer la foi en paraissant substituer sur des points fondamentaux son sentiment propre à celui de l'Église, et en définitive prêter à croire que la théologie scolastique était encore le plus ferme rempart de l'orthodoxie.

Les mêmes règles de direction théologique se retrouvent dans l'*Ecclésiaste*, appliquées à la prédication, trop mêlées toutefois à d'infinis détails qui apportent quelque confusion. Ce grand ouvrage, qu'il est impossible de

ne pas consulter pour l'histoire de la chaire chrétienne au seizième siècle, s'est visiblement ressenti de la fatigue où se trouvait Érasme, quand il l'acheva péniblement quelques mois avant sa mort. Il y a des longueurs et de fréquentes répétitions : c'est un vaste répertoire de faits curieux et de judicieux conseils, plutôt qu'une œuvre bien composée et qui laisse à l'esprit une impression d'unité, en le ramenant vers un petit nombre d'idées générales.

L'ouvrage est divisé en quatre livres. Le premier traite de la dignité du prédicateur évangélique et des vertus qui lui sont nécessaires. Dans le second et le troisième, Érasme trace un plan complet de rhétorique chrétienne. Le quatrième enfin n'est guère qu'un index des sentences et des passages de l'Écriture auxquels le prédicateur doit demander ses principales inspirations.

Nous ne pourrions considérer l'ouvrage d'Érasme dans son ensemble sans sortir des limites du sujet qui nous occupe. Érasme n'est pas seulement ici l'adversaire de la théologie scolastique, et le procès qu'il fait à la prédication est avant tout un procès moral. Dans un temps où trop souvent l'on entrait dans les ordres pour devenir comte ou duc, recevoir de gros revenus, marcher entouré d'une brillante escorte de cavaliers, entasser abbayes et évêchés, en donnant pour raison l'ardeur d'une charité qui voulait se dévouer à un plus grand nombre ; à une époque où l'on voyait aussi certains prêtres se faire les parasites des grands, présenter tête nue l'eau aux convives, servir tout le temps du repas, une serviette jetée sur les épaules, dresser pour leurs maîtres des faucons ou des chiens de chasse, que pouvait être l'éloquence chrétienne, quand la dignité

apostolique, où elle doit prendre sa source, était ainsi profanée et flétrie?

Mais si la théologie scolastique ne semblait pas directement en cause, elle ne pouvait non plus se dérober à tout reproche. Rien, il faut l'avouer, n'était plus stérile que son enseignement pour faire naître ou développer l'éloquence. Ce qui fait le prédicateur, c'est avant tout la science du cœur humain. La scolastique ne la connaissait pas. L'observation morale, l'analyse de nos passions, l'art de pénétrer les mobiles de nos actions et de poursuivre dans ses détours les ruses de la vanité et de l'égoïsme, tout cela tenait peu de place dans la théologie scolastique, où la logique régnait exclusivement. Que pouvait-elle d'ailleurs pour cette autre partie de l'éloquence, si approfondie par les anciens, l'expression de la pensée? Aussi qu'arrivait-il le plus souvent? Le prédicateur, obligé pour retenir les fidèles et s'en faire écouter de laisser au bas de la chaire les subtilités spéculatives de l'école, abaissait volontairement la parole chrétienne à des trivialités qui blessaient le goût et quelquefois la morale. Sur ce point et malgré ses préventions qui peuvent inspirer quelque défiance, Érasme est un témoin à consulter.

Ainsi, au commencement du seizième siècle, par un mélange incohérent et bizarre, la prédication portait tout à la fois l'empreinte de la scolastique, à laquelle elle n'avait pu entièrement échapper, et de l'antiquité païenne, dont elle s'était éprise : ajoutez ce goût de l'excentrique, cette tradition de familiarité réaliste qu'elle tenait des orateurs populaires du moyen âge. La division d'un sermon du temps donne une assez juste idée de ce singulier mélange d'éléments si contraires. « En premier lieu, disait un prédicateur, je vous exposerai une para-

bole de l'Évangile ; en second lieu, je vous proposerai une question théologique ; en troisième, je raconterai l'histoire de saint Christophore, et je terminerai par une histoire morale empruntée aux Romains. » D'autres cherchaient à frapper les yeux bien plus qu'à toucher les cœurs. Faisaient-ils parler une femme, ils imitaient les inflexions de sa voix, ils balbutiaient comme l'enfant ou le vieillard, ils contrefaisaient jusqu'au geste et au ton de l'ivresse [1]. Un prédicateur, représentant le Christ qui portait sa croix, courbait le dos, et commandait à l'assemblée de crier : *Crucifige! crucifige!* La religion se matérialisait. On ne pouvait nommer le diable sans peindre ses yeux enflammés, ses griffes crochues, ses dents de sanglier. Un moine tirait subitement de sa robe un crucifix couvert de sang, qu'il agitait sur l'assemblée. Un autre monte en chaire la corde au cou : il la serre, donne de la stupeur à son regard, tire la langue, et en même temps découvrant sa poitrine qu'il meurtrit de coups, il crie d'une voix étouffée : « *Miséricorde, Seigneur, miséricorde!* » On se laissait aller aux plus étranges imaginations ; on savait dans le détail ce que le Christ descendu aux enfers avait dit ou fait. Beaucoup cherchaient encore dans l'allusion contemporaine ou dans la peinture des ridicules de l'époque un succès facile et bruyant. C'étaient de continuelles sorties contre les plumes, les larges sandales, les longs éperons dont on garnissait les souliers, les corsets en forme de tuyaux comparés « à des chalumeaux dans lesquels soufflait le diable, » les robes à queue qu'à l'exemple des grandes dames les bourgeoises laissaient traîner et sur lesquelles, disait l'orateur, le diable était à cheval. De tels prédi-

1. *Ecclesiastes*, lib. III, passim.

cateurs étaient incapables de faire l'éducation religieuse et morale de leur auditoire. Aussi la parole de Dieu n'était pas moins profanée par la manière de l'écouter que par la manière de la donner. On interrompait l'orateur par des ricanements, quelquefois par des sifflets. Sa voix était couverte par le bruit des conversations particulières, auxquelles se mêlaient les cris des enfants et les aboiements des chiens. On n'avait guère plus de respect pour le prédicateur que « pour le charlatan qui vient poser sa table sur la place publique, et vendre le moyen de détacher les vêtements, ou de guérir le mal de dents, les yeux chassieux et la fièvre quarte [1]. » Mais la faute était à ceux qui provoquaient un pareil rapprochement. La scolastique n'avait rien fait pour débarrasser la chaire des souillures qui la déshonoraient : par impuissance ou dédain, elle n'essayait pas de relever la dignité de la prédication chrétienne, elle n'était pas éloignée de croire que la trivialité du langage et une certaine grossièreté de pensée doivent être excusées chez celui qui parle à la multitude [2].

La prédication chrétienne était donc moins encore une reprise à faire sur la scolastique, qui l'avait dédaignée, qu'une précieuse conquête à tenter au nom du goût et de la morale. C'est le but de l'*Ecclésiaste ;* et si, en élaguant les broussailles, nous parvenions à réunir les traits qui composent la figure principale, celle du prédicateur chrétien, nous verrions se détacher un type sérieusement élevé, qui tout à la fois rappelle l'orateur

1. *Eccl.*, lib. II. — 2. Trois conciles provinciaux de 1528 tenus en France interdirent aux prédicateurs de faire rire leur auditoire par des fables et contes burlesques, et de citer les poëtes et auteurs profanes. Le concile de Trente chercha aussi à corriger ces abus. V. sessio XXIV, *decretum de reformatione*, cap. IV.

de Cicéron et fait déjà pressentir le prédicateur de Fénelon ; et nous reconnaîtrions aussi qu'il y avait chez Érasme, dont on loue avec une préférence exclusive la grâce facile et la vive ironie, des parties plus hautes que l'on est trop porté à sacrifier.

Érasme s'applique d'abord à former l'âme du prédicateur, car c'est l'élévation de l'âme qui prépare et soutient le mieux celle de l'esprit. Comme l'artiste s'inspire de la beauté idéale, ainsi le vrai prédicateur se modèle sur le Christ lui-même. Son cœur est plein de droiture et de sainteté, sa voix n'est que l'écho d'une âme ardente, humble et courageuse. Comme le prêtre juif qui n'enterrait pas les morts et n'assistait pas aux funérailles, il ne se mêle pas au monde; il ne veut posséder ni palais, ni richesses, ni vêtements somptueux; il ne paraît pas dans les festins. Sans illusion sur la reconnaissance qu'il doit attendre des hommes, c'est pour Dieu qu'il les aime et qu'il les veut sauver. Envoyé du Christ et son fidèle ambassadeur, il ne change, n'ajoute, ne retranche rien aux paroles du Maître ; mais il n'a pas et ne veut pas d'autres armes que la parole. Il ira sans souci du danger personnel évangéliser les idolâtres, mais il ne mendiera pas sur les chemins, parce qu'il n'a pas lu dans l'Écriture que le Christ ou les apôtres aient mendié. Il parle librement aux peuples comme aux rois. Il croit qu'il est plus grand de convertir un pécheur que de ressusciter un mort. Sion est l'image de l'Église. Le prédicateur en est le gardien dévoué, toujours à son poste, toujours éveillé, pareil au chien qui ne se tait ni jour ni nuit et dont on n'achète pas le silence en lui jetant le premier morceau venu. Sa prédication est gratuite : il ne veut pas ressembler aux prêtres de l'ancienne loi, qui se nourrissaient de

la chair des victimes. Il étudie le caractère du peuple pour porter remède à ses défauts avec douceur et fermeté; il le défend contre l'esprit de schisme et d'hérésie, et aussi contre les ridicules superstitions et les cérémonies idolâtres auxquelles il s'abandonne si facilement. Il veut l'amener au culte intérieur, le seul vraiment digne de Dieu. Il se fait tout à tous, et n'a qu'une ambition, celle de conquérir des âmes au Christ[1].

Pour embrasser dans son étendue et sa hauteur un si glorieux apostolat, il faut au prédicateur, plus encore qu'au théologien, une science presque universelle. Aussi Érasme tient surtout à l'écarter de la théologie scolastique : il veut lui donner, non des armes de parade, mais des armes de combat. Les véritables maîtres de l'orateur sacré seront d'un côté les anciens, Cicéron, Démosthène, Sénèque, Plutarque, « qui mérite d'être appris par cœur mot à mot, » et de l'autre les Pères de l'Église; mais sa plus féconde inspiration viendra surtout de l'étude directe, personnelle et sans cesse renouvelée de l'Écriture. Érasme se rencontre avec Mélanchthon, qui veut aussi que le prédicateur évangélique étudie la philosophie et les lettres séculières « comme le sculpteur doit étudier la peinture.[2] » Aucune science ne reste en dehors du cercle tracé par Érasme. Le prédicateur connaîtra la jurisprudence, il effleurera même la géométrie, la physique, l'histoire naturelle, l'astrologie. Il saura les langues savantes, et devra aussi apprendre les langues vulgaires, et lire les auteurs qui passent pour y avoir le mieux écrit, « comme Dante et Pétrarque en italien. » Érasme même dépouille un instant ses préventions de lettré,

1. *Eccl.*, lib. I, passim.
2. *Ep.* Melancht.,131.

quand il ajoute : « La charité chrétienne ne regardera pas comme barbare une langue qui peut amener au Christ notre prochain. » Riche alors d'un fonds inépuisable de vertu et de science, le prédicateur paraîtra dans la chaire chrétienne et parlera d'abondance, sans la servitude d'un plan trop rigoureusement tracé, sans ce luxe de divisions scolastiques qui morcellent la pensée, partagent les forces de l'orateur et divisent sur trop de points l'attention de l'auditoire. Comme il ne cherche que le salut de ceux qu'il évangélise, et non sa propre gloire, il surveillera les impressions mobiles de l'assemblée, et saura ainsi donner à sa flexible parole le tour et l'accent qui conviendront le mieux[1].

Cette esquisse de l'orateur chrétien ne manque ni de grandeur ni de beauté morale; mais, on l'avouera, il faut quelque patience pour la dégager d'un ouvrage qui dans son ensemble ne compte pas moins de quatre cents pages in-folio, et auquel on appliquerait volontiers un mot de M. Nisard : « Les bonnes choses appartiennent à Érasme, et le fatras à son époque. » D'ailleurs le lien est visible entre l'*Ecclésiaste* et la *Méthode*. Les principes, les règles de direction pratique, le but enfin est le même : ramener la théologie des hauteurs ténébreuses où la scolastique l'avait égarée vers l'étude de ses vraies sources et l'observation directe de l'homme, qui a plus à apprendre au théologien et au prédicateur que Pierre Lombard, Scot et Aristote lui-même. Cette émancipation de la théologie, Érasme la veut prudente, pour qu'elle ne paraisse pas une menace contre le dogme chrétien. Le terrain, est bien choisi, et si Érasme sait s'y maintenir

1. *Eccl.*, lib. II, passim. — Cf. ce que dit Érasme sur l'éloquence du dominicain Jean Vitriarius. Ep. 435.

avec fermeté, il sera vraiment l'homme de la conciliation entre les deux courants opposés qui se heurtent au début du seizième siècle, l'esprit d'autorité que la scolastique pousse jusqu'à l'intolérance, et l'esprit de liberté que favorise la renaissance des lettres païennes, et que la Réforme va porter jusqu'à la révolte déclarée contre l'Église.

III

Érasme, au début de sa *Méthode*, se comparait « à ces statues de Mercure à plusieurs têtes, qui, placées dans les carrefours, indiquent au voyageur la route dans laquelle le dieu n'entre pas lui-même. » C'était parler trop modestement. Même en écartant ici les morceaux de polémique religieuse, et quelques dissertations détachées, dont la meilleure est celle qu'il envoyait à Colet sur la tristesse du Christ au jardin des oliviers, la partie purement théologique des œuvres d'Érasme reste encore considérable, et pourrait se partager en trois groupes distincts, ses *Commentaires* ou *Paraphrases* des psaumes, ses éditions et traductions des Pères grecs et latins, enfin l'ouvrage qui sera le principal point d'attaque de ses ennemis, l'édition gréco-latine du *Nouveau Testament*. Nous devons rechercher si Érasme, dans ces œuvres diverses, a toujours observé cette prudence qu'il recommande si expressément, et qui lui semble nécessaire pour combattre utilement la scolastique, sans alarmer la foi chrétienne, ou au contraire s'il n'a pas trop souvent paru s'éloigner des scolastiques pour se rapprocher, moins par calcul que par un penchant naturel, de Pélage et même d'Arius.

C'est dans les commentaires et les paraphrases des psaumes que les tendances trop libres de l'exégèse d'Érasme apparaissent le moins. Érasme, qui les composa aux époques les plus diverses de sa vie, depuis 1515 jusqu'en 1536, en avait fait comme un travail de repos et de prédilection, où il aimait à chercher l'oubli des controverses ardentes. Il les adresse à ses amis ou à ses patrons, comme des gages d'un affectueux ou reconnaissant souvenir. Il envoie à Béatus Rhenanus le commentaire du psaume *Beatus vir*, en lui disant : « Mitto Beatum Beato. » Tantôt Érasme ne prendra que la pensée saillante du psaume qu'il étudie, tantôt il suivra les mots eux-mêmes plus littéralement : c'est là la différence entre la paraphrase et le commentaire. L'opposition avec la méthode scolastique s'y marque surtout par l'attention que donne Érasme au côté historique du psaume, et par le soin avec lequel il distingue le sens allégorique de l'enseignement moral. Il estime que l'allégorie est un champ où l'imagination peut se donner libre carrière, et que l'erreur y est de peu d'importance; mais sa plus constante préoccupation est de tirer des paroles du texte une conclusion pratique qui serve à la conduite de la vie. Lui-même répète qu'il veut faire pour la théologie ce que Socrate a fait pour la philosophie, la forcer à redescendre sur terre, l'arracher aux questions d'une vaine curiosité où elle va se perdre sans profit pour les hommes ni pour elle-même.

Mais, pour combattre avec avantage la théologie scolastique, pour bien établir surtout que l'esprit chrétien, en quittant l'étroit sentier de la scolastique, entrerait, s'il lui plaisait, dans une voie plus libre et non moins sûre, il était nécessaire de rendre leur premier éclat aux grands monuments de l'antiquité chrétienne. Ce fut

la pensée qui inspira les travaux d'Érasme sur les Pères de l'Église. Saint Jérôme l'attira d'abord et ne cessa en aucun temps de le passionner. L'éloquence impétueuse du solitaire de Béthléem semblait encore atteindre le clergé du seizième siècle ; et, dans ces pages brûlantes, Érasme trouvait, avec l'écho de ses pensées, l'excuse de ses propres invectives. Il goûtait moins dans sa jeunesse l'admirable génie de saint Augustin. Il lui reprochait d'avoir préparé la scolastique par la curieuse subtilité de certaines définitions, et aussi d'avoir donné des armes à ceux qui au nom de la foi condamnaient l'étude du grec. Un jour il lui échappa d'écrire : « Une seule page d'Origène m'apprend plus de philosophie chrétienne que dix pages de saint Augustin [1]. » Dans la maturité de son âge, il fit mieux que de désavouer cette parole téméraire : il surveilla lui-même et corrigea l'édition complète des œuvres de saint Augustin, que Froben regrettait en mourant de laisser inachevée. Entre ces deux éditions capitales de saint Jérôme et de saint Augustin, se placent les travaux d'Érasme sur les Pères grecs, et les traductions qu'il donna de parties considérables de saint Jean Chrysostome, de saint Basile, de saint Athanase. Du côté des Pères grecs, sa préférence était pour saint Basile. Il écrivit la préface qui précède l'édition donnée par Froben en 1531, et traduisit lui-même plusieurs traités du grand docteur. Il déclarait que de tous les écrivains de cette époque, saint Basile était celui qui lui plaisait sans mélange : « Chrysostome a je ne sais quelle fâcheuse prolixité, Grégoire de Nazianze, de la recherche et de l'affectation ; rien n'offense chez saint Basile [2]. » C'est à lui qu'il

1. Ep. 15 mai 1518. — 2. Ep. 1197.

décerne le titre de « Démosthène chrétien, » et parlant des textes de l'Écriture que saint Basile mêle à ses discours, il dit ce mot que l'on a plus tard et très-heureusement appliqué à Bossuet : « Ce sont des diamants qui y semblent nés d'eux-mêmes plutôt qu'il ne paraissent cousus sur de la pourpre [1].» Érasme n'en donna pas moins une attention très-soutenue à l'édition de saint Jean Chrysostome qui parut en 1530 chez Froben, et pour laquelle il eut Germain de Brice et Simon Grynée comme collaborateurs [2].

Malgré le nombre considérable de ses travaux sur les Pères de l'Église, et dont la liste détaillée appartient à sa biographie, Érasme a rarement trouvé grâce auprès des éditeurs catholiques du XVIe et du XVIIe siècle [3]. Les moins irritables le renvoient avec dédain aux lettres humaines. Quelques-uns ont contre lui des paroles vraiment dures. Ainsi le cardinal du Perron : « Érasme, dit-il, s'est montré en presque toutes ses observations le plus impertinent auteur qui ait jamais mis la main sur les Pères; » et plus loin, à propos d'un ouvrage qu'Érasme hésite à attribuer à saint Jean Chrysostome : « Qui ne lui *crachera au visage*, s'écrie le cardinal, une des plus excellentes pièces de saint Chrysostome, etc. [4] » Il est certain que dans ses éditions d'auteurs sacrés et profanes, Érasme ne se défend pas d'une certaine pré-

1. Ep. 1215. — 2. Ep. 1150.

3. V. par exemple l'Origène de Pierre Daniel Huet, 1568; l'édition de saint Jérôme (Paris, 1643) de Marianus Victorius Martin, etc. — L'ensemble des travaux d'Érasme sur les Pères est bien présenté par M. Durand du Laur au tome II, ch. V. de son livre : *Érasme précurseur et initiateur de l'esprit moderne*.

4. *Réplique à la réponse du sérénissime roi de la Grande-Bretagne*, par l'Ill. et Rév. cardinal du Perron, arch. de Sens, p. 662.

cipitation qui rend ses erreurs assez fréquentes. Il s'accuse lui-même d'être comme travaillé d'une impatience de publicité, qui redouble à mesure que l'œuvre approche de sa fin, quand de la haute mer, dit-il, il commence à entrevoir le port. Le texte pourrait être mieux étudié, plus sûrement établi. L'engouement d'Érasme pour un manuscrit nouveau lui fait négliger des manuscrits d'une autorité supérieure ; il prononce trop légèrement sur l'authenticité d'un ouvrage par la couleur de son style, et voit un peu partout des gens « qui ont cousu leurs loques à la pourpre de ces grands hommes, et falsifié leur vin avec leur piquette ; » enfin, dans les passages obscurs ou d'une prise difficile, la patience l'abandonne, et il se jette bientôt dans des conjectures ou même des corrections de texte dont la hardiesse offenserait certainement la critique moderne. Érasme, ce semble, n'avait pas le tempérament du vrai éditeur. Celui-ci, né pour ce rôle secondaire, mais essentiel, reste toujours quelque peu l'homme d'un seul livre ; il finit par se croire le maître du lieu, en tout cas, le plus digne d'en faire les honneurs, et, comme ces serviteurs vieillis dans la maison, il dirait volontiers *nous* en parlant du grand écrivain et de lui-même. Une pente facile à l'intolérance et à l'irritation, c'est là peut-être le défaut qu'il n'évite pas toujours ; mais aussi quelle piété dans le culte ! quelle attention à défendre l'intégrité du texte, à réunir tout ce qui peut honorer celui dont il s'est constitué le servant fidèle ! Érasme le dit lui-même : il n'avait pas des amours exclusives, il n'était pas de ces esprits qui se livrent à un seul, s'y attachent et en épuisent l'étude. Ceci accordé, il ne faut pas oublier que si la critique a dépassé ces premiers travaux, c'est en en profitant, et que les fautes d'Érasme, trop souvent

relevées avec une amère sévérité, étaient bien compensées par les réels services qu'il rendait aux lettres sacrées.

Il serait moins facile sans doute de dissiper les trop justes défiances de l'esprit chrétien, qu'Érasme, il faut l'avouer, semble prendre plaisir à inquiéter, à effrayer même dans ses commentaires et ses notes. Mais ce sera dans l'édition gréco-latine du *Nouveau Testament* que nous étudierons mieux encore le caractère de l'exégèse d'Érasme. L'insistance de tous ses adversaires à porter leurs attaques de ce côté nous avertirait au besoin de l'importance de cet ouvrage.

L'entreprise même d'Érasme devait déjà soulever de violentes réclamations. Les scolastiques, préjugeant la décision du concile de Trente, ne reconnaissaient que le texte de la *Vulgate*, généralement attribué à saint Jérôme. Ils condamnaient d'avance toute autre version qui s'écartait de celle-là, même sur des points sans gravité. Ils prévoyaient que si le texte sacré venait à être librement débattu par les savants, si ensuite il était traduit en langue vulgaire, l'unité de la doctrine ne tarderait pas à en souffrir. De là cette opposition opiniâtre tout à la fois contre la renaissance des études grecques, dont la plus prochaine conséquence était l'examen de la *Vulgate* rapprochée des éditions grecques, et contre les traductions des livres sacrés en langue latine ou vulgaire [1]. Cette

1. Frédéric Furius, né dans le royaume de Valence, eut sur cette question même à Louvain une controverse curieuse avec un docteur de cette Université, Jean de Bononia, Sicilien, depuis chapelain de Charles-Quint. Il a rendu compte de cette controverse dans l'ouvrage intitulé : *Bononia, sive de libris sacris in vernaculam linguam convertendis libri duo* (Bâle, 1556). Le premier livre contient les arguments de Bononia ; le second, les siens propres.

crainte n'était pas toute chimérique. La Réforme, la révolte des paysans, et plus tard en France les guerres de religion montrèrent assez ce que peut devenir la parole du Christ, livrée à l'interprétation individuelle et aux passions de la multitude. Mais les scolastiques se faisaient tort par leurs exagérations, et irritaient par un air d'autorité tyrannique. On comprend qu'un esprit aussi indépendant que celui d'Érasme dût se refuser à leur reconnaître le droit de parler pour l'Église, et il en donnait la raison. « Autrefois, écrivait-il, le grand-prêtre seul entrait dans le saint des saints. Mais quand à la mort du Christ le voile du temple se fut déchiré, tous eurent accès jusqu'à la personne même du Christ, qui est vraiment le saint des saints et le sanctificateur de tous [1]. » C'était dire aux scolastiques qu'ils n'avaient pas le droit de cacher au peuple, sous les voiles d'une langue savante, la doctrine du Christ. Érasme sait les dangers que l'on redoute; mais « l'abeille, répond-il, ne se défend pas d'approcher des fleurs, parce que l'araignée vient aussi y sucer ses poisons [2]. » Aussi encourage-t-il les traductions en langue vulgaire qui en effet se multiplient rapidement dans la première moitié du XVIe siècle, et, ne pouvant lui-même entrer dans cette voie, il vient proposer à l'Europe savante une version qu'il dit plus fidèle que la *Vulgate*, qu'il a corrigée sur les plus anciennes éditions grecques et débarrassée des

1. S. *Math.* préface. — Sur les éditions dont Érasme s'est servi pour la traduction du Nouv. Test., v. la *Biblioth. Græc.*, de Fabricius (12 v. in 4° Hamb., 1791-1809), l. IV, c. VII.

2. De même Descartes : « Semblables aux abeilles et aux araignées qui travaillent sur les fleurs, les lecteurs, suivant la diversité de leur génie, ne cueillent sur les livres, les uns que le miel et les autres que le venin. » *Lett.* CXVIII.

solécismes et locutions vicieuses « qui ne peuvent en aucune manière honorer Dieu. »

Mais Érasme ne veut pas compromettre sa cause en la poussant à l'extrême. Quoiqu'il tienne avec fermeté pour la liberté que chacun a de traduire et de commenter l'Écriture, il ne laisse pas de protester de son respect pour la *Vulgate*, et de déclarer qu'il n'a aucun désir de voir son texte remplacer celui que l'Église avait consacré. Il ne se donne que pour un érudit curieux de réunir les diverses leçons qu'il a rencontrées dans de vieux manuscrits. « Je m'acquitte, dit-il plusieurs fois, des devoirs d'un scoliaste; que le lecteur juge. » Il n'est qu'un grammairien, si l'on veut, qui à l'occasion donne un tour plus classique à une phrase embarrassée, corrige une expression douteuse; traduit λόγος par *sermo* au lieu de *verbum*, ce qui ne peut blesser la plus sévère orthodoxie. S'il a mis des notes au bas des pages, où il parle un peu de tout, son dessein n'est pas d'inquiéter la foi; il ne veut que proposer avec simplicité ses doutes, pour qu'ils soient éclaircis par de plus savants que lui, et par son exemple il invite les théologiens à quitter les vaines querelles de mots pour entrer dans cette large voie de la philosophie chrétienne.

On ne saurait, il faut l'avouer, se présenter d'un air plus modeste, et il ne paraît pas que des hommes aussi sérieusement catholiques que Morus et Fisher aient interprété autrement les déclarations d'Érasme. Léon X, de son côté, lui envoyait deux brefs de félicitations [1] et le recommandait vivement à Henri VIII,

1. V. la lettre de Léon X (Ep. Erasmi, 80) à propos de la seconde édition du *Nouveau Testament*. L'éloge est sans réserve. On y lit par exemple : « La première édition qui paraissait si parfaite nous fait conjecturer ce que doit être la seconde, de quelle utilité elle sera à tous

comme un fils soumis de l'Église. Cependant il est difficile de s'en tenir à cette première impression, et une lecture plus suivie nous fera bientôt comprendre les susceptibilités et les défiances que cet ouvrage éveilla chez les âmes chrétiennes.

Il est difficile en effet de s'y tromper : l'exégèse d'Érasme n'est pas autre chose qu'un retour à cette méthode pélasgienne, dont plus tard Bacon et Bayle surtout feront un si grand usage, « cette méthode, dit Sainte-Beuve avec un vrai bonheur d'expression, d'attaque et de sape, qui va son train sous air d'érudition, » et que Jansénius définissait si bien, en disant « qu'elle consistait à produire les difficultés contre la foi sous forme de questions, et à insérer ce qui était soulevé là-dessus. [1] » Pour les procédés d'érudition taquine, les questions indiscrètes, les pointes hardies couvertes par de prudentes restrictions et d'habiles retraites, le *Nouveau Testament* d'Érasme fait déjà penser au *Dictionnaire philosophique* de Bayle [2]. Comme Bayle, Érasme prendra tous les tons, se fera catholique contre les protestants, protestant contre les catholiques, plaidera pour Arius, qu'il condamnera ensuite : à tout instant il sortira de l'arche, comme la colombe; mais en se ménageant une fenêtre pour y rentrer. Sans rechercher trop curieusement des intentions

ceux qui s'appliquent à la théologie, et quel bien elle procurera à l'orthodoxie. » Aussi le conseil suprême de l'Inquisition en Espagne, obligé d'approuver la lecture de la version d'Érasme, le fit en ces termes : « Version autorisée d'Érasme, auteur condamné. »

1. Port-Royal, t. II, p. 112 de l'ancienne édition.

2. On pourrait aussi noter des traits curieux de ressemblance entre Érasme et Lessing. Le livre des *Réhabilitations* (Rettungen) de Lessing a bien, comme le *Nouveau Testament* d'Érasme, ce caractère d'une critique souvent audacieuse qui se déguise sous des formes modestes et prudentes.

dont Érasme après tout n'a peut-être pas lui-même le dernier mot, on ne peut nier que l'on ne se trouve ainsi en présence d'un monument singulier, qui déroute la critique. On ne sait trop si l'on a affaire à un ami ou à un subtil adversaire, qui n'attaque pas en face, mais promène çà et là comme une pointe fine et aiguë, qu'il n'ose encore enfoncer davantage, mais qui, sans paraître à nu, blesse déjà.

Ce n'est plus seulement ici la scolastique qui est attaquée, bien qu'elle ne cesse à l'occasion d'être l'objet des plus vives critiques, jusqu'à être accusée de n'être qu'un art de théâtre, et d'avoir excité dans le monde par ses vaines querelles plus de tumultes que l'hérésie d'Arius. La foi elle-même est inquiétée, menacée dans ses plus intimes parties, dans ses droits les plus légitimes. De Maistre a dit ce mot paradoxal : « La superstition est un ouvrage avancé de la religion qu'il ne faut pas détruire, car il n'est pas bon que l'on puisse venir sans obstacle jusqu'au pied du mur. » La superstition est la plus fragile des défenses; mais ce qui est vrai, c'est qu'il est d'autres ouvrages avancés, que le fidèle ne doit pas renverser, sous peine de frayer la route aux ennemis. Telles sont, par exemple, les cérémonies et les ratiques. Or, relever avec insistance, comme le fait Érasme, l'élément humain qui s'y mêle, affaiblir l'autorité de ceux qui ont juridiction dans l'ordre spirituel, se refuser à voir la pensée supérieure qui justifie telle cérémonie du culte, telle pratique disciplinaire, et n'en saisir que le côté extérieur pour en faire le sujet de ses railleries, c'est troubler et refroidir la piété, apprendre aux âmes à se défier, insinuer à la raison, toujours prompte à recevoir les paroles qui la flattent, qu'elle est après tout le seul juge de sa foi.

Il y aurait de l'intérêt à suivre sur quelques points cette méthode, ou, si l'on veut, cette tactique d'Érasme. Ainsi il aimera, sorte de Montaigne théologien, à surprendre en faute les plus grands docteurs, à découvrir chez saint Irénée des traces d'hérésie, à rappeler que dans le dialogue contre les luciférien saint Jérome enseigne que le baptême ne peut être donné sans l'eucharistie : ici il insinuera que saint Pierre voulait relever la foi mosaïque ; là il doutera que la prépondérance du pape fût reconnue au temps de saint Jérome ; et s'il s'incline devant l'autorité du concile, c'est à la seule condition qu'il réunisse les caractères, difficiles à établir, d'une assemblée œcuménique, préparant ainsi à son insu l'argument capital des luthériens contre la légitimité du concile de Trente.

On pourrait répéter d'Érasme ce qu'on a dit avec esprit de Bayle. Il ne pénètre pas dans le sanctuaire du dogme, mais il va jusqu'au mur, il tourne autour, il en mesure la hauteur, il plante les échelles par où le rationalisme pénètrera dans la citadelle. Quelquefois il semble donner la main à la Réforme ; plus souvent il semblerait la tendre par-dessus deux siècles à l'école philosophique de Voltaire ; mais là il redouble de prudence, il pose la question, la laisse parfois sans réponse et finit invariablement par déclarer qu'il ne se sépare sur aucun point de l'enseignement de l'Église. Le mariage est-il un sacrement? On pourrait en douter, répondra Érasme. Pierre Lombard lui-même et d'autres théologiens l'ont nié ; mais l'Église a prononcé, il se soumet, et Lee le calomnie, quand il l'accuse d'enlever au mariage son caractère sacramentaire. « Il ne suffit pas à sa haine d'ameuter contre moi des hordes de théologiens et de moines, il me lance à la tête les maris et

les femmes [1]. » Pourquoi l'Église ne donnerait-elle pas certaines dispenses pour le divorce [2] ? Il existe dans l'Évangile un texte formel que nul ne peut effacer. Mais le pape Célestin avait cependant autorisé le divorce et il fut censuré pour cela par Innocent III. Les avis peuvent donc être partagés. Érasme cependant s'en rapportera à la sagesse de l'Église elle-même. La confession auriculaire était-elle instituée avant Grégoire? On pourrait en douter, puisque saint Chrysostome, dans sa quarante et unième *homélie*, dit que les péchés doivent être effacés par nos prières et nos aumônes, et qu'il ne fait pas mention de la confession. Elle n'avait lieu autrefois que pour des fautes graves et publiques : peut-être n'est-elle qu'une extension des consultations privées données par les évêques aux fidèles. Elle est devenue d'ailleurs aux mains des moines une arme de tyrannie, un moyen de troubler les consciences et de capter les héritages; mais Érasme se gardera bien de demander qu'elle soit supprimée ou rendue volontaire. Que faut-il penser du péché contre le Saint-Esprit, dont il est parlé dans saint Mathieu? Prétendre interpréter ce passage, c'est se perdre dans un labyrinthe, aussi bien que vouloir expliquer pourquoi le Fils ne sait pas le jour du jugement dernier, que le Père connaît seul. Et cela dit, Érasme passe avec prudence.

Nous verrons encore Érasme, jusque sur la question fondamentale du christianisme, la divinité du Christ, jeter des doutes et comme des nuages dans lesquels il se dérobe lui-même. Il est même difficile, malgré ses

1. *Erasmi responsio ad annotationem* CXIII *Ed. Lei adversus annotationes Erasmi in Acta apostolorum.*
2. *S. Math.*, c. 12, 19.

protestations, de ne pas reconnaître quelque affinité entre son esprit raisonneur, positif, et une doctrine qui, en niant l'unité de substance dans les trois personnes divines, et supprimant ainsi le côté surnaturel du Christ, a toujours séduit le rationalisme [1]. A propos du texte : *Dominus meus et Deus meus* [2] : « C'est le seul passage, dit Érasme, dans lequel l'évangéliste donne ouvertement au Christ le nom de Dieu. » « Il est rare, remarque-t-il encore, que dans les lettres apostoliques le nom de Dieu soit attribué au Christ et au Saint-Esprit. Saint Pierre, dans les *Actes*, appelle le Christ un homme approuvé de Dieu ; saint Paul, devant les Athéniens, le nomme de même. Dans le Symbole des apôtres, le nom de Dieu n'est donné ni au Fils ni au Saint-Esprit. Sans doute il ne faut pas tout dire à tous et en tout temps [3]. » La raison alléguée ici par Érasme pour expliquer le prétendu silence des apôtres sur un point de doctrine si essentiel pouvait paraître assez faible pour ressembler à une précaution de langage. Il va plus loin ; il lui

1. Sur l'arianisme d'Érasme on peut consulter Bellarmin dans la préface aux livres sur le Christ ; Possevin, dans ses livres sur les athéismes des hérétiques et dans celui de *l'Appel des nouveaux ariens à Érasme*.

2. Saint Jean, c. 20, note 12.

3. V. Nov. Testam., p. 417, 610, 930.— Mais il est au moins singulier qu'Érasme ne rappelle pas ici le plus explicite des textes de la Sainte-Écriture, et qui est celui de saint Jean au ch. I de son Évangile : « Dans le principe était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, *et le Verbe était Dieu*. » — Saint Paul de même, au ch. II de l'épître aux Philippiens : « Ayez en vous les dispositions de Jésus-Christ qui, ayant *la forme de Dieu*, n'a point cru que ce fût une usurpation pour lui d'être égal à Dieu, mais qui s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'esclave et la ressemblance aux hommes, étant reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui au dehors. » *La forme de Dieu*, c'est l'être, la nature de Dieu. Toutes les pages de l'Évangile supposent et annoncent en même temps le mystère de l'Incarnation.

échappe de dire : « Je ne patronne pas les ariens; mais, si je déteste leur impiété, j'admire leur doctrine [1]; » et à propos du *te solum verum Deum* de saint Jean, il ajoute cette note relevée par Lee : « Ce passage entre tous les autres a fourni aux ariens l'occasion de leur erreur. Ils ont dit que le Père seul était vraiment et proprement Dieu, estimant peut-être, ce que nos théologiens accordent, qu'il est le seul principe de la Divinité. » Érasme récuse même les deux textes tirés de saint Jean et que l'on oppose aux ariens. Le premier est celui-ci : « Ils sont trois qui rendent témoignage au ciel, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; » Érasme déclare n'avoir pas trouvé dans l'édition grecque ces trois derniers mots, et Lee lui reproche d'avoir fait cette dangereuse révélation. Le second texte : « Mon Père et moi nous sommes, un » ne suffirait pas à fermer la bouche aux ariens. Ils répondent que le mot *un* peut ne pas s'entendre de l'unité d'essence et appuyer leur opinion sur d'autres textes du même évangéliste. Mais après s'être avancé jusque-là, après avoir donné toutes les raisons qui paraissent justifier l'arianisme, Érasme revient vite, on peut le croire, à son propos ordinaire, à son refrain, et déclare qu'il ne croit sur cet article de foi rien de plus, rien de moins que l'Église catholique. « Quelle est ta foi? disait le diable à un mourant. — Je crois, répondit celui-ci, ce que croit l'Église — Et l'Église, que croit-elle? — Ce que je crois. » Érasme cite ce mot et se l'applique. La critique n'est pas ici moins embarrassée que le diable lui-même. Érasme cherche-t-il le repos dans cette *ignorance chrétienne* où se réfugie la foi de Bossuet? N'est-il qu'un sceptique prudent, un incrédule honteux, qui

1. *Prop.* 23 *ad Titum*, II.

n'ose se découvrir? ou mieux, l'un de ces raisonneurs, plus curieux de contredire et d'ébranler que de renverser?

Mais ce qui ne saurait plus nous surprendre, ce sont les jugements contradictoires que dut subir la religion d'Érasme. Chacun dans quelque mesure pouvait croire qu'il lui appartenait. Il avait fait des déclarations de foi assez nombreuses et assez explicites pour que les catholiques le comptassent encore dans leurs rangs et couvrissent même, s'ils l'eussent voulu, de quelque indulgence les curiosités téméraires, les vœux de réforme et les révélations compromettantes que laissait échapper ce trop libre esprit. Les luthériens, de leur côté, avaient le droit de relever chez Érasme une certaine communauté de vues sur plusieurs points importants de la discipline ecclésiastique et de la morale religieuse. N'avait-il pas avant Luther censuré les mœurs du clergé, des moines, de la cour romaine elle-même? N'avait-il pas condamné le commerce des indulgences; provoqué le pouvoir civil à restreindre dans de justes limites la juridiction ecclésiastique; réclamé pour le culte une gravité plus sérieuse, et insinué que cette attache aux formes extérieures de la religion n'était que l'opiniâtre résistance de l'esprit judaïque, la lutte toujours renaissante de Pierre et de Paul? S'il avait abandonné la Réforme, n'était-ce pas par amour de son repos, par timidité, par crainte de la colère des princes, peut-être par une secrète jalousie contre Luther, qui avait saisi le premier rang? De leur côté les déistes, que l'on appelait ariens dans ce siècle théologique, disputaient Érasme aux catholiques comme aux protestants, et ils mettaient avec quelque vraisemblance sur la dureté des temps la faute des restrictions et des équivoques par lesquelles

Érasme cherchait à dérouter le lecteur et à prévenir des accusations trop directes. Mais Érasme, en ne faisant au surnaturel que la stricte part qu'il eût été imprudent de lui refuser, en évitant avec un soin égal de s'engager tout entier dans le camp des catholiques ou dans celui des réformés, ne donnait-il pas à entendre que la vérité complète n'existait d'aucun côté, et que la religion, au lieu de s'enfermer dans son intolérance dogmatique, devait reculer ses frontières et donner droit de cité à tous ceux qui, dans des communions opposées ou même sans autre lumière que celle de la conscience, s'accordaient à proclamer les grandes vérités morales? Quand Érasme avait énoncé cette proposition censurée par la Faculté de Paris : « Celui qui pratique une fausse religion est plus rapproché de la vraie que celui qui ne croit pas à Dieu; » n'était-ce pas l'expression prudente de la pensée fondamentale du rationalisme, formulée par Bayle deux siècles plus tard : « Tout homme qui use honnêtement de sa raison est orthodoxe à l'égard de Dieu? »

Tenir ainsi par quelque côté à tous les partis, c'est en définitive n'appartenir à aucun. Mais, pour faire respecter son isolement, il ne suffit pas d'être en dehors des partis, il faut être au-dessus; il ne faut pas surtout que la modération et la prudence du langage puissent sembler n'être que la forme du doute ou l'expression de la timidité. C'est par là, on doit le reconnaître, qu'Érasme, dans la lutte engagée contre la théologie scolastique, donnait prise à bien des défiances. Il avait signalé avec une pénétrante sagacité les vices de la méthode scolastique; il avait demandé avec raison qu'une plus large part fût faite aux études générales, que la théologie sortît enfin du cercle plus étroit tous les jours de ses questions

puériles et vaines, et fût ramenée aux sources vivifiantes de l'Évangile et des Pères ; il avait proposé à l'éloquence chrétienne un plus digne idéal de ses efforts que cette popularité vulgaire qu'elle n'obtenait qu'en s'abaissant elle-même. Cependant il affaiblit l'utile effet de ses conseils par la manière dont il les mit en pratique, et beaucoup d'esprits honnêtes, justement soucieux des intérêts religieux, purent croire que la théologie scolastique, avec le lourd appareil de ses formes pédantesques, était après tout un plus ferme appui pour la foi que cette exégèse d'Érasme, d'un tour plus libre, d'un aspect plus séduisant, mais qui déroutait par sa marche capricieuse, qui se plaisait à souligner les passages obscurs sans les expliquer, à soulever les doutes sans les dissiper, et ne cessait enfin d'inquiéter, par les intentions perfides qu'il était presque aussi difficile de ne pas entrevoir que de démasquer.

CHAPITRE II

ÉRASME ET LA RÉFORME.

I. Érasme avant la Réforme. — Des causes qu'il assigne au succès de Luther. — Érasme voit dans la Réforme un mouvement favorable à la Renaissance. — Des oppositions de caractère entre Érasme et Luther. — Rupture complète en 1524. — II. Du principe et de la doctrine de Luther. — Érasme n'accepte ni l'un ni l'autre. — Conflit d'Érasme et de Luther à propos du libre arbitre. — Conséquences du débat. — Érasme et Luther jugés par les théologiens allemands. — III. Érasme adversaire déclaré de la Réforme. — Il croit que le progrès de la Renaissance a été arrêté par la Réforme. — Plan de conciliation entre les deux partis esquissé par Érasme.

« Presque toutes les grandes époques historiques, a dit M. Guizot, ont été vouées à une question, sinon exclusive, du moins dominante dans les événements comme dans les esprits, et autour de laquelle venaient se concentrer les dissentiments et les efforts. Dans le seizième siècle, la question de l'unité ou de la réforme religieuse ; dans le dix-septième, la question de la monarchie pure, conquérante au dehors, administrative au dedans ; dans le dix-huitième, la question de la liberté philosophique et politique [1]. »

Une étude sur Érasme paraîtrait sans doute incomplète, s'il n'était donné une attention particulière au rôle qu'il joua, peut-être malgré lui, dans la crise reli-

1. *Méditations sur la religion chrétienne*, 3e série, préface.

gieuse du seizième siècle. Si plusieurs fois nous avons dû toucher cette question, il n'est pas moins nécessaire d'en rapprocher les divers éléments dans une vue d'ensemble, pour justifier nos conclusions et leur donner plus de netteté. La scolastique et la Réforme sont d'ailleurs les deux termes opposés entre lesquels est contenu le rôle théologique d'Érasme. Il combat l'une sans aller jusqu'à l'autre ; et même, si quelque temps la haine de la scolastique semble l'incliner vers la Réforme, il ne tarde pas, on le sait, à prendre en défiance cette alliée suspecte, il s'en sépare avec éclat, et renvoie Luther à la scolastique, qui l'a nourri et élevé, presque disposé à ne plus voir dans la science de la Réforme qu'une scolastique d'un nouveau genre, et non moins menaçante que la première pour le progrès des bonnes lettres.

Nous savons cependant les jugements contradictoires que le rôle d'Érasme en face de la Réforme a provoqués jusque de nos jours. Dans une vieille estampe, on voit Luther et Hutten porter l'arche, et Érasme, comme un autre David, les précéder, en dansant de toutes ses forces. D'accord avec cette ancienne gravure, beaucoup font d'Érasme un luthérien avant Luther, et, comme dit Bayle, le Jean-Baptiste de Luther. Le dernier critique d'Érasme en Allemagne, un pasteur protestant, M. Stichart, ne soutient pas une autre thèse, ce qu'il fait d'ailleurs sans prendre d'autre peine que de découper dans les œuvres d'Érasme d'interminables citations [1]. Même après sa séparation ouverte, on le retient dans le groupe des réformés allemands, comme dans son vrai milieu, sans voir autre chose dans ses dé-

1. F. O. Stichart. *Erasmus von Rotterdam, seine Stellung zu der Kirche und zu den Kirchlichen Bewegungen seiner Zeit* (Leipsig, 1870), In-8°.

clarations positives que les défaillances d'une âme timide ou les précautions d'un homme qui n'ose rompre avec les puissances. Il semble que la Faculté théologique de Paris n'ait pas estimé elle-même que les différences d'Érasme avec Luther fussent assez saillantes pour que la responsabilité de l'un et de l'autre dans le mouvement de la Réforme eût besoin d'être définie avec rigueur. Aussi les censures dont elle frappa les ouvrages d'Érasme portent l'empreinte des colères de Béda plus qu'elles n'ont le caractère d'impartialité que doit revêtir toute sentence doctrinale. C'était, par exemple, dépasser la vérité que de signaler à Paul III, parmi les causes de la corruption des mœurs, l'habitude de faire lire dans les classes les *Colloques* d'Érasme. Mais si beaucoup faussent l'attitude d'Érasme, en le renvoyant aux luthériens qui souvent le repoussent à leur tour, d'autres juges, de l'école un peu naïve des Richard de Beaulieu et des La Bizardière, opposent un Érasme d'une dévotion tendre et d'une édifiante orthodoxie, qui fait plus d'honneur à leur pieuse charité qu'à leur sagacité critique. Il est donc nécessaire, pour se tenir en garde contre tout entraînement d'un côté comme de l'autre, de bien distinguer le rôle d'Érasme avant la Réforme, pendant la crise et après. Il y a là trois phases et comme trois actes distincts, qu'il importe de marquer par quelques traits précis.

I

Tout d'abord, est-il juste de regarder Érasme comme le précurseur, le *Jean-Baptiste* de Luther; ou du moins dans quelle mesure et sous quelles réserves ce jugement peut-il être accepté? Si l'on met au nombre des

précurseurs de la Réforme tous ceux qui ont dénoncé la corruption du clergé, raillé la paresse des moines, demandé la réforme de la discipline ecclésiastique, signalé l'abus des pratiques extérieures, ce ne sera pas seulement Érasme qu'il faudra citer, ce ne seront pas même Savonarole, Pic de la Mirandole et ce Jean Laillier qui présentait à la Faculté de Paris en 1485 des thèses si hardies; ce seront aussi les Gerson, les Pierre d'Ailly, les Clémengis qui, dans les conciles du quinzième siècle, assemblés pour mettre fin au schisme d'Occident, découvraient les maux de l'Église avec une pieuse témérité. Bossuet, au début de l'*Histoire des variations*, reconnaît la légitimité de ces vœux de la chrétienté toujours renouvelés et toujours trompés. A s'en tenir à des rapports superficiels, à des rencontres de détail, on pourrait aussi bien remonter plus haut, et faire dater du moyen âge le plus reculé la naissance de la Réforme. On l'a en effet remarqué avec raison : grâce aux luttes qui déjà divisaient l'Église et le pouvoir laïque, grâce aussi au mépris que la poésie populaire rencontrait auprès des savants, les trouvères avaient pu lancer impunément contre l'Église leurs sirventes moqueurs et, en évitant de passer trop près du dogme, ils n'étaient guère inquiétés [1]. Que ces libres satires aient indirectement préparé la Réforme en ébranlant chez les peuples le respect de l'Église, on peut l'admettre; mais la Réforme eut des causes multiples et plus profondes. Celle-ci ne fut jamais que secondaire. Ces lieux communs de médisance traditionnelle eussent été par eux-mêmes aussi impuissants à provoquer la Réforme que la querelle des indulgences n'eût, à elle seule, suffi à la

1. Lenient. *La satire en France au moyen âge*, ch. III.

faire réussir. Il faut chercher autre part les causes vraies de la Réforme : d'abord, dans cette inquiétude naturelle de l'esprit humain, qu'un indomptable besoin d'indépendance agite sans cesse et trompe si souvent, et aussi dans l'opposition séculaire des deux races, latine et germanique, dans les luttes avant tout politiques de l'Allemagne contre l'Italie, qui commencent avec la querelle des investitures et se continuent, pendant le règne des Hohenstauffen, sous des prétextes différents. L'esprit nouveau de la Réforme ne fut si puissant en Allemagne que par son étroite alliance avec le vieil esprit gibelin [1].

Parler ainsi, c'est, nous le savons, restreindre d'avance le rôle d'Érasme dans l'histoire de la Réforme. On ne peut cependant s'y tromper. Il ne souhaita nullement, il ne prévit en aucune façon un mouvement auquel il ne sut assigner que les causes les plus superficielles. S'il est possible, en pressant ses expressions, surtout en les isolant de ce qui en atténue souvent la portée, de recomposer à peu de frais un luthérien avant Luther, il est tout aussi aisé d'opposer textes contre textes et de présenter un Érasme sincèrement catholique. Mais c'est surtout dans l'étude de ces esprits mobiles et prompts à se dérober qu'il est nécessaire de moins s'attacher à la lettre d'un texte qu'à une impression d'ensemble. Aussi, sans disputer sur des paroles dont il est facile d'user dans des vues opposées, efforçons-nous de découvrir et, s'il est possible, de fixer l'état d'esprit d'Érasme dans les années qui précèdent l'explosion de la Réforme. Nous

1. M. Heinrich, dans son histoire de la *Littérature allemande*, t. I, p. 428, a fort bien expliqué les causes politiques et religieuses qui firent la force de Luther et son succès.

comprendrons mieux alors sa conduite à l'égard de Luther, son embarras, ses scrupules, et enfin sa rupture ouverte.

Érasme est un lettré ; c'est là son fond naturel et vrai, sa première tendance toujours subsistante sous les transformations que lui impose le milieu social dans lequel il vit. Il avait connu l'antiquité, il était sous le charme. Ce goût des lettres antiques, vif jusqu'à la passion, lui avait inspiré une violente répulsion pour la théologie scolastique. Déjà dans sa jeunesse, quand, au couvent de Stein ou au collége de Montaigu, il retombait d'une page de Cicéron ou de Lucien dans les froides subtilités de Duns Scot ou d'Occam, il lui semblait, pensait-il, qu'il n'avait entrevu la lumière, comme Eurydice, que pour retomber aussitôt dans les ténèbres de l'enfer scolastique. On comprend qu'il dut accueillir avec joie tout ce qui semblait favoriser ces *bonnes lettres* dont le prestige l'éblouissait. Ce furent les espérances qu'éveillèrent en lui les premières déclarations de Luther, et, si l'on peut dire, les premiers frémissements de la Réforme. « Je ne sais comment cela s'est fait, écrivait-il alors à J. Jonas ; mais il est certain que ceux qui se sont déclarés les premiers contre Luther étaient aussi les ennemis des bonnes lettres, et, par conséquent, les hommes qui les cultivaient ont craint en le combattant de se nuire à eux-mêmes. »

Cet affranchissement de l'esprit n'était pas la seule cause qui devait incliner Érasme vers la Réforme : sa haine des moines y trouvait aussi une sensible satisfaction. Les moines personnifiaient à ses yeux l'ignorance hautaine, le règne du pharisaïsme substitué au joug plein de douceur du Christ. Comment ne pas accepter, même au prix de quelque intempérance de langage, l'alliance

de Luther dans la lutte engagée contre deux sortes d'ennemis également dangereux, les scolastiques et les moines, les uns qui étouffaient la liberté de l'esprit dans les lacets de leur sophistique, les autres qui enchaînaient la conscience dans les liens de pratiques vaines et superstitieuses?

Cependant, même dans les années qui précèdent la bulle de Léon X, rien ne serait moins exact que de confondre Luther avec Érasme. Érasme est déjà ce qu'il restera toujours, un catholique tiède, nullement porté vers les délicatesses de la perfection chrétienne, étranger à ces tendresses mystiques dans lesquelles se perdait Luther, peu curieux d'approfondir les dogmes et les mystères, moraliste plutôt que théologien, acceptant l'autorité de la foi, mais préférant celle de la raison. C'est déjà, si l'on veut, l'esprit laïque et frondeur, mais nullement l'esprit sombre et logique de l'hérésiarque. La Réforme, telle que l'eût entendue Érasme, ne pouvait aboutir à une révolution, puisqu'elle n'eût touché en définitive ni au dogme ni à l'autorité de l'Église. Sa vive satire n'avait-elle pas d'ailleurs, en dehors du dogme, une vaste carrière où elle pouvait se déployer librement? L'Église avait à peu près de tout temps toléré la satire qui ne s'adressait qu'à l'élément humain et variable de son institution, la discipline : elle reconnaissait elle-même les abus qui s'y étaient glissés; mais on les lui avait si souvent reprochés qu'elle avait fini par ne plus écouter que d'une oreille distraite. Érasme ne sort guère de ce terrain vague abandonné à la médisance humaine, et si, en lisant celles de ses œuvres qui précèdent la venue de Luther, on ne veut pas s'en tenir à quelque citation isolée, on ne découvrira rien qui justifie ce nom de précurseur de la Réforme que lui ont valu des analo-

gies superficielles sur des points secondaires. Quand on lui adressait le mot souvent répété : « Il a pondu l'œuf que Luther a couvé, » il n'avait pas tort de répliquer qu'il ne reconnaissait plus les petits qui devaient la vie à cette étrange incubation. En parlant ainsi, Érasme était sincère, et son exégèse, nous l'avons vu, nous conduirait plutôt au rationalisme, en passant par-dessus le protestantisme luthérien.

On peut dire qu'Érasme, non sans mêler déjà certaines restrictions, demeure favorable à Luther jusqu'à la publication de la *Captivité de Babylone* (1520), dans laquelle celui-ci marquait sa séparation définitive, non-seulement en rejetant absolument les indulgences et l'autorité du pape, mais encore en ne reconnaissant plus que trois sacrements, le baptême, la pénitence et l'eucharistie. Jusqu'au livre de la *Captivité*, la conduite de Luther avait été assez *spécieuse*, selon le mot de Bossuet, pour tromper Érasme, et un annaliste catholique, le chartreux Surius, a lui-même écrit que Luther parut d'abord à la plupart des hommes graves et érudits animé d'un zèle vraiment chrétien pour la réformation de l'Église. Érasme n'avait nullement pressenti que la querelle des indulgences fût ce *coup de tonnerre* que Budé avait annoncé dans une page prophétique : il n'y avait vu qu'une suite de la guerre opiniâtre de l'ignorance contre la lumière. Il le répète souvent dans sa correspondance, même après 1520 : « Le principe, la cause de toute cette tragédie est l'irrémédiable haine contre les langues et les bonnes lettres. Le théâtre change tour à tour, on varie les acteurs et les masques : au fond, c'est toujours la même pièce [1]. » Ainsi, au dé-

1. Ep. 547.

but même de la crise, Érasme prend déjà le rôle qui convient à son caractère. Les questions qui commencent à se débattre intéressent sa curiosité, sans la passionner. Il voit dans Luther un contre-poids utile à la tyrannie scolastique, et si d'abord il se montre disposé à le soutenir, d'ailleurs sans empressement ni chaleur, c'est beaucoup moins par un goût réel pour lui que par éloignement pour ceux qui le combattent.

Une lettre d'Érasme, écrite de Louvain le 1er novembre 1519, marque bien, il nous semble, l'état de son esprit : « Je ne dispute pas présentement sur les articles que l'on oppose à Luther; je ne parle que de l'occasion et de la manière dont on les oppose. Luther a osé jeter des doutes sur les indulgences, mais d'autres avant lui les avaient affirmées avec trop d'impudence ; il a osé parler sans modération de l'autorité pontificale, mais certains théologiens, et parmi eux Alvare, Sylvestre et le cardinal de Saint-Sixte avaient eux aussi écrit sur ce sujet sans modération. Il a osé mépriser les décrets de saint Thomas, mais les Dominicains les préfèrent presque à l'Évangile. Il a osé secouer quelques scrupules en matière de confession, mais les moines ne cessent d'enlacer avec la confession les consciences des hommes. Il a osé négliger en partie les décrets scolastiques, mais les scolastiques leur accordent trop, et n'en sont pas moins en désaccord les uns avec les autres, abrogeant les anciens décrets pour y substituer tout ce qu'ils innovent. La piété souffrait de ne plus entendre parler dans les écoles de la doctrine évangélique, de ne plus même entendre parler du Christ dans les assemblées des fidèles, mais de la puissance pontificale et des opinions des modernes. Voilà ceux, à mon avis, auxquels il faut imputer les intempérances de Luther. »

Aussi la rupture définitive de Luther avec l'Église redouble les irrésolutions d'Érasme. Mécontent de tous, il blâme les violences de Luther comme la bulle du pape, il engage Luther à se soumettre aux décisions des Universités et de la cour romaine, et en même temps il donne à l'électeur de Saxe le conseil de ne pas le livrer à ses ennemis [1]; il affecte longtemps de répéter qu'il n'y a que des malentendus faciles à dissiper, qu'il faut laisser le soin de cette conciliation aux hommes modérés des deux partis, qu'il importe surtout d'éloigner de ce calme aréopage la foule qui y mêlerait des passions irritantes; mais il se dérobe à l'honneur d'être ce conciliateur, et se défend d'aspirer à un rôle qui demanderait un loisir et une science qu'il n'a pas. Il proteste qu'il ne sortira jamais de l'Église catholique, et quand il répond aux lettres de Luther, il laisse échapper des mots qui semblent la promesse d'une prochaine déclaration ouvertement favorable à la Réforme. Autour d'Érasme s'empressent alors tous les partis. Le même courrier pouvait lui apporter les hommages de Luther et de Mélanchthon, et quelque nouveau bref du pape le félicitant de son attachement à l'Église. Son immense correspondance s'étend de tous côtés; sa plume habile sait se plier aux nécessités multiples d'une situation aussi délicate. Érasme a plus que personne cette courtoisie épistolaire qui flatte et donne à espérer, mais au fond n'engage pas.

On peut croire cependant qu'Érasme ne ressentit jamais pour Luther, même à la première heure, un goût réel.

1. Lingard fausse complétement le rôle d'Érasme en le représentant comme un agent de la Réforme naissante. « Après que Luther eut brûlé la bulle, dit-il, Érasme fut employé à sonder et à *travailler* les conseillers de l'empereur. » *Hist. d'Angleterre*, ch. III.

L'opposition profonde de leur caractère et de leur esprit ne pouvait même que s'accuser plus vivement, à mesure que se développait la Réforme. C'est la vraie cause du conflit qui va éclater.

Luther, en effet, passionné, excessif en tout, c'est le prophète avec ses ravissements, l'oracle avec ses inégalités, ses obscurités mystérieuses. Ceux qui paraissent douter de sa mission, il les menace de prier contre eux. « Mes prières ne sont pas un foudre de Salmonée, ni un vain murmure dans l'air : on n'arrête pas ainsi la voix de Luther. » Jamais un doute sérieux de lui-même ne prit racine dans cet esprit absolu : il avait l'intempérance de l'orgueil sans les petitesses de la vanité. Il écrivait : « J'ai le pape en tête, j'ai en dos les sacramentaires et les anabaptistes; mais je marcherai moi seul contre tous; » ou encore : « J'entends que ma doctrine ne soit jugée par personne, pas même par les anges réunis. » Ce ton de maître était naturel à Luther : ses disciples n'osaient le contredire, ils se courbaient dociles sous le glaive enflammé de sa parole. Les plus violents contrastes se heurtent dans cette âme puissante, impétueuse, inégale. Jamais embarrassé de ses plus étranges paradoxes, la contradiction l'irrite, et, loin de le ramener à des sentiments plus modérés, le jette aux extrêmes conclusions de ses principes. Lui qui réclame contre la cour romaine la pleine indépendance de sa foi ne souffre autour de lui aucune vue particulière qui paraisse contraire aux siennes propres. Sur les ruines de l'orthodoxie catholique il relève une autre orthodoxie plus intolérante, plus jalouse, qui refuse avec hauteur l'exercice de cette liberté au nom de laquelle il l'a établie. Il ordonne de demander à Munzer qui lui a donné la charge d'enseigner. « Dans les matières de la théologie, dit

Mélanchthon lui-même avec une tristesse résignée, je suis l'âne portant les mystères.» Que l'on étudie cette âme étrange par les côtés que l'on voudra, qu'on la suive dans ses luttes ardentes, qu'on la pénètre dans les parties intimes de sa vie privée, partout on retrouvera le contraste : cet homme aux formes lourdes, au col ramassé, qui semble l'esclave d'un tempérament où la chair et le sang dominent, qui jette avec un rire grossier les plus vils outrages à la tête du pape ou du roi d'Angleterre, connaît les ravissements de Pathmos, les tendresses de la contemplation, se perd dans les rêveries d'une piété mystique, écoute dans le silence des nuits des voix surnaturelles, tour à tour provoqué par le démon ou consolé par le Christ, et se berce lui-même aux harmonies de ses chants sacrés que l'Allemagne populaire n'oubliera plus. « On dirait, écrit Henri Heine de ses poésies, une fleur qui a poussé entre les pierres, un rayon de la lune qui éclaire une mer irritée[1]. » Reposé alors et comme rafraîchi par cette rosée céleste, Luther trouvera pour inspirer l'amour du Christ à ses enfants des paroles d'une simplicité exquise ; il laissera tomber sur sa fille morte des larmes d'une pénétrante vérité ; il contemplera avec une pieuse admiration les merveilles de la nature et la peindra dans le rajeunissement divinisé que lui donnera le Christ après le jugement dernier : « Pauvre Érasme ! s'écriera-t-il en terminant ; dites-lui d'admirer ces merveilles ; elles sont au-dessus de son intelligence. Il contemple la nature comme la vache une porte neuve[2].» Voilà Luther redescendu de ses hautes contemplations :

1. *De l'Allemagne*, ch. Ier.

2. V. le passage entier dans l'*Histoire de Luther* de M. Audin, au chap. intitulé : Catherine Bora.

une pensée de colère a traversé son esprit, et son chant lyrique se termine par une injure brutale.

Esquisser le portrait de Luther, c'est déjà montrer l'opposition de son caractère avec celui d'Érasme, c'est indiquer la cause vraie de cette aversion réciproque qui se changera bientôt en hostilité déclarée. Il n'est pas besoin, pour expliquer leur rupture, de répéter qu'Érasme ne pardonna pas à Luther de s'être emparé du premier rôle, que convoitait son ambition, et que laissa échapper sa timidité. Érasme n'a de Luther ni les tendresses de cœur, ni l'intime sentiment de la nature, ni les élévations mystiques, ni les emportements grossiers. Presque toujours maître de lui, aussi incapable de souffrir un joug que peu soucieux de l'imposer aux autres, il a cette ironie raisonneuse qui exaspère un chef de parti. Luther, par un mélange de grandeur et de rudesse, est l'homme de la foule et le chef naturel de la Réforme; Érasme, l'homme du petit nombre, des classes éclairées, le chef de la Renaissance. A ses yeux, si la morale chrétienne s'adresse à tous, les questions théologiques doivent être réservées aux loisirs des érudits assemblés sous la présidence des princes. Pour Luther, elles relèvent du peuple qui ne peut et ne doit pas s'en désintéresser. Luther traduit la Bible en allemand, Érasme traduit le Nouveau Testament en latin. Dans le débat qui va suivre, ce sera de la part d'Érasme un grief contre Luther que cette invasion de la foule dans le domaine théologique. « On entend les soldats répéter çà et là : Qu'importe? il n'y a pas de libre arbitre. Dieu opère en nous le bien comme le mal... Les corroyeurs en buvant ensemble disputent sur le libre arbitre. [1] » Il reproche

1. *De lib. arb.*

à Luther de lui échapper en usant de l'idiome allemand, et lui-même oublie ce qu'il a souvent répété, que les apôtres avaient écrit en langue vulgaire pour être compris de tous.

On peut fixer à l'année 1524 la date de la rupture complète entre Érasme et Luther. Joachim Camerarius, Nasen, Burkhard de Weimar, qui étaient allés visiter Érasme à Bâle, rapportèrent qu'il leur avait parlé en termes très-sévères de la Réforme. Il tenait cependant à montrer que ni les violences ni les dédains de Luther à son égard ne le feraient sortir de sa modération habituelle. Cette année même, un noble Polonais, qui était venu le voir, avait mis la conversation sur Luther. « Admettez-vous sa science? lui demanda-t-il. — Assurément, répond Érasme. — Et sa doctrine? » Érasme s'excuse. « Ce sont des questions qui dépassent mon entendement. Je ne saurais nier cependant qu'il n'ait dit des vérités, donné de justes avertissements, et touché avec force à bien des plaies. — Et quels sont ses livres que vous approuvez surtout? » Érasme nomme les *Commentaires sur les vingt psaumes* et le livre sur les *Quatorze spectres;* il ajoute même qu'il en approuve que les autres condamnent, bien que dans ceux-ci Luther mêle du sien. Mais Érasme n'a garde de les citer. Un autre jour, le même personnage revient lui faire visite. Il voit sur le bureau une lettre dans laquelle Luther traitait Érasme avec peu d'honneur. Il la prend. « Vous préparez un larcin, dit vivement Érasme, et pourquoi? — Je veux, répond le visiteur, prouver à mon roi qu'Érasme n'est pas du parti de Luther autant qu'on le répète. » Érasme lui montre alors d'autres lettres où Luther le ménage moins encore, mais il se défend par se raisons ordinaires d'écrire publiquement contre lui.

Tout incomplète qu'elle paraisse, cette confidence a du prix, elle nous peint Érasme au naturel, avec ses indécisions, sa prudence, son goût des ménagements, peut-être sa crainte secrète d'un adversaire aussi emporté que Luther. Ce n'est, on le voit déjà, que forcé pour ainsi dire dans ses dernières retraites qu'il se décidera à sortir de cette neutralité qu'on lui reprochait de toutes parts comme une complicité timide, mais au fond réelle. Nous devons maintenant le suivre sur le terrain qu'il choisit pour combattre Luther et mesurer les coups qu'il va porter à son inflexible et violent contradicteur.

II

Il y a dans le luthéranisme un principe, celui du libre examen ; une doctrine, celle de la justification par la foi devenue logiquement chez Calvin la prédestination arbitraire et absolue. Or le principe luthérien est en contradiction manifeste avec la doctrine. Il est impossible en effet de concilier un principe qui reconnaît à la foi individuelle sa liberté avec une doctrine qui nie la liberté de l'homme dans l'acte intime de la foi par lequel il s'unit au Christ et mérite son salut. Il importe de le remarquer, chez Luther la doctrine précéda le principe. Encore moine, sans cesse tourmenté par la crainte de pécher, il n'avait trouvé de repos que dans cette simple parole du *Credo :* « Je crois la rémission des péchés ; » et, avec l'emportement d'une logique absolue, il étendit la puissance de la foi jusqu'à rejeter toute idée de coopération de l'homme dans l'œuvre de son salut. Même avant la querelle des indulgences, cette doctrine avait jeté dans l'âme de Luther de pro-

fondes racines. Pour la soutenir contre l'Église romaine et la tradition catholique, il fut entraîné à formuler le principe de la libre interprétation des Écritures ; mais ce n'était là qu'une arme de combat, qu'il voulut ensuite plus d'une fois arracher des mains de ses disciples.

Il y avait certes dans le principe du libre examen un côté propre à séduire un esprit jaloux de son indépendance, comme celui d'Érasme, et qui devait être tenté d'y chercher un point de résistance contre la tyrannie des opinions scolastiques.

Nous l'avons vu en effet dans sa *Méthode* se rapprocher visiblement de cette liberté de l'interprétation individuelle que Luther transformait en un droit. S'abritant derrière les paroles de saint Augustin, il avait dit que lui aussi « aimait lire avec la liberté de juger et non avec la nécessité de croire. » Malgré tout, Érasme s'arrête à une pensée de transaction, qui ménage les droits de la liberté en respectant ceux de l'autorité, et il repousse en définitive le présent incertain et dangereux de Luther. Le traité du *Libre arbitre* ne laisse plus de doute sur ses vrais sentiments à cet égard. Pour justifier le principe du libre examen, il fallait déclarer que l'Écriture est assez claire par elle-même, et qu'il n'est nullement besoin d'un interprète entre la parole de Dieu et le fidèle. Luther l'affirmait avec hauteur : « Rien n'est obscur pour celui qui a l'Esprit [1]. » Érasme n'accepte pas ces déclarations absolues, et s'il ne parle pas avec la gravité d'un Bossuet « de cette prétendue clarté qui cache souvent les plus grandes et les plus terribles

1. « Mais, répond Strauss, il ne sert de rien d'introduire l'Esprit divin pour témoigner en faveur de l'Écriture. Car qui est-ce qui témoignera de la divinité de ce témoignage? *Là est le talon d'Achille du système protestant.* » Cité par Hettinger, *Ap. du chr.*, t. IV, p. 517.

profondeurs [1], » son bon sens, finement railleur, sait fort bien embarrasser Luther, en le plaçant en face de cette double proposition, qu'il lui demande de concilier : « Luther affirme qu'il n'y a rien d'obscur dans les Écritures, et Luther soutient que jusqu'à lui personne ne les a entendues. »

Érasme, d'ailleurs, pour montrer que le principe du libre examen livrait l'Écriture aux profanations du premier illuminé venu, opposait à Luther les divisions qui éclataient déjà autour de lui, et les révoltes qu'il était impuissant à réprimer. Ainsi, dès le point de départ, on peut dire qu'Érasme n'appartient déjà plus à la Réforme, puisqu'il condamne nettement le principe qui deviendra l'âme même du protestantisme, et aussi la cause persistante de son morcellement indéfini et de sa visible tendance à se perdre dans le pur rationalisme.

Si le principe du libre examen ne parvient pas à entraîner Érasme, malgré une conformité réelle avec ses secrètes préférences, on peut prévoir les vives répugnances que soulèvera chez lui la doctrine de la justification par la foi.

Ranke, dominé par ses préjugés contre l'Église romaine, nous paraît assigner une cause absolument fausse au grand mouvement des esprits qui se fait au seizième siècle autour de la question du libre arbitre. « On pourrait dire, écrit-il, que c'est par opposition contre les tendances temporelles de l'institution ecclésiastique, qui avait presque entièrement perdu la relation immédiate de l'homme à Dieu, qu'il est arrivé qu'une question aussi transcendante concernant le mystère profond de cette relation devînt l'occupation générale des es-

1. *Hist. des variations*, l. VII.

prits [1]. » Il est plus juste de dire que la question du libre arbitre appartient réellement à tous les temps, et ne fait seulement, selon l'esprit dominant de l'époque, que se présenter tantôt sous sa forme philosophique, tantôt sous sa forme théologique. Mais que le problème s'agite entre philosophes, qui se renferment dans l'ordre purement naturel, ou entre théologiens, qui le transportent dans l'ordre surnaturel et de la grâce, ce changement de position dans la question influe assez peu sur le fond lui-même, et, sous des formules différentes, on se retrouve toujours en face des mêmes objections, et aussi des mêmes solutions radicalement contraires. Le problème théologique est posé même avant saint Augustin et Pélage, il s'agite au sein du judaïsme entre les pharisiens, qui soutiennent la prédestination, et les saducéens, qui affirment le libre arbitre. Les controverses sur la grâce, qui recommencent au quatrième siècle, se poursuivent au neuvième, avec le moine Gotteschalk, condamné par le concile de Quiercy, et ne cessent pas durant tout le cours du moyen âge [2]. Et ce qu'il faut relever, c'est que la doctrine qui affaiblit davantage les mérites de l'homme est justement celle qui plaît aux sectes séparées, sans doute parce qu'en exaltant la gratuité de la grâce divine elles échappent d'autant mieux à l'autorité visible de l'Église.

La doctrine de Luther prend son point de départ dans l'affirmation et l'interprétation exagérée des deux dogmes fondamentaux, le péché originel et la rédemption par le divin Médiateur. Le péché originel, dit Lu-

1. *Histoire de la papauté au seizième siècle*, p. 149.

2. Raban Maur, né à Mayence vers 776, et mort en 856, combattit les erreurs de Gotteschalk dans son livre intitulé : *De prædestinatione adversus Godeschalum epistolæ tres.*

ther, a complétement corrompu la nature humaine; c'est pourquoi l'homme naît complétement *serf*. Ainsi déchu, il ne mérite que la réprobation divine. Dire que l'homme puisse faire le bien par ses propres forces est une parole impie : c'est la détestable hérésie que Pélage a puisée chez Aristote. Comment alors, nés ennemis de Dieu et esclaves du démon, pouvons-nous être *justifiés*, c'est-à-dire redevenir agréables à Dieu? Nous sommes justifiés, parce que Dieu nous impute la justice de Jésus-Christ comme si elle était la nôtre propre, et cette *justice imputée*, c'est par la foi que nous nous l'approprions [1]. Mais l'homme ne peut qu'attendre passivement cette grâce de la foi qui lui donne la promesse infaillible de sa justification. Tous ne la reçoivent pas : « l'Esprit souffle où il veut; » nous ne pouvons ni la mériter, ni y disposer notre âme par nos œuvres, puisque nos œuvres sont mortes, que nos meilleures actions, faites en dehors de la foi, sont des péchés mortels. « Dieu, dit Luther, fait en nous le bien comme le mal... Il vous plaît quand il couronne des indignes; il ne doit pas vous déplaire quand il damne des innocents [2]. » Sans aller jusqu'à la prédestination calviniste, qui est la certitude de l'inamissibilité de la grâce et du salut éternel, Luther veut que le fidèle soit assuré de sa justification, tant qu'il a la foi, sans être assuré pour cela qu'il n'ait

1. Bossuet, *Hist. des variations*, liv. I.

2. « Luther, dit Bossuet, a parlé plus doucement dans la visite saxonique, en reconnaissant le libre arbitre dans les choses civiles et morales et pour les choses extérieures de la foi ; mais il ne nie nulle part ce qu'il avait assuré dans son livre du *serf arbitre*. Luther dit que l'homme pèche volontairement, quoique nécessairement. Le libre arbitre est tellement esclave de Satan ou de Dieu qu'il ne peut pas même commencer un ouvrage tendant au salut sans Dieu et sans la grâce. » *Deuxième avertissement sur la lettre de M. Jurieu.*

pas commis de péché mortel ou qu'il en soit affligé comme il convient, le pardon étant indépendant de la pénitence. C'était là la séparation absolue des œuvres et de la foi, conduisant à ce dangereux mysticisme qui substitue à la loi morale une prétendue action immédiate de la grâce. Luther écrivait ces paroles célèbres à Jérome Weller, qui l'avait consulté sur les tentations dont il était obsédé : « Je voudrais bien trouver quelque bon péché nouveau, pour que Satan apprît à ses dépens que je me moque de tout ce qui est péché, et que je n'en crois pas ma conscience chargée. Quand il soufflera à notre oreille : « Mais tu pèches, tu mérites la mort et l'enfer. — Eh! mon Dieu, oui, je ne le sais que trop. Qu'est-ce que tu veux me dire? — Mais tu seras condamné dans l'autre vie. — Pas vrai. Je connais quelqu'un qui a souffert et satisfait pour moi; il s'appelle Jésus-Christ, fils de Dieu. Là où il est, là je serai [1]. » Car la justice du Christ couvre la multitude des péchés, comme une robe sous laquelle on cache un vêtement de dessous plein de souillures.

L'Église, elle aussi, reconnaît que l'homme ne peut se sauver sans la grâce, et que la grâce est un don gratuit de Dieu, mérité aux hommes par le sang du Christ, mais sa doctrine constante est que le libre arbitre est seulement diminué de force et non éteint par le péché originel, que la grâce est offerte à tous, qu'elle frappe à la porte de tous les cœurs, qu'elle est une visite de Dieu à laquelle les cœurs peuvent librement s'ouvrir ou se fermer, enfin que nos bonnes actions, qui ne relèvent pas de l'ordre surnaturel, ont encore du prix aux yeux

1. Lettre citée par M. E. Bonnier dans un article en réponse à M. de Rémusat. V. le *Correspondant*, t. 37 de la collection.

de Dieu, et qu'elles nous méritent une plus vive sollicitation de la grâce. L'œuvre du salut est une opération de Dieu dans l'homme, en même temps qu'un travail de l'homme en Dieu [1]. Comme l'a dit Bossuet dans son grand et simple langage, « Luther donnait tout à Jésus-Christ, mais en ôtant absolument tout à l'homme ; l'Église au contraire lui donnait tout, en regardant comme un effet de sa grâce tout ce que l'homme a de bien [2] ; » et d'accord avec cette doctrine, qui respecte la liberté de l'homme, sans limiter celle de Dieu, un grand saint contemporain de Luther (saint Ignace) posait ces deux règles admirables de conduite chrétienne, qu'il faut agir comme si la grâce n'existait pas, et se confier dans la grâce, comme si nous ne pouvions rien par nous-mêmes. Luther, avant sa rupture, tourmenté du désir d'atteindre à la sainteté par ses propres forces, « cherchant querelle à Dieu, » comme lui disait un vieux moine de son couvent, scrupuleux par orgueil et non par humilité, n'avait suivi que la première règle : après sa révolte, il se tourna vers la seconde et s'y attacha avec toute l'inflexibilité de son caractère.

« Érasme, dit un protestant, attaque Luther, non comme un servile défenseur de la cour Romaine, comme un aveugle adorateur de tous les préjugés consacrés, non comme un ennemi personnel, mais comme un paisible adversaire des opinions luthériennes, qui proposait ses doutes et ses vues avec la modestie et la dignité du savant et du libre penseur [3]. » C'est bien là en effet l'impression que donne la lecture du premier traité d'É-

1. La sixième session du concile de Trente (13 janvier 1547) donne sur ce sujet une complète et admirable exposition doctrinale.

2. *Hist. des variations*, liv. v.

3. *Histoire de l'origine de la dogmatique protestante*, t. II, p. 112.

rasme sur le libre arbitre. Le raisonnement est juste, bien conduit, mais sans que les articulations y soient mises à nu comme dans la méthode scolastique. Ce n'est plus cette sorte de mécanisme dialectique, sans vie, frappant toujours de même, et parfois dans le vide : on devine l'homme, on entrevoit ce mélange de bonhomie railleuse, de courtoisie maligne, ce désir de ménager son adversaire, moins peut-être pour le désarmer que pour mettre de son côté les avantages du sang-froid et de la modération. Ce jeu et cette tactique suffiraient à retenir le lecteur que la question théologique elle-même laisserait indifférent. D'ailleurs elle n'est encore ici indiquée que légèrement. Érasme définit le libre arbitre : « la force de la volonté humaine grâce à laquelle l'homme peut s'appliquer à ce qui intéresse son salut ou s'en détourner, » et il se borne à diviser en trois groupes ceux qui lui paraissent y porter une atteinte plus ou moins grave. Les uns veulent que l'homme ne puisse vouloir le bien et surtout y persévérer sans une grâce constante ; d'autres déclarent avec saint Augustin que la grâce opère en nous le bien, non par le libre arbitre ni avec le libre arbitre, mais dans le libre arbitre même [1] ; enfin les derniers et les plus absolus ennemis du libre arbitre sont ceux qui prononcent avec Luther que c'est un mot vide de sens, et que nos actions sont de pure nécessité. Ces divisions générales rapidement tracées, Érasme se tourne vers l'interprétation des textes de

1. Sur la doctrine de saint Augustin, invariablement invoqué par Luther, Calvin et Jansénius, pour appuyer leurs opinions, v. au tome III de la *Bibliothèque critique* de Richard Simon les chap. 13, 14, 15 et 39, où est discutée la question de savoir si saint Augustin a changé la tradition sur cette matière. Cf. *Port-Royal* de M. Sainte-Beuve, t. II, p. 135 de l'ancienne édition.

l'Écriture allégués pour et contre. C'était là, il ne faut pas l'oublier, la position première de la question. Son étude des textes, et surtout du mot de l'Évangile de saint Jean : « *Sine me nihil potestis facere* [1] », qui était « le trait d'Achille » gardé par Luther pour mettre en fuite ses contradicteurs, est large, impartiale, animée d'un véritable esprit critique, et se résume en ceci, que tous ces passages des Livres saints doivent s'entendre du *pouvoir*, que Dieu peut retirer à l'homme, mais non du *vouloir*, que Dieu ne dispute à l'homme que par les appels de sa grâce. Cette confusion du *posse* et du *velle* est en effet l'erreur ordinaire des ennemis de la liberté humaine. Qu'on cherche à l'enlacer dans les liens de la grâce et de la justification, ou à l'étouffer sous la tyrannie des appétits, des passions, des milieux sociaux, il faudra toujours revenir à cette distinction nécessaire. « La liberté consiste dans la *conscience* de pouvoir toujours choisir autrement que ne le fait la volonté [2]. » L'homme qui est lié ne peut marcher, mais il peut vouloir marcher, et cela suffit pour sauver la liberté humaine.

Luther répondit à Érasme par le traité du *Serf Arbitre*. Bien qu'il ne cesse d'y traiter Érasme avec mépris, comme un sceptique de l'école de Lucien, qui ne s'intéresse nullement aux questions qu'il agite, et aussi comme un ignorant en théologie, il ne laisse pas d'avouer vers la fin qu'il a vraiment touché le point important et pénétré au cœur de sa doctrine. « Toi, tu ne me fatigues pas de querelles étrangères, de papauté, d'indulgences et autres fadaises pour lesquelles ils m'ont re-

1. Ch. xv.
2. M. Cousin.

lancé. Seul tu as saisi le nœud, tu as frappé à la gorge. Merci, Érasme! » La réponse de Luther n'est pas d'ailleurs, comme le titre semble le promettre, un large et complet exposé de doctrine : il s'y montre plus polémiste que docteur; il cherche plutôt à embarrasser son adversaire qu'à établir et justifier ses propres affirmations. Mais, incapable de céder sur un point, il se jette, pour ainsi dire, tête baissée aux limites extrêmes de ses principes. Cette désolante doctrine du serf arbitre qu'il faudrait, selon Érasme, cacher aux hommes, même si elle était vraie, il l'affirme avec un redoublement de joie triomphante, ne laissant plus aucun refuge à la liberté, se plaisant à insulter l'orgueil de l'homme, dont lui-même est rempli. « La volonté humaine est comme un cheval. Si Dieu s'y est assis, elle veut et va où Dieu veut ; si Satan au contraire y est monté, elle veut et va où veut Satan. Elle n'est pas libre de courir vers l'un ou l'autre cavalier, ou de le chercher. » Que l'enseignement de l'Église, la tradition chrétienne, la voix elle-même de la philosophie humaine, s'élèvent contre lui, peu lui importe ; « le pauvre homme Luther » avec Wiclef, Valla, et, comme il le pense, saint Augustin, proclame la vérité parce qu'il n'est pas libre de lier la parole de Dieu.

La lutte se resserrait ; mais Érasme commit une double faute ; la première, quand il demanda justice des calomnies de Luther à l'Électeur de Saxe, lequel lui répondit que les contestations théologiques ne relevaient pas des tribunaux temporels, et ensuite lorsque, dans la première partie de l'*Hyperaspistes*, il se laissa, selon l'heureuse expression de M. Nisard, *débusquer* de sa modération. La question même était laissée de côté. C'était une déclaration de guerre sans merci. Mais si le ton peut paraître trop violent, les coups portés par Érasme

à Luther ont souvent bien de la vigueur et de la justesse. « Si tu étais parvenu, lui disait-il, à nous persuader que tu étais vraiment cet envoyé de Dieu qui devait renouveler l'Église par le glaive de la parole, l'homme vraiment dirigé par l'esprit de Dieu, pour qui rien n'était obscur dans les Écritures, nous-même serions venu à toi en rampant, pour te baiser les pieds. Mais cela, malgré ta présomption, tu ne peux nous le persuader. Bien des causes s'y opposent, et avant tout l'amère âpreté de ta plume, ta passion sans frein pour l'injure, tes sarcasmes, tes grimaces de bouffon. » Luther avait dit qu'il ne se souciait pas de la gloire. Érasme lui répond ainsi : « Pour la renommée, vous ne pouviez la désirer plus grande, et vous l'avez acquise en bien peu de temps. Vous régnez au loin sur les âmes. Mille factions vous soutiennent. Vous avez un théâtre qui retentit d'applaudissements pour vous. Vous vous faites craindre plutôt qu'aimer des grands. Vous avez vos satellites, vos émissaires, vos courriers, des gens pour écrire avec vous, d'autres pour traduire vos écrits en allemand. Que vous manque-t-il, sinon un diadème? Une si haute fortune aurait pu corrompre jusqu'à une âme incorruptible... A cet esprit qui respire dans vos écrits, si se joignaient la richesse, l'autorité et la puissance des pontifes de Rome, on voit clairement ce qu'il nous faudrait attendre de vous. Vous enverriez ici, si je ne me trompe, des satellites et des troupes armées, et ceux qui ne sont pas de votre avis, vous les traiteriez avec le fer un peu plus durement que vous ne le faites avec la plume. » Érasme n'épargnait pas non plus à son adversaire ces coups plus sensibles qui blessent l'amour-propre, et il lui disait avec une ironie dédaigneuse : « Je vous demande, Luther, de vous appliquer de toutes vos forces

à persuader à tous que je ne connais rien à la théologie. Cela m'importe à moi-même autant qu'à vous. Il y a des gens qui répandent par le monde les bruits les plus faux, et qui ont fait croire à nombre de personnes que tout ce que Luther écrit, il l'a sucé aux mamelles d'Érasme. Nos livres même publiés, ils m'appellent, moi votre maître, et vous mon disciple, me décernant ainsi les éloges les plus faux, et rabaissant votre science de la façon la plus injurieuse. »

C'est dans la seconde partie de l'*Hyperaspistes*, publiée un an après (1527), qu'Érasme revient au libre arbitre et répond avec méthode aux objections de Luther. Si l'on veut prendre seulement une vue d'ensemble de la question, et ramener aux termes strictement nécessaires le traité d'Érasme, qui parfois gagnerait à être plus resserré, on voit que celui-ci combat cinq arguments principaux de Luther, et à peu près ainsi :

1°. — Si nous croyons, dit Luther, à la prescience de Dieu, le libre arbitre n'existe pas. Il prenait l'exemple célèbre de Judas. Judas devait trahir, puisque Dieu l'avait prévu, et que sa prescience est infaillible. — Le libre arbitre, répond Érasme, n'est pas plus détruit par la prescience de Dieu que par celle de l'homme lui-même. Dieu veut d'une manière *contingente* ce qui dépend de la volonté mobile de l'homme : sa prescience prévoit seulement d'une manière infaillible de quel côté se tournera le libre arbitre de l'homme.

2°. — Si nous croyons que Satan est le prince du monde, qu'il fait tous ses efforts pour ne pas relâcher les hommes ses captifs, à moins qu'il n'y soit forcé par la divine vertu de l'Esprit, que peut le libre arbitre contre cette puissance du mal? — Luther exagère singulièrement la puissance de Satan et la malice de la chair.

Parce que l'homme ne peut par ses forces naturelles, sans le secours de la grâce, se délivrer des chaînes de Satan, il ne suit pas de là que le libre arbitre ne puisse absolument rien. Être libre n'est pas pouvoir par soi-même tout ce que l'on veut.

3ᵉ. — Si le péché originel a tellement perverti la nature humaine que ceux mêmes qui sont conduits par l'Esprit sont obligés aux plus violents efforts, dans l'homme privé de l'Esprit il ne reste rien qui puisse se tourner vers le bien. — Sans doute le libre arbitre par ses seules forces ne peut se tourner efficacement du mal au bien ; il n'en reste pas moins, même chez le méchant, une certaine répulsion innée pour le mal, une propension naturelle vers le bien qui prouve que les forces de l'âme ont été viciées, mais non éteintes absolument par la faute originelle.

4ᵉ. — Si les Juifs, qui cherchaient la justice de toutes leurs forces, sont tombés dans l'injustice, et si les gentils, sectateurs de l'impiété, sont parvenus à la justice gratuitement et d'une manière inespérée, cela prouve que le libre arbitre ne peut rien et que sans la grâce l'homme ne peut vouloir que le mal. — La justice des Juifs n'est pas la justice synonyme d'innocence, c'est la justice judaïque, placée tout entière dans l'observance des cérémonies et des œuvres extérieures. Les gentils ont cédé à la grâce, qui leur était offerte gratuitement, et de laquelle Dieu ne prive personne.

5°. — Enfin si nous croyons que le Christ a racheté les hommes au prix de son sang, nous devons croire que l'homme était perdu, autrement nous rendons inutile le sacrifice du Christ : donc le libre arbitre n'existe pas. — Sans doute nulle partie de l'homme n'est demeurée tout à fait saine; cependant il est resté comme sur la

surface de l'âme une certaine connaissance du bien, un penchant vers le bien, mais qui, par la tyrannie du péché, est incapable d'atteindre seul à la grâce évangélique. Or, c'est la mort du Christ qui nous a mérité cette grâce.

Le conclusion d'Érasme était conciliante : « J'aime mieux, disait-il en terminant, partager l'opinion de ceux qui, sans faire tort à la grâce, laissent quelque chose à la liberté. Il ne faut point contester aux bonnes œuvres tout leur mérite ; seulement l'homme doit être modeste et en rendre grâce à Dieu. »

L'Allemagne fut attentive à ce grand débat entre le chef de la Réforme et le prince des lettrés, qui venait de témoigner avec un éclat si inattendu de ses profondes connaissances dans les plus subtiles matières de la théologie. Sans exagérer l'étendue de son action, on peut croire qu'elle ne laissa pas de disputer à Luther beaucoup d'esprit distingués qui inclinaient ouvertement de son côté, et les fixa dans cette opinion moyenne qu'Érasme représente au seizième siècle, et qui pourrait se définir l'émancipation de la raison dans les limites de la foi et de la tradition. L'influence d'Érasme eut un contre-coup dans le parti même de Luther. On comprit que les discours du maître sur le libre arbitre étaient trop *durs*, qu'il ne fallait pas à tout prix en rester à des déclarations comme celles-ci : « Dieu veut et fait tout le bien et tout le mal qui se trouve dans l'homme... Il n'était point au pouvoir de Judas de n'être point traître... L'homme pèche volontairement quoique nécessairement. » Il est toujours périlleux de mettre contre soi le bon sens. On peut l'enlacer dans les raisonnements d'une dialectique savante ; mais il brise les mailles qu'il ne peut dénouer, et vous échappe. Ce qui prouva que les arguments d'Érasme avaient pénétré plus avant

qu'on ne le pensait, c'est que dans les conférences qui s'ouvrirent peu après entre Œcolampade et les députés Vaudois, que l'on voulait gagner à la Réforme, pour établir la perpétuité de la vraie foi, ceux-ci alléguèrent Érasme et se prononcèrent contre la doctrine de Luther. « Nous croyions, dirent-ils au rapport d'Abraham Scultet, historien protestant, que tous les hommes avaient naturellement quelque force ou quelque vertu, laquelle pouvait quelque chose, étant excitée de Dieu, conformément à cette parole : *Je suis à la porte et je frappe;* et que celui qui n'ouvrait pas recevait selon ses œuvres; mais si la chose n'est pas ainsi, je ne vois plus, *comme dit Érasme*, à quoi servent les préceptes [1]? » On fit donc effort chez les luthériens pour faire rentrer dans la doctrine quelque partie du libre arbitre, presque à l'insu du maître. On reconquit, pour ainsi dire, le terrain pied à pied, et, par des distinctions habiles, destinées à adoucir Luther, Mélanchthon, dans la confession d'Augsbourg, reconnut l'exercice du libre arbitre pour les actions civiles; dans la confession saxonique, il osa faire un pas décisif et étendre le libre arbitre aux actions chrétiennes, mais seulement de l'ordre naturel. Le serf arbitre, ainsi refoulé peu à peu, ne gardait plus son empire que sur les œuvres surnaturelles, qu'il était souvent bien difficile de distinguer des œuvres naturelles de la vie chrétienne [2]. Il est certain que dans ses lettres Mélanchthon abandonna ce dernier point et que même dans les œuvres surnaturelles il reconnut une certaine part à la volonté humaine. Il écrivait : « Il faut prêcher au peuple la foi et la pénitence; mais rarement la justification par la foi [3]. » Mais « Mélanchthon n'osait dire

1. Cité par Bossuet, *Hist. des var.*, l. II.
2. V. Bossuet, *Hist. des var.*, l. VIII. — 3. Ep. 99.

qu'en tremblant ce qu'il en croyait, et ses propres confessions de foi étaient ambigues [1] ».

Il n'est pas moins curieux et instructif d'interroger les théologiens de l'Allemagne moderne sur ce grave débat où Luther est vraiment au fond le représentant de l'idée germanique, et Érasme, celui de la pensée des races latines. Cette enquête, pour laquelle le pasteur Stichart nous fournit quelques éléments, nous mettra à même de juger à quel point le protestantisme tend aujourd'hui à s'absorber de plus en plus dans la philosophie allemande, et à accepter en réalité toutes ses conséquences fatalistes.

Le pasteur Stichart, qui lui-même se couvre de l'autorité de Dörner, reproduit ce qu'il appelle le jugement des derniers théologiens sur cette question [2]. Ce jugement est dur pour Érasme. Il s'est placé, disent-ils, à un point de vue inférieur; il a été sans profondeur, superficiel; il s'est tenu constamment au niveau d'un rationalisme pur; le sens profond du dogme chrétien lui est fermé; il n'a saisi ni la profonde conception de la doctrine augustinienne, ni l'ensemble de la doctrine luthérienne; il n'a pas dépassé ce semi-pélagianisme qui subordonne la foi religieuse à la morale pratique. Le point de vue opposé de la Réforme, c'est, non pas, comme on pourrait le croire en lisant Érasme, celui d'un fatalisme analogue au fatalisme stoïcien, mais celui de la dépendance absolue de l'homme vis-à-vis de Dieu, qu'engendre le sentiment de l'amour divin et

1. *Hist. des var.*, l. VIII. — De même, au sein du jansénisme, on verra Nicole « essayer, vers la fin, de négocier une certaine grâce générale et conciliante. » V. Sainte-Beuve, *Hist. de Port-Royal*, t. II, p. 129, note 1 de l'ancienne édition.

2. *Erasmus von Rotterdam, seine Stellung*, etc., p. 368.

d'une humilité profonde. Or l'Église catholique, ajoutent-ils, s'accommode très-bien de cet *humanisme* qui conserve à l'homme sa personnalité libre et le mérite de ses œuvres, pourvu que l'homme à son tour lui sacrifie sa liberté.

Quels sont les arguments des théologiens allemands? La seule raison sérieuse est tirée de l'idée même qu'Érasme d'une part et que Luther de l'autre se font de la liberté. Selon eux, l'idée de la liberté chez Érasme est très-inférieure à celle de Luther, parce qu'Érasme enlève à la volonté sa partie la plus haute et la meilleure, en faisant consister celle-ci dans la liberté du choix, qui a pour conséquence nécessaire une éternelle possibilité de la chute ; tandis que pour Luther la véritable idée de la liberté, de la liberté réelle, fruit de la grâce, conduit à une ressemblance avec Dieu ou avec la liberté divine, puisqu'elle délivre l'homme de toute incertitude sur son salut, et, en vertu d'un *libre amour*, ne lui laisse d'autre nécessité que celle de toujours vouloir le bien. D'où ils concluent qu'Érasme au début semble rendre l'homme plus riche, mais qu'il le fait en réalité plus pauvre, puisque cette liberté qu'il lui donne est un défaut plutôt qu'une perfection, et par conséquent elle n'a pas dû paraître à Luther digne d'envie. On cherche également à atténuer le fatalisme de Luther, non-seulement en le distinguant du fatalisme stoïcien et du manichéisme, mais en faisant encore remarquer que Luther lui-même accorde à l'homme la faculté d'agir selon sa propre inclination (*proprio motu*, *sponte sua*) et non par contrainte. D'ailleurs, Dieu meut toute force, quelle qu'elle soit.

Cette explication ne laisse-t-elle pas percer visiblement l'accord du protestantisme avec la philosophie allemande? Depuis Kant, en effet, le libre arbitre est

constamment refoulé et dédaigné. On y substitue une prétendue liberté supérieure, analogue à la liberté divine, *transcendante*, qui s'identifie avec la nécessité et prend dans Schelling le nom de *libre nécessité* [1]. L'esprit et la raison peuvent seuls la concevoir : elle est aussi l'essence d'un libre amour, puisé à la même source, c'est-à-dire dans la partie haute et profonde de l'âme. En somme, c'est à la fois le fond de la pensée protestante et de la pensée philosophique en Allemagne, le point de jonction de la philosophie et de la religion protestante, et toutes les apologies de Luther, qu'elles viennent des philosophes ou des théologiens, se rencontrent là [2].

Mais, sans approfondir une question qui demanderait de bien autres développements, est-il vrai que cette notion de la liberté rende l'homme plus riche, tandis que l'autre l'appauvrit, en le plaçant dans une région moyenne, celle du pur rationalisme ? Elle ôte à l'homme la possibilité du mal et lui donne la sécurité du salut : mais on oublie que la possibilité du mal est aussi la pos-

1. Schelling, on le sait, a fait un traité sur la liberté où il soutient, conformément à son système, l'identité de la nécessité et de la liberté, et nie formellement le *libre arbitre*. Or il déclare ce résultat parfaitement d'accord avec la doctrine de Luther. Il reproduit même l'argument tiré de l'exemple de Judas. Dans la seconde phase de sa philosophie, où Schelling se rapproche de la révélation, toute son explication de la chute, du péché originel, de la grâce, des dogmes chrétiens, aboutit au même résultat, la négation du libre arbitre.

2. Le docteur Hettinger dit fort bien : « La doctrine des réformateurs qui nient toute coopération de la part de l'homme dans l'œuvre du salut est la conséquence nécessaire du péché originel conçu comme ils le concoivent : elle ne fait que reproduire dans l'ordre surnaturel ce que le panthéisme donne pour la loi universelle, savoir qu'à côté de la cause première toujours agissante (Dieu), il n'y a pas de place pour une cause seconde véritable et proprement dite, et que celle-ci n'existe pas. » *Apol. du christ.*, t. IV, p. 429. Trad. Jeannin et de Felcourt.

sibilité du bien. La sécurité du salut? Mais n'est-ce pas dans cette incertitude même qu'est le principe de l'humilité, la plus grande des vertus chrétiennes? Et, en définitive, n'y a-t-il pas même plus de sécurité dans la conscience d'une liberté qui sait qu'elle se crée infailliblement par le mérite des droits au bonheur, que dans l'opinion contraire, où l'homme n'est jamais sûr d'être justifié et reste dans l'effroi?

De part et d'autre, chez les philosophes comme chez les théologiens protestants, on retrouve le même dédain de la raison commune qui seule, sans expliquer l'accord des deux termes, la liberté de l'homme et la prescience divine, les proclame cependant et maintient ainsi la liberté réelle. Or, si dans toute cette discussion Érasme s'est montré moins profond que son redoutable adversaire, s'il ne s'est point élevé à ce point de vue transcendant où la vérité, paraît-il, est dans l'identité des contraires, il n'en restera pas moins à nos yeux le représentant, l'interprète du bon sens, et, on peut ajouter, de la conscience humaine [1].

III

Dans la querelle sacramentaire qui partagea tout d'abord la Réforme en deux partis, Érasme, nous l'avons vu, n'eut pas à beaucoup près un rôle d'une importance égale à celui qu'il prit volontairement dans la question du libre arbitre. Il se déroba plutôt, laissant entrevoir seule-

1. « Je ne remarque en nous, dit Descartes, qu'une seule chose qui puisse nous donner une juste raison de nous estimer, savoir : l'usage de notre libre arbitre et l'empire que nous avons sur nos volontés. » *Traité des passions.*

ment de quel côté l'eussent porté les tendances de son esprit. S'il se fût séparé de l'Église catholique sur le dogme de la présence réelle, il fût allé jusqu'à Zwingle, sans s'arrêter à l'opinion de Luther. Deux siècles plus tard, Érasme eût peut-être été purement déiste ; il eût, comme d'autres, prétendu sauver la morale chrétienne en la séparant du dogme, en la sécularisant. Il ne pouvait en être ainsi au seizième siècle, et Érasme, après avoir montré, dans un instant d'abandon, un réel attrait pour le sens figuré d'Œcolampade, s'empressa de se dégager, protestant qu'il ne se séparerait sur aucun article de l'enseignement catholique.

C'est donc là, il nous semble, un point sûrement établi. Érasme n'est ni luthérien ni protestant à aucun degré, à moins que par un abus d'extension donnée au mot de protestantisme, on n'en fasse le synonyme de rationalisme, confusion qui devient, il faut le reconnaître, plus facile de nos jours.

Les chefs de la Réforme n'y furent pas d'ailleurs longtemps trompés, et bientôt, n'espérant plus le conquérir à leur cause, ils cherchèrent à l'affaiblir en l'isolant, et affectèrent, avec un dédain plus apparent que réel, de le traiter comme un rhéteur aussi incapable de nuire à un parti que de le servir, et dont il était aussi inutile de rechercher l'alliance que de redouter l'hostilité. Luther, quand il ne le couvrait pas d'outrages grossiers, le renvoyait à sa rhétorique, et Zwingle lui écrivait : « Les choses que tu sais, nous n'en avons que faire, et ce que nous savons ne te regarde pas. »

Au demeurant, il a été plus facile à la Réforme de prendre à l'égard d'Érasme cette attitude dédaigneuse que d'échapper toujours à ses vives critiques. Son témoignage est important devant l'histoire. On peut sans doute

accuser Érasme de partialité, dire qu'après avoir apporté d'abord à la question elle-même une attention plus curieuse que profonde, après avoir mal démêlé les vraies causes de la Réforme, il jugea les premiers résultats avec l'impatience d'un savant qui voyait avec humeur les lettres une fois encore sacrifiées à la théologie ; mais ces réserves faites, il convient encore d'écouter Érasme, et de juger si les accusations qu'il a portées contre la Réforme ne sont toutes, comme on le dit en Allemagne, que des boutades d'humaniste.

Chez Érasme, en effet, c'est l'humaniste qui se retourne d'abord contre la Réforme, quand elle trahit ses espérances. Dès la première heure, il avait demandé avec insistance que la séparation fût maintenue entre la Renaissance et la Réforme, pour que les imprudences que celle-ci pouvait commettre ne vinssent pas entraver la marche régulière et progressive de l'autre. Il n'en fut pas ainsi, et bientôt, parmi les exaltés, pendant que les uns, interprétant avec une ignorance brutale une citation des Livres saints[1], profanaient les églises, brisaient les statues, les vitraux, déchiraient les tableaux, d'autres, dépassant les violences des scolastiques, jetaient anathème aux lettres, regardant toute fleur de l'arbre de la science comme une fleur née de l'orgueil et de la corruption. Mélanchthon voyait la solitude se faire à ses leçons, quand il parlait des *Olynthiennes* ou des *Philippiques* de Démosthène ; il était forcé, faute d'auditeurs, d'en suspendre l'explication, et par des affiches

1. « Tu ne feras point d'images taillées, ni aucune ressemblance des choses qui sont aux cieux, ni ici sur la terre, ni dans les eaux qui sont sous terre. » — Érasme écrivit contre les profanateurs de l'art une lettre éloquente que Roscoe a traduite. V. *La vie de Léon* X, ch. 19.

adressées aux étudiants, il se plaignit plus d'une fois de ce refroidissement pour les études classiques. Quoi qu'en ait dit Jacques Burckart, qui prétend réfuter Érasme [1], le triomphe de la Réforme fut en Allemagne le point d'arrêt des progrès de la Renaissance, et des apologistes même passionnés de Luther, comme Ch. Villers, ont eu la bonne foi d'en convenir [2].

Mais ce ne fut pas là le seul ni même le plus grave reproche fait par Érasme à la Réforme. Il l'attaquera ouvertement dans ses conséquences morales, politiques, sociales. Il ne cesse de persifler Luther; il a sur lui cet avantage de la satire légère, spirituelle et rapide. Maître de soi, observateur pénétrant, prompt à saisir le ridicule, il sait lancer le trait avec un air de bonhomie railleuse, il exaspère son adversaire en se dérobant avec souplesse à ses coups, trop violents pour être toujours justes, et se retourne aussitôt pour lui renvoyer une de ces mordantes épigrammes qui s'attachent au réformateur jusque dans l'histoire. Luther l'avait éprouvé après son mariage (1525). Érasme en effet n'avait pas perdu l'occasion de s'égayer à ses dépens, comme aussi aux dépens de ceux qui suivirent son exemple, « sans doute pour mortifier la chair [3]. » « Les intrigues comi-

1. V. le chap. VI de son *traité de l'étude de la langue latine en Allemagne.*

2. V. le mémoire de Ch. Villers couronné en 1802 par l'Institut national de France, qui avait proposé cette question : « Quelle a été l'influence de la Réformation de Luther sur la situation politique des différents États de l'Europe et sur le progrès des lumières? » — Une *Lettre* de M. de Laverne publiée à Paris en 1804 est une réfutation de l'ouvrage de Ch. Villers. Cf. les articles d'un protestant, M. Spazier, publiés dans la *Revue du Nord*. Avril 1835.

3. Ep. 951. — Mélanchthon écrivait en grec à Camerarius la nouvelle du mariage de Luther : il n'osait confier qu'à cette langue un pareil secret.

ques se dénouent le plus souvent par un mariage, et tout alors redevient tranquille... La tragédie luthérienne paraît avoir le même dénouement. Un moine a pris pour femme une nonne, et, pour que vous sachiez sous quels favorables auspices s'est conclu le mariage, quatorze jours après les chants de l'hyménée, la nouvelle mariée devenait mère [1]. Luther commence maintenant à s'adoucir : sa plume est moins violente. Il n'est rien de si sauvage qu'une femme n'apprivoise [2]. » La veine était trop heureuse pour qu'Érasme ne fût pas tenté de la suivre. « Luther a pris pour femme une très-jolie fille de l'illustre famille de Bora, mais, dit-on, sans dot, et qui depuis plusieurs années avait cessé d'être religieuse. Sur les conseils de ses frères, Luther a aussi quitté le manteau et la barbe de philosophe [3].»

Érasme ne ménage pas davantage les disciples qui se mariaient, à l'exemple de Luther, oubliant même qu'il s'était, sur cette matière, montré favorable à quelque adoucissement de la discipline catholique. Mais avec quelle verve il raille leurs divisions, leur prétention à fonder une nouvelle société, les accusant de n'avoir fait par leurs violences que resserrer les liens d'une règle déjà étroite, et de déshonorer leur doctrine par leurs mœurs. « Depuis assez longtemps nous entendons répéter: L'Évangile, l'Évangile, l'Evangile! nous voulons voir les mœurs évangéliques [4]. » Les anabaptistes eux-mêmes, que les princes redoutent bien plus, parce qu'ils

1. Érasme ne fit pas difficulté de reconnaître que c'était là une calomnie propagée par les ennemis de Luther.
2. Ep. 781. — 3. Ep. 790.
4. Ep. 946.

prêchent l'anarchie et la communauté des biens, ont du moins des mœurs plus pures [1]. Mais « les villes d'Allemagne se remplissent de vagabonds, de déserteurs de monastères, de prêtres mariés, la plupart faméliques et nus. On ne fait plus que danser, manger, boire et faire le sabbat; ils n'enseignent et n'apprennent rien; nulle sobriété, nulle pureté de mœurs; partout où ils sont, les lettres sont mortes avec la piété [2]. » Érasme les poursuit tantôt avec l'arme aiguisée de l'ironie, tantôt avec un accent d'âpre colère. « S'il faut croire à la tradition qui nous apprend que l'Antechrist doit naître d'un moine et d'une nonne, que de milliers d'Antechrists le monde possède aujourd'hui [3] ! » « Aujourd'hui ceux qui ont rejeté les livres de prières ne prient plus. Beaucoup ont déposé l'habit de pharisiens qui sont devenus pires qu'ils n'étaient auparavant. Ceux qui méprisent les constitutions des évêques n'obéissent pas aux préceptes de Dieu. Ceux qui ne reconnaissent pas les lois de l'Église dans le choix des mets se laissent aller à toute leur sensualité. S'il fallait, comme ils le veulent, abolir la messe, parce que plusieurs en abusent, il faudrait faire de même pour leur prêche, qui est presque la seule cérémonie qu'ils conservent [4]. » Ces fragments sont tirés de la correspondance d'Érasme, dans les années 1526 et 1527; mais cette vive répulsion pour les réformés va croître et s'aigrir encore. Si nous relisons les lettres de 1530, quand, chassé de Bâle par la faction d'Œcolampade, Érasme s'est réfugié à Fribourg, nous trouvons un accent d'irritation encore plus accusée. « Tous les évêques de Rome, leur dit-il, jusqu'au vingt et unième, ont, si je ne me trompe, remporté la palme du martyre;

1. Ep. 1044. — 2. Ep. 902. — 3. Ep. 801. — 4. Ep. 806.

nous verrons ce que sera le vingtième successeur de Zwingle, d'Œcolampade et de Capiton. » Et il ajoute avec un air d'étonnement : « Ces hommes qui ne cherchent dans le monde que la gloire du Christ, sollicités par tant de travaux et de soucis, ne peuvent cependant vivre sans femme [1]. » Le double reproche qu'Érasme fait à la Réforme revient sans cesse sous sa plume, celui d'avoir étouffé les études et éteint le vrai sentiment religieux. « Les études sont mortes partout où règne le luthéranisme. Qui peut comparer l'Académie de Wittemberg à celles de Louvain et de Paris ? » « Je ne suis jamais entré dans leurs temples, écrit-il en 1530 à Gérard Noviomagus ; mais j'en ai vu revenir du prêche, le visage plein de menaces et de colère, comme si le mauvais esprit avait soufflé sur eux... Ceux que j'avais connus auparavant purs, pleins de candeur, étrangers au mensonge, dès qu'ils s'étaient attachés à la secte, je les voyais parler de femmes, jouer, rejeter la prière, devenir avares, violents, vindicatifs, jaloux, présomptueux, méchants comme des vipères : en un mot, ce n'étaient plus des hommes. » Vraiment, si Érasme a pondu l'œuf de la Réforme, il l'a bien brisé dans la suite.

La Réforme ne resta pas longtemps dans les limites de la spéculation dogmatique. On n'ébranle pas impunément la base sur laquelle repose la société depuis quinze siècles. La question devint politique, quand les princes s'en mêlèrent, et sociale, quand le peuple lui-même se leva. « Les luthériens, écrit Érasme, voient accourir à eux beaucoup de seigneurs, surtout de la petite noblesse, qui convoitent les richesses des ecclésias-

1. *Erasmi responsio ad epistol. apologetic. incerto auctore proditam*, etc. Août 1530.

tiques; et ainsi il y aura peut-être des princes qui tourneront à leur avantage ces malheurs publics, comme d'autres grossissent leur patrimoine grâce aux naufrages et aux incendies [1]. » On sait que Mélanchthon n'a pas parlé en des termes moins sévères de ces seigneurs que Hutten au contraire cherchait à soulever par ses pamphlets. Mécontents des progrès du pouvoir impérial, repoussés même des armées depuis l'institution des lansquenets et des reîtres, la plupart ne virent en effet dans la Réforme que l'occasion de ressaisir leur indépendance, ou du moins d'arracher quelques dépouilles aux domaines ecclésiastiques dont les richesses irritaient leurs convoitises [2]. Mais ce qui épouvanta Érasme bien plus encore, ce fut la subite apparition sur la scène de ce personnage si nouveau pour lui, le paysan. Lui, l'homme du petit nombre et des délicats, disposé à ne recevoir dans la cité que ceux qui parlaient la langue de Rome, quand il vit cet envahissement du domaine religieux par une foule dont il n'entendait même pas le rude langage, crut vraiment assister à un universel bouleversement, à un retour de l'antique barbarie. Il accusa hautement Luther d'avoir déchaîné un torrent qu'il était impuissant à arrêter. N'était-ce pas Luther qui avait proposé de dépouiller les monastères, et de former un fisc commun avec les revenus de leurs biens? Les anabaptistes n'avaient-ils pas le droit de dire à Luther que leur doctrine n'était que l'application de ses principes, et que si la foi seule justifie, le baptême qui précède la foi n'a aucune efficacité? Luther les repoussait aujourd'hui : il excitait les princes contre eux avec des paroles plus sanglantes encore que celles de Rome contre les

1. Ep. 843. — 2. Ep. Melanchth. 319, 417.

Albigeois; mais lui-même n'avait-il pas reconnu d'abord le droit de prendre les armes pour la défense de la doctrine? En relevant ces cruelles contradictions, en jetant à Luther l'allusion terrible de Néron assistant loin du danger à l'incendie qu'il avait allumé [1], Érasme, il faut le reconnaître, montrait un courage qu'il ne convient pas de déprécier, et certes il avait quelque droit de rappeler aux sorbonistes de Paris qu'il avait combattu à un poste dangereux pour une cause qu'on l'accusait trop légèrement d'avoir trahie.

Mais Érasme (et c'est là le trait essentiel qu'il faut marquer), en se déclarant si vivement contre Luther, resta cependant lui-même, et ne donna pas à la cause catholique d'autre gage que celui d'une obéissance tiède et résignée. Il était de ceux, on doit le dire, qui défendent leur parti jusqu'au bûcher exclusivement, et cela par une double raison : d'abord parce qu'il y a dans leur âme un fond de timidité qui paralyse et amortit bientôt un premier entraînement, et aussi parce que leur esprit, plus étendu que profond, sachant mieux embrasser les difficultés d'une question que les démêler, plus éloigné peut-être en réalité du dogme qu'ils acceptent que du scepticisme dont ils ne veulent pas être accusés, n'a pas de la vérité une vue assez claire pour lui porter ces incroyables amours dont a parlé Cicéron.

Ces sortes d'esprits, jetés dans les époques de transformation violente, se flattent parfois d'un rêve qui les honore, mais dont ils ne tardent pas à reconnaître eux-mêmes l'illusion, et dont ils se fatiguent bientôt à poursuivre l'accomplissement. Ils voudraient, sans troubler cependant un repos qui leur est cher, amener les deux

1. Ep. 1165.

partis à d'honorables compromis qui leur fissent déposer les armes et les réunissent sur le terrain d'une tolérance réciproque. Touchant par quelque côté à tous les camps, ayant un pied à Rome par Sadolet et Bembo, un autre à Wittemberg par Mélanchthon, Érasme, par ses propres tendances, échappait assez aux entraînements théologiques pour mesurer avec sang-froid les justes désirs des uns, les légitimes résistances des autres. Il était bien placé pour devenir, sinon l'arbitre d'un débat aussi grave, du moins un messager de paix, sans caractère officiel, qui pouvait, en amenant chaque parti à de mutuelles concessions, préparer un rapprochement sérieux. On ne peut douter que sa pensée ne fût pendant un temps séduite de l'honneur d'un pareil rôle, et que ce motif supérieur n'entrât pour quelque chose dans la longue résistance qu'il opposa à ceux qui le pressaient de se dégager de toute apparence de complicité avec la Réforme. Il pressentait qu'une rupture ouverte avec Luther l'entraînerait sur le terrain brûlant des polémiques violentes, des injures personnelles, qu'il perdrait ainsi le droit de se faire écouter de la Réforme, sans donner d'ailleurs à la cause catholique une confiance entière, un appui utile. Le temps où Érasme est dans sa plus naturelle attitude est peut-être celui où il résiste à ceux qui veulent l'attirer d'un côté ou de l'autre, prodiguant à Luther des conseils de modération, pendant qu'il propose à Rome, qui ne l'accepte qu'avec tiédeur, son projet de conciliation. Il est douteux que ce projet ait jamais été rédigé, du moins sous une forme étudiée; mais, d'après les lettres d'Érasme, et surtout d'après son livre *De l'aimable accord de l'Église* [1], il est facile d'en sup-

1. *Erasmi de amabili Ecclesiæ concordia liber; enarratio psalmi* LXXXIII. (1533). — Érasme, d'ailleurs, avait entrepris d'écrire un dialogue à

poser l'esquisse, et surtout d'imaginer les points sur lesquels il eût demandé aux catholiques des sacrifices propres à rétablir l'unité chrétienne. Il leur eût à peu près parlé en ces termes :

« Vous avez pour vous les droits d'une longue possession, et les garanties qui s'appuient sur une tradition de quinze siècles. Nul ne doit contester la légitimité de votre pouvoir. D'ailleurs, sans l'unité de l'Église, la paix chrétienne est impossible, et toute secte n'est qu'un brandon de discorde. Mais dans le cours des siècles l'œuvre de Dieu n'est pas restée pure ; l'homme y a mêlé ses souillures. Les constitutions humaines ont détruit la liberté du peuple chrétien [1]. La piété a été ruinée par l'abus des cérémonies; la théologie, par les subtilités scolastiques [2]. Vous avez exigé pour les unes comme pour les autres un respect trop absolu. Le joug du Christ a été rendu pesant. L'abstinence est devenue la première condition de la piété : nous sommes, dans le choix de la nourriture, que le Christ et les apôtres méprisaient tant, plus superstitieux que les Juifs eux-mêmes [3]. Le jeûne recommandé par l'Évangile et les Lettres des apôtres devrait être un conseil et non une obligation [4]. Si toutes les constitutions des évêques nous obligent sous peine de damnation, la condition des chrétiens est dure [5]. La confession annuelle suffit ; car

trois personnages sur les différends religieux. Fasimaque eût parlé pour Luther ; Eubule, pour les catholiques ; Philalèthe eût été l'arbitre. Le dialogue avait trois parties : dans la première il eût examiné s'il était expédient de terminer l'affaire par une conférence : dans la seconde il eût exposé la doctrine de Luther, et dans la troisième proposé les moyens de ramener la paix. Mais il est douteux qu'Érasme ait mis seulement la main à cet ouvrage.

1. Ep. 621. — 2. Ep. 635, 718. — 3. Note sur le ch. XIV de l'*Ép. aux Rom.* — 4. Ep. 767. — 5. Ep. 120.

on ne saurait dire si en détruisant la simplicité de l'enfance, en donnant de l'orgueil aux prêtres, en rendant les chutes plus faciles par la facilité du pardon qui est offert, elle n'a pas, par la faute des hommes, plutôt nui que servi à la piété [1]. Trop souvent les vœux prématurés ou forcés ont conduit à de scandaleuses apostasies. Le nombre des fêtes religieuses s'est accru d'une manière exagérée, et l'oisiveté de ces jours n'est rien moins qu'édifiante. On voit des évêques ajouter l'un après l'autre une fête au calendrier, pour laisser un monument de leur épiscopat. Les pauvres qui ont à nourrir femme et enfants n'ont pas le loisir de passer dans les églises un temps si considérable. Les évêques devraient plutôt laisser le souvenir de leur charité et de leurs vertus. Il vaut mieux rappeler le peuple à la pratique de la morale chrétienne, lui enseigner que les cérémonies ne sont que la route qui achemine à la piété, et non la piété elle-même ; il faut surtout agir sur lui par la force de l'exemple. L'Église doit donc se réformer dans son chef et ses membres ; mais surtout dans son clergé régulier ; car là est le vrai foyer du mal. Les moines ont trahi l'Église. Oubliant qu'ils se déclarent dans leurs vœux morts au monde, ils se mêlent à toutes les intrigues ; ils retiennent les chrétiens dans les plus grossières superstitions ; ils leur apprennent à avoir plus confiance dans les saints que dans le Christ, et, comme ils ont établi leur domination sur l'ignorance du peuple, ils se font partout les défenseurs des mauvaises lettres, crient sans cesse à l'hérésie, et, au besoin, allument le bûcher de Savonarole. Les scolastiques, par leurs téméraires définitions, ont altéré la pure doctrine de l'Évan-

1. *Exomologesis, sive modus confitendi* 1524.

gile, les moines ont corrompu sa morale. En se séparant des uns et des autres, l'Église rétablira la paix chrétienne et redeviendra ce qu'elle aurait dû toujours rester, l'épouse immaculée du Christ, l'heureuse messagère chargée d'apporter au monde la loi nouvelle, qui est une loi, non de servitude, mais d'affranchissement. »

Certes, dans ces vœux d'Érasme, résumés presque avec ses propres paroles, il reste encore assez de témérités pour inquiéter l'orthodoxie, et trop de lacunes pour qu'on puisse penser que ce fût là une base sérieuse de rapprochement entre les réformés et les catholiques. Mais ce qui est vrai, c'est qu'Érasme n'a pas dépassé cette limite dans ses affirmations publiques ; et l'on comprend ainsi qu'après avoir favorisé la Réforme à ses débuts, il se retourna contre elle quand il la vit se précipiter dans des excès bien plus graves que ceux mêmes qu'il reprochait à l'Église romaine.

Le rationalisme répète avec complaisance que le principe luthérien des droits de la foi individuelle renfermait implicitement le principe de la subordination de la foi à la raison, et logiquement celui de la délivrance même de l'esprit humain. Pour applaudir à ce résultat, il est sage d'en attendre les derniers fruits : il faut savoir si l'esprit humain, ainsi remis en possession de ses droits de souverain, après avoir secoué le joug des religions positives, ne trouvera pas trop pesant encore celui du spiritualisme lui-même. Malgré tout, on ne saurait reprocher à Érasme de n'avoir pas pressenti une conséquence si éloignée de la pensée même de Luther. Ce qui était visible pour lui, c'est que la Réforme avait trompé les espérances du monde chrétien, c'est que Luther n'avait pas reconnu aux autres ce droit de libre interprétation qu'il avait si impérieusement réclamé pour lui-même.

Remplacer une autorité établie sur la tradition et le consentement universel par une vraie dictature spirituelle, qui ne relevait que d'une affirmation personnelle, c'était là un échange funeste qu'Érasme n'accepta pas. D'ailleurs, qu'avait fait Luther pour la renaissance de cette liberté chrétienne qu'Érasme avait redemandée avant lui ? Par sa doctrine de la justification, il ruinait, on l'a dit très-justement, « trois idées fondamentales de notre raison, qu'il est difficile d'appeler des illusions : d'abord notre idée du mérite et du démérite, puis notre idée de la justice de Dieu, enfin notre idée du libre arbitre [1]. » Avait-il du moins, en donnant à la foi une sorte de vertu miraculeuse, réveillé chez les peuples cette première piété évangélique qu'il accusait l'Église romaine d'avoir étouffée ? Nullement, et lui-même écrivait : « La licence et tous les genres de vices et de turpitudes sont portés bien plus loin aujourd'hui qu'ils ne le furent jamais sous le papisme [2]. » Mais Érasme, en jugeant que l'œuvre de Luther était avortée, attendait peu de l'Église romaine, qui lui paraissait plus occupée à défendre ses droits qu'à les justifier par une sévère réforme d'elle-même. Il se retira à l'écart, mécontent de tous, désabusé, reprochant aux uns et aux autres « de tirer chacun sur sa corde, au lieu de tirer tous ensemble la corde du Christ [3], » et se résignant à ne pas voir

1. Rémusat. *Revue des Deux-Mondes*, 1854.

2. M. Sainte-Beuve, dans un article sur saint François de Sales (*Causeries du Lundi*, t. VII, p. 211), remarque qu'il y eut aussi redoublement de licence dans certaines parties de la Suisse, troublées, mais non conquises par le calvinisme : « Dans ces espèces d'insurrections spirituelles du seizième siècle, ce n'étaient pas seulement les doctrines, c'étaient les mœurs qui étaient en jeu, comme en toute espèce d'insurrection ; tous les relâchements et les licences grossières s'introduisaient à la faveur des changements. Là où Calvin n'était pas, les libertins dans le protestantisme triomphaient aisément. » — 3. Ep. 1035.

avant de mourir se lever le jour de la concorde, ou du moins de la tolérance.

En définitive, aucune secte protestante ne relève d'Érasme, et, s'il fallait le réunir au groupe où il pourrait encore paraître le moins dépaysé, nous le rattacherions volontiers à celui des catholiques libres-penseurs, qui traversèrent l'époque des guerres de religion, se faisant pour eux-mêmes une part discrète d'indépendance, et répétant déjà, mais sans être écoutés, ce que Bayle deux siècles plus tard dira plus librement, « que combattre des erreurs à coups de bâton n'est pas moins absurde que de combattre contre des bastions avec des harangues ou des syllogismes. » Cependant un esprit de gravité tendre pénétrera dans ce groupe par L'Hôpital, « qui change en pieuse tolérance l'impartialité sceptique de l'école d'Érasme [1]. » Il y aura ainsi dans cette école tempérée et sage comme une double direction. Les uns plaideront avec prudence la cause de la réconciliation et de la tolérance, parce qu'ils ne seront pas assez sûrs de posséder eux-mêmes la vérité pour se croire le droit de l'imposer aux autres; les autres, conciliants par amour des hommes et tendresse de cœur, réprouveront les violences comme autant d'injures faites à la vérité, dont elles retardent et peuvent déshonorer le triomphe. Est-il besoin de dire ceux à qui nous réservons la meilleure part de notre reconnaissance? Érasme fit entendre de sages paroles, mais qui se perdirent bientôt dans le tumulte de la lutte, parce qu'elles venaient de sa raison et ne jaillissaient pas de son cœur; et aujourd'hui encore, au milieu de ses meilleurs conseils, il nous semble entrevoir comme le pli de ses lèvres rieuses, qui arrête

1. Saint-Marc-Girardin, *Tableau du seizième siècle : Morale.*

notre émotion et nous empêche de nous livrer. Avec son bon sens si fin, sa raison souvent si droite, il manqua à Érasme de verser quelques-unes de ces larmes brûlantes que venait pieusement essuyer la fille de Mélanchthon.

CHAPITRE III

DE LA SATIRE RELIGIEUSE, POLITIQUE ET MORALE CHEZ ÉRASME.

I. État de la société à la fin du quinzième siècle. — Affaiblissement général de la foi et de la morale. — Influence de l'Italie. — Situation confuse de l'Allemagne. — Caractère particulier de la satire de la Renaissance. — L'*Éloge de la Folie;* ses défauts, son originalité. — II. Érasme personnifie l'avénement de l'esprit laïque dans la société. — Satire religieuse : le clergé séculier, les croisades, les pèlerinages, les moines. — Renaissance monastique du seizième siècle. — III. La satire politique chez Érasme : les rois, la guerre, les soldats. — Ce qui manque à la satire politique de cette époque. — IV. La satire morale chez Érasme. — Caractère des Français et des Allemands. — La bourgeoisie. — Érasme et La Bruyère. — Les portraits satiriques de l'*Éloge de la Folie.* — Place d'Érasme dans l'histoire de la satire.

Nous n'avons pu considérer Érasme, dans ses luttes contre la scolastique et la Réforme, sans rencontrer plus d'une fois le satirique; mais il ne suffit pas, pour faire connaître cette partie essentielle du talent et de l'esprit d'Érasme, de présenter quelques extraits isolés, destinés surtout à appuyer des considérations d'un ordre différent. Érasme satirique mérite une étude à part. En effet, bien qu'à vrai dire *l'Éloge de la Folie*, nous l'avons remarqué, soit le seul ouvrage d'Érasme qui appartienne tout entier au genre de la satire, l'esprit satirique circule dans toutes ses œuvres, comme un sang jeune et vif qui court à travers le corps entier. Théologien,

moraliste, littérateur, Érasme, à la moindre occasion, se laisse entraîner à des digressions satiriques, au risque d'oublier le lieu et l'heure, et de renouer ensuite avec quelque peine le fil brisé de sa discussion. Ainsi dans les notes du *Nouveau Testament*, dans les *Colloques* et bien plus encore dans les *Adages*, la satire tient une place considérable, passant tour à tour du ton de gaieté plaisante qui domine dans *l'Éloge de la Folie* à des accents plus âpres, qui ne sont plus, si l'on peut dire, dans la voix d'Érasme. Ce que nous devons chercher ici, c'est à dégager, en prenant nos exemples un peu partout, les traits propres d'Érasme dans la satire religieuse, politique et morale, sans revenir toutefois à ses démêlés avec la scolastique ou Luther, et en réservant d'autre part la satire littéraire, qui tient étroitement à ses vues de réforme dans les lettres et l'enseignement. Notre sujet ainsi limité ne manquera encore ni d'étendue ni d'intérêt.

La satire est comme un verre grossissant : elle en a les avantages comme les défauts. Si elle accuse le mal trop vivement, si elle donne trop de relief à certains détails qui, replacés dans l'ensemble, reprendraient leurs vraies proportions et ne feraient plus saillie, elle permet aussi l'étude plus attentive, plus pénétrante d'une société, et comme elle nous en offre l'image non flattée, elle indique avec vérité les vraies causes de sa décadence.

I

Dans une page pleine de verve, Érasme montre la Paix cherchant un refuge en tous lieux, chez les prin-

ces, les savants et les moines, et ne trouvant partout que divisions et luttes de toutes sortes. Suivons la voyageuse, quand, fuyant les rois, elle se dirige vers les érudits : « Les princes, se dit-elle à elle-même, se laissent plutôt mener par leurs passions que par la droiture de leur raison. Je chercherai un abri auprès des savants. Les bonnes lettres en font des hommes, la philosophie en fait plus que des hommes, la théologie en fait des dieux. Après tant de fatigues et de voyages, il me sera bien permis de me reposer chez eux. Mais, ô douleur! là aussi je trouve une autre espèce de guerre qui, pour être moins sanglante, n'en est pas moins insensée. Je vois école contre école ; et comme si la vérité n'était pas toujours la même, ainsi certains principes ne traversent pas la mer ; d'autres ne passent pas les Alpes ; d'autres le Rhin. Bien plus, dans la même académie, il y a guerre entre le rhéteur et le dialecticien, et le jurisconsulte ne s'accorde pas avec le théologien. Qui plus est, dans la même profession, le scotiste combat le thomiste, le nominaliste combat le réaliste, le platonicien combat le péripatéticien, à tel point que sur les plus légères questions il n'y a aucun accord entre eux, et qu'à propos de *poil de chèvre* [1] ils se livrent aux plus

1. V. l'adage *de Lana caprina disputare.* — De même Pierre de Cugnet, se moquant à la fois de Galland et de Ramus, qui tous les deux se nommaient Pierre :

Or deux maîtres Pierres mutins,
Acharnés comme deux mâtins,
Ont excité la tragédie
Où il faut que je remédie ;
Et que je chasse à coups de pierre
Ces Pierres qui se font la guerre
Dessus la vieille peau d'un lièvre
Et sur la *laine d'une chèvre.*

cruelles disputes, jusqu'à ce que la chaleur de la discussion les fasse passer des arguments aux injures, des injures aux coups de poing; et, s'ils ne se battent pas avec le poignard et la lance, ils se blessent avec leurs plumes empoisonnées, ils se déchirent avec les dents aiguës de leurs pamphlets, et l'un darde sur l'autre une langue armée de pointes mortelles. Où me tourner, après avoir été tant de fois trompée? Il ne me reste plus qu'une ancre sacrée, la religion. La profession de chrétien est commune à tous, bien que ceux que le vulgaire appelle prêtres en fassent particulièrement profession par leur nom et leurs pratiques. A les regarder de loin, tout me fait espérer qu'un port s'ouvre enfin devant moi. Leurs robes blanches me sourient, et le blanc est ma couleur préférée. Ils portent la croix, symbole de paix. J'entends le doux nom de frères, qui témoigne de leur charité; j'entends des saluts de paix, heureux présages; tout est en commun, couvent, église, lois, assemblées. Qui ne penserait que c'est bien le séjour de la Paix? Mais, ô indignité! presque nulle part le couvent n'est d'accord avec l'évêque; ce serait peu, s'ils n'étaient eux-mêmes en guerre les uns avec les autres... Il ne reste plus qu'une classe d'hommes si liés à la religion, qu'ils ne pourraient pas plus la rejeter, même s'ils le voulaient, que la tortue ne peut se débarrasser de sa carapace. J'espérerais y trouver un refuge, si mon espoir tant de fois trompé ne m'eût appris à désespérer. Mais, pour ne me faire aucun reproche, j'essaierai malgré tout... Qu'en est-il advenu? Vous le demandez. Nul ne m'a fait fuir plus vite [1]. »

C'était bien là en effet une image de l'état de la so-

1. *Querela pacis*, etc.

ciété à la fin du quinzième siècle. L'humanité était arrivée à une heure de crise redoutable. Les grandes institutions qui avaient fait la force du passé n'avaient plus que l'apparence de la vie. La chevalerie, en France, ne devait pas se relever du désastre d'Azincourt; en Allemagne, elle s'était réfugiée dans les châteaux des bords du Rhin. Elle inquiétait le commerce, entravait le libre échange des produits du sol, et tentait de continuer contre la puissance royale une lutte inégale et sans grandeur. La vie monastique, qui, pendant le moyen âge, avait été la sauvegarde de tant d'âmes libres et fières, languissait énervée dans la mollesse et l'ignorance. La scolastique n'avait presque retenu que sa langue barbare et la vaine subtilité de ses formules. Il y avait alors une sorte d'interrègne plein de confusion et de désordre entre le moyen âge qui achevait de mourir et les temps modernes. La société manquait d'équilibre; la guerre était partout, au sein des peuples qui luttaient pour conquérir l'ordre intérieur, comme entre les peuples qui, dans une vue confuse d'une nationalité mal définie, cherchaient à se séparer en groupes plus distincts, réunis par la communauté des intérêts. Mais au milieu de tous ces efforts multiples qui s'embarrassaient bien plus qu'ils ne se prêtaient un mutuel appui, dans cette agitation violente où se débattaient avant tout des intérêts humains et temporels, deux choses fortement liées l'une à l'autre au moyen âge s'affaiblissaient de plus en plus, la foi et la morale. Si, même au moyen âge, la foi acceptée par tous avait été impuissante souvent à défendre la morale, que pouvait devenir la morale, le jour où la foi allait décroître dans les âmes ? La société, habituée à faire de la foi la seule mesure de la morale, allait être livrée à toutes les ardeurs de ses pas-

sions impétueuses, sans autre frein que l'impuissance d'aller plus loin, sans autre maître que la leçon sévère, mais lente, de ses propres déceptions.

Il y eut donc, par suite de cette défaillance de la foi, au quinzième et au seizième siècle, un redoublement de débauche, de perfidie et de cruauté. Pendant que la passion de l'antiquité s'emparait des esprits, on put croire que la conscience humaine était de son côté menacée par un retour offensif du paganisme. Ce qui surtout hâta les progrès de la corruption morale, ce fut l'exemple donné par l'Italie. Là en effet les vertus chrétiennes semblaient avoir péri, sans que leur perte fût du moins compensée par la vertu maîtresse de l'antiquité, le patriotisme. La religion elle-même se prêtait aux plus étranges accommodements. Le chanoine Pulci commençait par des chants d'église son poëme licencieux du *Morgante maggiore*. Les assassins de Galéas Sforza allaient à la cathédrale de Milan réciter pour le succès de leur crime les prières contenues dans le rituel de saint Ambroise [1]. Pendant que le bas peuple s'amasse autour de pauvres enfants conduits par des bateleurs, et qui par des grimaces et des contorsions provoquent son rire [2], les membres du sacré-collége, le pape lui-même a ses parasites et ses bouffons. Les peuples perdent de plus en plus le respect que le souverain pontife avait inspiré au moyen âge, et les rois, qui sans cesse rencontraient le pape mêlé aux jeux de la politique humaine, s'accoutument à ne plus voir en lui qu'un prince séculier, à dédaigner ses faveurs spirituelles comme à mépriser ses menaces.

1. Zeller. *Italie et Renaissance*, p. 120.
2. V. l'adage d'Érasme *Melitæus catulus*.

Malgré les oppositions profondes de génie et de race qui de tout temps l'avaient séparée de l'Italie, l'Allemagne n'était pas encore assez elle-même pour échapper au prestige d'une civilisation si supérieure à la sienne. Érasme et les lettrés médisaient volontiers de l'Italie, comme Cicéron de la Grèce ; ils ne pouvaient malgré tout en détacher leurs regards curieux et jaloux. La Renaissance italienne eut donc en Allemagne, surtout avant la Réforme, une action sur les esprits ; mais celle qu'elle exerça par contre-coup sur les mœurs fut plutôt une action dissolvante et funeste. Ainsi on peut dire que l'état moral de l'Allemagne, à cette époque, n'était pas moins confus que son état politique. L'intérêt général se heurtait sans cesse à la multiplicité des intérêts particuliers, souvent contraires entre eux et d'une égale exigence ; et comme la force du pouvoir central était entravée, toute grande réforme politique ou morale rencontrait des obstacles presque insurmontables. Comme dans un arbre trop vaste, la sève inégalement distribuée ne pouvait atteindre les rameaux éloignés. Par là était rendue impossible la réforme de la discipline ecclésiastique, réclamée depuis plusieurs siècles. La Réforme, en instituant le mariage des prêtres, ne fit bien souvent que régulariser ce qui existait déjà en fait [1]. L'Allemagne, loin d'offrir l'image d'une société ordonnée, n'était encore qu'un assemblage capricieux d'usages et d'institutions diverses, un rapprochement de groupes infiniment variés, en lutte les uns contre les autres, quelque chose enfin de semblable à ces grandes cathédrales où se réunissaient confusément tous les genres d'architecture, et sur lesquelles chaque génération venait tour à

1. Heinrich. *Hist. de la littérature allemande*, tome I, p. 392.

tour ajouter les fantaisies de sa libre inspiration.

On comprend pourquoi la satire, à une pareille époque, n'a guère de peine à trouver une matière presque inépuisable. Elle en serait plutôt accablée. Dans cette confusion sociale, surtout avant que l'imprimerie naissante ait encore donné à l'opinion publique la conscience de sa force, les vices se montrent sans déguisement. La satire n'a même pas besoin, pour tracer des images qui aient du relief, de sonder les cœurs, de pénétrer dans leurs replis, ce qui est sa forme savante et délicate; elle n'a qu'à esquisser ce qu'elle voit d'un crayon rapide. Aussi, à la fin du quinzième siècle, la satire, comme échauffée par un foyer sans cesse alimenté, se répand partout. Elle sculpte dans la pierre des cathédrales des prédicateurs à oreilles d'ânes, des moines-renards qui prêchent des poules; elle dessine sur la tapisserie le diable, vêtu en ermite, qui vient avec un gros chapelet tenter Jésus au désert. La gravure, née en Allemagne sous la main de Michel Wolgemut et d'Albert Dürer, se fait dès le premier jour l'auxiliaire de la satire religieuse. La satire déborde jusque sur les genres qui paraissent lui devoir rester le plus étrangers. Les savants jettent au bas de leurs pages, entre deux notes érudites, de violentes récriminations contre les hommes et les choses du temps présent. Quel est le lettré qui ait résisté à la tentation de rire des moines? Dorpius accuse Érasme d'avoir manqué à la charité chrétienne dans l'*Éloge de la Folie*, et lui-même se moque des moines à cheval, « qui craignent sans doute d'aller trop lentement en enfer, s'ils étaient à pied. »

La satire de la Renaissance garde encore du moyen âge un certain goût de réalisme; cependant elle aura chez quelques-uns un caractère particulier qu'il importe

de marquer. Au moyen âge, où l'inégalité, comme on l'a dit, est la loi commune, la satire est une consolation donnée aux petits, plus qu'une leçon adressée aux grands. Quelque violente qu'elle soit, elle ne ruine, elle n'ébranle ni les croyances, ni les institutions, ni les principes ; elle n'en a ni la pensée ni le pouvoir. Elle n'est pas un appel direct aux armes, un son de tocsin qui éveille la cité ; c'est une plainte amère, un rire voisin des larmes. Au fond de cette satire, qu'on la cherche dans le *Roman de la Rose* ou chez les *Minnesinger*, il y a de la résignation. La satire lettrée de la Renaissance, plus avisée et plus discrète dans la forme, sera beaucoup plus perfide. Au début surtout, le caractère général sera celui-ci : une opposition maligne contre le passé, mais qui s'entoure de précautions, une hardiesse prudente qui affecte de ne pas toucher aux principes, mais semble par distraction en indiquer les côtés faibles, les points vulnérables ; une certaine affectation à retrouver chez les païens des vertus trop oubliées par les chrétiens ; un mode d'attaque capricieux et irrégulier, qui inquiète et déconcerte ; un ton, en un mot, nouveau, intermédiaire entre la bonhomie railleuse ou les colères d'enfant du moyen âge et l'âpreté du sectaire qui éclatera dans les pamphlets religieux du seizième siècle.

Mieux que tout autre, Érasme personnifie cette forme première de la satire de la Renaissance. Il donne la note, on pourrait dire le premier coup d'archet dans un ton mesuré, avec aisance et légèreté. « Dès la fin de l'âge précédent, dit un ingénieux écrivain, la lutte semblait imminente : les partis étaient en présence, les abus flagrants, les points vulnérables indiqués, les moyens d'attaque tout prêts. Mais il fallait se risquer. Le bûcher de Jean Huss apparaissait à l'horizon comme un sinistre

avertissement. C'était le cas de s'écrier avec Eustache Deschamps :

Qui pendra la sonnette au chat?

D'une main subtile, alerte, et sous forme de divertissement, un bel esprit, un savant enfermé dans son cabinet, Érasme l'osa [1]. » Souvent, à l'heure qui précède les crises, il se rencontre en effet de ces esprits avant-coureurs, indiscrets et prudents tout à la fois, qui, d'un vol léger et capricieux, vont répandant çà et là des germes dangereux, sans prévoir eux-mêmes la moisson qui lèvera. C'est là ce que fait l'*Éloge de la Folie* au seizième siècle, comme le *Mariage de Figaro* au dix-huitième.

Ce n'est pas d'ailleurs au cadre même de l'ouvrage que nous attachons un prix particulier. Érasme recevait de la tradition le personnage du *fou* qui instruit les sages. Plus près de lui, il avait pu s'inspirer de la célèbre *Nef des fous* (*Narrenschiff*) de Sébastien Brandt, qui avait eu en Allemagne un prodigieux succès. De 1494 à 1512, dix éditions avaient été épuisées : l'ouvrage avait été traduit en latin et même en français dès 1497. Un prédicateur populaire, Geiler de Kaisersberg, en tirait une série de sermons. Ce n'était pas là cependant l'école satirique à laquelle se rattachait Érasme. Si Brandt lui avait peut-être donné l'idée et le dessin général de l'ouvrage, c'était bien à lui-même qu'il devait le ton et l'accent.

Mais l'heureuse fortune de ce petit livre achevé en dix-sept jours, et qui, paraît-il, fut tiré en peu de temps à vingt mille exemplaires, ne doit pas priver la

1. Lenient. *La Satire en France au seizième siècle*, p. 8.

critique de ses droits. La *Folie* d'Érasme est une abstraction réalisée plus qu'une personne vivante et un type distinct, et encore, comme elle personnifie tour à tour le délire poétique, l'aveuglement des passions, et enfin le mépris des intérêts humains, elle nous échappe, pour ainsi dire, par ses transformations, calculées peut-être, mais trop rapides, et, malgré la brusquerie charmante de la fin, qui la replace dans son vrai caractère, elle laisse dans l'esprit une image indécise et flottante. N'oublie-t-elle pas aussi trop souvent que, née de Plutus et de la Jeunesse, elle a eu pour nourrices l'Ivresse et l'Ignorance? Nous serions tenté de la trouver plutôt trop savante. Elle multiplie avec trop peu de mesure les allusions et les proverbes. Il faut quelque travail pour en comprendre parfois le sens et en goûter l'application. C'est un défaut dans une œuvre de ce genre, où le trait doit courir au but et s'émousse quand l'esprit n'est pas aussitôt frappé. La langue elle-même ne se prête pas toujours d'assez bonne grâce à cette antithèse trop prolongée de la folie et de la raison. Coupez cette lecture par quelques pages de Rabelais, lisez par exemple le chapitre où Pantagruel persuade à Panurge de prendre conseil de quelque *fol*, parce qu'il a souvent « ouï en proverbe vulgaire qu'un fol enseigne bien un sage, » vous sentirez combien cette langue neuve, souple et naïve, aimable dans ses négligences, aide mieux au badinage que la gravité correcte de la phrase latine. Enfin, s'il faut tout dire, les délicatesses du goût moral ne sont pas assez respectées dans l'*Éloge de la Folie*, et Érasme, si capable de fine ironie, ne montre pas toujours ces justes scrupules d'un écrivain qui tient à respecter partout, et même dans ses éclats de rire, son lecteur et lui-même.

Mais au seizième siècle ces réflexions du goût moderne auraient été peu senties, et, eussent-elles été produites, elles n'auraient en rien affaibli le succès du livre. Ce succès d'ailleurs était assez justifié. Nul n'avait encore manié l'arme de la raillerie avec une semblable légèreté; nul n'avait égalé Érasme dans ce badinage élégant qui, sous une forme enjouée, cache une leçon de sagesse; dans cet art de promener çà et là la pointe d'un aiguillon qui, sans déchirer les chairs, pénètre pourtant jusqu'au vif; dans cette habileté à découvrir à peine sa pensée pour la laisser achever par le lecteur, et le mettre ainsi de moitié dans sa complicité par le plaisir d'amour-propre qu'on lui ménage; enfin dans cette attention à ne pas pousser trop loin la poursuite, pour ne pas se couper à soi-même la retraite. Les critiques adressées aux diverses classes de la société étaient pour la plupart des lieux communs de médisance traditionnelle; le ton était nouveau. La satire ne s'irritait pas; elle se jouait, légère et piquante, autour des ridicules de l'humanité qu'elle n'espérait pas corriger : sorte d'abeille d'un genre nouveau, elle allait çà et là voltigeant avec caprice, et se posant partout sans respect, pour récolter son miel amer. Comme on l'a remarqué finement, elle ne reprochait plus aux hommes, comme Horace, d'être fous, elle entreprenait de prouver qu'ils avaient raison de l'être. Sous une forme plaisante, n'était-ce pas la pensée même de Pascal analysant le besoin du *divertissement* qui agite tous les hommes? Mais la conclusion était bien différente. Quand Dorpius, avec candeur, conseillait à Érasme d'écrire en manière de palinodie l'éloge de la Sagesse, celui-ci répondait : « Comme Socrate chez Platon prononce l'éloge de l'amour le visage couvert, j'ai voulu, moi aussi, jouer ma

pièce avec un masque [1]. » Quel pouvait être le dernier mot de la pièce? Rien autre chose peut-être que le conseil païen de ne pas chercher à être plus sage que les autres, et de ne pas compromettre son repos par le chimérique espoir de réformer les hommes.

C'est donc, il nous semble, moins par le fond général des idées que par ce ton léger et d'une bonhomie malicieuse qu'Érasme mérite un souvenir sérieux dans l'histoire de la satire au seizième siècle. Si l'on cherchait à marquer sa place avec quelque précision, en rapprochant de lui ses plus illustres contemporains, on lui trouverait sans doute un air de famille avec Hutten, mais seulement avant que Hutten eût quitté le rire du satirique pour les colères haineuses du sectaire. Le ton des *Épîtres des hommes obscurs* rappelle assez souvent celui de l'*Éloge de la Folie*. C'est le même procédé satirique qui consiste à dissimuler la critique sous l'exagération de l'éloge; c'est aussi la même verve rapide, et l'on comprend que les contemporains d'Érasme l'aient tout d'abord désigné comme l'auteur du pamphlet anonyme. Luther et Calvin furent aussi puissants par la satire, mais ils ne combattaient pas avec l'arme légère que maniait si bien Érasme; au contraire, ces allures de bel esprit railleur et sceptique, ces passages rapides d'un persiflage hardi à un langage prudemment soumis, tout cela leur était étranger et les irritait. Luther, tantôt s'élevant à la plus haute éloquence, tantôt s'abaissant au trivial le plus bas, créait le pamphlet, et Calvin donnait à la satire dans, le *Traité des reliques*, le ton de morgue sentencieuse que gardera son Église. Ni l'un ni l'autre n'eurent que par accidents cette forme déliée

1. *Erasmi epist. apolog. in M. Dorpium* (1515).

et souple qui d'Horace et de Lucien semble par Érasme se transmettre à Voltaire. Au seizième siècle, un seul homme réunira tous ces traits dispersés pour former le type le plus complet du satirique : ce sera Rabelais, éloquent et trivial comme Luther, prudent et fin comme Érasme, comme lui raillant les rois en recherchant leurs bonnes grâces, se moquant de la cour romaine dont il sollicite une double bulle d'absolution, et de plus s'élevant bien au-dessus de Luther et d'Érasme par le don de créer des personnages vivants et variés, réels et fantastiques à la fois.

Mais pour quitter les généralités et chercher dans le détail la confirmation de notre jugement, considérons Érasme comme le témoin satirique de son siècle, et plaçons-le tour à tour en présence de l'Église, de l'État, et enfin de la société laïque.

II

Érasme était prêtre, et cependant, mieux que tout autre, il représente l'avénement de cet esprit laïque, né avec la Renaissance, et qui cherchera avec plus ou moins de sagesse à se constituer une sorte de domaine indépendant, à distance égale de l'Église et de la Réforme.

Érasme est l'interprète de cet esprit nouveau quand il raille sans prudence, sinon sans justice, les convoitises du clergé pour les richesses et les biens temporels. Le Christ, dira-t-il souvent, avait chassé les marchands du temple ; à leur tour les marchands ont chassé le Christ. L'Église aujourd'hui fait argent de tout. On

double les jubilés pour doubler les profits, on les triple même sous Alexandre VI. On dilapide le trésor des grâces spirituelles, et cette monnaie ainsi prodiguée n'a plus cours. Les fidèles connaissent le tarif complet des indulgences pour le rachat de toutes leurs fautes, depuis les plus légères jusqu'à l'homicide. Pour de l'argent vous avez « des indulgences plus que plénières; » et « le purgatoire court risque de ne plus avoir d'habitants [1]; » car il y a des *beaux pères*, comme celui dont parlera Henri Estienne, qui ont l'oreille assez fine pour entendre le cri joyeux de l'âme délivrée du purgatoire, au moment où la pièce de monnaie tombe dans le bassin. Le Saint-Esprit, « le distributeur de tous les dons, » ne fait plus que mendier [2]. Les exemples de la cour romaine portent leurs fruits, et partout, dit Érasme, le clergé ne veut pas seulement vivre, mais s'enrichir de l'autel. « Quelles tragédies ne soulèvent-ils pas pour leurs dîmes? On ne peut recevoir le baptême, c'est-à-dire devenir chrétien, sans payer. Voilà sous quels beaux auspices vous passez les portes de l'Église! Si vous ne les payez pas, ils ne béniront pas votre mariage; ils n'écoutent pas les confessions sans se faire payer. Il faut les payer pour dire la messe. Ils ne chantent, ne prient, ne bénissent pas gratis. Chez des chrétiens, on ne peut enterrer les morts sans avoir acheté d'un prêtre un coin de terre. Si vous y mettez le prix, il vous sera permis de pourrir dans l'église tout près du grand autel; donnez moins, vous serez détrempé en plein air en compagnie des vilains. Ce barbare et païen Hébron offre à son hôte Abraham, qu'il ne connaît pas, le don gratuit d'un

1. *Utiliss. consultatio de bello Turcarum*, etc. (1530).
2. *Ibid.*

tombeau, et des prêtres vendent le droit de sépulture sur une terre qui ne leur appartient pas [1] ! »

Les peuples se sont ainsi habitués à tout réduire en tarif, à compter avec Dieu et les saints comme avec des créanciers qui n'ont plus d'action à exercer, la dette une fois payée. La lettre de la loi s'est substituée à l'esprit. On se croirait coupable d'un sacrilége, si l'on approchait de l'Eucharistie après avoir avalé une goutte d'eau, et l'on se rend sans crainte à la table sainte, la haine dans le cœur. On ne ferait pas cuire du pain un dimanche, mais on va s'enivrer ce jour-là dans les faubougs de la ville. On néglige Dieu et en même temps on se familiarise avec la Vierge et les saints, jusqu'à leur adresser des demandes « qu'un honnête homme rougirait même d'entendre. » Lilius vit en Italie un *ex-voto* où le malade disait « qu'en proie à une fièvre dangereuse, il n'avait fondé aucun espoir sur le médecin, peu sur Dieu, et qu'il n'avait dû sa guérison qu'à la Vierge Marie. »

Cet esprit d'opposition laïque s'accuse vivement encore chez Érasme quand il vient à parler des croisades. Le temps n'est plus où le trouvère désignait au mépris des dames le chevalier peu pressé de partir. Érasme personnifie bien plutôt ce bon sens positif, ennemi des aventures, qui déjà au treizième siècle se dégageait de la *Dispute du croisé et du décroisé* de Rutebœuf, et qui avait au seizième pénétré dans toutes les classes de la société. Lorsque le pape Pie II s'embarquait mourant à Ancone, « pour prier Dieu à genoux sur la poupe élevée du navire de donner la victoire à son peuple, » il faisait un anachronisme. Ces nobles paroles ne pouvaient plus avoir d'écho dans des âmes qui n'avaient plus l'Église

1. *Adages.*

pour seule patrie, comme au moyen âge. Érasme est de son temps; il ne veut plus être dupe de ces enthousiasmes irréfléchis; il ne voit plus dans ces contrefaçons des croisades, qu'on essaie encore de temps en temps, que des expédients financiers.

C'est avec ce même esprit de raillerie dénigrante qu'Érasme parlera d'une autre forme de la piété du moyen âge, les pèlerinages. Déjà, il est vrai, l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* avait avoué que les pèlerins ne portaient pas toujours l'édification là où ils allaient la chercher à grands frais [1]. Aussi ces « ocieux et inutiles voyages » étaient facilement devenus un lieu commun de satire populaire. Érasme, à son tour, ne se prive pas du plaisir de la médisance. Les pèlerins des *Colloques*, qui partent pour accomplir des vœux souvent formés après boire, reviennent mal vêtus, pâles, misérables, ne rapportant de leurs voyages que l'occasion de mentir à leur aise dans les banquets et les compagnies. Mais surtout Érasme aimera à opposer au coureur de pèlerinages, couvert de coquilles de toutes les couleurs, d'images en étain et en plomb, de chapelets d'œufs de serpent, l'homme sage qui demeure à la maison et surveille sa famille [2].

La satire d'Érasme devient plus amère quand des coutumes et des pratiques elle passe aux personnes. Ce n'est pas cependant le clergé séculier qui soulève ordinairement ses plus vives colères. Il le traite plutôt avec irrévérence et dédain. Il représente le haut clergé d'Allemagne comme paresseux et ignorant, ne prêchant que

1. Au douzième siècle, en Allemagne, les Minnesinger exercent aussi contre les pèlerinages leur esprit frondeur. V. Heinrich, *Hist. de la litt. allem.*, t. I, p. 103.

2. Coll. *Peregrinatio religionis ergo.*

pour autrui le renoncement aux biens de ce monde, se mêlant enfin avec ardeur à la vie politique et recherchant la gloire des armes. « On trouve aujourd'hui des évêques qui regardent comme un plus grand honneur pour eux de marcher escortés de trois cents cavaliers armés de balistes, de lances et de mousquets, que de porter partout avec eux les Livres saints, entourés de diacres pieux et savants. Pourquoi se croient-ils grandis par cet éclat que méprisaient tant les grands évêques auxquels ils ont succédé? Pourquoi les trompettes et les clairons résonnent-ils plus agréablement à leurs oreilles que la parole de Dieu [1]? » Il n'était pas rare de trouver dans les armées un *cardinal général*, un *duc évêque*, des *comtes abbés*. « Ils ressemblent à des statues faites de pierreries et de boue, » dit Érasme, et il conseille au clergé d'Allemagne d'imiter celui d'Angleterre, qui ne se mêle ni de politique ni de guerre [2]. Le clergé se laissait ainsi, par oubli de ses vrais devoirs, envahir par les moines. « Les prêtres qui se nomment séculiers, comme s'ils étaient voués au monde et non au Christ, rejettent tout le fardeau sur les réguliers, les réguliers sur les moines, les moines plus relâchés sur les moines dont la règle est plus étroite; ceux-ci sur les mendiants, les mendiants sur les chartreux, les seuls chez qui la piété demeure cachée, mais si bien cachée qu'il est presque impossible de l'apercevoir [3]. »

1. *In Evang. Marci.*
2. *Utiliss. consultatio de bello Turcarum*, etc.
3. *Él. de la Folie.* — Cf. Ranke, *Hist. de la papauté au seizième siècle*, t. I, p. 63 : « Comme les possesseurs des bénéfices ne songeaient qu'à trouver des administrateurs au meilleur marché possible, ils rencontraient surtout les moines mendiants très-accommodants. Ils occupaient des évêchés sous le titre de suffragants, et les paroisses comme vicaires. »

Bien plus que le clergé séculier, les ordres religieux sont l'objectif principal de la satire d'Érasme. Pendant plusieurs siècles, les moines avaient mérité par leurs services le respect et la reconnaissance universelle de la chrétienté. Ils avaient défriché le sol, fondé des villes, sauvé les lettres humaines, secouru la pauvreté en la gardant pour eux-mêmes, fait enfin de la prière une sorte d'institution publique qui désarmait la colère de Dieu. Mais à partir surtout du quatorzième siècle, les signes d'une triste décadence s'étaient partout manifestés. Les cloîtres célèbres, comme celui de Lérins, n'envoyaient plus à travers l'Europe ces docteurs, ces évêques, qui en avaient justifié et étendu la renommée. La règle de saint Benoît était relâchée. Trop souvent le cloître, au lieu d'être l'école de la vertu et de la science, n'était plus que le refuge de la mollesse, la garantie d'une oisiveté respectée, ou le foyer d'intrigues temporelles [1]. Les revenus des monastères, qu'un concile avait nommés « le patrimoine des pauvres, » servaient à entretenir le luxe et la paresse des moines, ou se détournaient en partie, grâce à l'abus de la *commende*, sur de riches ecclésiastiques ou laïques, ainsi intéressés à fermer les yeux sur des excès dont ils partageaient les profits. La conscience chrétienne fut blessée par de tels spectacles. Tantôt, comme chez le Dante, elle éclata en des paroles indignées, tantôt elle se vengea par de mordantes satires, devenues bientôt un thème inépuisable offert à la gaieté populaire. C'est

1. « Les *cartes de visite*, pièces officielles représentant les conseils donnés lors d'une visite faite dans un couvent par un supérieur, sont les pièces justificatives des dialogues d'Érasme, de telle page de Rabelais, ou de l'apologie pour Hérodote. » Sainte-Beuve, *Histoire de Port-Royal*, t. I.

justice, apres tout. Comme la vie monastique est le plus noble effort que l'homme puisse tenter pour atteindre à la perfection morale, on comprend qu'elle devienne le scandale des peuples, quand elle cesse d'en être l'édification. Le mépris qui s'attache à celui qui trahit sa mission librement embrassée est encore un hommage rendu à la mission elle-même.

Érasme fut doublement de son temps, comme Rabelais, en détestant les moines et en manquant de le devenir. Sa verve satirique s'inspirait ainsi tout ensemble du spectacle de la déchéance monastique et du danger qu'il avait lui-même couru. Pour ruiner ce pouvoir détesté, nous le voyons prendre tous les tons de la satire, poursuivre les moines sans relâche, leur attribuer souvent sans justice tous les maux dont souffrait la chrétienté. Érasme semble croire qu'on ne peut espérer de paix dans l'Église ni de progrès dans les bonnes lettres avant d'avoir renversé le royaume de la *moinerie ;* car les moines forment un royaume, un empire qui opprime de tout son poids la république chrétienne. « Il y eut jadis un royaume des Assyriens, des Mèdes, des Grecs, des Romains ; un Dieu veut-il aujourd'hui qu'il y ait un royaume de moines et de fous [1] ? » Cet empire est composé de tribus différentes qui se déchirent entre elles et ne montrent d'union que pour opprimer les chrétiens : « Nous entendons les moines crier çà et là : Le Christ est ici, et cependant ils ne s'accordent pas ensemble. Les Observations disent : Le Christ n'est pas chez les Récollets et les Conventuels, il est ici. Les Jacobites crient : Le Christ est ici, il n'est pas chez les Augustins. A leur tour les Bénédictins : Le Christ est ici, il n'est

1. Ep. 1191.

pas chez les mendiants. Enfin toute la race des moines crie de concert : Le Christ est ici, il n'est pas chez les prêtres qui ne portent pas le capuchon. On n'entend partout que des voix qui crient : Le Christ est ici. Mais que dit le Christ lui-même? Ne les croyez pas. Le Christ n'est pas divisé, il n'est pas dans les choses corporelles. Le Christ n'est nulle part où ne sont pas des sentiments dignes du Christ. Il veut appartenir à tous, lui qui est le soleil du monde [1]. »

Avec moins de verve, mais peut-être plus de colère que Rabelais, Érasme adresse aux moines les mêmes reproches; il croit tout ce que l'on en dit quand on en parle mal ; il ne paraît pas soupçonner que la passion qui l'anime trop visiblement est plus capable d'éveiller la défiance qu'une satire mesurée, qui frapperait au bon endroit. En outre, nous ne pouvons guère ne pas relever comme une contradiction la prétendue tyrannie des moines et la liberté avec laquelle Érasme les attaque ; aussi Voltaire nous semble avoir singulièrement exagéré les dangers que courait Érasme de ce côté, quand il lui fait dire « qu'il était entouré de fanatiques et qu'il avait besoin d'une grande *circonspection* pour n'être pas brûlé par les uns ou assassiné par les autres [2]. »

Érasme, on le sait déjà, ne tarit pas sur l'ignorance des moines : ils ne comprennent pas même leurs psaumes, et le supérieur, comme l'abbé mis en scène par Rabelais [3], entretient cette ignorance avec soin, pour qu'ils ne s'avisent pas de contredire et de citer les *Décrétales* [4]. Ils élèvent de riches monastères, « pendant que

1. S. *Math.*, c. 24.
2. *Dialogue entre Érasme, Lucien et Rabelais.*
3. Rabelais, éd. Rathery, t. I, p. 155.
4. Coll. *Funus.*

tant de temples vivants du Christ meurent de faim, font horreur par leur nudité et sont privés de tout le nécessaire [1]. » Ce sont eux encore qui s'insinuent dans la confiance des princes et leur soufflent l'esprit de guerre et de conquête : « Il y a certains animaux couverts de manteaux noirs ou blancs, de robes couleur de cendre, revêtus d'un plumage différent, qui ne quittent jamais les cours des princes. Ils leur versent goutte à goutte l'amour de la guerre; ils y exhortent le peuple et les grands; dans leurs discours évangéliques, ils crient sans cesse que la guerre est juste, sainte et pieuse... ils le répètent aux deux partis. Chez les Français, ils prêchent que Dieu est pour les Français, et qu'on ne peut vaincre celui qui a Dieu pour protecteur. Chez les Anglais et les Espagnols, ils disent que ce n'est pas César, mais Dieu qui fait la guerre. Si un soldat vient à tomber, il ne périt pas, mais il vole tout droit au ciel, et comme il était, tout armé. C'est que ces hommes tirent plus de profit des mourants que des vivants. Il y a des testaments, des repas funéraires et mille autres gains qui ne sont pas à dédaigner [2]. » Mais pendant que les moines jouent leur jeu auprès des puissants avec toutes les ressources d'une flatterie savante, ils n'ont besoin que de grossiers artifices pour séduire le peuple et exploiter sa crédulité. C'est presque uniquement des saints qu'ils lui parlent. Ils vont dire aux simples : « François enverra de terribles maladies, s'il ne reçoit pas les honneurs qu'il mérite, et l'argent qu'il demande pour son ordre [3]. » Au contraire, le Seigneur a juré que nul ne mourrait mal, s'il mourait revêtu de la robe de saint François.

1. Coll. *Convivium Religiosum.*
2. Coll. *Charon.*
3. Coll. *Exsequiæ Seraphicæ.*

Il évitera jusqu'au purgatoire, car les démons ont plus peur du capuchon de saint François que de la croix de Jésus-Christ [1].

Les moines pénètrent surtout dans les familles; car, pour assurer la fortune de l'ordre, c'est l'enfance dont ils cherchent surtout à s'emparer. De là tant d'intrigues mauvaises, si souvent racontées par Érasme, pour jeter les enfants de riche maison dans une vie contraire à leur goût, que ceux-ci subissent avec répugnance, et qu'ils déshonorent bientôt par leur conduite déréglée. Tantôt c'est par de séduisantes promesses, tantôt par les sophismes d'une fausse dévotion ou des menaces ridicules, au besoin par le charlatanisme de prétendues incantations magiques que les moines dérobent à des parents timides des filles bien dotées. Ils disent, pour rassurer au besoin leur conscience, que c'est un vol pieux, agréable à Dieu et utile au monastère [2].

Nous n'insisterons pas plus longuement sur la satire d'Érasme contre les moines. Il suffit d'en connaître l'esprit général, le ton irrité ou amer. Aussi bien cet accent continu de dénigrement et de haine est-il propre à nous fatiguer, quand même il ne blesserait pas notre respect pour ce qui reste à nos yeux, en dépit des faiblesses hu-

1. Coll. *Exsequiæ Seraphicæ*. M. Heinrich (*Hist. de la littérature allemande*, t. I, p. 282) montre à quel point les légendes avaient habitué l'esprit populaire à la familiarité avec les saints. « Les saints, dans les *maîtres chanteurs*, sont caractérisés moins par leurs vertus que par ce qu'on boit ou mange à leurs fêtes. On célèbre saint Jean-Baptiste « qui fait rougir les cerises, » le bon saint Gilde « qui nous donne la bière nouvelle, » le noble saint Martin « qui remplit les tonneaux de vin. » On y ajoute même l'éloge du grand saint Mardi-Gras « qui couvre les rues de fous joyeux. » Par contre, saint Antoine « met le feu aux jambes, » saint Eutrope « fait les hydropiques. » Cf. Rabelais, éd. Rathery, t. I, p. 173.

2. Coll. *Virgo pœnitens*.

maines, la plus haute expression de la vie chrétienne. Il ne serait ni juste ni possible de chercher autre chose dans les écrivains du seizième siècle que le portrait satirique et chargé du moine dégénéré. L'impartialité commande aussi d'ajouter que si la vertu monastique s'était en effet visiblement affaiblie, c'était là une suite d'un mal plus profond, plus général, qui était la décadence du sentiment chrétien dans la société entière. Érasme le reconnaissait lui-même, quand il écrivait ces sages paroles : « Quelle est cette perversité de haïr un moine parce qu'il est moine? Vous faites profession de christianisme, et vous êtes l'ennemi de ceux qui sont les plus semblables au Christ! Je sais bien que la plupart sont très-éloignés de cette image des premiers moines. Mais combien y a-t-il de chrétiens qui aient gardé aujourd'hui la sainteté de la primitive Église? Il n'est plus aucun genre de vie que nous puissions approuver, si les méchants nous font haïr les bons [1]. »

Est-il vrai d'ailleurs qu'au milieu de cette corruption trop réelle de la vie monastique, aucun ordre, aucun monastère n'eût échappé à la contagion? Hutten lui-même a parlé de l'austère discipline qui régnait sous la direction de l'abbé Jean II à l'abbaye de Fulda. Au quinzième siècle, la sève parut avoir abandonné ce grand arbre monastique qui avait si longtemps couvert et défendu la chrétienté; elle n'était nullement tarie, et le seizième siècle, dès les premières années, vit repousser sur ce tronc puissant de vigoureux rameaux qui allaient donner à l'Église des fruits abondants. Un écrivain sérieux résume fort bien les principaux faits de cette régénération

1. *Épître au chartreux Jean Emstedius*, citée par M. de Montalembert dans les *Moines d'Occident*.

chrétienne, consignée dans Carraciolo, le biographe de Paul IV et de saint Gaétan, et relevée par Ranke lui-même, si peu suspect en pareille matière [1]. « Un an après la mort de Léon X, l'ordre des Camaldules se réforma, les Capucins restaurèrent la vieille discipline de saint François, les Barnabites se vouèrent à l'éducation des pauvres; l'ordre des Théatins fut créé pour suppléer à l'insuffisance du clergé de paroisse : comme les ministres protestants, ils prêchaient aux multitudes sur les places publiques et dans les campagnes. Quelques années plus tard, saint Philippe de Néri créait une congrégation qui devait devenir l'Oratoire; saint Jean de Dieu naissait pour ainsi dire de la parole apostolique de saint Jean d'Avila; il faisait vœu de servir Dieu dans les pauvres, les infirmes, et particulièrement dans les aliénés, et créait l'ordre des *fata bene fratelli*. Ce feu embrasait les femmes elles-mêmes, et la grande sainte Thérèse, comme une protestation contre les attaques trop souvent méritées par les corruptions morales de l'Église romaine avant la Réforme, rétablissait les effrayantes austérités des Carmélites. [2] »

Érasme ne prêta aucune attention à cette renaissance qui cependant commençait sous ses yeux. L'eût-il aperçue, ses préventions n'y eussent vu que l'extension nouvelle d'un mal ancien. Mais si Érasme doit être compté au nombre des satiriques les plus violents, souvent les plus injustes, des moines de son temps, il ne laisse pas de respecter le principe lui-même de la vocation monastique, si fortement établi par les paroles de l'Évan-

1. *Histoire de la papauté au seizième siècle*, l. I, p. 147 et suiv.
2. Eugène Forcade. *La Réforme et la Révolution*. — Revue des Deux Mondes, 1849.

gile [1]. Par là il se sépare de la Réforme. Il ne veut, à l'entendre, que maintenir ce droit de contrôle sévère et de libre critique reconnu par saint Paul, exercé par Tertullien, saint Jérôme, saint Cyprien. Il voit en songe saint François lui-même « couvert d'une robe de laine brune, ceint d'une corde rustique et pieds nus; » et le saint le remercie de dénoncer ceux qui déshonorent son nom. Saint François, nous l'avouerons, pourrait bien désavouer son avocat [2]. La satire d'Érasme n'est pas, comme chez les Pères, une explosion de sainte douleur, le frémissement et le trouble d'un cœur apostolique, la pieuse indignation d'une âme dévouée à l'Église. Les fils pieux de Noé cherchent à cacher aux yeux d'une foule moqueuse la faute de leur père; plus semblable à Cham, la satire d'Érasme semble prendre plaisir à découvrir les plaies secrètes, les maux qui plus tard faisaient dire à saint François de Sales écrivant à la mère Angélique : « Ma fille, voilà des sujets de larmes. Il faut pleurer et prier en secret que Dieu mette la main là où les hommes ne sauraient la mettre [3]. » Érasme est étranger à cette prudente et pieuse discrétion; aussi, quoiqu'il ne prétende pas transformer ses mordantes satires contre les moines en un procès contre l'institution elle-même, il fraie indirectement la route aux luthériens. Dans une pantomime représentée devant Charles-Quint à Augsbourg, Reuchlin paraissait sur la scène portant une ample provision de bois, Érasme construisait le bûcher, et Luther y mettait le feu. Appliquée au rôle satirique d'Érasme

1. V. la préface du *Commentaire d'Haymon sur les Psaumes*.

2. Ep. 1230. — C'est à propos de ce passage que Richard de Beaulieu attribue à Érasme des révélations. V. *Critique de l'Apologie d'Érasme*, ch. 1er.

3. Cité par Sainte-Beuve, *Hist de Port-Royal*, t. I. p. 221.

à l'égard des ordres monastiques, l'allégorie était juste et piquante, car elle était l'image tout à la fois de la malice d'Érasme et de sa prudence.

III

En pénétrant avec Érasme sur le terrain de la satire politique, nous retrouverons souvent la violence et l'âpreté de langage que lui inspire la satire religieuse. Ici encore on pourra doublement s'étonner de la liberté de l'écrivain et de la patience des princes à souffrir de si vives attaques. C'est même un fait curieux à relever que la puissance monarchique commence à être discutée, au moment précis où elle va en Europe parvenir à son apogée par la création des armées permanentes, l'augmentation des revenus publics et les progrès de la centralisation. Là était le signe d'une époque nouvelle. Au moyen âge en effet, et surtout en Allemagne, la question politique dominante avait été celle de l'indépendance ou de la subordination de l'Empire à l'égard de la papauté. Tant qu'il avait fallu combattre les prétentions théocratiques de la cour romaine, on n'avait guère songé à contester à la royauté des forces dont l'intégrité semblait nécessaire pour lutter avec avantage contre la puissance ecclésiastique ; mais quand à la fin du quinzième siècle la cause de l'indépendance du pouvoir laïque fut définitivement gagnée, on commença à agiter, sans le formuler encore, le problème des temps modernes, qui est la recherche d'une juste transaction entre l'autorité du souverain et les droits des sujets. D'une part l'accroissement du pouvoir royal, débarrassé de la surveillance ecclésiastique, ne laissait pas d'inquiéter les meilleurs esprits ; de l'autre,

la renaissance des études classiques faisait pénétrer dans la société savante des idées nouvelles sur le droit, et habituait à entendre comme à parler le libre langage de Rome et d'Athènes. Sans doute ce fut surtout dans la seconde moitié du seizième siècle que s'accusa ce mouvement de la pensée publique, aboutissant à la théorie libérale de François Hotmann et à l'idée nouvelle d'un contrat tacite établi entre les rois et les sujets, également inviolable des deux côtés ; mais avant l'école de ces publicistes, on rencontre de ces libres esprits, dont Érasme est le plus célèbre, qui ouvrent les routes, et, avec l'arme de la satire, font comme une guerre de partisans à des abus dont eux-mêmes ne connaissent pas le remède.

C'est une guerre de ce genre qu'Érasme fait aux rois; mais, il est à peine besoin de le dire, il se garde d'attaquer l'institution même de la royauté. Sa prudence, comme toujours, aime à se mettre en règle avec les principes, et sait au besoin s'en faire un abri commode contre les conséquences de ses saillies. La monarchie mise hors de question, il reprend toute sa liberté contre les rois eux-mêmes. Dans presque tous ses ouvrages, surtout dans les *Adages*, il ne cesse de leur lancer les traits les plus piquants. Il s'établira derrière tel proverbe latin, comme derrière une haie, pour diriger contre eux des coups plus rapides et plus sûrs. Tantôt ce sera derrière l'adage *aut fatuum aut regem nasci oportet* que le malicieux Gui Patin lit avec tant de plaisir, et qui lui fait s'écrier : « O que le bonhomme Érasme était un excellent personnage[1] ! » Une autre fois l'adage *scarabæus aquilam quærit* le mettra en verve,

1. Lettre du 16 février 1666.

et sa plume irritée esquissera, avant un célèbre écrivain de nos jours, « l'aigle sinistre aux serres recourbées, l'oiseau carnivore ennemi de la paix et du repos, né pour les combats, les rapines et les déprédations ; » et il ira, emporté par le mouvement de sa pensée, jusqu'à préférer à l'oiseau cruel, qui symbolise les rois de la terre, le triste et noir scarabée, « qui assourdit par son bourdonnement, incommode par son odeur fétide, vole çà et là, s'attache partout, dresse partout des piéges, que l'on ne peut vaincre sans honte, que l'on ne peut chasser, que l'on ne peut combattre sans se souiller soi-même, » et qui n'est autre chose, on l'a deviné, que la personnification du moine.

Mais qu'il le veuille ou non, Érasme, par ses hardiesses satiriques, découvre les endroits faibles du principe monarchique. Le prestige qui entoure les rois ne le trompe pas. « Qui leur ôterait le masque, dit-il, n'aurait le plus souvent sous les yeux qu'un pauvre homme et un faquin [1]. » Par une image ingénieuse, il fait entendre qu'il serait utile de réprimer l'excès d'une puissance qui les invite à satisfaire trop vite leurs ressentiments. « Comme dans une blessure le sang paraît avant la plaie, et comme l'éclair brille avant que l'on entende le tonnerre, ainsi les tyrans, c'est-à-dire presque tous les rois, font périr l'accusé avant qu'il ne soit reconnu coupable [2]. » Il leur reproche de se persuader que le monde a été fait pour eux, et de permettre, quand ils ne les favorisent pas, des abus de toutes sortes.

Au nombre de ces abus, l'insatiable avidité du fisc

1. *Éloge de la Folie.*
2. Adage *On est vite condamné par les rois.*

inspire à Érasme les accents les plus indignés. « Autrefois, même sous des tyrans encore grossiers, la mer, les rivières, les routes, la chasse, tout cela appartenait à tous. Aujourd'hui les seigneurs, comme s'ils étaient seuls des hommes ou plutôt des dieux, revendiquent tout pour eux. L'infortuné navigateur est forcé de tout souffrir au gré d'un insolent pirate, comme si c'était trop peu pour ce malheureux d'avoir affaire aux flots et aux vents, sans qu'il ait à supporter d'autres tempêtes. Un port se présente, on lui extorque quelque chose; un pont, il faut donner; un fleuve, vous avez à compter avec le privilége des princes. —Vos marchandises, il faudra les racheter à ces sacriléges! Pour comble de cruauté, le pauvre peuple est privé du nécessaire; la nourriture du misérable est rongée par toutes ces dîmes et impôts. Il n'est pas permis de rapporter le blé de vos champs sans payer la dîme. Le plus souvent le vin importé paye la dîme. Chez plusieurs nations, on met à part pour le prince la moitié de la bière. Vous ne tuez pas une bête sans payer le fisc, vous ne revendez pas un cheval, acheté de votre argent, sans payer quelque chose. Il est des contrées où l'on ne peut conclure un mariage légitime sans payer une rançon. Est-il aujourd'hui dans la plupart des pays une magistrature, un office, une charge qui ne soit pas achetée? Enfin, comme tout cela ne saurait remplir ce tonneau percé qui est le fisc des princes, on a recours à la guerre, et les princes jouent ce jeu, pendant que le malheureux peuple est sucé jusqu'à la moelle [1]. »

1. *Adages.* « Le roi (Ferdinand Ier de Naples), dit Commines, faisait toute la marchandise du royaume, jusqu'à bailler les pourceaux au peuple et à les faire engraisser pour mieux les vendre. S'ils mouraient, il fallait qu'ils les payassent, et si la marchandise s'abaissait de prix, il

L'intérêt des peuples serait d'être gouvernés avec une modération équitable ; celui des rois, d'entendre la vérité. Tout au contraire, dès leurs premières années, les princes sont gâtés par les flatteurs, intéressés à fermer toutes les avenues par où la vérité pourrait pénétrer jusqu'à leurs maîtres. C'est encore avec verve que la satire d'Érasme démasque ce détestable complot de l'hypocrisie et du mensonge, dont le peuple est la première victime. « Aujourd'hui personne n'est élevé avec plus de négligence et de corruption que ceux mêmes qu'il importe d'élever avec le plus de soin. Cet enfant qui doit commander à l'univers, on le confie aux plus sottes des femmes, qui ne versent dans son esprit rien qui soit digne d'un prince. Ensuite il n'est personne qui ne le flatte. Les grands l'applaudissent, les ministres lui obéissent, le précepteur aussi le flatte, et cela, non pour le rendre utile à sa patrie, mais pour se préparer à lui-même une magnifique fortune. Il le flatte aussi, le théologien vulgairement appelé confesseur, et qui aspire à un évêché. Le magistrat le flatte aussi bien que ceux qui vivent et prennent leurs plaisirs avec lui, et Carnéade a raison de dire que le seul art bien enseigné aux princes est celui de monter à cheval, sans doute parce que le cheval, qui ne distingue pas un prince d'un vilain, ne sait pas flatter le roi, mais jette à terre quiconque ne se tient pas bien en selle. On lui apprend aussitôt le faste et l'arrogance, on l'avertit qu'il lui est permis de faire tout ce qui lui plaît. Il entend dire que les biens de tous appartiennent aux princes, que le prince est au-dessus des lois. Il s'entend traiter de Ma-

contraignait le peuple de la prendre; et par le temps qu'il voulait vendre, nul ne pouvait vendre que lui. » Cité par Zeller : *Italie et Renaissance* (1869), p. 128.

jesté sacrée, de Sérénité, de Divinité. Bientôt on l'entraîne vers les femmes. Celles-ci l'attirent, le flattent, s'abandonnent à lui. Autour de lui est la troupe efféminée des jeunes gens de son âge. On ne parle plus que de femmes. Et voilà comme se perd la meilleure partie de sa vie [1] ! »

Mais le plus cruel plaisir auquel se livrent les princes, c'est la guerre. Certes, pour Érasme, pour un esprit ami des bonnes lettres, des courtoises et pacifiques discussions, c'était jouer de malheur que d'être né à une époque si troublée. Guerres dynastiques, guerres civiles, guerres religieuses, aucun de ces spectacles ne lui fut épargné. La double coutume elle-même des guerres privées et du combat judiciaire, importée en Europe par les Germains, persistait encore, malgré l'opposition du pouvoir central qui, par intérêt plus que par humanité, ne voulait pas laisser se répandre sans fruit pour lui-même le meilleur sang de la nation [2]. Nul ne détesta plus sincèrement qu'Érasme les violences de la guerre, nul n'en parla avec plus d'horreur. Ses ouvrages, ses lettres sont remplis, à ce sujet, d'invectives qui pourront paraître souvent le développement facile et abondant du lieu commun classique, mais que la sincérité et la force du sentiment élèvent parfois jus-

1. *Adages.*

2. Louis XI, au milieu du quinzième siècle, rendait un édit pour abolir les guerres privées dans le Dauphiné. En Allemagne, l'autorité impériale n'abolit qu'en 1495 ce droit de la guerre privée, et instituait la Chambre impériale pour juger sans appel les différends qui s'élevaient entre les membres du corps germanique. Cependant, en 1522, Charles-Quint permettait encore un combat judiciaire qui se livra devant lui selon toutes les règles de la chevalerie. En France, le dernier combat judiciaire autorisé fut le combat de Jarnac avec la Chasteigneraie, en 1547. En Angleterre, deux combats furent encore autorisés, l'un en 1571, l'autre en 1631. V. Robertson, *Tableau de l'Europe,* note XXI et XXII.

qu'à l'éloquence [1]. On y sent, même au milieu de l'inspiration des moralistes anciens, l'accent personnel d'un homme qui a vu avec une indignation profonde les princes s'arroger le droit insolent de troubler le monde entier pour venger une injure privée, et détruire sans pitié les villes que les peuples avaient élevées. Érasme ouvre ainsi le chemin à la reconnaissance des principes essentiels du droit public européen, et dont le premier, a écrit M. Guizot, est « que la paix est l'état normal des nations et des gouvernements, la guerre un fait exceptionnel et qui doit avoir un principe légitime [1]. »

Aussi quand Érasme, dans ses *Colloques*, met le soldat en scène, il est bien éloigné de lui prêter ce charme séduisant qu'entraîne après soi l'idée du courage et du dévouement. Il le représente au contraire sous les couleurs les plus dures, comme un homme qui fait métier de dépouiller les innocents, de piller les églises, d'incendier les maisons, d'outrager les vierges [2]. Le soldat appelle ces détestables excès les droits de la guerre ; il rassure sa conscience par des oraisons adressées à sainte Barbe, à saint Christophore ; au besoin, il irait trouver les Dominicains, grands distributeurs d'indulgences ; enfin il revient chez lui balafré, vieilli, courbé, endetté et l'âme « aussi pure que l'égout de la place Maubert [3]. » L'esquisse d'Érasme, quelque désobligeante qu'elle paraisse, ne serait pas démentie par l'histoire. « L'armée du petit roi Charles VIII, dit Brantôme, était épouvantable à voir. De tous ceux qui se rangeaient sous les

1. V. l'ép. 144 et l'adage : *Dulce bellum inexpertis.*

2. *Étude sur le duc de Broglie.* Revue des Deux Mondes, 1er octobre 1871.

3. Coll. *Militis confessio.*

4. Coll. *Militis et Carthusiani.*

enseignes et bandes des capitaines, la plupart étaient gens de sac et de corde, méchants garnements échappés de la justice et surtout force marqués de fleurs de lys sur l'épaule, essorillés, et qui cachaient les oreilles, à dire vrai, par longs cheveux hérissés et barbes horribles, autant pour cette raison que pour se montrer plus effroyables à leurs ennemis [1]. » Morus, au premier livre de l'*Utopie*, indique comme la cause principale des vols la quantité de soldats blessés réduits à voler pour vivre. Comme les armées régulières étaient encore dans leur enfance, les princes faisaient la guerre avec des aventuriers tirés d'Allemagne ou de Suisse. Ceux-ci, rarement engagés pour plus de six mois, se dispersaient après la campagne, et ils avaient bientôt dépensé dans les orgies le produit de leur solde et de leurs rapines. Pendant la guerre elle-même, il se commettait des atrocités qui auraient fait rougir un siècle païen. Les mercenaires italiens pillaient les villes qui s'étaient défendues, ou les vendaient à des entrepreneurs de pillages. Derrière les armées allemandes on voyait attachées à la queue des chevaux de longues files de prisonniers, hommes et femmes, et Maximilien, marchant contre Venise, conduisit jusqu'à des chiens dressés à prendre et à déchirer les hommes. Il est juste d'honorer ceux qui protestèrent, comme Érasme, contre ces crimes sauvages qui déshonorent le seizième siècle.

Érasme, d'ailleurs, nous avertit qu'il avait réuni toutes ses pensées sur la guerre dans un livre intitulé *Antipolemus*, écrit à Rome sous le pontificat de Jules II, au moment où ce pape guerrier se préparait à combattre Venise [2]. Ce traité ne se retrouve pas dans ses œuvres

1. *Discours* 89.
2. Adage *Dulce bellum inexpertis*.

complètes. Mais il serait facile de rassembler, en les recueillant dans les différents ouvrages d'Érasme, les éléments d'un livre qui n'aurait sans doute jeté aucune vue nouvelle sur un pareil sujet. La guerre, en effet, est le sujet peut-être qui déconcerte le plus le moraliste. Le sentiment général proteste contre ce fléau que l'homme impose à l'homme ; la plus simple logique démontre que la guerre n'est qu'une absurde cruauté, quand elle n'est pas la revendication du droit naturel violé par la force ; et cependant c'est là comme un de ces héritages maudits que les générations se transmettent l'une à l'autre, et dont chacune à son tour semble devoir souffrir le poids, que la science moderne vient encore aggraver. Par une conséquence naturelle, c'est l'une des matières les plus délicates à traiter, parce que c'est l'une des plus complexes, l'une de celles où les vues les plus différentes offrent des côtés spécieux et même une part réelle de vérité. La guerre met en jeu les détestables instincts comme les parties hautes de l'âme humaine ; elle amène des maux de tous genres, fauche l'espérance des générations futures, et tout ensemble répond à je ne sais quelle loi mystérieuse de la nature qui partout cherche la vie dans la destruction, et aussi à ce besoin de l'homme de déployer toute son énergie, de se donner à lui-même le spectacle de sa force. Les moralistes en général s'attachent à l'une ou l'autre face de cette perpétuelle antinomie. Ceux qui suivent avec Érasme la grande voie des moralistes anciens ne peuvent guère autre chose que rajeunir l'expression d'une idée commune, et gémir sur l'incroyable sottise des hommes [1]. D'autres, comme Joseph de Mais-

1. On connaît la page d'une tristesse découragée adressée par Kant à celui qui pense « que la nature humaine se présente avec plus d'avantage

tre, s'élevant à une pensée supérieure, éclairée par la doctrine chrétienne, voudront découvrir les causes profondes, et presque le droit divin de la guerre, dans la nécessité de l'expiation et du sacrifice [1]. Mais il sera toujours difficile aux premiers de ne pas se perdre dans des déclamations vides et aux seconds de ne pas céder à l'envie d'humilier sans profit réel la raison humaine.

En résumé, il faut reconnaître que la satire politique, si même ce nom convient à des développements d'un caractère aussi général et impersonnel, est encore chez Érasme à son premier essai, et se distingue assez rarement du genre artificiel des déclamations antiques. Du moins elle en a encore trop souvent le vague et la prolixité. Ce qui manque à la satire politique pour se faire une place et devenir une arme redoutable, c'est une application plus pratique aux affaires de l'État, une plus directe attention aux actes du pouvoir. La satire manque d'un objet particulier qui la mette en mouvement et la passionne. Sans doute on peut déjà entrevoir une tendance de l'esprit public vers les questions politiques, aussi bien dans la sphère de la réalité pratique

dans l'état de la civilisation. » Il termine ainsi : « Que s'il n'est pas encore satisfait, il pourra considérer un ordre de choses où l'état sauvage et l'état civilisé se rencontrent et se combinent admirablement, car les différents peuples civilisés, dans leurs relations internationales, vivent dans l'état de nature; la force est leur unique raison ; c'est par la guerre que tout se décide; et ils se sont mis bien avant dans la tête de ne jamais changer de conduite à ce sujet; il s'apercevra que les grandes associations que l'on nomme États suivent des principes en tout contraires au bien universel, sans qu'on puisse espérer que ces principes soient un jour abandonnés, principes qu'aucun philosophe n'a jamais pu concilier avec la morale, ni remplacer par d'autres meilleurs et plus conformes à la raison. » Cité par Franz Hettinger dans l'*Apologie du Christianisme*, trad. française de Felcourt et Jeannin, t. III, p. 449.

1. *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II.

que dans l'ordre purement spéculatif, et nous avons relevé, comme un symptôme curieux de cette tendance, l'intervention d'Érasme lui-même entre Charles-Quint et son prisonnier. Mais ce premier éveil de l'esprit politique est encore trop indécis, trop incertain pour faire naître la satire politique elle-même. Celle-ci, plus souvent, il faut le dire, au service d'un parti que de la vérité, n'a toute son expansion que là où le peuple intervient directement dans ses affaires, où la mobilité des spectacles renouvelle sans cesse l'intérêt et les passions contraires qu'ils excitent, où l'action personnelle s'exerce librement, sans avoir pour mesure la tolérance d'un pouvoir toujours jaloux de ses prérogatives. Le milieu dans lequel vit Érasme n'est pas celui-là, et si nous rappelons que les passions religieuses doivent dominer encore longtemps toutes les autres, nous nous étonnerons peu que la satire politique chez Érasme ne soit guère autre chose qu'un écho des classiques amplifications par lesquelles les rhéteurs romains se consolaient, sous l'Empire, de la liberté perdue.

IV

La satire morale proprement dite est celle qui, sans esprit de parti ni arrière-pensée politique ou religieuse, prétend seulement instruire les hommes en les égayant par l'exacte peinture de leurs travers et de leurs ridicules. Comme nos défauts sont de deux genres, ceux de notre caractère national ou individuel et ceux de notre profession, c'est là aussi le double champ où s'exerce de préférence la satire morale. A certaines époques elle pourra devenir l'ïambe d'Archiloque ou servir

d'expression aux colères de Juvénal ; il sera toujours meilleur pour elle de garder le ton moyen et de prendre pour but de ses traits légers les défauts plutôt que les vices des hommes. Le vice a quelque chose de triste et d'humiliant qui refoule le rire et l'éteint. Le défaut permet à la satire un jeu plus libre, plus varié, et comme une gaieté sans remords. La discipline scolastique favorisait peu, on le conçoit sans peine, ce qui est la première qualité du moraliste satirique, l'esprit d'observation ; et s'il est possible, chez les écrivains latins du moyen âge, de détacher çà et là une esquisse bien venue, ce n'est là qu'une heureuse rencontre, et comme une miniature dessinée sur la marge d'un livre austère. Mais la Renaissance ramena quelques esprits rares et curieux sur les traces de Lucien et de Théophraste.

C'est toujours Érasme que nous rencontrons le premier dans toutes les voies retrouvées ou découvertes par le seizième siècle. Il faut reconnaître cependant qu'il se montre bien superficiel dans l'observation du caractère des peuples chez lesquels le conduisent les hasards de sa vie longtemps errante. Quoiqu'il ait séjourné plusieurs années chez les nations les plus polies de l'Europe, il semble ne les avoir regardées que par leur côté extérieur. On ne saurait sur l'Angleterre rien détacher de ses œuvres que des éloges d'une généralité banale, ou des panégyriques de la famille royale et de ses protecteurs, qui sentent le client. Par contre, c'est presque toujours avec une ironie malveillante qu'il parle des Italiens, auxquels il reproche souvent d'aimer l'argent et de faire triste chère [1]. S'il désire, comme tous les érudits de l'époque, faire son voyage d'Italie, ce n'est pas qu'il

1. Coll. *Opulentia sordida.*

ait été de loin touché par les grâces de la civilisation italienne, c'est plutôt pour se mettre en règle avec le préjugé courant, qu'il supporte avec impatience, sans oser s'y soustraire lui-même.

Érasme paraît mieux aimer la France ; il en parle même souvent avec faveur [1]. Non qu'il se refuse à l'occasion de s'égayer à nos dépens ; mais les traits qu'il nous lance blesseront peu notre patriotisme. Plusieurs fois dans ses *Colloques* il représente les Français comme aimant à charger la table de plus de fleurs que de mets, et, pendant le repas, faisant causer sur le vin pour faire oublier de le boire [2]. Ce qu'Érasme relève avec une malice plus fine, c'est la facilité des Français à s'entretenir avec des inconnus, les protestations d'amitié et les *embrassades frivoles* dont ils se montrent si prodigues [3]. Érasme a tracé avec une spirituelle légèreté le tableau de la manière différente dont les étrangers sont accueillis en France et en Allemagne. Ce sont des scènes prises sur le vif et d'une amusante gaieté. Le voyageur frappe longtemps à la porte de l'auberge allemande. Enfin une tête sort de la fenêtre comme celle d'une tortue de sa carapace. Il demande l'écurie, on la lui indique seulement de la main. S'il trouve à redire, on réplique : « Si cela ne vous plaît pas, cherchez une autre hôtellerie. » En France, on mène le voyageur à la chambre où il peut se retirer pour prendre du repos. En Allemagne, il n'y a que le *poële*. Le repas est commun, et il y faut souvent subir de gênants voisinages. Si vous avez un nom, on ne vous quitte pas des yeux. Les mets sont grossiers, ce sont des boulettes de pain trempées

1. *Querela pacis*, etc.
2. Coll. *Convivium profanum.*
3. *Ibid.*

dans du jus de viande ou de légume; le vin est détestable. Vous vous avisez de vous plaindre. L'aubergiste répond par son refrain ordinaire : « Les marquis et les comtes qui sont venus ici ne se sont pas plaints; cherchez, si cela vous plaît, une autre hôtellerie. » A la fin du repas, on vous régale de méchants bouffons qui chantent, crient, hurlent, dansent à faire crouler la salle, et encore est-il de la dernière incivilité de se dérober à ce sabbat et d'aller se coucher avant la compagnie. D'ailleurs, sauf ces piqûres peu cruelles sur leur hospitalité bourrue, ou encore sur la longueur interminable des repas, Érasme parle le plus souvent des Allemands ou des Hollandais ses compatriotes avec bienveillance. Il aime chez ces derniers la gravité des mœurs, la sincérité du caractère, la sûreté des relations, et il fait retomber la faute de leur amour du bien-être sur la facile abondance de leur pays, qui permet de le satisfaire [1].

Nous serions déçus, on le voit, si nous avions espéré un profit sérieux des longs voyages d'Érasme. Mais l'art si délicat d'observer le génie des peuples ne pouvait être encore que bien imparfait à une époque qui cherchait la science surtout dans les livres, alors que les hommes de lettres ne parlaient que latin, et vivaient ainsi séparés des autres classes de la société. Ce n'est que par manière de distraction, et comme entre deux lectures, qu'Érasme jette un coup d'œil autour de lui; son regard, il ne faut pas s'en étonner, s'arrête à la surface.

Il reprend ses avantages dans la satire morale particulière. A défaut d'une observation profonde, il a, avec une sagacité curieuse, un bon sens naturel et ferme, et

1. Adage *Auris batava*.

le don, sinon de peindre, du moins d'esquisser un caractère, et de marquer ses lignes essentielles. Grâce à ces qualités, Érasme ouvre une première galerie de portraits bien dépassés depuis par la touche autrement fine de La Bruyère, mais qui n'ont déjà plus la raideur convenue et abstraite des personnifications allégoriques du moyen âge. Il peut encore paraître curieux de détacher quelques figures du cadre où il les a placées. Ce cadre d'ailleurs est peu de chose chez Érasme. Les situations indiquées dans les *Colloques* sont peu variées. Ce sont presque toujours des repas à la mode antique, ou encore des rencontres d'amis; mais sur ce fond uniforme se détacheront cependant des types qui ont de la vie et dont l'image se fixe dans la mémoire.

On pourrait prendre pour exemple la satire même que fait Érasme de cette bourgeoisie du quinzième siècle, qui, à peine émancipée, s'aventure à copier la noblesse par le ton et les dehors, quand elle ne cherche pas à s'y glisser adroitement par la porte dérobée du mariage. Les bourgeoises se sont ennuyées de leur vie obscure, de leur tête-à-tête avec un mari attentif à son bien; elles se sont avisées de regarder les manières des grandes dames, d'imiter leurs minauderies et révérences, de copier leurs modes en les exagérant. « C'est à peine si aujourd'hui vous pouvez distinguer une noble dame d'une plébéienne, une femme mariée d'une jeune fille ou d'une veuve, une honnête femme d'une courtisane. On voit des femmes plus que plébéiennes, d'une naissance presque basse, se vêtir de robes flottantes, ornées de fleurs, rayées de soie, brodées d'or et d'argent, garnies de zibeline et de riches fourrures, pendant que le mari, à la maison, raccommode ses souliers. Elles ont les doigts chargés d'émeraudes et de pierreries. Autre-

fois, seules les dames nobles relevaient les cheveux du front et des tempes pour les rassembler sur le sommet de la tête. Elles ne purent le faire longtemps, car bientôt les femmes de toute classe les imitèrent. Celles-là abaissèrent alors leurs cheveux sur le front ; les plébéiennes firent aussitôt de même [1]. Les dames nobles avaient seules autrefois des satellites et des laquais, et l'un des mieux tournés devait lui présenter la main quand elle se levait, et de son bras droit soutenir, quand elle marchait, sa main gauche. Les nobles seules autrefois saluaient en baisant, et n'admettaient pas au baiser le premier venu ; bien plus, elles ne tendaient pas la main à n'importe qui. Aujourd'hui, ceux qui sentent le cuir courent baiser une femme qui a son écusson de pleine noblesse. Les patriciennes épousent des plébéiens, les plébéiennes des patriciens; il nous naît ainsi des êtres hybrides [2]. »

Les roturiers aspirent, eux aussi, à la noblesse et à la fortune. Malgré quelque prolixité, les conseils que Nestor donne à Harpalus pour accomplir la métamorphose désirée ne laissent pas d'être plaisants et de sentir leur Lucien [3] : « Tout d'abord quitte ta patrie. Entre dans la familiarité de jeunes gens vraiment nobles. N'aie pas un vêtement de laine, mais de soie. Prends garde à ne rien porter qui soit entier, mais coupe ton chapeau, ton pourpoint, tes chausses, tes souliers, tes ongles, si tu peux. Ne parle jamais humblement. S'il te vient un hôte d'Espagne, demande comment l'empereur s'arrange avec le pape, ce que fait ton parent le comte

1. C'est à peu près ce qui arrive pour les noms de baptême tour à tour rejetés ou repris par la bourgeoisie, selon que ces noms sont en faveur ou en disgrâce auprès des classes populaires.

2. Coll. *Senatulus.* — 3. Coll. *Emetita nobilitas.*

de Nassau. Porte au doigt un anneau avec une pierre précieuse pour cachet. Ajoute un écusson avec des armes, une épée d'argent, et trois têtes d'oie en or. Aie soin de faire clouer cet écusson sur la porte de toutes les hôtelleries où t'amène le hasard. Reste le nom. Et tout d'abord ne souffre pas qu'on t'appelle à la manière des plébéiens Harpalus *Comensis*, mais Harpalus *de Comes*. Ce dernier nom convient à un noble, l'autre à un triste théologien. N'as-tu pas quelque bien dont tu puisses t'appeler seigneur? — Non, pas même une étable. — Mais n'y a-t-il pas une montagne dans le voisinage du bourg où tu es né? — Oui. — Et cette montagne a bien quelque part des rochers? Eh bien! tu seras Harpalus, chevalier de Roche-Dorée. Tu auras aussi une devise. Feins des lettres qui te soient envoyées par des grands, et dans lesquelles on t'appelle de temps en temps très-illustre chevalier, et qui fassent mention de tes hauts faits. Tu prendras soin que des lettres de ce genre, comme échappées par mégarde ou laissées par oubli, tombent dans d'autres mains, et tu feras semblant de t'irriter de ces indiscrétions. Ensuite il faut t'adjoindre des familiers ou même des valets qui te cèdent le pas et te nomment en public leur maître. Fais la leçon à quelques-uns d'entre eux pour qu'ils te déclarent dans leurs livres une illustration de ta patrie, et pour qu'ils le répètent de temps à autre en lettres majuscules. Tu trouveras facilement à emprunter et tu pourras à ton aise tromper tes créanciers. N'emprunte qu'aux riches. Les créanciers sont de vrais esclaves, ils craignent toujours de perdre leur argent, ils ménagent leurs débiteurs, et sont très-reconnaissants quand on leur rend une partie de ce qui leur est dû. De plus, retiens toujours ce dogme de la chevalerie : il est permis de soulager de son argent

le roturier qui voyage. Est-il rien de plus indigne que de voir un vil marchand la bourse pleine, pendant qu'un chevalier n'a rien à dépenser pour les femmes et le jeu. Fréquente les bains, les hôtelleries. Là souvent la fortune offre une proie à saisir, une bourse ou la clef d'un coffre-fort oubliée. » Les traits se surchargent et deviennent moins distincts. Harpalus ne sera plus, s'il écoute ces conseils, qu'un chevalier d'industrie ou un scélérat de grand chemin. L'un des défauts ordinaires du dessin d'Érasme est de n'être encore ni assez précis ni assez arrêté : de là, comme on le voit ici, une certaine déviation de la plume qui s'écarte de sa première ligne et manque l'unité de la figure qu'elle voulait esquisser.

Érasme cependant a plusieurs fois heureusement essayé le portrait, qui est le cadre préféré de la satire morale, et par lequel celle-ci confine à la comédie. Ce n'est pas qu'il soit prudent ici de rappeler La Bruyère. L'inégalité serait trop sensible. Mais aussi La Bruyère avait tout l'avantage du temps et de la situation. La culture par l'antiquité, profondément entrée dans l'éducation intellectuelle, donnait alors tous ses fruits. La nature humaine avait été traversée, pénétrée en tout sens par Descartes et Molière. La Bruyère lui-même se trouvait au poste le meilleur pour observer les passions, sous les costumes et dans les attitudes qui leur donnent le plus de relief. Érasme était loin d'avoir un horizon aussi varié et aussi étendu; il ne vivait pas à la cour, et d'ailleurs la société telle qu'il la faut pour devenir la scène où se produisent les ridicules justiciables de la satire morale existait à peine.

Si l'on cherchait un point de comparaison pour mieux définir la *manière* d'Érasme, on trouverait plutôt certaines analogies avec celle de Théophraste. On pour-

rait donner pour exemple le portrait du bavard, dans lequel Érasme, trop plein de son sujet, ne se montre pas lui-même assez sobre de paroles [1]. Il y a de fort jolis mots et de spirituelles comparaisons. « Le bavard, dit Érasme, est comme l'épileptique : il ne choisit pas le lieu où il tombe. » Mais, en définitive, la figure ne fait pas saillie. Le grand nombre de citations et d'anecdotes l'étouffe, pour ainsi dire, comme des broussailles trop serrées. Les traits aussi ne sont pas assez particuliers. Il y a sans cesse confusion entre le bavard, le menteur et le parjure. Enfin l'amplification tient lieu trop souvent de l'analyse. C'est là un défaut commun à tous les écrivains latins de la Renaissance, et qu'Érasme n'évite pas. Autre part, ce luxe de détails conduit Érasme à une faute de goût. C'est quand Pseudochée, le marchand menteur et madré, développe en toute complaisance ses fourberies [2]. Mais faire ainsi les honneurs de sa perversité, n'est-ce pas vouloir en perdre le profit? Le sac vidé, toutes ses malices seront éventées. On s'aperçoit bien vite que Pseudochée, au lieu d'être un personnage vivant, n'est simplement que le cadre dans lequel Érasme rassemble à plaisir tous les méchants tours des marchands, comme La Bruyère d'ailleurs a fait une fois quelque chose d'analogue pour le distrait, si attentif à l'être en toute occasion, et par là peu naturel.

Cependant la *Folie* n'a pas laissé que de porter bonheur à Érasme, et dans ce petit livre, où le paradoxe pourra paraître trop suivi pour ne pas donner à la longue quelque fatigue, la galerie des portraits satiriques

1. *Lingua, sive de linguæ usu atque abusu liber utilissimus.*
2. Coll. *Pseudochei et Philetymi.*

est peut-être la partie la mieux venue, celle qui porte le mieux le cachet de la malice enjouée d'Érasme. Le chasseur qui se pâme aux sons rauques du cor et aux aboiements de sa meute, le bâtisseur, l'alchimiste qui, une fois sa fortune fondue dans ses creusets, nourrit encore de doux rêves, le joueur qui met son honneur à payer ses dettes de jeu, mais, hors de son cercle, dupe autrui sans remords, et vieilli, goutteux, paye une main étrangère qui batte le cornet pour lui [1], sont des esquisses heureuses, tracées par une plume habile et légère. C'est une même pensée qui réunit l'un à l'autre ces portraits variés et donne l'unité au groupe. « Qu'importe ? au moins ils ont passé agréablement quelques années! » A la suite défilent d'autres fous que le satirique marque d'un trait rapide, mais sûr : les soudards superstitieux qui se croient invulnérables parce qu'ils ont salué sainte Barbe avec les paroles prescrites ; les pauvres dupes qui pour quelques prières ou aumônes se promettent santé et bonne chère pendant leur vie, et, après leur mort, une place à la droite du Christ, dernier privilége dont ils ne veulent cependant jouir que le plus tard possible; ces autres fous qui, « avec une âme de boue, » se placent au-dessus des humains, parce qu'ils descendent, à les croire, d'Énée, de Bacchus ou du roi Arthur.

Cette piquante excursion au milieu des ridicules de la société laïque cesse trop vite pour notre plaisir, et nous sommes bientôt ramenés par Érasme vers la société théologique de son temps. Nous connaissons trop les colères habituelles que celle-ci lui inspire pour y trouver quelque nouveauté. L'ironie devient sarcasme, et la satire injure. Ce n'est plus à l'homme de goût que s'a-

1. Ce dernier trait est emprunté à Horace, *Sat.*, l. II, sat. VII, v. 15 et suiv.

dresse Érasme, quand il dit des bonnets fourrés des théologiens : « Ne vous étonnez pas si dans les thèses publiques vous voyez toutes ces têtes doctorales si soigneusement enveloppées; elles éclateraient sans cela. » De même, en parlant des moines : « Il fera beau les voir au dernier jour produire l'un sa bedaine farcie de poissons, l'autre ses milliers de psaumes, celui-ci ses jeûnes multipliés suivis d'autant de repas où il a manqué crever de nourriture, celui-là un tas de cérémonies monacales capables de charger sept vaisseaux; » est-ce là autre chose, sans parler de l'irrévérence injurieuse, qu'une peinture à la Durer, enluminée, joyeuse, mais en vérité sans finesse? Une qualité essentielle du satirique est la mesure, qui ne force pas les vraies proportions des objets jusqu'à l'invraisemblance grotesque de la caricature. Quand Érasme se dégage d'impressions personnelles trop vives et trop amères, il retrouve la légèreté moqueuse, qui est le vrai ton de la satire morale, flamme rapide semblable à celle dont parle Virgile, qui court autour de ceux qu'elle atteint sans les blesser cruellement. C'est ainsi qu'à ces portraits de moines et de théologiens, où le pinceau n'a plus sa gaieté, on préférera de beaucoup l'esquisse charmante du courtisan : « Quel est son bonheur de pouvoir dire : Le roi mon maître ! Il s'est fait une science à lui. Faire la courbette, donner à propos des Altesses Sérénissimes, des Majestés, des Excellences; se composer un visage imperturbable, où sourit toujours la flatterie, tels en sont les principaux éléments. C'est le résumé des talents du courtisan. Un bon courtisan dort jusqu'à midi. Le chapelain mercenaire qui épie son réveil lui expédie bien vite une messe qu'il écoute en robe de chambre. Monseigneur déjeune; le dîner suit de près. Ensuite viennent les dés, les

échecs, les comédiens, les bouffons, les filles et les folies. Dans l'intervalle on fait collation. Puis c'est le souper, et l'on banquette une partie de la nuit. Voilà comment s'écoulent pour lui, loin des soucis, les heures, les jours, les mois, les années et les siècles. »

Pour conclure, Érasme, dans la satire, a ce mérite d'avoir retrouvé et frayé à d'autres la voie de l'observation morale, dont la scolastique détournait encore bien des esprits. L'un des premiers parmi les lettrés, et dans les intervalles de son dur labeur théologique, il regarde avec fruit cette comédie de la vie humaine qui est la leçon du sage et le plaisir du sceptique. Par là il est la transition naturelle entre Théophraste, Lucien et La Bruyère. Ce qui lui manqua pour laisser en ce genre mieux que des ébauches, ce fut d'avoir un poste plus favorable, un horizon moins limité ; ce fut aussi d'observer la société plus directement, et non à travers les livres, et comme par la croisée entr'ouverte de sa bibliothèque, de ce μουσεῖον décrit avec un si vrai amour dans ses *Colloques*.

Malgré tout, cette forme si agréable de la satire morale ne pouvait être à cette époque qu'un heureux accident. Pour une fleur aussi délicate, dérobée à l'antiquité, le climat du seizième siècle était trop rude, l'atmosphère trop chargée d'orages. Érasme eut quelques imitateurs, Garzoni en Italie, Fishart en Allemagne, dont le *Petit livre philosophique du mariage* rappelle souvent le ton mesuré des *Colloques*. Mais cette fine satire est bientôt étouffée par les âpres accents du pamphlet. « Les pamphlets se succèdent, dira Ronsard, pareils à ces nuées qui passent en versant sur nos têtes leur fardeau d'orage. » Charles-Quint et François Ier ont chacun leurs cohortes de pamphlétaires. C'est l'arme des pro-

testants comme des catholiques, et souvent le théâtre lui-même sera le champ-clos où se rencontreront les haines théologiques. Ici Cochlœus dirige contre Luther une comédie satirique, pendant que Nicolas Manuel, dans le *Mangeur des morts* (1522), tourne grossièrement en ridicule les messes et les offrandes des catholiques pour le rachat des âmes. Là Stricker de Lubeck, dans le *Débauché allemand*, fait pièce aux catholiques en montrant un homme qui par le seul secours de la foi passe sans transition de ses orgies aux délices du paradis. Aux lettrés prudents succèdent les rudes soldats qui combattent à visage découvert.

Peut-on dire cependant, à prendre la question au point de vue moral, que ces hommes, de la famille des Érasme, des Montaigne ou des Bayle, qui commencent par la satire des révolutions dont les premiers ils détesteraient les suites, soient en droit de repousser toute responsabilité? Ce serait le dernier triomphe de leur habileté. L'écrivain que nous avons déjà cité, parlant de Marnix de Sainte-Aldegonde, l'ami de Guillaume d'Orange et l'auteur du pamphlet amer des *Différends de la religion*, conclut ainsi : «C'est le dernier acte du grand drame théologique du seizième siècle. La Folie en avait écrit le prologue par la main légère d'Érasme ; elle en rédige l'épilogue par la plume implacable de Marnix [1]. » Mais la Folie peut-elle se croire toute innocente parce que dans les sons durs et bruyants de Marnix elle ne reconnaît plus le tintement léger et discret de ses grelots? Tout se tient, et l'épilogue, dans une œuvre suivie et logique, est déjà dans le prologue.

1. Lenient, *la Satire en France au seizième siècle.*

CHAPITRE IV

DE LA MORALE PRIVÉE ET PUBLIQUE CHEZ ÉRASME.

I. La morale au moyen âge. — Naissance du casuitisme. — En quoi consiste la sécularisation de la morale ? — Sa légitimité, ses excès. — II. Érasme et Montaigne moralistes. — Caractère des œuvres morales d'Érasme. — De la part qu'il réserve à l'antiquité dans la morale. — Tendance à transformer la religion en une philosophie morale. — Du mariage et du divorce. — Préventions contre les pratiques extérieures. — Contradictions chez Érasme. — De la mort. — III. La famille. — Conditions d'un mariage heureux. — Conseils à la jeune femme. — Devoirs du mari. — La mère de famille. — Première éducation de l'enfant. — IV. Questions de morale sociale au début du XVIe siècle. — Rapports de l'Église et de l'État. — L'éducation du prince — Opposition avec Machiavel. — De la liberté du travail et du commerce. — Causes morales de la faiblesse de l'Europe contre les Turcs.

Érasme n'est pas un de ces moralistes philosophes qui s'appliquent à découvrir et à formuler le principe sur lequel la morale doit reposer. Sa place naturelle est au milieu des moralistes observateurs qui, à la manière de Plutarque, cherchent, par de sages conseils finement exprimés, à nous rendre plus avisés, plus sages, plus heureux. Ceux-ci, pour la plupart, aimeraient, sans nous humilier, nous amener à reconnaître nos infirmités et à prendre en patience celles des autres, puisque le plus souvent nous ne pouvons nous guérir des nôtres. Ils ne s'estiment pas des titres suffisants pour réclamer

de nous cette constante et généreuse résistance à nos passions que la loi religieuse a seule mission d'exiger. mais ils nous acheminent comme par des pentes faciles vers une sagesse moins incomplète, mieux équilibrée, qui relève moins de l'autorité d'un principe supérieur à l'homme que de la raison elle-même éclairée par l'expérience.

Ainsi, ce que nous devons étudier chez Érasme, c'est, à défaut d'une conception originale que nous chercherions en vain, la tendance générale de ses préceptes, le caractère de sa sagesse pratique, surtout l'infiltration, pour ainsi dire, de l'antiquité païenne dans le fonds encore tout chrétien de sa morale, et la mesure dans laquelle s'unissent, se complètent ou parfois se contrarient ces deux influences. D'autre part, ce qu'il importerait de ne pas trop effacer par l'analyse, ce serait le piquant de l'expression, et ce mélange agréable de raison et d'enjouement par lequel Érasme sait adoucir, en les égayant, les prescriptions de la sagesse.

I

Cependant l'inspiration directe de l'antiquité n'est pas seulement un trait particulier de la morale d'Érasme ; elle mérite encore d'être relevée comme expression d'une tendance générale, je veux dire du mouvement déjà visible de la morale vers la sécularisation.

« La sécularisation de la morale, a écrit M. Saint-Marc Girardin, et son affranchissement du casuitisme ecclésiastique n'ont pas été une révolution moindre que la Réforme de Luther, et ses effets, pour être plus lents,

n'ont été ni moins sûrs ni moins grands [1]. » Or, pour juger de l'importance de cette révolution et savoir dans quelle mesure Érasme y contribua, il n'est pas inutile de rappeler d'abord ce que la morale avait été au moyen âge, de dire ensuite dans quel sens et sous quelles réserves la morale sécularisée était un progrès légitime et désirable.

La théologie au moyen âge, nous l'avons dit, avait fait pour toutes les branches des connaissances humaines ce que l'Empire romain avait, dans l'ordre politique, fait pour les nations étrangères : elle les avait absorbées et marquées toutes de son empreinte uniforme. L'Écriture était restée comme le seul arbre auquel il fût permis à l'homme de demander les fruits de la science. La morale avait, plus que toute autre science, perdu ses caractères propres et distincts. Comme le point de départ était la révélation, imposée et admise *a priori*, cette révélation fournissait une morale de toutes pièces, que le théologien seul enseignait au nom d'une autorité divine et par les procédés scolastiques. La science morale était ainsi devenue un mélange confus et sans originalité d'Aristote uni à saint Augustin [2].

Captive de la scolastique, que pouvait surtout devenir la morale des préceptes, cette morale familière et humaine que les anciens avaient mise en si beau jour? La théologie avait brisé avec les païens, Aristote excepté ; elle avait interprété la loi du Christ non comme l'achèvement de la loi naturelle, mais comme la ruine entière de la morale païenne dans toutes ses parties. Cette rupture avec le passé n'avait pas eu lieu sans des re-

1. *Tableau du* XVIe *siècle ; morale.*
2. Janet, *Histoire de la philosophie morale*, t. II ch. IV.

grets, des résistances, même des retours offensifs de l'idée païenne, dont quelque chose après tout surnageait dans les esprits. Hildebert, au douzième siècle, défendait les philosophes anciens. Abélard, dans sa *Philosophie chrétienne*, osait mettre Socrate au nombre des saints, devançant ainsi de plus de trois siècles le *sancte Socrates ora pro nobis* que le P. Raynaud ne pardonnera pas à Érasme. Dante lui-même, le justicier de Dieu, avait porté sa sentence, et s'il n'avait pas osé pour Virgile forcer les portes du paradis, il ne l'avait pas jeté dans les lieux où il précipitait des papes et des cardinaux de la sainte Église [1]. Mais ce n'étaient là que des protestations rares. Aussi, quand, au déclin du moyen âge, l'esprit humain, dans toutes les sphères, commença à éprouver le besoin du mouvement, le seul effort qui lui fût permis, dans ce domaine de la morale ainsi englobée par la théologie, et sans ouverture sur un monde différent, était de poursuivre, par voie déductive, l'application des prescriptions de la morale révélée à toutes les éventualités de la vie. De là le casuitisme, dont le but chimérique était d'atteindre, à force de distinctions, de classifications subtiles, tous les cas de conscience, et de donner à l'avance la solution pour chacun. Le casuitisme, que M. Sainte-Beuve appelle la scolastique en morale [2], mais qu'il serait peut-être plus juste et plus précis d'appeler le seul développement possible de la morale sous le régime de la théologie scolastique, n'était donc qu'une

1. Dans une prose qui se chantait le jour de la fête de saint Paul, à l'église de Mantoue, il était raconté que l'apôtre, passant par Naples, avait visité le tombeau de Virgile, qu'il s'y était arrêté et avait dit : « Quel homme j'aurais fait de toi, si je t'avais trouvé vivant, ô le plus grand des poëtes ! »

2. *Hist. de Port-Royal*, t. III, p. 185.

codification minutieuse, détaillée à l'infini, des divers articles de la morale révélée, codification faite exclusivement par les théologiens, et surtout destinée à instruire et à diriger les clercs, les confesseurs.

Or la sécularisation de la morale consiste dans l'application d'une méthode radicalement différente. La morale prend alors pour point de départ non plus le dogme, mais la conscience; non plus une révélation extérieure, mais une révélation intérieure. Elle ne procède plus exclusivement d'une doctrine positive, mais des lumières naturelles de la raison : elle trouve dès lors un terrain qui lui appartient en propre, et du même coup un champ immense et inexploré s'ouvre au moraliste qui désormais, distinct du théologien, s'efforcera d'observer l'homme, de connaître sa nature, ses inclinations, ses passions. Il pourra conclure, comme Pascal, à la vérité du dogme, à la nécessité de la foi : mais cette foi sera pour lui le point d'arrivée, et non plus le point de départ.

On peut donc dire que la sécularisation de la morale est une révolution qui annonce et fait pressentir de loin la révolution autrement profonde et générale que Descartes accomplit plus tard dans la philosophie, en faisant de la pensée et de l'évidence de la raison le *criterium* de toute vérité. Descartes sécularise toutes les sciences, au point de vue métaphysique, et consacre cette sécularisation antérieure de la morale.

Cette révolution dans la morale, que l'on voit poindre en Italie chez Pétrarque, si grand admirateur des anciens, et qui, favorisée par Érasme et Montaigne, s'achève au dix-septième siècle, fut d'abord aidée par le réveil de l'esprit séculier à la fin du quinzième siècle. L'Église fut entraînée elle-même dans le mouvement gé-

néral des esprits. Les hommes d'église devenaient des hommes d'État, Rome une principauté séculière sous Jules II et Léon X. Les mailles du réseau théologique, qui au moyen âge emprisonnaient les sciences et les arts, venant ainsi à se relâcher, l'esprit laïque commença à s'échapper. Plus alerte et plus vive, la comédie s'émancipa la première; et ce fut un grand changement, où toute une révolution était en germe, que de voir en France les clercs de la Basoche représenter, au lieu des mystères de la religion, la société avec ses mœurs et ses travers [1].

Mais ce fut le génie retrouvé de l'antiquité qui porta au casuitisme le coup vraiment décisif. Quand on connut les écrits des anciens et leur morale parfois déjà si belle, on fut amené à croire que la morale n'était pas exclusivement catholique et théologique, mais universelle et humaine. Il se passa alors quelque chose d'analogue à la légende du rossignol de Bâle, racontée avec charme par Henri Heine [2]. Au temps du concile de Bâle, en 1443, des docteurs se promenaient dans un bois, près de la ville, disputant avec feu sur les curiosités théologiques les plus abstraites et les plus inutiles. Tout à coup d'un buisson en fleurs s'élance une douce et simple mélodie, celle d'un rossignol qui célébrait les premiers jours du printemps. Toutes ces âmes scolastiques s'ouvrirent un instant à cette note pure et charmante qui venait au travers de leurs *distinguo* et *concedo;* mais ce ne fut de leur part qu'un court délire. Le plus vieux scolastique de la troupe remarqua subtilement que le démon avait pris sans doute cette forme innocente et ce

1. M. Saint-Marc, Girardin, *tableau du* XVIe *siècle; théâtre.*
2. *De l'Allemagne.* Ire partie : *de l'Allemagne jusqu'à Luther.*

chant séducteur pour les entraîner à la volupté, et au riant appel du rossignol il répondit par la sévère formule de l'exorcisme.

Ces morales humaines et conciliantes de l'antiquité furent aussi le chant du rossignol qui éclata tout à coup au milieu des raffinements et des subtilités de la morale scolastique. Cependant, comme il arrive toujours, il y eut bientôt des torts de chaque côté. Relever la morale païenne pour l'opposer avec avantage à la morale chrétienne était une entreprise puérile et vaine. Il devenait trop facile de signaler les points vulnérables du paganisme, les parties définitivement jetées à bas. Ce n'était plus qu'une parodie de la résurrection païenne tentée par Julien. Au seizième siècle quelques esprits, surtout en Italie, sous le charme de l'antiquité, purent bien aller jusqu'à cette illusion de croire que la sagesse païenne suffisait à tout et rendait la révélation inutile, comme au dix-huitième siècle d'autres esprits crurent avoir détruit le christianisme en réhabilitant la loi naturelle [1]. C'était passer toute mesure que de porter jusqu'à ce point la sécularisation de la morale; c'était nier l'évidence et rendre la cause de l'antiquité justement suspecte aux yeux de l'orthodoxie. D'autre part, c'était aussi s'écarter de la vérité que de faire de la morale une simple dépendance et comme un fief de la théologie. En n'accordant pas à la morale d'autre origine que la révélation chrétienne, en lui refusant cette autre origine, sacrée aussi, qui est la conscience même, et la notion éternelle, commune à tous, persistante sous toutes les formes et à tous les degrés de la vie sociale, du bien et du mal, on niait

1. Voltaire, *poëme sur la Loi naturelle*.

Les vertus des païens étaient, dit-on, des crimes...

une vérité en soi aussi évidente que celle de l'insuffisance même de la loi naturelle; on brisait sans profit pour personne le lien de solidarité qui unit réellement toute la famille humaine; on dépouillait toutes les générations qui avaient précédé la venue du Christ de cette part de vérité que la miséricorde de Dieu avait laissée à l'homme, jusque dans sa déchéance; on contristait les âmes tendres, en leur imposant l'obligation de croire que l'humanité, jusqu'au Christ, avait été sans réserve l'esclave du démon, et que les plus belles pages morales de ses philosophes n'étaient qu'un piége du malin esprit. La vérité résiste à ces extrêmes opposés. Pour sentir tout le prix de la morale chrétienne, il n'est pas nécessaire de jeter l'exorcisme sur la morale païenne : il suffit de reconnaître ses réelles imperfections, et surtout qu'elle n'avait pas une sanction suffisante pour donner force de loi à ses prescriptions. Mais ce caractère essentiel, qui manquait assurément à la morale païenne, la morale théologique du moyen âge l'exagéra jusqu'au point d'établir son autorité sur le sentiment presque unique de la peur, le plus triste sentiment de l'âme humaine, qui prépare à toutes les faiblesses et à toutes les trahisons.

Ainsi la sécularisation de la morale n'est en soi nullement préjudiciable à la religion et à la foi. L'Église a plusieurs fois condamné, et notamment au dernier concile, ceux qui soutiennent que l'homme est incapable, par les seules lumières de sa raison naturelle, d'établir l'existence de Dieu et de la loi morale. D'ailleurs, de ce que la morale a une origine propre, un point de départ étranger et antérieur à la révélation, il ne suit nullement que ses observations, ses tendances, ses conclusions doivent être en rien contraires à cette révélation

et à la doctrine qui en découle. Les revendications de l'Église se bornent à ceci : elle prétend conserver un droit de contrôle sur la morale et les conclusions qu'on voudrait tirer de l'observation inexacte ou incomplète de l'homme ; elle prétend que la foi en ses dogmes est un soutien à peu près indispensable pour maintenir fermement les hommes dans la voie du bien, parce qu'elle possède sur la fin de l'homme, sur ses rapports avec Dieu, sur la sanction de la loi morale, sur le jugement, sur la vie future, des lumières plus sûres, plus précises et plus complètes que celles de la seule raison, et aussi parce qu'elle est dépositaire de forces et de grâces divines, en sorte que vouloir se passer d'elle pour moraliser les hommes est une entreprise dangereuse ; elle prétend enfin proposer aux hommes un idéal moral supérieur, et qu'elle-même appelle surnaturel. Ne peut-on pas croire que le moraliste qui observera l'homme avec vérité ne sera jamais en opposition avec la doctrine catholique ?

C'était donc une œuvre utile que d'établir entre la théologie et la morale une judicieuse distinction. A cette séparation la théologie elle-même ne pouvait que gagner, ainsi que la morale. Ce qui le prouve, c'est que les plus grands moralistes du dix-septième siècle et particulièrement les écrivains de Port-Royal surent maintenir ce sage équilibre. « Ils réconcilièrent la morale avec la religion, écrit M. Saint-Marc Girardin, sans asservir l'une à l'autre, et, disciples des Pères de l'Église, annoncèrent la vraie morale chrétienne, qui n'est ni la sagesse de la morale antique, ni la morale de la théologie scolastique[1]. » Il est bien vrai pourtant que le mouvement de sécularisation, très-légitime en soi, pou-

1. *Tableau du* XVIe *siècle ; morale.*

vait conduire et conduisit en effet à des excès dangereux. En donnant à la morale un domaine propre, en lui attribuant une existence distincte et indépendante de la révélation, on était exposé à oublier tout à fait cette révélation, à s'en passer, à la négliger, peut-être à la dédaigner, à croire et à dire que l'homme n'a besoin ni de lumières, ni de secours surnaturels, à considérer toutes les croyances positives comme des formes différentes, mais toutes plus ou moins imparfaites, de la religion naturelle, seule raisonnable et seule vraie. Toutefois ceux qui, au dix-huitième siècle, admettaient ces conséquences déjà excessives, ne niaient pas la nécessité d'un Dieu personnel, principe du bien, fin dernière de l'homme, juge suprême de ses actions. Notre siècle a eu le médiocre honneur de voir s'élever une école qui a exilé le Dieu même de la religion naturelle, et dont la morale, partant de l'homme pour aboutir à l'homme, n'est qu'une morale athée, qui n'a ni base ni sanction.

C'est là une extrémité autrement dangereuse que la confusion de la morale avec la théologie. Il importe que la morale reste libre de toute forme religieuse particulière, qu'elle ait sa méthode propre, qu'elle cherche son point d'appui dans la raison, et non dans la foi ; mais elle ne doit pas prétendre se substituer à la religion et la rendre inutile : elle doit au contraire reconnaître sa subordination et demeurer, si l'on peut dire, une terre médiatisée sous le contrôle efficace et la surveillance des grands principes spiritualistes et chrétiens.

II

Dans une histoire de la morale au seizième siècle et surtout dans l'étude de cette transformation progressive de la morale scolastique, Érasme doit être nommé le premier ; et si l'on veut, sans franchir les limites du siècle, mesurer les progrès de cette émancipation, c'est à Montaigne qu'il faut l'opposer. Certes, entre ces deux hommes, il y a plusieurs traits de ressemblance. Tous les deux, dans un siècle pédant, portent légèrement le fardeau de la science. Ils aiment à agiter les questions sans les résoudre, à ébranler sans renverser. Tous deux apportent dans leur morale de certaines douceurs et facilités, autorisant les jouissances qui ne font de mal à personne, et conseillant peu les mortifications qui ont pour but de vaincre la chair. Chez l'un et l'autre il y a un mélange de hardiesse et de timidité, des paroles qui porteraient loin, si elles étaient suivies dans leurs conséquences, « si l'on cassait l'os, comme disait Rabelais, pour sucer la moëlle, » et tout aussitôt des retours en arrière, des palinodies, tout un art, en un mot, de nager entre deux eaux et de dérouter les indiscrets ou les ennemis. Cependant ce caractère de la morale, qui tend à s'écarter de plus en plus de la théologie, déjà sensible chez Érasme, s'accuse bien plus nettement chez Montaigne. Ce n'est pas que celui-ci ne se mette soigneusement en règle avec l'orthodoxie. La philosophie morale n'a pas encore son franc parler et ses libres allures ; elle ne passe pas devant la théologie sans lui rendre hommage ; mais elle lui fait sa part. On a dit avec raison et finesse que chez Montaigne le philosophe

et le chrétien vivent côte à côte sans se confondre. Ils se cèdent la parole tour à tour, mais ne semblent pas s'écouter l'un l'autre[1]. Le philosophe ne dispute pas au chrétien son droit de préséance, mais, en marchant derrière lui en toute modestie, il échappe à sa surveillance, perd ses traces, et goûte la douceur de cette première heure de liberté. Chez Érasme, le moraliste et le chrétien n'ont pas encore, comme chez Montaigne, leur tour de parole. L'union est plus étroite que l'un et l'autre ne le voudraient peut-être. Bien des causes s'opposent à une séparation trop tranchée. C'est cela même qui est précisément curieux et délicat à étudier chez Érasme. L'éducation chrétienne qu'il a reçue de son temps et l'éducation païenne qu'il s'est donnée sont comme deux fleuves qui unissent leurs eaux dans le même lit ; seulement une ligne légère, mais déjà distincte, sépare ces eaux descendues de sommets différents.

Il importe de le remarquer en effet. Si Érasme, dans le premier livre des *Anti-Barbares*, réclame déjà avec vivacité, par la bouche de son ami Battus, contre ceux qui rejettent tout ce que les moralistes anciens ont écrit, par cela seul qu'ils étaient païens, et les damnent par surcroît, « comme s'ils avaient une baguette de Mercure pour mener ceux-ci aux enfers et ceux-là en paradis, » lui-même s'arrête à la pensée d'une équitable transaction qui réserve les droits de l'antiquité sans disputer au christianisme sa place d'honneur, dans la morale comme dans la société. Le premier traité moral d'Érasme, l'*Enchiridion* ou *Manuel du soldat chrétien*, a même un caractère presque exclusivement théologique, qui ne révèle de sa part aucune résistance à la pleine in-

1. Albert Desjardins. *Les Moralistes français du* XVIe *siècle*. V. ch. III.

spiration chrétienne. Érasme nous apprend qu'il l'avait composé à la prière d'une dame, pour servir à la conversion de son mari ; et il avoue ingénument que celui-ci resta plus que jamais engagé dans le monde. Nous nous en étonnons peu, non plus que des jugements sévères de saint Ignace et plus tard de M. de Saint-Cyran[1]. Ce traité n'a en effet ni l'onction d'un livre de piété, ni le charme d'une œuvre de morale humaine. Le plan est tout théologique. Le point de départ est la nécessité pour chacun de combattre les démons, le monde et sa propre cupidité : le moyen, l'arme spirituelle, est l'imitation du Christ, et le but proposé, le repos dans la foi. C'est à peine si quelques souvenirs épars du *Timée* de Platon, le rapprochement du *duplex homo* de saint Paul avec l'allégorie des deux coursiers, indiquent chez Érasme une autre source d'inspiration que celle des Écritures.

Il faut en venir aux *Adages*, aux *Colloques*, au traité du *Mariage chrétien* pour constater la tendance séculière de la morale d'Érasme, marquée par l'importance plus grande donnée à l'inspiration ancienne. Mais là encore il importe de ne rien forcer. En greffant sur l'arbre du christianisme, desséché par la scolastique, une branche verte et vigoureuse pleine de la sève antique, Érasme ne prétend que corriger l'âcreté du fruit, lui donner de la mollesse et de la saveur. La conclusion morale du livre des *Adages*, c'est que l'homme moderne, enrichi

1. Saint Ignace disait, au rapport de Massée, que « ce traité refroidissait la piété. » Mais la haine de l'abréviateur de Jortin pour saint Ignace s'accuse par ce commentaire vraiment ridicule : « Le jugement de saint Ignace est certes digne de lui, et chaque fanatique dans le monde qui lirait ce traité serait du même avis, et demanderait quelque chose de plus pathétique et de plus savoureux, quelque chose qui eût plus d'onction et moins de moralité et de sens commun. » P. 19.

même au delà de ses espérances par la révélation, ne doit pas répudier le patrimoine transmis par l'homme ancien; que l'humanité est une et reste une, à travers ses plus profondes transformations; que le fils éclairé par la lumière surnaturelle de la foi peut encore reconnaître et écouter avec profit le père qui n'avait pour guider sa route que les lumières naturelles de la raison.

Quel que soit l'enthousiasme d'Érasme pour l'antiquité, et son zèle à en propager l'étude, la part qu'il lui fait dans la morale reste donc subordonnée et secondaire. Cette tentative de conciliation entre l'esprit païen et chrétien avait alors son expression dans l'art allemand. Quand le fondeur en cuivre de Nuremberg, Peter Vischer, groupait au pied du tombeau de saint Sebald les héros de l'antiquité païenne et du judaïsme, mêlés à des enfants jouant avec des lions ou se berçant dans le calice des fleurs, il montrait les prophètes et les apôtres dressés le long des colonnes et soutenant le monument que l'enfant Jésus couronnait [1]. Érasme, comme moraliste, appartient à cette école de la conciliation. Il aimera à rapprocher le langage des philosophes païens de celui de l'Évangile, mais il ne fera aucune difficulté de reconnaître la supériorité du principe chrétien [2]. Ce

1. V. *Revue des cours publics*, 21 novembre 1868. *Conférence publique faite à Berlin* par M. Woltmann.

2. V. dans le coll. *Convivium religiosum* ce que dit Érasme sur le mot *domus* appliqué par Cicéron à la vie, et le mot οἰκία ou οἰκητήριον réservé par saint Paul à la vie céleste. — De même le *o præclarum diem* de Caton dans le *de Senectute* rappellera à Érasme le *cupio dissolvi* de saint Paul. Dans les *Adages*, à propos de la sentence pythagoricienne λεωφόρου μὴ βαδίζειν, Érasme remarque que ce précepte n'est pas éloigné de celui de l'Évangile, qui nous recommande de nous éloigner des grandes routes. Cf. aussi chez Budé plusieurs rapprochements de souvenirs païens avec des paroles de saint Paul. (V. la thèse de M. Rébitté, p. 186). Budé

n'est pas contre le christianisme qu'il tourne l'antiquité, comme on le fera au dix-huitième siècle, mais contre ceux qui pratiquent mal le christianisme. La pensée d'Érasme n'est pas : « Un chrétien, après tout, ne vaut ni plus ni moins qu'un honnête païen ; » mais : « un honnête païen vaut mieux qu'un mauvais chrétien. » Il dira par exemple : « Combien peu de chrétiens vivent de manière à pouvoir répéter pour eux-mêmes la parole du vieux Caton : *Nec me vixisse pœnitebit!* La foule s'imagine qu'elle n'a pas vécu inutilement quand elle peut à sa mort laisser des richesses amassées par tous les moyens. Mais Caton pense qu'il n'est pas né en vain, parce qu'il s'est montré citoyen intègre, magistrat incorruptible, parce qu'il a laissé à la postérité des monuments de sa vertu et de son génie [1]. » Il a honte des chrétiens de son temps, quand il lit les belles morales de Cicéron et de Plutarque, « ces livres qu'il ne peut s'empêcher de baiser, en vénérant ces âmes saintes inspirées de Dieu [2] ; » ces livres pour lesquels il donnerait tout Scot ; « où il trouve enfin une telle sainteté, qu'il lui paraît prodigieux que tant de pensées évangéliques soient nées dans le cœur d'un païen [3] ; » mais Érasme veut-il faire entendre que cette morale antique suffit à tous les besoins de l'homme? Non, assurément, et lui-même nous exhortera avec plus d'insistance encore à nous pénétrer des Livres saints : « On se repent souvent d'avoir employé trop de temps à lire les ouvrages des hommes ; mais heureux celui qui est surpris par la mort

non plus qu'Érasme n'établit de divorce entre la morale humaine et le christianisme, bien qu'il parle de la philosophie comme devant être pour les hommes voyageant ici-bas un ξεναγωγός. V. *de stud. litterar.*, p. 22, ed. Bâle.

1. Coll. *Convivium religiosum.*

2. *Ibid.* — 3. *Ibid.*

dans le temps qu'il médite l'Écriture sainte ! Ayons donc une grande ardeur pour ce divin livre, honorons-le, feuilletons-le à tous les moments, mourons en le lisant, changeons-nous en lui, puisque les études forment les mœurs [1] ! » Dire à des chrétiens médiocres qu'ils pourraient recevoir des païens eux-mêmes d'utiles leçons de morale, ce n'est pas accuser l'Évangile, mais la mollesse de ceux qui le pratiquent mal. Saint Augustin adressait les mêmes reproches aux chrétiens de son temps : « Nous qui servons sous les enseignes du Christ, nous qui attendons de lui pour solde l'immortalité, nous ne pouvons faire ce qu'ont fait des hommes qui ont soupçonné ou cru fermement que rien ne restait de nous après le bûcher [2] ! »

C'est donc là un premier point qui nous paraît établi. Si dans l'empressement d'Érasme à accueillir les moralistes païens nous pouvons reconnaître l'un des caractères de la morale sécularisée, il ne serait nullement exact d'insinuer que cette réhabilitation partielle de la morale antique renferme une pensée secrète d'hostilité contre le christianisme.

Est-ce à dire cependant, à regarder de plus près, qu'il n'y ait pas déjà chez Érasme une tendance certaine à restreindre le côté surnaturel de la religion, à la transformer en un spiritualisme conciliant? Ce qu'il entend par philosophie chrétienne ne conduirait-il pas par des pentes insensibles vers cette *morale des honnêtes gens*, qui prétend garder les maximes chrétiennes sans les pratiques, et que M. Sainte-Beuve définit « un christianisme rationalisé ou plutôt utilisé [3] ? » On sent bien en

1. *Exhortatio ad philosoph. christian.*
2. Ep. 457.
3. *Hist. de Port-Royal*, t. III. p. 193.

effet que déjà le dogme est plutôt accepté par Érasme avec résignation que reçu avec la foi confiante du chrétien. Il n'entreprend pas sur l'autorité de l'Église, il ne la conteste pas; mais il impose respectueusement des limites à sa juridiction. Son effort visible, malgré ses prudentes restrictions, est de reléguer le dogme sur une hauteur inaccessible, en l'entourant d'un respect silencieux, et de soustraire à une autorité que la conscience de son infaillibilité rend jalouse de ses droits tout ce qui peut relever directement de la raison humaine.

Il serait facile de marquer par plus d'un exemple cette tendance d'Érasme. Pour n'en apporter qu'un seul, l'un des sujets que la morale scolastique et le droit canonique retenaient le plus étroitement sous leur dépendance était le mariage. L'Église, en plaçant le mariage au nombre des sacrements, semblait en avoir fait une question réservée. Théologiens et canonistes, les uns avec un esprit de défaveur qui s'inspirait des lettres de saint Paul, les autres ramenés à des sentiments moins durs par l'étude du droit romain, subtilisaient à l'envi sur un sujet dont après tout les laïques avaient bien quelque droit de ne pas se désintéresser. Érasme fait effort pour limiter de ce côté les empiètements de la théologie, et cela toujours à couvert derrière l'autorité soit des Pères de l'Église, soit des anciens théologiens, qui ne comptaient pas le mariage au nombre des sacrements directement institués par le Christ. Ainsi il est curieux de suivre Érasme dans ses diverses polémiques à propos du divorce. Il incline toujours vers les concessions les plus larges, habile à affaiblir l'autorité des textes qu'on lui oppose, sans leur manquer de respect. Morus, plein de candeur et de sincérité, établissait hardiment le divorce dans son île d'Utopie. Érasme donnait

toutes les raisons qui peuvent être alléguées en sa faveur, proposait des compromis, prenait déjà en un mot à l'égard du divorce l'attitude à demi favorable que lui a toujours gardée la morale séculière, mais ne cessait de se plaindre qu'on lui prêtât à ce sujet comme sur tant d'autres des sentiments contraires à la foi catholique. Chez Érasme, l'esprit laïque encore défiant se rejette à la moindre menace derrière une protestation d'orthodoxie.

Il serait encore aisé, dans la question des pratiques extérieures, de relever chez Érasme ce caractère d'indifférence un peu dédaigneuse qui sera trop souvent, il faut le reconnaître, la tendance de la morale séculière. Certes l'Évangile sainement interprété n'a rien qui justifie les méfiances de l'esprit laïque. Il n'a jamais été dit aux hommes que la pratique des lois ecclésiastiques les pouvait exempter de la pratique des lois morales. Les premières ne sont que le signe, la manifestation extérieure des secondes, et aussi un secours puissant pour les accomplir. L'Église n'a jamais enseigné autre chose. La morale séculière s'y est parfois volontairement trompée, et, relevant avec complaisance les abus odieux qui se sont élevés à de funestes époques, elle a sans justice accusé l'Église d'avoir substitué sa discipline extérieure au principe moral. Érasme a déjà quelques-unes de ces préventions de l'esprit laïque ; mais comme il s'écarte rarement de cette ligne prudente que lui imposait l'hostilité toujours en éveil des théologiens, il est malaisé de déterminer le point où commencent ses réticences et ce qu'elles coûtent de sincérité à l'expression de sa pensée. D'une part Érasme refuse aux chrétiens le droit de substituer sur ces questions de culte et de discipline extérieure leur autorité propre à celle de l'Église ; d'autre part il ne fait pas difficulté

d'avouer que le joug du Christ a été rendu lourd par les hommes. Comme pour le dogme, il réserve les droits de l'Église en l'invitant à en sacrifier quelques-uns.

Malgré ces velléités d'indépendance, Érasme cependant est encore loin d'échapper à toutes les influences du milieu où il vit. On pourrait même, sans forcer la vérité de l'opposition, mettre en présence comme deux Érasmes, l'un parlant du plus redoutable sujet qui s'impose à la pensée de l'homme, de la mort, avec la sérénité philosophique d'un ancien, l'autre sujet à de singulières défaillances, presque à des frayeurs puériles, quand la rumeur publique apporte jusqu'à lui en la grossissant quelque histoire surnaturelle ou mystérieuse.

On a dit avec esprit que le moyen âge, en se brisant au seizième siècle, l'avait rempli de ses éclats. Ce siècle en effet qui vit le premier essor de la libre pensée conservait encore les terreurs superstitieuses des âges précédents. Particulièrement en Allemagne, les vieilles croyances de la nation, empreintes dans les sombres légendes populaires, n'avaient jamais été complétement vaincues par le christianisme. Ce n'était pas le peuple seulement qui avait foi aux songes, à la chiromancie, à l'astrologie divinatoire : les esprits les plus fermes étaient eux-mêmes bien éloignés de traiter ces croyances communes avec légèreté. Luther eut bien des nuits troublées par les obsessions du démon[1]. Les lettres de Mélanchthon comme les annales du chartreux Suilius sont

1. On sait encore que Luther condamnait la *Météorologie* d'Aristote, « parce qu'elle est fondée sur ce principe que tout dans la nature arrive par des causes naturelles. » V. le curieux livre de Gerson, intitulé *Astrologia theologizata*, dans lequel il poursuit l'accord de la théologie avec l'astrologie. Op. Gers., t. I, p. 189, ed. Anvers, 1706.

remplies d'histoires merveilleuses, de soudaines inondations, de naissances de monstres qui annoncent la colère du ciel. Érasme a-t-il échappé à la contagion de ces préjugés ? Sur lui l'atteinte est plus légère sans doute, mais elle ne laisse pas d'être encore sensible. A telle heure il prend parti contre les devins qui enseignent aux hommes à se servir des astres pour se passer de la morale ; à telle autre, il n'ose assurer que leur art soit un pur charlatanisme [1]. Voici même une lettre qu'il faut lire dans son entier, pour juger par le ton général, exempt, il nous semble, de toute intention ironique, si Érasme, lui aussi, n'a pas eu ses moments de frayeurs superstitieuses. Il écrit de Fribourg, en 1533, à Damien de Goes :

« La ville où s'est passé le fait qui vous a été raconté se nomme Schiltach en allemand. Elle est à huit milles de Fribourg. Que tout ce que l'on en rapporte soit vrai, je n'ose l'affirmer; ce qui est trop vrai, c'est qu'en un instant la ville a été tout entière dévorée par le feu. L'incendie a éclaté le jeudi qui a précédé Pâques de l'année 1533. Voici ce que des citoyens de cette ville ont assuré au magistrat de Fribourg, comme me l'a rapporté, autant qu'il m'en souvient, Henri de Glaris. Le diable se met un jour à siffler, comme pour donner un signal, dans un cabaret de la ville. Le cabaretier, croyant à la présence d'un voleur, monte aussitôt et ne trouve personne. Le même sifflet se fait entendre de la chambre supérieure. Le cabaretier monte encore, toujours à la poursuite de son voleur. Personne; et voici le sifflet qui retentit sur le toit de la maison. Une idée traverse l'esprit du cabaretier : il a affaire au démon. Il dit à ceux

1. *Institut. princip. christ.*, c. II.

qui l'entourent de ne pas se troubler; il envoie chercher deux prêtres. On fait l'exorcisme. « Oui, répond l'esprit, je suis le démon. — Que viens-tu faire ici? — Je veux brûler la ville. » Les prêtres menacent. « Je méprise vos menaces, dit-il, parce que l'un de vous est un libertin et l'autre un voleur. » Quelque temps après, le démon enleva dans les airs et plaça sur le faîte de la maison une femme avec laquelle il avait commerce depuis quatorze ans et qui ne laissait pas de se confesser chaque année et de recevoir l'eucharistie. Il lui mit dans les mains une chaudière et lui commanda de la renverser. Elle le fit, et en une heure toute la ville était consumée. Le démon fut-il jaloux d'avoir un rival préféré dans le fils du cabaretier, et, pour se venger, voulut-il perdre la ville et la femme elle-même? je ne le tiens pas pour certain, mais cela n'est pas invraisemblable. Le bruit de cette histoire passée si près de nous a pris tant de consistance qu'elle ne peut pas avoir été imaginée. »

Quoi donc! Érasme tiendrait pour vrai ce conte ridicule? On veut en douter, on craint de montrer quelque simplicité en prenant au sérieux un simple badinage que la gravité même du ton rend plus piquant. Nous l'avouons, le jeu serait trop caché, et cette page rapprochée de quelques autres nous incline à croire qu'Érasme n'a pas toujours échappé à son milieu encore imprégné d'un sombre surnaturel.

Ce ne sont d'ailleurs chez Érasme que des heures de faiblesse assez courtes. Si un instant ces contes fantastiques qui lui reviennent de toutes parts semblent le déconcerter, il se ressaisit bientôt. Les pages d'Érasme sur la mort sont à cet égard curieuses à relever. C'est déjà l'esprit philosophique cherchant à dissiper les terreurs religieuses des derniers instants de l'homme.

Érasme, comme plus tard Montaigne, n'est pas éloigné d'envier aux anciens cette mort paisible à laquelle ils arrivaient sans chagrin dans un état de somnolence confuse. « Ce sont ces mines et appareils effroyables de quoi nous entourons la mort, disait Montaigne, qui nous font plus de peur qu'elle [1] ; » et Érasme, crayonnant d'avance le tableau que Montaigne devait achever de main de maître [2], montrait dans son colloque des *Funérailles* que « le chemin qui conduit à la mort est plus dur que la mort elle-même : » ici les médecins, qui s'occupent plus à défendre leurs opinions qu'à soulager leur malade; là les moines de toute couleur, qui s'abattent sur la maison, étourdissent le mourant de leurs cris pour lui extorquer un testament qui déshérite femme et enfants, le curé enfin de la paroisse, qui tient que la confession faite aux moines n'est pas bonne et la fait recommencer sans égard pour la faiblesse du patient. Aussi volontiers Érasme, comme Montaigne [3], demanderait au ciel la mort que souhaitait César : « la moins préméditée et la plus courte. » Il ne prie pas avec le vulgaire la Vierge ou saint Christophore de le préserver de la mort subite. « Ce qu'il y a d'horrible, c'est de mal mourir, non de mourir subitement. » Montaigne dira encore : « Vivons et rions entre les nôtres, allons mourir et rechigner entre les inconnus. » Érasme, colorant d'un air de piété la même pensée, avait écrit « qu'il suffit après tout qu'un ange soit à vos côtés pour porter votre âme au ciel [4]. »

1. *Essais*, l. I, ch. XIX. — 2. *Ibid.* « Les cris des mères, des femmes et des enfants : la visitation des personnes étonnées et transies, l'assistance d'un nombre de valets pâles et éplorés, une chambre sans jour, des cierges allumés, notre chevet assiégé de médecins et de prêcheurs ; somme, tout horreur et tout effroi autour de nous : nous voilà déjà ensevelis et enterrés. » — 3. *Essais*, l. II, c. XIII.

4. Ep. 671. — Cette couleur païenne se retrouverait chez Pétrarque,

Tout à l'heure nous avions cru surprendre chez Érasme comme un léger tremblement superstitieux. Il nous rappelait cette femme d'esprit qui disait : « Je ne crois pas aux revenants, et j'en ai peur. » Mais quand il vient à parler de la mort, c'est à la Montaigne, en disciple de la philosophie païenne plus qu'en chrétien. Sous ses réticences, on voit bien le genre de reproche qu'il adresse à l'Église. Les rites solennels et graves dont l'Église entoure le lit des mourants lui paraissent bien moins offrir à l'homme de vraies consolations que rendre la mort plus présente, plus amère, « viande plus difficile à mâcher, » pour parler encore avec Montaigne. La nature abandonnée à elle-même a des ressources et comme des prévoyances qui lui sont propres pour nous dérober la vue du dernier passage. Érasme voudrait que l'Église ne les disputât pas à l'homme en lui imposant à sa dernière heure la nécessité de se rendre compte de la cruelle extrémité où il se trouve. C'est là méconnaître le prix des âmes qu'il s'agit de sauver, au risque de les contrister un instant ; mais déjà, chez Érasme comme chez Montaigne, la foi est trop refroidie pour qu'ils soient touchés de cette vue surnaturelle et ne préfèrent pas, pour les autres et pour eux-mêmes, cette mort rapide et inconsciente que l'Église nous presse de détourner de nous par nos prières.

dans e dialogue 119e sur la mort, où est développée cette pensée : « Se plaindre de mourir, c'est se plaindre d'être mortel ; or il faut te réjouir au moment où tu cesses d'être mortel. » Dans le dialogue 123e, Pétrarque énumère aussi les avantages de la mort subite, « qui enlève à la mort ce qu'elle a de plus cruel, c'est-à-dire sa crainte. » Budé parle de la mort avec le ton d'un philosophe, mais plus voisin du stoïcisme. « Contre ces terreurs de la mort qui épouvantent les hommes faibles, il faut élever le retranchement de la philosophie. » V. le *de Stud. litterar. recte instituendo*, ed. Bâle, 1557.

III

Mais Érasme a raison de dire qu'une bonne vie est la meilleure préparation à la mort. Il ne veut pas que cette image funeste nous trouble plus que de raison, « que nous soyons sans cesse à interroger l'ombre projetée par les arbres, de peur que la nuit ne nous surprenne avant le terme de notre voyage [1]. » Il conseille plutôt de suivre en paix la route qu'il nous est donné de parcourir, recueillant chemin faisant les plaisirs honnêtes et les utiles leçons qui s'offrent à nous. Comme à la plupart des moralistes observateurs, la famille semble à Érasme le cadre le plus naturel d'une vie paisible et heureuse, et le centre le plus favorable au développement des vertus pratiques. Quand on l'accusait de paraître placer le mariage au-dessus du célibat religieux, il répondait par la bouche de Pamphilus : « Je préfère le spectacle de la vigne qui s'attache à un orme et plie sous les grappes de raisin à la vue d'une vigne étendue à terre et stérile [2]. »

Avec les *Colloques*, le traité sur le *Mariage chrétien*, en le dégageant toutefois des discussions de jurisprudence théologique qui en rendent l'abord un peu sévère, est l'une des œuvres peut-être où la morale enjouée d'Érasme se montre sous son jour le plus favorable. Ses préceptes, à défaut d'une réelle originalité, pourront encore nous instruire par leur sagesse et nous plaire par le tour heureux qu'il sait leur donner.

Érasme tout d'abord met en garde contre la préci-

1. *In psalmum* LXXXV. — 2. Coll. *Proci et puellæ.*

pitation avec laquelle on s'engage des deux côtés dans une aussi décisive affaire que le mariage. Cependant « il en est comme à la guerre, où il n'est pas permis de se tromper deux fois. » Il suffit à la plupart des hommes d'avoir vu la jeune fille dont ils recherchent la main; ils ne causent même pas avec elle, ils ne s'informent pas si elle a été bien élevée, surtout si elle a les qualités qui leur manquent à eux-mêmes. « Il en est qui font consister toute l'éducation d'une jeune fille à bien faire la révérence, à tenir les mains croisées, à pincer les lèvres quand elle rit, à ne boire et manger que le moins possible dans un repas, après l'avoir fait dans son particulier, à ne pas présenter la main gauche pour la droite, à toucher les mets du bout des doigts. Instruite de ces niaiseries, elle leur paraît bonne à marier [1] ! » Érasme ne veut même pas que la beauté physique suffise à fixer notre choix. Pour lui comme pour Montaigne, le mariage est une « compagnie plus encore d'amitié que d'amour, » et, avec plus de délicatesse que l'auteur des *Essais*, il invite le jeune homme « à ne pas contempler seulement dans la femme qu'il recherche le domicile élégant et fleuri, mais l'hôte qui y habite, son âme, dont la beauté croîtra avec les années. [2] » Prévenant Rousseau, Érasme voudrait qu'une jeune fille apprît un métier, comme celui de tisser la soie, qui fût dans l'aisance un secours contre l'oisiveté et pût devenir une ressource utile dans la pauvreté. De leur côté les jeunes filles ont encore un plus grand intérêt à se montrer avisées dans le choix de leurs maris. Érasme les engage à préférer un agriculteur à un soldat; mais surtout il les presse de ne pas se laisser séduire par un

1. *De Matrim. christ.* — 2. Coll. *Proci et puellæ.*

vain titre de noblesse qui n'est le plus souvent que l'odieux privilége de faire le mal impunément. « Qu'un manant commette des actes de piraterie ou de brigandage, on le condamne à la roue ; que le coupable soit un chevalier, un homme qui ait une parcelle de noblesse, qui possède la moindre tour, repaire de scélérats, cela s'appelle la guerre, et souvent la déclare qui n'a pas où poser le pied [1]. » Enfin la meilleure assurance du bonheur ne sera ni dans l'égalité des conditions ni dans celle des fortunes, mais dans le rapport sympathique des caractères et le lien solide d'une mutuelle confiance.

Érasme demande aussi avec une remarquable délicatesse d'expressions qu'on rejette les usages grossiers qui profanaient la gravité du mariage. C'était le plus souvent encore l'occasion de repas prolongés plusieurs jours. La compagnie faisait irruption dans la chambre des deux époux, dansait tumultueusement autour du lit nuptial et chantait en chœur des couplets indécents. Érasme veut qu'on respecte l'embarras pudique de la jeune femme. « C'est un délicat objet que la virginité, c'est une rose qui a la blancheur du lait, et le moindre souffle enlève en l'effleurant quelque chose de sa grâce naturelle [2]. »

Le moraliste accompagne le jeune ménage avec une amitié discrète. Il en est de l'union des cœurs comme de ces greffes pratiquées au printemps. Pour que la tige étrangère se nourrisse de la sève de l'arbre qui la reçoit, il faut avoir soin que le point de réunion ne vienne pas à se durcir et à se fermer.

. . . *Udoque docent inolescere libro* [3].

Ainsi le moraliste cherche à défendre contre les dangers

1. *De Matrim. christ.* — 2. *De Matrim. christ.* — 3. *Georg.*, l. II, v. 77.

qui la pourraient menacer cette heureuse union encore dans sa première fleur. C'est à la jeune femme surtout qu'il adresse ses conseils, parce que la finesse naturelle à son sexe la dispose à les mieux écouter, et que sa faiblesse même doit lui donner plus de crainte pour la durée de son bonheur. Érasme l'invite à ne pas s'irriter d'un certain caractère de fierté indocile qu'elle peut rencontrer chez son mari. « La femme qui, une fois offensée, s'éloigne de son mari, n'est pas moins irréfléchie que celui qui, pour avoir été piqué par une abeille, laisse le miel à d'autres. » Il faut l'avouer : les images ne sont pas toujours aussi flatteuses pour notre amour-propre. « Ceux qui apprivoisent les bêtes féroces, dit encore Érasme à la jeune femme, ou les chevaux sauvages, cherchent à savoir avant tout ce qui les exaspère ou les adoucit. Les lions ne veulent pas être regardés de travers, les taureaux s'irritent contre le rouge, etc. » La métamorphose est brusque et nous offenserait aujourd'hui. Cela semble tourner à l'art d'apprivoiser un mari. Nous devinons du moins combien les mœurs restaient grossières, pendant que les esprits se passionnaient pour l'étude et se raffinaient. M. Guizot, analysant le double élément qui constitue la civilisation, a justement signalé ce manque d'équilibre et de proportion entre l'état des mœurs en Allemagne, au temps de la Réforme, et le développement d'esprit qui se révèle par les travaux de Luther et de Mélanchthon [1]. Ainsi Érasme confirme en moraliste familier les spéculations de l'historien philosophe.

En fin conseiller qui ne croit pas au succès des revendications violentes, Érasme rappelle à sa jeune élève

1. *Hist. de la civilisation en France*, l. I, c. I.

qu'il lui importe moins de faire reconnaître ses droits que de s'en assurer la paisible jouissance. L'heureuse souplesse de sa nature lui en fera trouver les moyens. Qu'elle fasse un accueil empressé à son mari, quand il revient à la maison; qu'elle se montre gaie ou triste, selon l'expression qu'elle remarque sur son visage. « Un miroir serait-il chargé d'or et de pierreries, il ne vaut qu'autant qu'il réfléchit fidèlement les objets. Or une femme contrariante qui rit quand son mari pleure ressemble à un miroir qui, à la place d'une figure souriante, en rendrait une qui pleure [1]. » Elle exprime ses désirs avec douceur et sans insistance. Elle empêche que les nuages qui s'élèvent ne forment une tempête : elle se tait ou le calme peu à peu, s'il paraît en colère; elle ne lui fait pas de reproches, s'il revient échauffé par le vin; elle se réserve de le prier sans témoin « d'avoir soin de sa renommée, de sa fortune et de sa santé; » et encore, après avoir touché légèrement à ces sujets délicats, elle passe à des idées plus agréables, « se gardant bien du défaut ordinaire des femmes qui, une fois qu'elles ont commencé de parler, ne savent plus finir [2]. » D'ailleurs, c'est plus encore par de solides qualités qu'elle saura garder le cœur de son mari. Elle ne ruine pas la maison par ses folles toilettes, n'imite pas « celles qui, non contentes de leur beauté naturelle, couvrent de fard leur visage, teignent leurs cheveux, les crèpent et les enroulent, chargent de pierreries leurs oreilles et leur cou, traînent des robes de lin ou de soie, sans parler de fourrures dont la vanité humaine augmente démesurément le prix [3]. » Le fard altère la beauté au lieu de la relever. « Eh! que dira votre mari quand, cherchant un

1. *De matrim. christ.* — 2. Coll. *Uxor* μεμψίγαμος. — 3. *De matrim. christ.*

baiser, il ne trouve qu'une plaque enduite d'une manière de bitume? »

De son côté, le mari doit élever sa femme, l'instruire, lui rendre familière l'analyse de ses pensées, et pour cela « lui demander compte des lectures qu'elle a faites ou des sermons qu'elle a entendus. » Devançant presque la formule d'un célèbre écrivain de nos jours [1], Érasme applique à la femme ce que le poëte comique mieux inspiré n'avait dit que des enfants :

Ut suam quisque vult ita est.

C'est en vérité trop demander, et, quelque touchées qu'elles fussent de l'intérêt qu'Érasme leur témoigne, les femmes ne confirmeraient pas l'engagement qu'il semble prendre en leur nom, d'aliéner à ce point leur personnalité. C'est les aimer autrement qu'elles ne veulent et blesser leur délicate fierté que de paraître n'imaginer d'autre abri pour leur faiblesse qu'une tutelle permanente et comme un état de minorité indéfiniment prolongé [2].

Le rôle de la mère, tel que le comprend Érasme, a plus de dignité. Il veut qu'elle nourrisse elle-même son enfant, et l'insistance qu'il met à rappeler ce devoir essentiel montre à quel point il était déjà négligé. « Pourquoi, dit-il dans ses *Colloques*, faire plus que de

1. V., dans le livre de *la Femme* de M. Michelet, le singulier chapitre intitulé : *Il faut créer ta femme, elle ne demande pas mieux.*

2. Le souvenir de l'*Économique* de Xénophon accompagne souvent Érasme dans son *Mariage chrétien*. Ischomaque est aussi l'éducateur patient de sa jeune femme. La différence est que la femme, chez Érasme, après avoir été le disciple naïf et doux de son mari, devient ensuite plus capable de protéger son bonheur, et finit par prendre sa vraie place au foyer domestique. — Il serait curieux de rapprocher aussi des traités de Xénophon et d'Érasme le beau livre de Monseigneur Dupanloup, le *Mariage chrétien*. La morale chrétienne nous apparaîtrait dans toute sa hauteur et sa fermeté.

partager le nom de mère avec une femme étrangère? Il n'est aucune espèce animale qui ne nourrisse ses petits. Et l'homme abandonne les siens! Cet être tendre et débile, tout tiède encore du sein maternel, qui ne respire que sa mère, qui implore le secours de sa mère d'une voix capable d'attendrir les bêtes féroces, n'est-ce pas l'exposer, pour ainsi dire, que le livrer à une femme dont peut-être le corps n'est pas sain et dont les mœurs sont mauvaises, à une femme qui fait plus de cas de la plus légère somme d'argent que de votre enfant tout entier? J'admets encore qu'elle vaille autant et mieux que vous. Pensez-vous qu'il importe peu à votre enfant qu'il se nourrisse du lait qui lui est propre et se réchauffe à la chaleur à laquelle il est accoutumé, ou qu'il soit forcé de s'habituer à un lait et à une chaleur étrangère? Le froment jeté dans un sol défavorable dégénère en ivraie, la vigne transplantée perd sa force et sa vertu, l'arbre arraché à la terre qui l'a vu naître se dessèche et meurt bientôt [1]. »

Érasme suit pas à pas le premier développement physique et moral de l'enfant. La familiarité minutieuse des conseils pourra faire sourire, mais elle marque chez Érasme un esprit de pénétrante attention et de vraie sollicitude pour l'enfance. Il croit autant que Plutarque à l'importance de l'hygiène. Il reproche à ses compatriotes de donner trop de nourriture à leurs enfants, et de rendre ainsi leur intelligence paresseuse, de les accabler sous le poids de vêtements qui leur ôtent la grâce comme la vivacité de leur âge. Il ne voit pas sans com-

1. Coll. *Puerpera*. — Cf. les beaux vers latins de Scévole de Sainte-Marthe cités par M. Léon Feugère dans l'étude sur cet écrivain. — Marguerite de Valois exprimait naïvement sa surprise d'avoir vu la femme du grand bailli du Hainaut allaiter elle-même son enfant.

passion des petites filles traîner, comme leurs mères, de longues queues qui embarrassent leur marche. Les conseils de bon maintien et de civilité qu'Érasme adressait à un jeune prince paraîtront sans doute d'une simplicité par trop élémentaire [1]. Érasme ne croyait pas superflu d'apprendre à un enfant de maison royale, Henri de Bourgogne, qu'il est malséant « de prendre pour mouchoir son bonnet ou son habit, » de se jeter sur les plats au moment où ils paraissent sur la table et de dévorer sa part, « comme si après le repas on allait être conduit en prison, » de lécher son assiette, de regarder son voisin en fermant un œil. Du moins la gentillesse et la bonne grâce de l'expression relèvent la familiarité de pareils préceptes, qui témoignent assez de l'état encore grossier des mœurs contemporaines.

Mais ce qu'il importe plus de noter dans les pages consacrées par Érasme à cette première éducation, c'est un sentiment de véritable respect pour l'enfance. Érasme parle dignement des devoirs qu'impose l'honneur de la paternité. « Le premier devoir envers ses enfants, écrit-il dans le *Mariage chrétien*, est de les avoir d'une femme légitime. » Ce n'est là chez Érasme ni une parole détournée contre la mémoire de ses parents, ni même le ressentiment personnel des rigueurs que la société ne lui avait pas épargnées à cause de sa naissance [2] ; c'est la pensée plus élevée que les devoirs du père commencent

1. *De civilitate morum puerilium libellus.*

2. Voici les paroles mêmes d'Érasme sur les lois qui concernaient les bâtards : « Excluduntur ab hæreditate, submoventur a dignitatibus, a publicis functionibus. Dicuntur probri causa spurii et jubentur quærere patrem. » — Cependant l'exemple d'Érasme lui-même, les réclamations qu'il éleva contre ses tuteurs, qui avaient dissipé son patrimoine, semblent témoigner que ces lois rigoureuses n'étaient ni aussi générales ni aussi absolues qu'il le dit ici.

avant la naissance de son fils, et qu'il lui doit de le placer dans les conditions les plus favorables au développement de son être moral. Il faut aussi éloigner avec soin tout ce qui pourrait flétrir l'ingénuité de l'enfance ou mettre sa pureté en danger. Érasme réprouve avec un juste dégoût l'usage populaire, qu'il relève particulièrement chez les Flamands, d'amuser les enfants par d'infâmes chansons. L'oreille de l'enfant s'ouvre vite à une parole impure, sa mémoire la retient et son cœur se corrompt. Érasme veut aussi qu'on écarte des yeux de l'enfant les gravures trop libres; il fait appel au magistrat et invoque la sévérité des lois contre ceux qui les exposeraient dans les carrefours. Ce sentiment de respect pour l'enfant est encore trop rare à cette époque, et les plus sincères, Érasme lui-même, ne sont pas sans avoir comme des distractions. C'est ainsi que dans telle page de ses *Colloques* il défend l'emploi des mots obscènes, et les cite par manière d'exemples.

Cette légère contradiction ne doit cependant nous rendre ni injustes ni sévères à son égard. Son respect pour l'enfance est sincère, mais sans tristesse ni austérité. Érasme n'aime pas l'étiquette cérémonieuse que certaines bourgeoises, à l'image des personnes de la cour, commencent à exiger de leurs enfants, et qui n'est que l'hypocrisie du respect. Il raille une dame française qu'il a connue et qui obligeait sa fille à répéter à chaque phrase : *Madame ma mère*, et à répondre au lieu de non : *Salve votre grâce, madame* [1]. Érasme précède Montaigne à plusieurs égards dans tout ce qui regarde la première éducation de l'enfant. Comme Montaigne, il la veut facile et aimable, faite d'exemples plus que de

1. Ces mots sont cités en français par Érasme.

préceptes et de paroles, et, selon lui comme selon Montaigne, c'est au foyer domestique que l'enfant doit recevoir les premières leçons qui vont ouvrir une vie nouvelle à son intelligence.

IV

Érasme n'a pas traité spécialement de la morale sociale. Elle n'est à ses yeux que l'extension de la morale privée et l'application à la société des mêmes principes qui régissent la conduite des particuliers. S'il toucha à la politique de son temps, ce fut moins en moraliste qu'en satirique. Son âme s'irritait au spectacle d'une société livrée aux entreprises de la ruse et de la force, où le succès était le droit ; le privilége, la loi commune. D'une plume rapide et impatiente, il traçait le tableau des malheurs de son temps, et faisait tomber une part égale de responsabilité sur l'injustice des rois et l'indocilité des sujets. Il n'allait pas plus loin que la satire ou la plainte. Les théories spéculatives ne l'eussent pas séduit en politique plus qu'en religion. Il n'aurait proposé d'autre remède aux maux de la société que le retour aux lois de la morale universelle. Cependant la science politique, émancipée, elle aussi, de la théologie, prenait tous les jours trop de force et d'importance pour qu'Érasme pût rester tout à fait étranger à ce mouvement. Il n'est donc pas impossible de noter du moins à cet égard les vues d'Érasme, d'indiquer même les solutions tempérées qu'il eût sans doute données aux divers problèmes qui s'imposaient déjà aux esprits.

La grande question qui avait passionné le moyen âge, celle de savoir si les princes temporels tenaient directement leur pouvoir de Dieu ou n'étaient que les

délégués du pape, avait beaucoup perdu de son intérêt, et, si les théologiens l'agitaient encore dans leurs écoles, elle pouvait paraître pratiquement résolue dans la société. La Réforme l'avait tranchée au profit du pouvoir séculier. Luther, pour intéresser les princes à la défense de sa cause, leur offrait l'autorité dont il dépouillait la cour romaine. « Empereur, sois le maître, disait-il à Charles-Quint dans sa *Proclamation* à la noblesse allemande; le pouvoir de Rome t'a été dérobé ; nous ne sommes que les esclaves des tyrans sacrés. » Dans les contrées catholiques, le saint-siége avait à compter avec l'autorité royale tous les jours plus puissante, plus fière, plus résolue à défendre ses droits, et qui trouvait ses parlements et quelquefois son clergé même prêt à la soutenir [1]. Mais, pour avoir vaincu l'ambition théocratique de Rome, on n'avait pas à beaucoup près résolu la question des rapports nécessaires des deux pouvoirs et des conditions de leur indépendance réciproque. L'équilibre, rompu au temps de Grégoire VII en faveur de la papauté, l'était maintenant au profit de la royauté. La confusion des esprits sur cette question était profonde. Érasme lui-même nous en offre l'exemple.

En 1521, il écrit à Pierre Barbirius qu'il appartenait aux rois de prononcer sur Luther, d'étudier les causes du mal et d'y porter remède [2]; en 1526, il déclare à Simon Pistorius que les princes doivent veiller à l'ordre public, mais ne pas se mêler de ce qui relève de la conscience de chacun [3]; et cependant, au temps de la diète d'Augsbourg, il provoque la décision théologique de Charles-Quint. Quand on voit ainsi les meilleurs esprits du sei-

1. V. les articles de M. Girard sur *Grégoire VII et son temps* dans la *Revue des Deux-Mondes;* mars et avril 1873.

2. Ep. 587. — 3. Ep. 848.

zième siècle si peu en garde contre le danger de ces recours en matière de foi à la juridiction de César, on comprend pourquoi les progrès de la liberté religieuse furent lents et pénibles. Loin de faire cesser la confusion des deux pouvoirs dont le moyen âge avait souffert, on en aggravait encore les maux. Les protestants et les catholiques allaient payer cher cette protection qu'ils demandaient à la puissance séculière. Comment se dérober aux effets d'une sentence que l'on avait soi-même imprudemment provoquée? Comment empêcher que le prince ne vît dans une opinion religieuse contraire à la sienne une résistance à son autorité, une provocation à la révolte? Morus, toujours guidé par une âme droite et généreuse, avait établi la liberté de conscience dans l'île d'Utopie. Érasme, qui semble à tant d'égards prendre l'avance sur son siècle, s'arrête ici comme à mi-chemin. « Le prince, dit-il, brandit l'épée pour défendre l'Évangile du Christ. Dans plusieurs contrées, quand le prêtre récite l'Évangile, il se tient debout le glaive nu ou la main sur la garde de son épée. Qu'il se réconcilie donc d'abord lui-même avec l'Évangile ; qu'il retranche les mauvaises passions de son âme avec le glaive évangélique, et ensuite, s'il le croit juste, qu'il tire un fer menaçant contre les ennemis de l'Évangile [1]. » Cette dernière concession marque la limite à laquelle Érasme s'arrête, trop peu assuré encore du succès et de la vérité de sa cause pour l'affirmer hautement et la placer sur son vrai terrain, le droit de la conscience à la liberté.

Érasme traite moins timidement les questions qui appartiennent à l'ordre purement politique. Cependant,

1. *Préface de la paraphrase de l'Évang. de saint Jean.*

nous l'avons dit, s'il attaque souvent avec verve le principe de la succession au trône, s'il raille l'inconséquence des hommes qui exigent de leur cocher qu'il ait appris son métier et confient les intérêts de la chose publique à celui que le hasard de la naissance a fait prince, il n'en conclut nullement qu'il faille renverser les rois. Érasme est un mécontent, non un révolutionnaire. Il accepte sans commentaire le mot de saint Paul : « *Omnis potestas a Deo* , » et, dans sa déclamation imitée de l'antiquité sur le célèbre sujet du tyrannicide, il soutient nettement l'inviolabilité de la loi personnifiée par le prince [1]. « Qui parle mal contre le pouvoir institué par Dieu parle mal contre Dieu. » Mais puisqu'il est impossible de ne pas recevoir le lion dans la cité, quel moyen reste-t-il pour préserver les citoyens d'une tyrannie trop pesante? « Le premier, dit Érasme, serait de fortifier assez l'autorité du sénat, des magistrats et des citoyens pour empêcher le prince de devenir un tyran ; mais le mieux sera encore de le bien élever. Enfin le dernier sera de supplier Dieu d'incliner son cœur vers tout ce qui est chrétien [2] . » Érasme est tout à la fois ici le disciple de l'antiquité et de l'Évangile. C'est aux anciens qu'il emprunte, sans d'ailleurs la développer, cette sage idée de la pondération des pouvoirs ; mais la tradition évangélique le retient dans le devoir d'une obéissance absolue qui n'a d'autre recours que la prière contre l'excès de la tyrannie. C'est à peine si Érasme irait avec Bodin et L'Hôpital jusqu'au droit de remontrance.

On prévoit de quel côté Érasme portera tout son espoir. Ce dernier appel à Dieu suppose bien des souffran-

1. *Declamatio Erasmi quæ superiori declamationi e Luciano versæ respondet.*

2. Coll. *Convivium religiosum.*

ces déjà endurées, et la science politique, qui cherche à établir un équilibre désirable entre les divers éléments du pouvoir, était encore elle-même trop incertaine pour qu'Érasme pût s'en promettre d'utiles et prochains résultats. L'éducation, à laquelle il applique ce que Démosthène avait dit de l'action oratoire, lui paraît le plus sûr moyen et le plus pratique de préparer à la cité des princes habiles et sages, « qui ne seront pas les pillards, mais les pères de la république. » Il n'est pas aussi de sujet sur lequel Érasme se soit étendu avec plus de complaisance. Certes, les réminiscences de l'antiquité paraîtront trop nombreuses pour laisser à Érasme un caractère d'originalité vraiment accusée; ce qui lui appartient, c'est, avec un sens pratique et droit, l'art de diriger vers un même but les conseils de la morale païenne et les préceptes de l'Évangile, de réunir ces deux lumières dans un même foyer pour en augmenter la puissance. Il n'est pas sans intérêt à cet égard de parcourir quelques pages de *l'Institution du prince chrétien* [1].

Comme on place des digues solides sur les rivages les plus exposés aux flots, ainsi le précepteur royal devra constamment s'appliquer à fortifier l'âme du jeune prince contre tous les flots qui viendront la

1. *Institutio principis christiani per Erasmum aphorismis digesta quo minus onerosa sit lectio.* — La traduction française du chanoine Joly est intitulée : *Codicille d'or* ou *petit recueil tiré de l'Institution du prince chrétien composée par Érasme, mis premièrement en français sous le roy François Ier et à présent pour la seconde fois* (1655, in-12, sans nom d'auteur ni de libraire). Le chanoine avait déjà allégué plusieurs fois Érasme dans un ouvrage qui avait précédé le *Codicille* et qui a pour titre : *Recueil de maximes véritables et importantes pour l'institution du roy contre la fausse et pernicieuse politique du cardinal Mazarin, prétendu sous-intendant de l'éducation de Sa Majesté.* Paris, 1653, in-12 (sans nom d'auteur ni d'imprimeur).

battre en tous sens : la fortune, les voluptés, la liberté de tout faire [1]. Érasme veut qu'on développe avant tout chez cet enfant, destiné à courir tant de dangers, le sentiment de la dignité personnelle, la force du caractère, le principe de l'honneur, le mépris des préjugés. Les premiers livres qu'il lui donne dans son adolescence marquent bien la double tendance de la morale d'Érasme : il fera lire au jeune prince les *Proverbes* de Salomon et les *Œuvres morales* de Plutarque, l'*Ecclésiaste* et le *de Officiis* de Cicéron. Mais ce ne sont pas les anciens qui devront lui apprendre ce qu'est la véritable royauté. « Ces mots de domination, d'empire, de royaume, de majesté, de puissance, sont des mots païens et non chrétiens. Administrer, faire le bien, protéger, c'est là la véritable royauté chrétienne [2]. » Les anciens avaient dit que nul n'est orateur s'il n'est homme de bien. Érasme transforme cette sentence en celle-ci : « Nul n'est prince s'il n'est homme de bien. »

Dans ce siècle de guerres dynastiques, de conquêtes violentes, où la trahison, le meurtre et la violation de la foi jurée devenaient des maximes d'État et des *instruments de règne*, on aime à entendre ces préceptes de sagesse et de moralité politique. Il ne faut pas les rabaisser dédaigneusement en les appelant des lieux communs. Doit-on se lasser de rappeler aux hommes les principes de la morale, puisqu'ils la violent sans cesse? et ne doit-on pas aussi honorer Érasme d'avoir, avec l'autorité d'une suprématie intellectuelle partout reconnue, protesté contre les tristes doctrines de l'école italienne, qui, en servant trop bien les passions des princes, trouvaient en eux des complices intéressés? Machiavel n'avait-il

1. Ch. I. — 2. Ch. I.

pas écrit un jour : « Je ne saurais donner de meilleurs préceptes à un prince nouveau que l'exemple des actions du duc? » Et ce duc n'était autre que César Borgia! Guichardin proclamait le droit de la force. L'Arioste disait sans rougir : « Vaincre fut toujours louable, que l'on triomphe par la fortune ou la tromperie. » Paul Sarpi, dans une sorte de consultation adressée à la Seigneurie de Venise, déclarait « qu'elle pouvait traiter ses sujets du Levant comme des animaux féroces, et leur limer dents et ongles. » Telles étaient les étranges leçons qui se propageaient dans l'Europe, encore sous le charme de l'Italie. Le moyen âge avait subordonné la politique à la religion : la Renaissance italienne fondait une politique sans religion et sans morale. C'étaient là de ces excès de réaction que réprouvait l'esprit modéré et conciliant d'Érasme. Il servait la bonne cause, celle qui ne sépare pas la politique de la morale.

Le prince trouvera ainsi dans le sentiment moral développé dès ses premières années le contre-poids de sa puissance et le plus sûr obstacle à ses propres entraînements. Il ne serait pas l'élève d'Érasme s'il ne détestait avant tout la fausse gloire des conquérants, s'il ne regardait Mars « comme le plus stupide dieu de l'Olympe. » Il élèvera même l'amour de l'humanité au-dessus du patriotisme, se défendra de cet égoïsme national qui entretient la haine entre les peuples au profit des cruelles ambitions des rois. « Il ne détestera pas le Français parce qu'il est Français, l'Anglais parce qu'il est Anglais. » Sans doute le prince ne restera pas oisif au fond de son palais : il visitera ses provinces, embellira ses villes, dessèchera les marais ; mais, « comme l'abeille-reine, » il reviendra bientôt au centre de la ruche pour veiller au bon ordre général, prévenir les

écarts de ses amis, étendre sur toutes les parties du royaume une égale sollicitude. Il se retranchera à lui-même les dépenses inutiles, et ne lèvera pas d'injustes impôts pour augmenter sa garde privée, doter ses parents, enrichir ses favoris, éblouir les étrangers. Il ne cherchera pas à imposer son alliance à des peuples séparés du sien par la langue, la religion et les mœurs. Enfin, exclusivement jaloux d'assurer le bonheur de ses sujets, il ne croira pas le pouvoir mieux établir que sur la base de la loi. L'influence de Morus sur Érasme est ici sensible. Il veut en effet que la législation soit simplifiée, débarrassée des articles inutiles et comme émondée. « Multiplier les lois, c'est tendre sans cesse de nouveaux lacets[1]. » De plus, il convient de proportionner la peine aux délits. « Pourquoi dans certains pays le vol est-il puni de mort, tandis que l'adultère demeure presque impuni ? » On reconnaît là un souvenir évident de l'*Utopie*. Érasme enfin souhaite que les lois ne se bornent pas à défendre ou prescrire, mais qu'elles rendent raison d'elles-mêmes, et n'imposent l'obéissance qu'après avoir montré comment elles dérivent, non d'une volonté personnelle, mais de l'idée supérieure de la justice. Il contribuait ainsi à populariser les principes qui seuls peuvent donner à une législation la force et la durée ; mais il y avait encore bien à faire pour substituer l'unité du code à la variété des législations locales. La France, en se livrant avec ardeur sous Louis XII à la rédaction des coutumes françaises, avait tenté un premier effort pour sortir de cette confusion[2], tandis que l'Allemagne morcelée restait encore

1. Ch. VI.
2. *Histoire de France* de M. H. Martin, t. XLV.

livrée en grande partie au caprice arbitraire du vieux fédéralisme féodal.

L'esprit féodal, nulle part vaincu, entravait surtout la liberté du travail et du commerce. Dans plusieurs districts, l'étranger, loin d'être protégé, était comme traité en ennemi public. Le droit d'*albinage* permettait de confisquer ses biens, s'il mourait sans laisser de legs au seigneur du lieu. Les habitants des côtes réduisaient parfois en esclavage les malheureux qui y venaient échouer. Malgré l'anathème du concile de Latran (1079), l'usage était presque généralement établi de s'emparer tout au moins des effets de ceux qui avaient fait naufrage, et de les confisquer au profit du seigneur [1]. Le règlement des impôts était, nous l'avons dit, tout arbitraire. Les droits de péage (*portoria*), se répétant sans cesse à chaque barrière élevée par le caprice féodal, entravaient l'importation des produits étrangers. Les monopoles ruinaient tout esprit d'initiative et mettaient la fortune d'un pays dans les mains du petit nombre. Luther, dans sa célèbre *Exhortation à la paix* de 1525, reconnaissait la justice des demandes formulées par les paysans touchant les charges qui de jour en jour les écrasaient davantage. Érasme, avec moins de hauteur, ne laisse pas de plaider fortement la cause du faible et de l'opprimé. Comme il ne croit qu'au progrès relatif et lent des choses humaines, il n'espère pas voir tomber en un jour des abus invétérés. Du moins il signale et flétrit les plus criants, fait honte à son siècle de conserver encore l'esclavage, « qui devrait avoir disparu depuis longtemps

1. V. Potgieser, *de Statu servorum*, § 17 ; Du Cange, vocab. *Laganum* ; Robertson, *Tableau de l'Europe*, not. XXIX ; Érasme, coll. *de Rebus ac vocabulis*.

d'une société chrétienne[1], » ne reconnaît pas au gouverneur d'une province maritime « le droit d'être plus cruel pour les naufragés que la mer elle-même qui les a rejetés[2]. » Mais Érasme reste fidèle à son esprit ordinaire de modération pratique ; s'il appelle une réforme sociale, il la veut progressive et sans violence ; il ne veut pas arracher aux princes les armes que le temps a mises dans leurs mains : il veut les décider à en émousser eux-mêmes la pointe, qu'ils font trop cruellement sentir à leurs peuples.

Sans donc exagérer la valeur de la morale sociale d'Érasme, un trait mérite d'être remarqué, non pour son originalité propre, mais parce qu'il se rencontre trop rarement chez les esprits politiques du seizième siècle. Érasme ne reconnaît pas à la politique d'autre principe légitime que celui de la justice et de la bonne foi. S'il y eut dans sa vie un jour plus grand que les autres, ce fut celui où il éleva la voix devant l'Allemagne prise de terreur à la vue des progrès de l'invasion musulmane[3] (1530). L'Europe s'effrayait au lieu de s'armer. Luther, découragé, assombri, frappé de divers prodiges que la crédulité populaire lui rapportait, semblait croire à la fin du monde. « L'heure de minuit approche, écrivait-il, où l'on entendra ce cri : L'époux arrive, sortez au-devant de lui[4]. » Érasme ne partagea pas cette défaillance générale, et, en philosophe plus habitué à chercher les causes du mal dans le cœur des hommes que dans les révolutions des astres, il montra avec éloquence que le mépris de la justice chez les prin-

1. *De Matrim. christ.* — 2. *Inst. princ. christ.*

3. *Utilissima consultatio de bello Turcis inferendo*, 1530.

4. Lettre du 6 mai 1529. Cf. Michelet, *Additions et éclaircissements aux Mémoires de Luther*, t. II, p. 223.

ces faisait leur faiblesse et la confiance de l'ennemi. Sans respect de la parole donnée, impuissants à fonder une paix durable sur des traités violés aussitôt que signés[1], comment pouvaient-ils établir entre eux une action concertée et vigoureuse? « Nous sommes des Turcs qui combattons des Turcs, » dit-il énergiquement. Les deux écoles de la science politique au temps de la Renaissance peuvent se personnifier en ce moment dans les deux noms de Machiavel et de Morus. L'une et l'autre s'inspirent de l'antiquité, mais pour en tirer les leçons les plus opposées. L'école italienne, réduisant en préceptes les pratiques coupables d'un siècle corrompu et méprisant les hommes qu'elle prétendait servir, formulait le détestable principe de la souveraineté du but. L'école de Morus, complétant et pour ainsi dire sanctifiant les leçons de l'antiquité par celles de l'Évangile, maintenait comme règle des sociétés humaines l'autorité immuable de la justice, et, dans l'impuissance de trouver une contrée où elle fût encore respectée, créait l'île d'Utopie comme un refuge ouvert désormais aux âmes blessées par le spectacle de leur temps. Érasme se rapproche de cette école, et quelque chose du souffle pur qui animait Morus semble avoir passé jusqu'à son cœur plus froid et l'avoir parfois fait battre plus généreusement qu'à l'ordinaire.

Dans la morale privée, les influences qui agissent sur Érasme sont assez complexes. L'inspiration de l'antiquité restreint davantage celle du christianisme, mais sans la dominer. Il justifie les droits de la morale

1. « Le matin même du jour où François Ier signait le traité qui donnait la Bourgogne à Charles-Quint, il fit venir quelques amis et leur lut une protestation en règle contre l'acte qu'il allait accomplir. » Lingard, *Hist. d'Angleterre*, ch. 3.

païenne au respect, mais il réserve expressément le droit supérieur de la morale chrétienne à diriger les consciences. C'est le premier degré de l'émancipation de l'esprit laïque. On aimerait aussi à rechercher, pour marquer avec plus de précision la part de l'antiquité dans la morale d'Érasme, quels philosophes ont le plus influé sur lui. La question est presque superflue. Érasme aime trop son indépendance pour se mettre à l'école d'un maître ; il est le contraire de l'homme d'*un seul livre*. S'il se plaît dans le temple des anciens, s'il le fréquente chaque jour, il fait comme ces dévôts qui vont prier de chapelle en chapelle, pour n'offenser aucun saint. Érasme aurait plutôt avec les moralistes de l'antiquité comme des degrés différents de familiarité. Il est un peu gêné avec Sénèque. Le stoïcisme lui fait peur : il a peine à admettre que les richesses, la beauté, la santé surtout ne soient pas une partie du bonheur [1]. S'il eût mis, comme Machiavel, ses plus beaux habits pour « pénétrer dans les vieilles cours des anciens hommes, » c'eût été les jours où il eût rendu visite à Cicéron ou à Platon. Il les écoute dans un religieux silence, il s'éloigne de leur compagnie recueilli et grave. C'est avec *son* Lucien, comme dit Luther avec mépris, qu'il aime à se divertir. Il est bien en effet de la lignée de Lucien, et Lesage, groupant dans la bibliothèque du château de Lirias quelques livres de *morale enjouée*, place avec goût sur le même rayon Horace, Lucien et Érasme. Les *Colloques* ont parfois la saveur piquante, sinon la grâce attique des *Dialogues des morts*. C'était avec Lucien qu'Érasme médisait de son temps. Avec quelle malice il choisissait pour les traduire les dialo-

1. Ep. 351.

gues qui prêtaient aux allusions! Les philosophes qui consultent Ménippe, dans le *Voyage au-dessus des nuages*, et « qui entretiennent leurs élèves de principes, de fins, d'atomes, de matière, d'idées et de mille autres choses, » il les retrouvait à la Sorbonne, dans l'église même, où l'un d'eux, prêchant la Passion, discourait deux heures durant sur la substance et la qualité, et s'évertuait à prouver, pour l'édification des fidèles, que « sa tête pouvait passer par un petit trou, mais non la grosseur de sa tête. » Quand Érasme quitte la satire pour la morale, il se rapproche de Plutarque. Il apprend de lui à fuir le ton tranchant, l'intolérance dogmatique, à acquérir cette tranquillité d'âme qui nous ramène à la paisible considération de nous-mêmes. L'influence des *Préceptes du mariage* de Plutarque paraît très-présente dans le *Mariage chrétien* d'Érasme. Les deux moralistes voient également dans le mariage un engagement austère ; l'un et l'autre demandent à la femme une abnégation qui paraîtra excessive, et accordent au mari une autorité qui n'a d'autre contre-poids que son équité et sa modération.

Cependant, des diverses influences que nous cherchons à marquer, la plus importante n'est-elle pas encore le caractère même d'Érasme? Le moraliste se fait toujours dans quelque mesure la morale de son tempérament. Il est difficile de ne pas mêler de secrètes complaisances pour soi-même jusque dans les conseils que l'on donne aux autres. Érasme se découvre dans sa morale privée, avec sa prudence, son goût naturel de tolérance, son amour de la paix, ses alternatives aussi de timidité et d'indépendance. La vie douce et unie, à l'abri de la haine, loin des grands et de ceux « qui tiennent la foudre dans leurs mains, » est celle qu'il souhaite aux

autres, parce qu'il l'eût désirée pour lui-même. Être heureux, aux yeux d'Érasme, c'est obtenir du ciel de pouvoir conformer son état aux goûts de sa nature. Il traçait lui aussi son *hoc erat in votis* dans le tableau paisible et reposé de la vieillesse de Glycion [1]. Glycion a vécu doucement sans blesser personne, sans condamner ce que font les autres, sans se préférer à aucun, réservé avec tous, parlant des absents avec ménagement, aimant enfin à apaiser les querelles des voisins. Il a eu à payer l'inévitable rançon que chacun doit au malheur : il l'a fait sans maudire la Providence, mais il n'a pas laissé le chagrin s'enraciner dans son âme. Il s'est familiarisé avec la pensée de la mort ; il sait que, « pareils aux vestales, nous portons ce feu divin qui nous anime dans des vases de brique [2] ; » il n'a jamais voulu « pâlir, se consumer, pleurer, flatter et supplier honteusement à la porte d'une maîtresse ; » il a un petit domaine dans les environs de la ville, n'use pas de médecins, se guérit lui-même en se ménageant et attend avec calme son dernier jour, « ne ressentant encore de la vieillesse qu'un sommeil moins bon et une mémoire moins fidèle. » Érasme eût parfois voulu vivre et mourir ainsi, aimant dans la vertu moins les généreux efforts qu'elle exige que la paix qu'elle procure ; mais, comme à beaucoup, il ne lui fut donné que d'esquisser un rêve rapide, une douce chimère détruite aussitôt par les sévères réalités de la vie.

1. *Colloq. Senile.* — 2. Ep. *App.* 269.

CHAPITRE V

DE L'ENSEIGNEMENT ET DU ROLE LITTÉRAIRE D'ÉRASME.

I. État des lettres et de l'enseignement public en Allemagne à la fin du quinzième siècle. — Les *frères de la vie commune*. — Les universités. — La société rhénane. — L'*humanisme* et la scolastique. — Caractère de la Renaissance allemande. — Causes qui entravent les progrès des lettres. — Les écoles d'enseignement secondaire. — II. Érasme ouvre la lutte contre la scolastique dans le livre des *Anti-Barbares*. — Ses conseils pratiques pour étudier avec fruit. — III. Érasme précepteur de son temps. — Il est pour la diffusion la plus étendue des lumières. — Ses traductions et éditions d'auteurs profanes. — Du traité sur la prononciation grecque et latine. — Ses *Adages*. — IV. Rôle littéraire d'Érasme. — Le *Cicéronien*. — Comment il comprend la question de l'imitation. — Les Cicéroniens en définitive plus favorables qu'Érasme au développement des langues et des littératures modernes. — V. Des poésies latines d'Érasme. — Caractère de son style.

L'activité littéraire du seizième siècle eut un triple objet : la réforme de l'enseignement, l'interprétation et l'imitation des anciens, enfin l'émancipation définitive des langues et des littératures nationales. Un lien logique rattachait l'une à l'autre ces questions diverses. Le premier effort de la Renaissance devait avoir pour but la réforme de l'enseignement. La parole de Leibnitz restera toujours vraie : « Changez le système d'éducation, et vous changerez la face du monde. » Maîtresse de l'éducation, la scolastique fût demeurée maîtresse de l'esprit humain. Mais la part une fois faite à l'antiquité

païenne dans l'éducation de la jeunesse, quels fruits, quels résultats était-il juste de demander et d'attendre? L'imitation exclusive des anciens présentait un double écueil : moralement, elle pouvait, non sans raison, inquiéter les consciences chrétiennes ; littérairement, elle eût fait succéder une forme nouvelle de tyrannie à une autre; en étouffant l'originalité du talent sous le poids des réminiscences, en décourageant les tentatives heureuses des langues et des littératures modernes, elle n'eût elle-même abouti qu'à une puérile contrefaçon, à une parodie. L'œuvre de la Renaissance était de ressonder, pour ainsi dire, la chaîne qui doit unir toutes les générations de la famille humaine, et de faire pénétrer dans l'esprit moderne le génie de l'antiquité, dans ses parties vivifiantes et saines; mais elle n'eût donné aucun fruit durable en exagérant, comme elle fut tentée de le faire, la juste part qui revient à l'inspiration antique. Cette délicate question équitablement résolue, les littératures nationales, qui au quinzième siècle se frayaient un passage encore étroit et difficile, allaient pouvoir se développer dans un lit élargi, où viendra tomber et se confondre le double courant, chrétien et païen.

Ce sera là d'ailleurs la dernière partie de l'œuvre littéraire du seizième siècle. Elle s'ébauche encore obscurément au moment où Érasme prend possession dans les lettres de toute son autorité. A vrai dire, son rôle se renferme plutôt dans les données des deux premières questions. Mais là son influence fut incontestable, et, on peut ajouter, son action presque toujours mesurée et sage. Nous le verrons se défendre également contre les passions exclusives des deux partis qui se disputent avec violence au commencement du seizième siècle l'enseignement de la génération nouvelle. Il plaide les

droits de l'antiquité classique contre les scrupules d'une foi ombrageuse ou timide; mais, au nom de la foi elle-même, il se retourne contre les prétentions de la secte cicéronienne, qu'il dénonce comme la forme subtile d'un paganisme nouveau. Dans le domaine religieux comme dans le domaine littéraire, il est dans la destinée d'Érasme de chercher les voies moyennes (*media quædam ratio*) et de réunir souvent contre lui ceux qu'il ne parvient pas à concilier.

I

Mais pour apprécier le rôle pédagogique d'Érasme il est nécessaire tout d'abord de rappeler brièvement l'état de l'enseignement et de la culture intellectuelle à cette époque, de connaître les résultats acquis et les causes qui retardaient encore le progrès littéraire. C'est le vrai cadre où nous pourrons ensuite placer Érasme lui-même, sans le diminuer ni le grandir outre mesure.

Vers 1340 s'était allumé près de l'Allemagne comme un premier point lumineux, destiné à devenir l'un des foyers de la Renaissance [1]. Gérard Groot, né à Deventer, établissait non loin de Bruxelles, dans la forêt de Loigne ou Val-Vert, une congrégation dite des Hiéronymites ou *frères de la vie commune*. Comme on le voit d'après les statuts conservés de ce monastère, la vie des solitaires n'était pas purement contemplative; elle devait se partager entre les œuvres ascétiques, le défrichement des terres et l'art de la calligraphie [2]. L'article 57 du règle-

1. Sur l'état de la littérature en Allemagne aux douzième et treizième siècles, on consultera avec intérêt l'*Histoire de la littérature allemande* par M. Heinrich, t. I, ch. V.

2. Didot, *Essai sur la typographie*, p. 694.

ment était ainsi conçu : « *Scribere qui noluerit substractione cibi aut potus puniatur.* » Thomas-a-Kempis fut le plus célèbre de ces laborieux ouvriers de la première heure. Là aussi se formèrent la plupart de ceux qui, attirés en Italie par la résurrection de la littérature classique, revinrent ensuite la répandre en Allemagne. Les *bons frères et sœurs*, comme on les appelait encore, se dispersèrent en différentes parties de l'Allemagne et des Pays-Bas, tout en conservant un établissement central à Deventer [1]. Ils avaient quarante-cinq maisons en 1430, et plus du triple en 1460. Si leur réputation paraît avoir été surfaite par Eichorn, on ne peut nier cependant qu'ils ne rendissent, à la veille de la Renaissance, un service considérable, en s'occupant avec ardeur de transcrire et de relier les livres. Dès 1476, ils avaient une imprimerie à Bruxelles, et bientôt ils en établirent une autre à Gouda [2].

Les universités allemandes apparaissent, elles aussi, à la même époque, c'est-à-dire dans la seconde moitié du quatorzième siècle [3]. Le recteur Döllinger marque ainsi le caractère qu'elles ont à leur origine : « Les grandes universités de Paris, Bologne, Oxford, Cambridge, personne ne les avait fondées : elles étaient nées, s'étaient développées comme d'elles-mêmes, et l'on ne saurait indiquer exactement la date de leur origine. Il n'en est pas de même en Allemagne. Ici ce sont les

1. V. Lambinet, *Origines de l'imprimerie*, t. II, p. 170 ; Revius, *Daventria illustrata*, l. II, p. 308 ; *Biographie universelle*, aux noms *Gérard* et *Kempis* ; Hallam, *Littérat. de l'Europe*, t. I, p. 109.

2. Le premier volume qu'ils imprimèrent fut un énorme in-folio intitulé : *Arnoldi Geilhoven seu de Roterodamis gnotosolitos, sive speculum conscientiæ*. V. Didot, loc. cit.

3. V. la date de la fondation de chacune d'elles dans Adolphe Muller, *Leben des Erasmus*, p. 158.

princes qui fondent les universités; plus tard ce seront les villes, comme à Erfurt, Altdorf, Cologne, Prague. Celle de Prague, fondée par l'empereur Charles IV, ouvre la série en 1348, mais sa prospérité n'est pas de longue durée; elle portait en son sein les germes de sa ruine, de l'antagonisme toujours vivant des Tchèques et des Allemands. De là la grande émigration de 1409, qui réduisit à un tiers les 11 000 étudiants de Prague. A de courts intervalles, avant la fin du quatorzième siècle, furent fondées encore Vienne, Heidelberg, Cologne et Erfurt. Ces universités allemandes étaient d'abord surtout des établissements religieux; elles servaient aux besoins du clergé; c'étaient des institutions qui n'auraient pu se suffire sans les revenus des prébendes. Le droit canonique y dominait; elles avaient souvent une Faculté entière de droit canonique, composée de six chaires; quant au droit romain, les Allemands l'étudiaient en Italie, à Bologne, Padoue et Pavie, et ils en rapportaient soit le doctorat en droit civil, soit le double doctorat [1]. »

A côté des universités allemandes, qui empruntaient à celle de Paris ses statuts et son enseignement tout scolastique [2], paraissent déjà d'autres centres d'étude, où

1. *Discours au jubilé de l'Université de Munich.* 1872. — V. *Revue des Cours littéraires*, numéro du 24 août 1872.

2. V. la curieuse description que fait dans ses lettres le savant Æneas Sylvius (le futur pape Pie II) de l'état des études dans l'Université de Vienne. Le professeur le plus remarqué, à peu près à l'époque où naissait Erasme, était Thomas Haselbach « qui pendant vingt-deux ans se borna à commenter le premier chapitre d'Isaïe, sans pouvoir arriver jusqu'à la fin. » On n'y connaît ni la musique, ni la rhétorique, ni l'arithmétique. On ne lit que les commentaires d'Aristote, parce qu'on tient pour le proverbe « qu'une glose vaut plus que cent textes. » Les étudiants en viennent sans cesse aux mains avec les artisans dans les rues de la ville. Ep. 165, livre I.

l'*humanisme* commence à prendre pied. Une société singulière, qui florissait dans la seconde moitié du quinzième siècle, portait bien l'empreinte du caractère allemand, et de ce contraste, non encore effacé, de la grossièreté des mœurs se mêlant, sans s'atténuer beaucoup, à un sérieux amour de l'étude. La société rhénane, qui avait son siége principal à Heidelberg et s'étendit dans plusieurs parties de l'Allemagne, avait été fondée par Jean Camerarius, de la maison de Dalberg, évêque de Worms et chancelier du Palatinat. Les membres, s'il faut s'en rapporter à Jugler, se livraient à la lecture des écrivains latins, grecs et hébreux; ils cultivaient l'astronomie, la musique, la poésie et la jurisprudence; « mais la nuit venue, fatigués par leurs travaux, ils jouaient, dansaient, riaient avec des femmes, soupaient et buvaient largement, selon la coutume invétérée des Allemands [1]. » Conrad Celtès, qui le premier répandit dans la Saxe le goût des lettres, fut le plus célèbre de ses membres. Outre la société rhénane et l'école de Deventer, dont la vieille renommée allait être rajeunie par des noms nouveaux, on remarquait encore l'école de Schelestadt, en Alsace, fondée peut-être avant 1480 par Dringeberg, alors fréquentée par neuf cents étudiants, et qui compta parmi ses élèves Beatus Rhenanus, Wimpheling, Pirckeimer et d'autres. Enfin une troisième école rivalisait avec celles de Schelestadt et de Deventer, l'école de Munster, dirigée vers 1485 par Langius, dont l'utile et laborieuse existence se prolongea jusqu'au temps de la Réforme.

A la fin du quinzième siècle, au moment où la paix publique de 1495 amenait un ordre de choses plus ré-

1. *Histor. litteraria*, t. III, p. 1993. — V. la citation chez Hallam, *Littérat. de l'Europe*, t. I, p. 210, note 1.

gulier et plus favorable à la culture intellectuelle, quand les princes semblaient se disputer l'honneur de rendre service à la science [1], l'*humanisme*, représenté surtout par les hommes sortis de ces grandes écoles, et la scolastique, retranchée dans seize universités, étaient en présence. L'humanisme même inquiétait les abords de la place et se glissait en quelques lieux moins sévèrement gardés. Henri Bebel à Tubingen, Crotus Rubianus et Éobanus Hessus à Erfurt, lisaient les auteurs classiques [2]. Wimpheling à Heidelberg substituait l'étude des Pères aux disputes scolastiques. Reuchlin et un peu plus tard Conrad Celtès faisaient jouer, à l'exemple des maîtres italiens, par les étudiants de Heidelberg, des pièces latines de leur composition. Rhagius Æsticampianus enseignait quelque temps à Cologne les lettres anciennes. C'était planter le drapeau au cœur même du camp ennemi. L'Italien Pierre de Ravenne à Greifswald, et Ulrich Zaze à Fribourg en Brisgau appliquaient l'étude de l'antiquité à la science du droit romain.

Parmi des noms qui trop souvent, il est vrai, passent aujourd'hui devant nous comme des ombres, il en est deux cependant qui, malgré l'éclat de ceux qui suivirent, ne laissèrent pas de rester en vue. Ce sont les noms de Rodolphe Agricola de Frise et de son élève Alexandre Hégius de Westphalie. Le premier, né en 1442, ne paraît pas s'être livré à l'enseignement public. Après avoir visité l'Italie, et fréquenté Guarin, Strozza et Théodore Gaza, il s'établit vers 1482 à la cour de l'Électeur Pala-

1. Ce n'était pas d'ailleurs pur désintéressement de leur part ; ce qu'ils voulaient surtout, comme le remarque Döllinger dans le discours cité plus haut, c'était que leurs universités leur élevassent des savants qui les aidassent à juger et administrer leurs sujets.

2. Heinrich, *Hist. de la littér. allem.*, t. I, p. 399.

tin, à Heidelberg. Nul n'excita avec plus de zèle l'Allemagne « à arracher à cette insolente Italie la palme de l'éloquence, et à faire une Allemagne plus latine que le Latium lui-même [1]. » Les éloges de Vivès, qui le place au-dessus de Politien et d'Hermolaüs, et ceux d'Érasme, qui l'appelle « le plus Grec parmi les Grecs et le plus Latin parmi les Latins, » empreints d'un esprit évident de partialité, témoignent cependant que son influence fut étendue et profonde [2]. Alexandre Hégius dirigeait vers 1475 l'école de Deventer : il fut le maître d'Érasme. L'un des premiers dans les Pays-Bas, il eut quelque connaissance du grec, et peut-être est-il l'auteur de la première grammaire grecque publiée en Allemagne [3]. Érasme le réunit souvent dans les hommages qu'il adresse à la mémoire d'Agricola : il loue avec complaisance ses mœurs irréprochables, sa science étendue, son désintéressement surtout, qui à la gloire plus personnelle de quelque ouvrage érudit lui fit préférer d'utilès et obscurs labeurs, entrepris pour le seul bien de la jeunesse. Érasme déclarait conserver pour le premier

1. V. la citation chez Hallam, *Littér. de l'Eur.*, t. I, p. 209, note 2. Cf. Muller, *Leben des Erasmus*, p. 157. Les œuvres d'Agricola furent recueillies par les soins d'Alard d'Amsterdam, et imprimées à Cologne en 1539 : elles comprennent deux volumes in-4°. Cf. Bossert, *de Rodolpho Agricola Frisio*. 1865 (thèse présentée à la Faculté de Paris).

2. V. l'adage : *Quid cani et balneo* et cf. *Ciceronianus*, où Érasme dit : « Agnosco virum divini pectoris, eruditionis reconditæ, stylo minime vulgari, solidum, nervosum, elaboratum, compositum. In Italia summus esse poterat, nisi Germaniam prætulisset. » — Cf. Hallam, *loc. cit.* : « Les opinions de Huet, de Vossius et d'autres auteurs sur le mérite d'Agricola ont été recueillies par Bayle, par Blount, par Baillet et par Niceron. Meiners a écrit sa vie, tome II, p. 332-363 ; et l'on trouvera plusieurs lettres de lui parmi celles adressées à Reuchlin *(Epistolæ ad Reuchlinum)*, collection précieuse pour cette partie de l'histoire littéraire. »

3. V. sur ce point Hallam, *Litt. de l'Eur.*, t. I, p. 182, note I. — Cf. la vie d'Hégius dans Melchior Adam.

la piété d'un petit-fils ; pour le second, celle d'un fils.

Ces deux hommes, par le sérieux de leur esprit comme par la direction toute pratique de leurs efforts, font déjà pressentir quel sera le caractère de la Renaissance allemande, et ce qui la distinguera de la Renaissance italienne. En Italie, on étudie l'antiquité avec ardeur, mais avant tout pour reproduire la beauté de la forme. Comme les chefs-d'œuvre de l'art, qui se multiplient de tous côtés, sont pour les yeux un perpétuel enchantement, on cherche aussi dans la lecture et l'étude des anciens bien moins la matière d'un sérieux enseignement que les secrets d'une harmonieuse diction. On rivalise de zèle à retrouver et repolir ce moule que la pensée antique avait pour son usage créé dans sa perfection ; on craint tant de le briser au contact d'une idée qui ne s'y rapporte pas exactement, qu'on se fait vraiment païen par scrupule d'artiste. Rien de profond en Italie. On se joue autour des plus graves questions avec une liberté qui scandalise la gravité allemande, mais qui, au demeurant, ne tire pas à conséquence. A l'exemple de Pomponius Lætus, on nie l'immortalité de l'âme en tant que philosophe, on y croit comme chrétien. On parle, on écrit, on vit même volontiers comme on l'eût fait en plein paganisme ; mais on tient à mourir revêtu de la robe de franciscain ou de dominicain. Dans cette Italie qui paraît si émancipée, la Réforme ne jettera aucune racine profonde. Le bien et le mal, l'erreur et la vérité, tout reste et flotte à la surface dans ces âmes légères. L'Allemagne sortait lentement de sa longue inaction ; mais elle montrait déjà dans le premier développement de ses facultés réveillées un remarquable esprit de suite, de méthode et de patience. L'éclat de la civilisation italienne l'avait plutôt effrayée que séduite.

Elle voulait lui dérober le fruit, en lui laissant tout le feuillage inutile qui épuisait la sève de l'arbre. Pour le moment elle faisait ses classes de grammaire, sans hâte, sans distraction stérile. Les hommes les plus distingués ne dédaignent pas de composer des livres élémentaires. Quand l'art de l'imprimerie est créé, on en use avant tout pour propager des ouvrages à l'usage des écoles [1]. Deventer et Leipsick se placent à la tête de la librairie scolaire. Sous ce climat rude et brumeux, la température semble s'adoucir par degrés : la Renaissance n'y éclate pas comme ces printemps des chaudes régions, où, par une secousse inattendue de la nature, tout fleurit dans l'espace d'une nuit.

Cependant, si nous entendons Érasme parler de ces temps d'efforts obscurs et patients, nous ne recueillerons de lui, si l'on excepte les éloges donnés à Agrippa et Alexandre Hégius, que des jugements d'une sévérité presque méprisante. Il semble n'avoir vu partout que barbarie et ignorance. Vouloir dater de soi-même est la prétention ordinaire des générations favorisées qui recueillent les fruits que d'autres avaient semés dans un sol ingrat ; et d'ailleurs le seizième siècle, si fécond dans sa laborieuse confusion, ne devait pas rencontrer auprès du siècle suivant plus de justice qu'il n'en avait lui-même rendu au quinzième. Mais, sans nous arrêter à des boutades trop vives pour que l'histoire littéraire y trouve les éléments d'une équitable appréciation, il faut reconnaître que plusieurs causes, malgré les progrès acquis, entravaient encore en Allemagne l'essor des *bonnes lettres*.

La cause principale qui contrariait l'effet des sérieux efforts tentés pour la rénovation des études, c'était le

1. Hallam, *Litt. de l'Eur.*, t. I, p. 231, note 3.

divorce plus vivement prononcé chaque jour entre les humanistes et une grande partie du clergé allemand, soutenu dans son opposition par l'ordre puissant des dominicains. Dans sa généralité, le clergé, séculier ou régulier, ne se rendait nullement compte de l'état nouveau des esprits, et, dans ses rapports avec les savants, il se montra bien moins avisé que le clergé italien, plus corrompu peut-être et plus sceptique, mais qui, en faisant alliance avec les érudits, sut ainsi les soustraire à l'action de la Réforme et contribua peut-être à prévenir un nouveau schisme. Pendant qu'à Rome la papauté laissait Raphaël placer l'image de Virgile dans la *Dispute du Saint-Sacrement*, la latinité savante était anathématisée par les dominicains de Cologne. Là où dominaient les théologiens, les érudits étaient persécutés. Conrad Celtès était chassé de Leipsick; Georges Zingel, doyen de la faculté de théologie d'Ingolstadt, condamnait en masse tous les poëtes latins, à l'exception de Prudence et de Battista de Mantoue, général des Carmes. Léon X, en cherchant à investir les dominicains d'un caractère analogue à celui qu'avait pris l'Inquisition d'Espagne, avait accru leur force et leur orgueil. La censure des livres, dont le premier exemple se rencontre dans le célèbre mandement de Berthold, archevêque de Mayence [1] (1486), était en leur pouvoir. Ils permettaient tout au plus de remanier sans cesse les grandes œuvres de la scolastique, la *Somme* et le *Livre des sentences*, qui finissaient ainsi en des abrégés desséchants pour l'esprit. Au lieu de diriger le progrès, ils prétendaient l'étouffer.

Les deux citadelles où la scolastique semblait le plus fortement retranchée étaient Louvain et Cologne. Ainsi

1. V. le texte chez Hallam, *Litt. de l'Eur.* t. 1, p. 253.

à Louvain, de 1500 à 1510, ne paraît-il qu'un nombre insignifiant d'ouvrages de quelque nature que ce soit [1]. Encore en 1521, et malgré la fondation du collége des Trois-Langues, au moment où Vivès, d'un ton triomphant, écrit à Érasme que dans tous les pays qu'il a visités, la scolastique est vaincue, qu'en Sorbonne, à Paris, si l'on invoque un argument scolastique, « les auditeurs froncent le sourcil [2], » à Louvain, on refuse à Nesenus de parler publiquement de la géographie de Pomponius Méla. L'intolérance était pire à Cologne. Les érudits s'en voyaient successivement chassés, aussi bien le noble comte de Nuenar, chanoine de Cologne, que Rhagius Æsticampianus, condamné à dix années d'exil, pour avoir exalté la poésie aux dépens de la théologie.

L'affaire de Reuchlin fut en 1512 le signal de la guerre depuis longtemps imminente, et les *Épîtres des hommes obscurs* désignèrent aux attaques des érudits le triumvirat scolastique de Cologne, Jacques Hogstraten, prieur des dominicains, et les professeurs Arnold de Tongres et Ortuinus Gratius. Le pamphlet de Hutten ne venait pas seulement prêter à Reuchlin, déjà soutenu près de la cour romaine par trente-cinq villes d'Allemagne, le secours d'une ironie puissante dans sa rudesse et qui, sous la forme d'éloges hyperboliques, cachait les plus cruelles satires; il était la mise publique en accusation de l'enseignement scolastique, un appel à l'insurrection fait à l'esprit laïque. Les deux partis s'y dessinent vigoureusement dans leur opposition irréconciliable. D'un côté les scolastiques, les *théologastres*, qui ne

1. Hallam, *Litt. de l'Eur.*, t. 1, p. 258.
2. Ep. 610, 611.

cessent de se lamenter sur la dureté des temps. Quels regrets de ces beaux jours où, la détestable invention de l'imprimerie n'existant pas, ils rédigeaient eux-mêmes leurs cahiers et gardaient leur science pour eux seuls! « Que Dieu ait l'âme de ces bons pères, qui étaient nos maîtres, de Jacques de Platea, de Boquillon de Longue-Rive, de Lupold de Basse-Fosse! S'ils revenaient en ce monde, que diraient-ils en voyant tout changé [1] ? » De l'autre côté tous ceux qui repoussent le passé, sans s'accorder, il est vrai, sur ce qu'ils doivent demander à l'avenir, les grammairiens, les juristes, les érudits, indistinctement rangés sous le nom de *poëtes*, les jeunes gens surtout, avides de nouveautés, qu'on ne voit plus, comme autrefois, se promener avec le *Petrus hispanus*, les *Parva logicalia* sous le bras, mais qui désertent les universités, méprisent les grades, étudient en poésie, vont entendre Pierre Mosellanus à Leipsick, Richard Crocus à Erfurt, quittent Cologne pour Mayence où les maîtres ne portent pas le capuchon, et médisent des indulgences. Cependant le parti des humanistes, tout nombreux qu'il était, avait une cause de faiblesse : il manquait d'un chef. Reuchlin, qui pouvait le devenir, se déroba en se jetant dans la kabale. Hutten n'était qu'un chef de partisans. Érasme enfin avait dans le caractère trop d'indépendance ou trop de timidité pour commander ou servir; et Hutten semblait avoir deviné quel serait son rôle, quand il le montrait souriant, isolé et silencieux dans l'angle de la salle où les scolastiques exhalent librement leurs doléances [2]. C'était ce défaut de direction et d'accord parmi les lettrés qui rendait l'espérance aux scolastiques. Si la phalange était ébran-

1. P. 146. — 2. *Ibid.*

lée par l'attaque de la légion, elle se repliait sans désordre et bientôt présentait à l'ennemi toujours un peu dispersé ses rangs reformés et encore redoutables.

Les causes qui entravaient le progrès des lettres en Allemagne avaient encore, on le comprend, une action plus sensible sur les écoles qui répondaient à peu près à ce qu'on appelle aujourd'hui l'enseignement secondaire.

Au-dessous des universités, qui ressemblent, nous dit Érasme, à de vrais royaumes « où l'on trouve recteur, porte-sceptres, chancelier, conservateurs, doyens et autres magistrats [1], » on comptait en effet beaucoup d'écoles, dont la surveillance était confiée à des membres du clergé régulier, et trop rarement au *consul* de la ville. Un préfet, sous le nom de *scholasteres*, gouvernait la maison, et des maîtres proprement appelés *ludi magistri* enseignaient sous sa direction. Érasme nous donne la plus triste idée de ces écoles. On aurait peine à admettre tout ce qu'il en dit, si son témoignage sur plusieurs points n'était confirmé par l'autorité grave de Vivès [2]. Elles avaient gardé la rudesse des âges précédents. Pour être admis et « avoir le droit d'écouter le plus souvent les leçons d'un âne, » il fallait, Érasme le répète plusieurs fois, faire acte de soumission envers les maîtres comme envers les écoliers, et subir sans murmure certaines épreuves ridicules ou odieuses, qui étaient le signe extérieur de cette parfaite obéissance. On peut soupçonner ce que devaient être les *brimades* inventées par des écoliers allemands du quinzième siècle. Le nouveau venu portait sur le dos tous ceux qui voulaient y che-

1. *Dial. de rect. lat. gr. que sermon. pronunc.*
2. Dans le *de Causis corruptarum artium* et le *de Tradendis disciplinis.*

vaucher, et devait souffrir qu'on lui barbouillât le visage de la manière que le latin seul pourrait expliquer [1]. « C'est ainsi, dit Érasme, que l'on débute dans l'étude des arts libéraux! » La grossièreté brutale des régents valait celle des écoliers. L'usage de frapper les enfants était général. On les attachait nus à un poteau, et plus ils niaient la faute qui leur était reprochée, plus le bourreau redoublait ses coups. « C'est à la charrue, s'écrie Érasme indigné, qu'il faut renvoyer de pareils maîtres, dignes d'effrayer de leur voix tonnante les bœufs et les ânes. Oses-tu bien entreprendre d'instruire les autres, toi qui n'as rien appris? Oses-tu bien, stupide bourreau, déchirer à coups de fouet des jeunes gens d'esprit et de bonne famille que tu es plus capable de tuer que d'instruire? Et c'est dans ce lieu que les Grecs ont appelé σχολή, du mot qui veut dire loisir, et les Latins *ludus*, que tu exerces une tyrannie qui dépasse celle de Phalaris [2] ! »

Là, plus que partout ailleurs, s'étaient enracinés les vices de l'enseignement scolastique. Les régents maintenaient la méthode qui avait substitué à l'étude directe des auteurs celle des compilations et *sommes* de toutes sortes, utiles sans doute à une époque où l'on n'avait pas d'autres moyens de centraliser les débris épars de la science humaine, mais si propres à rebuter la jeunesse. Une autre cause, particulièrement signalée par Vivès, privait l'enseignement de l'un de ses plus utiles effets, qui est le passage intelligent d'un ordre de connaissances à un autre « Les modernes, écrivait-il avec un grand

1. « Ad id adhibetur lotium aut si quid fœdius lotio. » *Declam. de pueris instituendis.*

2. *De scribend. epist.*, c. II.

sens, confondent les arts à cause de leur ressemblance, et de deux très-opposés en font un seul. Ils appellent rhétorique la grammaire, et grammaire la rhétorique, parce que l'une et l'autre traitent du langage. Le poëte, ils l'appellent orateur, l'orateur, poëte, parce que tous les deux mettent de l'élégance et de l'harmonie dans leurs discours. Bientôt ils ont distingué les arts d'après les personnes. Celui-ci parle en bon latin ; tout ce qu'il écrit, sur quelque sujet que ce soit, c'est de la grammaire. Que deux auteurs traitent un même sujet philosophique, l'un en bon latin, l'autre dans un latin barbare, le premier sera un grammairien, le second un philosophe. Ce que Lyra ou Hugon écrivent sur le Nouveau Testament, c'est de la philosophie ; ce qu'écrit Erasme, c'est de la grammaire. En un mot, quoi que fasse un cordonnier, il ne fera jamais que des souliers [1]. » On comprend combien cette absence d'une limite précise entre les objets les plus divers de l'enseignement devait entretenir le désordre. Au lieu de pénétrer dans la science par degrés successifs et comme par une initiation graduelle, l'esprit était accablé aussitôt par une masse de connaissances non triées, sans rapport les unes avec les autres. On enseignait la grammaire avec des termes que la logique avait seule devoir d'expliquer. La théologie, en se mêlant à tout, redoublait la confusion. Avec un premier fonds très-incomplet et très-insuffisant, trois mois à peine donnés à la grammaire, « l'enfant, dit Érasme, est jeté dans la sophistique, la dialectique, les suppositions, les ampliations, les restrictions, les expositions, les résolutions, les énigmes et labyrinthes de questions, et tous les mystères de la théologie [2]. » Com-

1. *De Caus. corrupt. art.* ch. IX. — 2. *Dialog. de recta* etc.

ment s'étonner que beaucoup de familles encore, même des plus nobles, dédaignassent pour leurs enfants une instruction dont le fruit n'était le plus souvent qu'une science confuse ou une présomptueuse ignorance?

II

A peine âgé de vingt ans, Érasme, à sa manière et suivant sa libre inspiration, ouvre la brèche contre cet enseignement vieilli. Rassasié de la théologie d'école, déjà sous le charme de la Muse antique, il écrit les deux premiers livres des *Anti-Barbares*, qui devaient être suivis de deux autres, et dont un seul, revu par lui-même bien des années après, nous a été conservé. Mais ce fragment a de l'importance. Ce n'est pas seulement la déclaration de guerre faite par Érasme à la science ou, ce qui revient au même pour lui, à l'ignorance scolastique; c'est aussi le point de départ de sa tentative de réforme pédagogique et littéraire.

Dans la préface, Érasme a donné le dessin général de l'ouvrage. Le premier livre était consacré à réfuter ceux qui attaquent la science au nom de la religion. Dans le suivant, Érasme passait la parole à un adversaire qui devait, dit-il, employer toutes les armes de l'éloquence à combattre l'éloquence. S'il faut en croire Colet, qui avait lu ce livre, l'attaque était si vivement conduite, que lui-même n'avait rien trouvé à répliquer. Le livre suivant était comme de juste la réfutation du précédent. Le quatrième enfin devait être un panégyrique de la poésie, qu'Érasme confessait avoir passionnément aimée dans sa première jeunesse [1].

1. Érasme, selon son habitude, apprend au lecteur qu'il s'est décidé à

La question débattue dans le premier livre, et qui est en effet le point essentiel du conflit engagé entre les scolastiques et les humanistes, est placée dans un cadre agréable. Le souvenir tout à la fois du *Phèdre* de Platon et du *de Oratore* de Cicéron lui donne un charme réel. Dans la maison de plaisance du *consul* Guillaume Conrad, proche de la ville de Bergen (en Hollande), où Battus, l'ami d'Érasme, est secrétaire public, se rencontrent par une fraîche matinée d'été Hermann, Battus, le médecin Jodocus, Érasme et Conrad. Le dialogue s'engage aisé et rapide, et la satire y mêle un sel sans âcreté. Après des propos variés, on vient à parler des malheurs du temps et à rechercher les causes qui arrêtent encore le progrès des bonnes lettres. Chacun répond à la question selon son état et le tour de son esprit. Le médecin, adonné à l'astrologie, rejette toute la faute sur les astres. Le *consul* ne craint pas d'accuser la religion chrétienne, qui, née du Christ et de sa simple parole, s'appuyant de préférence sur les faibles et les ignorants selon le monde, a détesté les lettres profanes comme elle a méprisé les plaisirs et les richesses païennes. Elle a fait « comme le Français, qui, par haine des Anglais, aimerait mieux marcher nu que d'user des tissus d'Angleterre, ou comme un Anglais qui aimerait mieux mourir de soif que de boire les vins de France. » A son tour Hermann déclare qu'il faut regarder cette décadence comme

revoir le premier livre, parce qu'il en avait trouvé plusieurs ébauches tout à fait inexactes. Il le dédia à Jean Sapidus, principal du collége de Schelestadt. Le second livre, confié à Richard Pace, successeur de Colet dans le doyenné de Saint-Paul, fut perdu. Érasme n'eut pas le loisir de le refaire. A dire vrai, le plan, tel qu'il l'annonce, prêtait à bien des lieux communs et des redites qu'Érasme n'eût pas évités. Il nous suffit d'y trouver la pensée essentielle qu'Érasme veut faire prévaloir dans l'enseignement de la jeunesse.

un effet naturel et nécessaire de la vieillesse du monde. « Cette Cybèle, la mère des dieux, est aujourd'hui stérile. Elle qui autrefois donnait naissance à des dieux, maintenant épuisée par un trop long enfantement, peut à peine produire des hommes. »

Il est curieux de rencontrer, dès les premiers jours de la Renaissance, un argument qui sera si souvent répété dans la querelle des anciens et des modernes. Est-il bien décisif? L'humanité, comme l'individu, perdra sans doute en vieillissant quelques-unes des grâces de son enfance; peut-être ne redira-t-elle pas deux fois les chants du matin qui ont été comme la bienvenue donnée par l'homme à la nature souriante et en fleurs. L'analogie s'arrête là, parce que l'humanité ne meurt pas comme l'homme, mais se transforme sans cesse, et échappe ainsi à la loi du temps. D'un autre côté, nous n'avons guère à nous arrêter aux plaintes du médecin Jodocus contre les astres, peu surpris d'ailleurs, au seizième siècle, de ces sortes d'accusations, qui ne troublaient pas leur sérénité. Le jeu d'Érasme ne serait-il pas de dérouter le lecteur?

On ne peut s'y tromper cependant. C'est le *consul* qui a été au vif de la question, et l'amitié d'Érasme va remettre à Battus le soin de plaider la cause des lettres païennes proscrites au nom du Christ. Battus le fait avec chaleur et avec modération. Il veut que la science, loin de se détacher du christianisme, s'en pénètre au contraire de plus en plus, qu'en goûtant les beautés des anciens elle ne prétende pas leur donner un prix égal aux vérités chrétiennes, qu'elle réalise le mot de saint Augustin lui-même : « *Per se inutilis est scientia, cum caritate utilis.* » En parlant ainsi, Érasme, par la bouche de Battus, posait avec une justesse équitable le vrai point de conciliation entre les deux partis qui se dispu-

taient l'enseignement, et il marquait aussi le terrain où la foi pouvait, sans crainte pour elle-même, et respectée dans ses droits, permettre à la science humaine son légitime développement. Cette pensée d'un éclectisme conciliant qui eût voulu réunir, sans l'opposer l'une à l'autre, la double étude des lettres profanes et des lettres sacrées, est celle qui se retrouve sans cesse chez Érasme, et qu'il a lui-même appliquée. Les Pères de l'Église, on l'a vu, n'ont pas eu la moindre part dans sa vie laborieuse. A l'exemple de Mélanchthon, il demande que les lettres anciennes préparent la jeunesse à l'étude de la théologie, nullement qu'elles s'y substituent. Dans l'enseignement, comme dans la morale, il ne songe pas à contester au christianisme la place essentielle et maîtresse, et tout le premier il rira du pédantisme des abbés italiens, qui ne lisent plus leur bréviaire qu'en grec pour ne pas gâter leur style au contact du latin ecclésiastique. « Il sera utile, dit-il dans l'*Enchiridion*, d'effleurer toute la littérature païenne, si du moins on le fait à l'âge convenable, avec mesure, précaution et choix, et surtout, ce qui est plus important, si l'on rapporte le tout au Christ. On ne vous reprochera pas de nourrir chez vous, à l'exemple de Salomon, soixante reines, quatre-vingts concubines, et d'innombrables filles de la sagesse séculière, pourvu que la divine sagesse soit avant toutes les autres votre *unique et belle colombe* [1]. » Les vœux d'Érasme ne vont pas plus loin, et il fallait toute la partialité maligne de Latomus pour découvrir chez lui la secrète intention de détruire le christianisme.

Nous devons maintenant, pour reconnaître dans sa

1. Ch. I

réelle étendue l'influence d'Érasme sur l'enseignement et par suite sur les lettres elles-mêmes, le suivre sous le double aspect où il se présente naturellement à nous : d'abord comme une sorte de directeur d'études, qui se plaît dans la précision pratique des conseils les plus familiers, et ensuite comme précepteur de son temps par ses divers ouvrages de rhétorique et d'érudition.

On pourrait en effet extraire des livres d'Érasme un agréable recueil de conseils utiles pour la pratique de l'étude. Érasme, le plus souvent, a moins en vue la direction de l'enseignement public que la conduite encore délicate d'un groupe peu nombreux d'enfants choisis, réunis sous un précepteur commun qui leur distribue la science dans la mesure où chacun peut la recevoir avec fruit. Sans doute il encourage volontiers les écoles ou les colléges où il voit tenter de sérieux efforts contre l'aridité de l'enseignement scolastique. Il écrit le *de duplici copia* pour l'école de Saint-Paul fondée par Colet. Il reste de longues années le directeur honoraire du collége des *Trois Langues*, fondé à Louvain par Busleiden, et qui ressemblait assez à un fort détaché, isolé en plein pays scolastique [1]. Malgré tout, le mode d'enseignement qu'il préfère est une sorte de compromis entre l'éducation du collége et celle de la maison paternelle, et qui consiste à placer un petit nombre d'enfants sous la direction d'un maître, soutenu dans sa tâche par l'active surveillance des familles. Car, aux yeux d'É-

1. M. le recteur Doellinger dit dans le discours cité plus haut : « Le collége des Trois Langues semblait promettre une féconde pépinière de philologues. Mais les noms de ces professeurs glissent, presque tous, devant nos yeux, comme des ombres sans vie ; après Juste-Lipse, la sève scientifique semble s'y éteindre. C'est que le souffle de la liberté ne règne pas là ; c'est que quatre ou cinq puissances y interviennent, comme fait la royauté en France, pour morigéner les professeurs. »

rasme, le père ne doit en aucun temps se distraire de l'œuvre si essentielle de l'éducation de son fils. Il voudrait que les lois pussent frapper les insouciants qui, en négligeant un si grave devoir, « tuent les âmes » de leurs enfants [1]. Cette *voie moyenne*, qui paraît propre à réunir les avantages de l'éducation publique et de l'éducation privée, est celle que recommanderont aussi Budé, Vivès [2], Rabelais et plus tard les maîtres de Port-Royal [3]. Érasme devance même le vœu de Rollin, quand il engage les familles riches à joindre à leurs fils un enfant pauvre et d'heureuse disposition, qui, en entretenant l'émulation de ses nobles condisciples, se fera à lui-même par son travail une meilleure destinée.

Avec Érasme il faut aimer le détail. Il y excelle et volontiers il s'y attarde. Sur ce sujet, qu'il aime avec prédilection, rien ne lui paraît indifférent. On peut dire sans figure qu'il dirige la main de son jeune élève, qu'il lui apprend à tracer sur le papier des caractères lisibles et agréables ; car, en homme qui tient lui aussi par quelques côtés au passé, il ne laisse pas de regretter ce bel art graphique dans lequel Albert Durer s'était encore distingué, et que l'imprimerie faisait trop négliger [4]. Mais surtout il demande avec insistance qu'on épargne à l'enfant les subtilités rebutantes de la grammaire, que, les flexions des noms et des verbes une fois apprises, il passe aussitôt à la lecture directe des

1. *Declam. de puer. instituend.*

2. *De Tradendis disciplinis*, l. II, c. 2.

3. L'autorité d'Érasme est même alléguée par Coustel, dans les *Règles de l'éducation des enfants* (2 vol. in-12, 1687, Paris) : « Il y a longtemps qu'Érasme a témoigné que, pour éviter la plupart de ces inconvénients, il fallait mettre cinq ou six enfants avec un honnête homme ou deux dans une maison particulière. »

4. *Dial. de rect. lat.* etc.

écrivains classiques [1]. Ce ne sont pas Niger, Philelphus, Gasparinus, mais Cicéron, Pline et Politien qui auront les prémices de sa jeune intelligence. Sans aller jusqu'à la théorie menteuse qui prétend déguiser le travail sous le jeu, et ne réussit qu'à gâter l'un et l'autre, Érasme souhaiterait cependant que la leçon fût courte, familière et doucement égayée.

De bonne heure il provoque l'esprit de l'enfant à tirer quelque chose de soi. Il lui propose des sujets de compositions empruntés à la vie réelle [2]. Dans tout le détail de ses conseils, Érasme est surtout préoccupé de la pensée d'habituer le plus tôt possible son jeune élève à prendre la direction de lui-même, à se tracer son plan de travail et à le suivre. Il l'aide du moins à bien distribuer les heures de la journée, pour n'en livrer aucune au caprice, à la fantaisie, car il estime « qu'il faut s'accoutumer dans l'étude à obéir à la raison plutôt qu'aux désirs soudains de son esprit. » Après la leçon du maître, l'élève se souviendra de donner à ce qu'il aura entendu quelques moments de silencieuse méditation [3]. Érasme n'omettra rien non plus pour lui apprendre à tirer bon parti de ses lectures : il ne lui permet pas d'abandonner le livre commencé, il lui prépare des cadres commodes où viendront se ranger les notes recueillies, des cellules, si l'on peut dire, pour le miel amassé chaque jour. Il ne dédaignera pas même ces préceptes

1. Cf. ce que dit Henri Estienne dans le dialogue où il trace la meilleure méthode pour apprendre le grec. Léon Feugère, *Essai sur Henri Estienne*, p. 181.

2. On pourra même trouver qu'il a trop souci de la réalité, quand il lui donne à traiter ces sujets : « Un père cherche à détourner son fils des amours coupables, » ou encore : « Un prétendant recherche la main d'une jeune fille. » Érasme a eu ce jour-là une distraction.

3. Ep. 1499.

d'hygiène pratique que Rabelais, avec son sans-façon habituel, pousse jusqu'aux plus répugnants détails. Il détourne du travail de la nuit, qu'il juge malsain pour la santé. Il aime que la lumière du jour, « cette joie des yeux, » a dit Bossuet, éclaire son livre d'étude ou son manuscrit commencé. « J'ai reconnu par expérience, dit-il, qu'une heure de la matinée vaut plus pour l'étude que trois heures de l'après-midi. Toutes les fois que l'éclat doré du soleil entre dans la chambre, ne semble-t-il pas gourmander le dormeur et lui dire : Insensé, pourquoi perdre de gaieté de cœur la meilleure partie de ta vie? Je ne brille pas pour que tu dormes caché sous tes couvertures, mais pour que tu te livres à d'honnêtes travaux. Le crépuscule du matin est au jour ce que la jeunesse est à la vie. Ne sont-ils pas également fous, ceux qui perdent leur jeunesse dans des sottises et les heures du matin dans le sommeil [1] ? » — « L'aurore est l'amie des Muses, » répète-t-il souvent.

On doit nous pardonner notre complaisance à suivre quelque temps Érasme dans ces minutieux détails, toujours relevés par le charme de l'expression. Mais, sans parler du profit qu'un maître y pourrait encore trouver, cette application à tout prévoir, à tout disposer pour dérober à l'étude tout son fruit, n'est-ce pas le secret même de cette merveilleuse activité, de ce fécond labeur dont les érudits de la Renaissance nous ont laissé l'exemple, humiliant pour notre faiblesse [2] ?

1. Colloq. *Diluculum*.

2. Scévole de Sainte-Marthe dit fort bien « qu'Érasme voulait mettre tout en œuvre. » V. l'étude sur Étienne Pasquier de M. Léon Feugère, p. 187.

III

Érasme est peut-être le plus grand de ces *grands aînés* qui ressemblent, dit Huet, aux savants d'aujourd'hui « comme Christophe Colomb au maître d'un paquebot passant journellement de Calais à Douvres. » L'étude rapide de ses éditions et traductions d'auteurs profanes, et aussi de ses principaux ouvrages de rhétorique et de philologie, nous donnera du moins une vue d'ensemble, incomplète encore, de son action sur l'enseignement et les lettres de son temps.

Le trait d'abord qu'il importe de marquer, et que Muller a eu raison de relever [1], c'est qu'Érasme est pour la plus large diffusion des lumières. On sait l'histoire de ce Grec qui écoutait avec tristesse Cicéron parler avec éloquence, en songeant que l'orateur romain privait ainsi la Grèce de sa dernière gloire, celle de la parole. Au temps de la Renaissance, certains savants n'avaient pas vu sans amertume l'imprimerie livrer aux profanes des trésors dont ils se regardaient comme les seuls maîtres, les seuls dispensateurs. L'un d'eux accusait Érasme d'avoir presque trahi le mot d'ordre des initiés. « Tu divulgues nos mystères, » lui avait-il dit au moment où il publiait ses *Adages*. Érasme ne partage à aucun degré cette jalousie mesquine. Héritier direct en ceci des Poggio, des Pétrarque et des Boccace, il jette à pleines mains ce qu'il a patiemment amassé, il multiplie les éditions des œuvres classiques déjà découvertes, il provoque à la recherche des manuscrits enfouis dans

1. *Leben des Erasmus*, p. 220.

les monastères. Il appelle toutes les volontés « à reconstruire ce monument divin de l'antiquité qui s'est comme effondré. » Ceux qui y travaillent, il les placera au-dessus des princes, « parce qu'ils se livrent à une œuvre sacrée, qui s'étend non à une province, mais à toutes les nations et à tous les temps. » On ne peut même entendre sans sourire les imprécations qu'il lance contre les imprimeurs négligents. « Et les lois sommeillent ! On punit celui qui vend une étoffe anglaise pour une étoffe vénitienne, et il jouit impunément de son audace, celui qui, à la place d'un bon auteur, vend de vrais instruments de torture pour l'esprit... Il faut chasser du temple tous ces marchands, et leur montrer le bâton prêt à frapper, s'ils ne se corrigent [1]. »

Malgré le nombre et l'importance toujours croissante de ses travaux personnels, Érasme n'abandonna en aucun temps la tâche plus modeste, mais alors si justement honorée, d'éditeur et de traducteur. Tantôt il compulse les manuscrits que le fils de Froben rapporte de ses voyages ; d'autres fois il distribue à plusieurs le travail, se réservant d'en surveiller la marche, de le presser, et de le conduire à bonne fin [2]. Comme traducteur latin des écrivains grecs, Érasme pourra être nommé après les Budé,

1. Adage *Festina lente*. — Voir dans l'*Histoire de la typographie* de M. Didot (p. 675) le récit des désagréments que subit Érasme par la faute des typographes maladroits ou malveillants.

2. Érasme édite ou revoit, en les accompagnant d'une préface critique, les ouvrages suivants : Sénèque (1515) ; Suétone (1518), dont il revoit le texte en le compulsant sur une ancienne édition trouvée dans la bibliothèque de Tournai ; les historiens de l'histoire Auguste, Aurélien Victor, Ammien Marcellin, Eutrope, Quinte Curce (1518), le *de Officiis* (1520), les Tusculanes (1523) Pline le naturaliste, (1525), Tite-Live (1531), Térence (1532), etc. — En grec, Aristote (1531) (dans l'ép. 1159, Érasme énumère tout ce que l'on connaissait alors d'Aristote) ; Démosthène (1532), et en 1533 il publia le premier texte grec de Ptolémée.

les Turnèbe, les Camerarius, les Henri Estienne. Nous lui devons une traduction latine de l'*Hécube* et de l'*Iphigénie* d'Euripide[1], de plusieurs morceaux importants de Libanius, d'Isocrate, de Xénophon, de Galien, enfin de Plutarque et de Lucien. Quoique dans *Hécube*, traduite alors pour la première fois (François Philelphus n'avait donné que la première scène), Érasme ait adopté un mode d'interprétation presque littérale, « aimant mieux, dit-il, longer le rivage que s'engloutir au milieu de la mer, » il préfère généralement la méthode plus libre que permet Cicéron et qui s'accommode mieux à sa nature impatiente. La critique moderne n'aurait guère de peine, ni beaucoup de mérite, à relever les défaillances, les inexactitudes nombreuses de ces premières traductions. Mais on pourrait soutenir sans paradoxe que si elles avaient eu la fidélité et la froideur d'un calque, ces traductions eussent été moins goûtées à une époque où peu de lecteurs encore pouvaient atteindre jusqu'à l'original. Le grand nombre devait être bien moins sensible à une rigoureuse exactitude qu'au mérite et à l'agrément de la copie elle-même.

Érasme eut encore une influence utile sur l'enseignement par la traduction latine qu'il donna des deux premiers livres de la *Grammaire grecque* de Théodore Gaza et que Toussaint compléta [2]. Il avait distribué les matières avec plus de méthode et corrigé des erreurs. Sans doute cette grammaire paraît bien aride aujourd'hui. Les noms attiques forment encore une classse à part, et compliquent inutilement le système de la déclinaison

1. Il est parlé de la traduction d'*Hécube* par Érasme au tom. II, p. 239 de la *Biblioth. grec.* de Fabricius (Hamb. 12 v. in-4° 1791-1809).

2. *Theodori Gaza Thessalonicensis grammaticæ Institutionis libri duo per Erasmum in latinam linguam conversi ac distincti.* (Anvers, 1518).

grecque. Il n'y a pas même l'esquisse d'une syntaxe. Mais le progrès est sensible, si l'on se rappelle qu'il y avait à peine seize ans que la première grammaire grecque avait paru en Allemagne [1]. Cette publication d'Érasme, coïncidant avec d'autres travaux plus importants, les *Progymnasmata græcæ litteraturæ* de Luscinius (1517), les *Introductiones in linguam græcam* de Croke (1520), montre que la connaissance du grec commençait à se répandre plus largement en Allemagne et dans les Pays-Bas.

La même année qu'il rééditait la grammaire de Gaza, Érasme faisait paraître le dialogue sur l'exacte prononciation du grec et du latin [2]. Ceux qui racontent la querelle des *étistes* et des *itacistes* ne manquent guère d'alléguer ce livre. Il est vrai qu'Érasme y renouvelle les doutes déjà émis par lui en 1510 sur la conformité de la prononciation grecque ancienne avec la prononciation des Grecs du quinzième siècle, laquelle avait pour elle la tradition et conservait du moins des restes directs de la prononciation réelle. Comme Luscinius, Erasme, en désaccord avec Reuchlin et Mélanchthon, avait peine à admettre le retour continuel du son de l'*iota* dans le grec moderne. Il inclinait à croire que les anciens devaient par quelque moyen éviter l'uniformité de cette consonnance et la confusion qui peut en résulter pour la pensée. Mais on a singulièrement exagéré la portée de ces observations, en faisant d'Érasme un nova-

1. Panzer estime en effet que le livre imprimé à Erfurt en 1501 sous ce titre orné d'un solécisme grossier : Ἐισαγωγὴ πρὸς τῶν γραμμάτων Ἑλλήνων est la première grammaire placée dans les mains des étudiants. Mais Hallam réclame la priorité pour le livre de Deventer dont Alexandre Hégius serait l'auteur, tome I, p. 258.

2. *Dialogus de recta latini græcique sermonis pronunciatione, auctore Erasmo* (1518).

teur, et en appelant *Érasmienne* la prononciation barbare qui a prévalu en France et que les grammaires grecques, depuis celle de Port-Royal, ont consacrée [1]. Si dans ce *dialogue*, où Érasme s'amuse à faire discourir un lion et un ours sur divers sujets d'éducation et de linguistique, il donne quelques raisons en faveur de l'*étisme*, il ne formule aucune théorie à lui, et déclare même qu'il prononce toujours le grec comme Reuchlin et Mélanchthon. M. Egger dit avec raison que Lancelot n'avait pas lu le dialogue d'Érasme quand il écrivit à propos de la prononciation aujourd'hui classique : « Il y a plus de cent ans qu'Érasme, étant encore à Louvain, en composa un livre exprès, *où nous voyons qu'il l'a établie entièrement* [2]. » Nous n'avons donc pas à nous prononcer ici entre ceux qui tiennent pour la prononciation de Reuchlin et l'*illud flebile iota* des Grecs modernes [3], et ceux qui, avec Smith et Cheke, font dériver d'un dialecte corrompu l'uniformité de sons qui caractérise la prononciation des *itacistes* et déclarent « que la prononciation des *étistes* met au contraire en relief la fleur et la richesse de la langue grecque, la variété des voyelles, la grandeur des diphthongues, la majesté des lettres longues et la grâce du discours distinct [4]. » Érasme ne donne vraiment aucune prise à la discussion dans le *dialogue* que nous avons sous les yeux ; il ne présente

1. V. sur les protestations qui s'élevèrent contre la prononciation érasmienne la préface du nouveau *Dictionnaire grec-français* de M. Chassang, p. 134. Les principaux opuscules sur ce sujet ont été réunis par Havercamp en un recueil spécial. Lugd. Batav. 1736-1740. 2 vol. in-8.

2. Préface de la *méthode* de P. Royal.

3. « Le recteur de l'université de Cambridge en 1542, Etienne Gardiner, raconte M. Egger, prit parti pour la prononciation orientale contre la méthode des novateurs, et alla jusqu'à édicter des peines corporelles contre les écoliers coupables de préférer la prononciation érasmienne. »

4. Strypte, *vie de Smith*, p. 17. Cf. Hallam, *Litt. de l'Eur.*, t. I, p. 343.

aucune conclusion précise que l'on puisse adopter ou combattre. Tout au plus le débat n'est ici qu'à son point de départ, et il ne nous appartient pas d'en suivre le développement[1].

La place d'Érasme dans l'histoire de la renaissance de l'hellénisme au seizième siècle doit donc rester secondaire. Si Duchatel et Leclerc ont sous ce rapport parlé de lui avec trop de dédain, si les quelques lettres qu'il écrivit en grec à Budé nous paraissent (autant qu'il nous est permis de prononcer en matière si délicate) d'une diction facile et correcte, on peut dire cependant qu'Érasme a eu le goût plus que le sentiment du grec. Ses préfaces sur les auteurs qu'il édite sont trop souvent d'une critique sans relief : les éloges qu'il distribue à chacun ressemblent à une monnaie courante, marquée au même coin, et d'un poids égal. Il s'est même un jour trahi dans le jugement presque injurieux qu'il a laissé échapper sur les chœurs, la plus riche fleur peut-être de la poésie grecque[2]. De ce côté, il ne saurait être égalé à Budé, qui n'a pas seulement une science grammaticale autrement sûre et étendue, mais qui, à force d'énergie patiente, a pénétré, pour ainsi dire, jusqu'au sanctuaire de la Muse grecque, et a reçu l'initiation[3].

1. Il faut chercher le résumé définitif de tout le débat et l'arrêt le plus autorisé dans la 7e leçon de l'*Hellénisme en France* de M. Egger, en y joignant l'appendice de cette leçon intitulée : *De la prononciation du grec ancien et du grec moderne.*

2. On ose à peine transcrire ces expressions qui se trouvent dans la *préface* de la traduction de l'Iphigénie : « *Nusquam mihi magis ineptisse videtur antiquitas* quam in hujusmodi choris, ubi dum nimium affectat nove loqui, vitiavit eloquentiam ; dumque verborum miracula venatur, in rerum judicio cessavit. »

3. Dans un remarquable article sur *Pindare et l'art grec*, M. Vitet a touché avec beaucoup de sûreté la cause principale qui au seizième et même au dix-septième siècle empêchait le génie de l'antiquité grecque

Dans l'œuvre pédagogique et littéraire d'Érasme, dont nous aimerions du moins à dessiner ici tout le contour, les *Parabola* ou *Similia*, recueil de comparaisons applicables aux objets de la nature et de la vie commune, et les *Apophthegmes*, ou choix de sentences empruntées à Aristote, à Pline, surtout à Plutarque et à Lucien, formeraient la transition naturelle entre ses travaux comme éditeur ou traducteur et ses livres d'érudition plus personnelle.

Trois principaux ouvrages, mais d'un prix inégal, nous permettront de juger chez Érasme le philologue et le précepteur de son temps. Il y a peu à dire aujourd'hui de la *Méthode pour écrire les lettres*. On aura toujours peine à goûter un traité sur le genre qui s'en passe le mieux. Érasme ne fait-il pas lui-même la critique de son livre, quand il remarque « que la lettre doit jouer le personnage de Mercure, et, selon l'objet qu'elle traite, prendre toute sorte de formes, sans laisser d'être polie et savante? » Comment énumérer cette diversité de formes? Une semblable classification, toujours incomplète, ne laissera pas d'être souvent arbitraire et inutile. Ne doit-on pas appliquer surtout au genre épistolaire ce qu'a dit madame de Staël, que chacun se fait la poétique de son esprit? Pour justifier l'entreprise d'Érasme, il faut se rappeler qu'au temps de la Renaissance les lettres tenaient vraiment lieu de nos journaux

d'être vivement senti. « Tout se tient, architecture et poésie. Les monuments n'étaient point connus ; nos pères n'admirèrent que ces sentiments qui sont une révélation générale de tous les temps, fonds commun obligé de la nature humaine et de toute poésie. Cette impartialité qui nous fait aujourd'hui comme sortir de nous-mêmes et nous unir à l'artiste pour partager un moment ses passions, ses préjugés et même son ignorance, est toute moderne... L'apparition des marbres antiques vint seule révéler cet art qui est avant tout la vie. »

et revues littéraires, qu'elles passaient de main en main, qu'elles étaient commentées et copiées, quand elles venaient d'un personnage célèbre. Comme la poste privée n'existait pas encore, et que les relations théologiques ou savantes n'étaient entretenues qu'au moyen de messagers, on voulait que la lettre eût par elle-même un intérêt qui ne fît pas regretter le prix qu'elle coûtait [1]. La lettre devint ainsi un genre littéraire, et, en s'élevant au-dessus du rang où elle nous paraît avoir tout son charme et toute sa vérité, elle dut comme payer par une gravité plus correcte la rançon de son élévation. On trouvera du moins dans le livre d'Érasme de fines observations, morales et littéraires, et d'amusants détails sur les flatteurs de son temps, qui, gênés par le tutoiement de la langue latine, aimaient mieux violer la grammaire en écrivant à leurs Mécènes que paraître manquer à leurs devoirs de clients [2].

Beatus Rhenanus, inspiré par son amitié, et selon le goût des éloges excessifs propres au seizième siècle, ne craignait pas, en parlant du traité d'Érasme *Sur la double abondance des mots et des idées*, de le comparer « au soleil qui s'était levé du milieu des nuages, et avait répandu des clartés nouvelles sur l'Allemagne et la France. »

1. V. sur l'importance des lettres au seizième siècle Léon Feugère, *Étude sur Étienne Pasquier*, p. 102. — Cf. Boissier, introduction du livre sur *Cicéron et ses amis*.

2. Des gens de lettres écrivaient à leur patron : « Bene vertat quod agunt *vestræ dominationes*. » Érasme demande si ce Mécène est une Hécate ou un Géryon. — Il raconte qu'un homme d'esprit ainsi sollicité avec un abus de pluriels entassés répondit au solliciteur : « Je suis seul, revenez quand *ils seront là*. » D'autres prétendaient que c'était manquer de respect que de ne pas nommer d'abord la personne à qui l'on écrivait, et Érasme de leur demander si dans cette phrase : *Asinus portabat Cæsarem*, on veut faire entendre que l'âne est plus que César.

Le livre nous paraîtra, il faut l'avouer, d'un ton un peu gris à la lumière d'une aussi vive métaphore. Ce n'est guère en effet que le commentaire des préceptes de la rhétorique classique, distribuée, comme le titre l'indique, en deux parties, dont la première traite des figures de mots ou de pensées, et la seconde, de l'art du développement. Ce qui nous paraît manquer dans le livre d'Érasme, ce sont avant tout les idées générales, parfois aussi l'esprit de critique et le choix dans les emprunts faits aux anciens. Ainsi, parce que Cicéron avait, au rapport de Macrobe[1], joué avec Roscius au jeu des synonymes, Érasme, prenant pour texte ces mots : *Tuæ litteræ me magnopere delectarunt;* ou encore : *Semper dum vivam, tui meminero*, dressait des listes où il épuisait les formules qui peuvent rendre ces idées fort simples. Malgré soi on se rappelle le billet à la marquise. Dans la seconde partie, Érasme enseigne, à vrai dire, l'art de l'amplification plus encore que celui du développement. Développer, c'est creuser l'idée principale pour faire saillir les idées secondaires qui y sont cachées. L'amplification est l'art de dire en plusieurs mots ce qui se dirait mieux en un seul. Érasme a pris trop à la lettre le précepte d'ailleurs dangereux de Cicéron : « Summa laus eloquentiæ est *amplificare rem ornando.* » Il donnera des recettes, tiendra, si l'on ose dire, magasin d'ornements tout faits, enseignera enfin, on peut le craindre, à se donner le change à soi-même, et à se croire beaucoup d'idées parce qu'on a beaucoup de mots pour en exprimer une seule. Sous ce rapport, il sera curieux de parcourir quelques modèles des tableaux formés par Érasme. Ce sont comme autant de casiers,

1. Sat. lib. III, cap. XIV.

dont chacun est surmonté d'une étiquette. Ici *inconstance*, là *inégalité de caractère*, *avarice*, *prudence*, etc. Il y accumule tout ce qui se rapporte ou peut s'appliquer à la qualité ou au défaut en question, les citations, les exemples, les comparaisons qu'il demande jusqu'à la physique et à l'histoire naturelle. On n'a plus à l'occasion qu'à choisir dans la collection. Mais si l'on veut juger par l'exemple d'Érasme lui-même du danger de cette méthode, et voir ce qu'elle produit en substituant les citations à la réflexion personnelle, les comparaisons à l'analyse, il suffit de mettre en regard du *de Duplici copia* le traité sur *l'Usage et l'abus de la langue*. C'est vraiment un des casiers trop pleins qui s'est renversé. La scolastique avait fait de l'arbre de la science un tronc sévère et nu; mais la rhétorique de la Renaissance épuisa trop souvent la sève de l'arbre pour nourrir un feuillage trop abondant.

Les *Adages* sont sans contredit le *perenne monumentum* d'Érasme, celui qui est vraiment le centre de ses œuvres philologiques, comme le *Nouveau Testament gréco-latin* est le centre de ses œuvres théologiques. C'est aussi pour Érasme le livre de prédilection, celui qui, paraissant la première année même du seizième siècle, incomplet encore et à peine dégrossi, mettait son nom hors de pair, et faisait rejaillir sur l'Allemagne toute entière une gloire qui paraissait réservée jusque-là à la seule Italie.

Le nombre des éditions qui se succédèrent rapidement témoigne de la juste admiration des contemporains [1]. Dans l'édition définitive, les *Adages* sont

1. Après la première édition parue à Paris le 15 juin 1500 chez l'imprimeur Jean Philippe, deux autres parurent à Strasbourg chez Jodocus Badius et Mathias Schurerius. La quatrième, publiée chez Alde en

répartis en cinq chiliades subdivisés eux-mêmes en centuries. Ce fut de parti pris qu'Érasme ne distribua pas les *Adages* selon l'analogie des matières. Il voulait offrir, disait-il, une lecture variée, piquante par les surprises que préparait l'opposition même des sujets traités. Ce n'était souvent que par le fil le plus léger que s'y rattachaient de longues digressions, satiriques pour la plupart. Les éditeurs modernes les ont supprimées, et, dirigés par ce goût de classification qui est devenu, peut-être à l'excès, l'une des exigences de l'esprit moderne, ils ont ramené chaque adage à son *numéro d'ordre* et donné ainsi au livre d'Érasme la forme correcte d'un dictionnaire utile à consulter. Sans nier les avantages de cette simplification, il faut reconnaître qu'elle modifie l'œuvre d'Érasme, qu'elle en dénature le caractère plus libre, qu'elle en rend aussi la lecture soutenue moins facile. Au prix de quelques longueurs, et d'un certain décousu qui n'est pas sans charme, on gardera meilleur souvenir du livre d'Érasme sous sa forme première. « Du jardin d'Alcinoüs, » comme Budé appelait les *Adages*, on a fait un parc froidement symétrique.

Un ouvrage aussi considérable ne saurait, on le comprend, échapper à toute critique. Mais il faut se souvenir qu'Érasme travaillait sur des textes rares et pour la plupart fort altérés, qu'il entrait le premier dans une voie nouvelle, soutenu à peine par quelques fragments manuscrits, et encore mutilés, de Diogenianus et de Zénodote [1]. Les notes d'Henri Estienne, que les éditeurs ont

1508, était presque un ouvrage nouveau, grâce aux matériaux envoyés à Érasme par plusieurs savants italiens, J. Lascaris, Baptiste Egnatius, Marc Musurus. L'édition de 1500, qui contenait 800 articles, avait paru sous le titre de *Adagiorum collectanea*; celle de 1508 parut sous celui de *Adagiorum chiliades*. On y trouve 4,200 articles.

1. Les livres d'Aristote, de Chrysippe et de Cléanthe sur les proverbes

jointes aux *Adages*, sont en général d'un ton sec et dédaigneux. Il se montre plus curieux de surprendre Érasme en faute qu'empressé à reconnaître le mérite et l'étendue d'une érudition qui n'avait à son service que des instruments aussi imparfaits [1]. Une critique plus fondée porterait sur l'extension donnée par Érasme à l'idée contenue dans le mot d'*adage*. La définition à laquelle il s'arrête : « L'adage est un mot célèbre, remarquable par une certaine finesse et nouveauté [2], » n'est pas assez propre à l'objet défini. Elle ne dégage pas cette idée, il nous semble, essentielle, que le proverbe est la forme populaire d'une de ces vérités relatives qui trouvent dans la vie commune leur fréquente application, et sont comme la monnaie courante de la sagesse moyenne et pratique. La définition d'Érasme a le tort de forcer l'entrée des adages au profit de beaucoup d'expressions qui ne sont proprement que des métaphores ou des allusions. Érasme ne remplit pas seulement le cadre de son ouvrage, il le dépasse [3].

Quoiqu'il en soit de ces réserves, et sans insister d'ailleurs sur des erreurs de détail que la philologie a depuis

sont perdus. Athénée cite dans sa *Bipnologie* plusieurs autres recueils de ce genre (V. *Bibl. græc.* de Fabricius, l. IV, c. XI). Érasme réclame aussi avec insistance contre Polydore Vergilius qui prétendait avoir publié avant lui son recueil d'adages. Il affirme que Polydore publia son ouvrage trois mois après lui, et que son recueil ne contenait que 200 articles (Ép. 602).

1. Henri Estienne s'était proposé, ce qu'il n'a pas eu le loisir de faire, de donner une édition réduite des *Adages* d'Érasme. Vers la fin de sa vie, il consacra cependant aux proverbes un traité spécial : *Les prémices ou le premier livre des proverbes épigrammatisés ou des épigrammes proverbialisées* (1594). V. Léon Feugère, *Essai sur Henri Estienne*, p. 177.

2. « Celebre dictum scita quadam novitate insigne. »

3. Muret (*Var. lect.* l. XII, c. XVII) étend cette critique à tous les recueils de ce genre. « Comme il arrive, dit-il, à certaines personnes de transformer en bile tout ce qu'elles mangent, ainsi ils voient des proverbes dans tout ce qu'ils lisent. » Mais l'image pourrait être plus délicate.

longtemps relevées, on ne peut que louer la méthode suivie par Érasme dans l'économie de ses nombreux articles, dont chacun forme un tout distinct. En général, ses articles ont trois parties. Dans la première, Érasme explique le sens propre du proverbe. Il réunit ensuite, comme en un bouquet, les citations diverses, grecques ou latines, où l'adage a trouvé place. Il termine en énumérant les occasions dans lesquelles l'emploi du proverbe aura encore sa grâce et sa nouveauté, insistant sur le prix qu'on lui donnera, si on sait le transporter de son acception naturelle à l'ordre moral et figuré. C'est le pont léger et commode qu'Érasme jette entre le proverbe qu'il a le devoir d'expliquer et ses digressions favorites.

Nul ouvrage n'était plus propre à répandre et à propager la connaissance de l'antiquité. Le monument philologique de Budé, le *de Asse*, était d'une science plus profonde. Il jetait la lumière sur l'une des parties les plus obscures de l'histoire grecque et latine, mais il n'éclairait qu'un point. Les *Adages* d'Érasme avaient un intérêt beaucoup plus général. Et même, quand il en signalait l'utilité dans sa *préface*, le profit moral qu'on peut recueillir de ces sentences, « étincelles de la sagesse antique, » la grâce qu'elles donnent au style, et les ressources précieuses que l'on en retire pour l'intelligence des auteurs, il n'apportait pas encore la meilleure raison qui donnait à son livre tout son prix. Les adages, en effet, « espèces de rabbins, dit ingénieusement Henri Estienne, pour la connaissance de plusieurs choses [1], » ont cet avantage propre de nous faire pénétrer dans ces intimes parties d'une civilisation que trop souvent né-

1. Léon Feugère, *Essai sur Henri Estienne*, p. 178.

gligent les grands écrivains, plus préoccupés des caractères généraux de la nature humaine que des aspects particuliers d'un siècle, d'une époque, d'une société. Ce sont pour l'historien et le moraliste des médailles authentiques dont l'empreinte a conservé son relief, et qui fixent, dans une image parfois vulgaire, mais toujours expressive, certains traits curieux de la physionomie d'un peuple. Érasme ne pouvait donc faire un plus utile emploi de sa vaste érudition, de son goût fin, de son esprit ingénieux et souple. Il ne pouvait rencontrer un sujet plus propre à mettre en éveil la curiosité studieuse d'une jeunesse qui venait d'échapper à l'étroite enceinte de l'enseignement scolastique [1].

IV

Érasme cependant ne tarda pas à voir son œuvre pédagogique et littéraire menacée et compromise par deux adversaires opposés, les luthériens en Allemagne, et la secte cicéronienne en Italie.

Nous l'avons dit, Érasme ne pardonna pas à la Réforme le tort qu'elle fit aux *bonnes lettres*, en rejetant vers les discussions de la théologie les esprits qui auparavant s'ouvraient de toutes parts au charme et à la douceur de l'antiquité renaissante. L'Allemagne se montrait disposée à sacrifier à la Réforme, qui était un fruit de son sol, la Renaissance, qu'elle devait à cette Italie dont elle avait toujours méprisé la brillante corruption. C'est au rôle d'Érasme dans la Réforme que se

1. Il se fit aussi en Allemagne à la fin du quinzième siècle de nombreux recueils de proverbes allemands. V. Heinrich, *Hist. de la litt. allem.*, t. I, p. 342.

rattache le récit de ses longs efforts pour regagner à la cause de l'antiquité ceux que les controverses religieuses en détachaient chaque jour. Dans le camp et, l'on pourrait dire, dans la maison de Luther, il trouva deux alliés qui avaient même à un plus haut degré que lui l'esprit d'organisation pratique, Mélanchthon et J. Camerarius [1] ; mais ce qui reste vrai, c'est que le progrès de la Renaissance fut, par la faute de la Réforme, brusquement arrêté en Allemagne, comme un fruit dont la maturité est retardée par un retour des gelées de l'hiver, dans une nuit de printemps.

Vers le même temps d'ailleurs, l'Italie semblait prendre à tâche de justifier les protestations tout ensemble de la Réforme et de la scolastique contre les lettres humaines. La Renaissance y devenait paganisme, le culte des anciens, idolâtrie. La guerre cicéronienne fut la plus curieuse manifestation de ce réveil du paganisme, au fond assez inoffensif. L'attitude d'Érasme dans cette querelle achèvera de dessiner à nos yeux son rôle littéraire.

Un ingénieux critique nous a fait connaître les origines les plus éloignées du débat qui s'éleva autour du nom de Cicéron [2]. Du vivant même de Cicéron, deux de ses amis, Brutus et Messala, osèrent marquer quelques réserves dans leur admiration. Ils contestèrent que

1. Ces trois hommes conservèrent du moins à l'Allemagne l'étude sérieuse de la langue grecque et latine, et si l'on s'en rapporte à l'ouvrage de Jean Sturm, recteur de l'école de Strasbourg (*de Litterarum ludis recte instituendis*) (1548), on pourra constater qu'à cette date la jeunesse recevait un fonds d'éducation qui dépasse la moyenne de notre enseignement actuel; mais la haute culture littéraire s'affaiblit beaucoup et disparut à la fin du siècle. V. le *Polyhistor* de Morhof, lib. II, cap. 10. Hallam, *Littér. de l'Eur.*, t. I, p. 310 et *Bibliothèque critique ou recueil de diverses pièces critiques* publiées par M. de Sainjore. Chap. 31 (Bâle, 1709).

2. Lenient, *de Bello Ciceroniano*.

l'orateur romain eût atteint la perfection absolue. Les ennemis parurent au siècle suivant : un certain Sestius, par exemple, qui, au rapport de Sénèque, appela Cicéron *un ignorant*, l'historien Asinius Pollion et son fils Gallus, enfin Liscinius Largus, auteur du *Ciceromastix*. Au temps de Quintilien et d'Aulu-Gelle, le conflit durait encore. Il se transforme chez les Pères de l'Église. Cicéron personnifie la vertu naturelle et humaine. En découvrant les défaillances de la morale cicéronienne, on marquait du même coup les limites que la vertu humaine ne dépasse pas, quand elle n'est pas touchée et transfigurée par la grâce surnaturelle. Cette pensée supérieure inspire saint Augustin dans son traité *Contre les Académiciens*, et saint Ambroise dans son livre *des Devoirs;* mais, ainsi posée, la question appartient à l'histoire religieuse.

Au quinzième siècle, dans le premier enivrement de la Renaissance, le débat s'engagea de nouveau en Italie sur le terrain littéraire. Il se forma alors un parti qui, à force d'exagérer son culte pour le paganisme, en vint, par élimination successive, jusqu'à faire de Cicéron le seul classique, le dictateur de la république des lettres. Sous Léon X, la fortune des cicéroniens paraissait dans tout son éclat. Ils rédigeaient la bulle pontificale contre Luther, et invoquaient tous les saints contre l'hérétique, comme Cicéron, dans le *de Signis*, avait invoqué le témoignage des dieux dont Verrès avait dépouillé les autels. Au-dessous de Bembo et de Sadolet, tous les deux secrétaires du pape, l'école cisalpine comptait les noms encore illustres de Bonamicus, d'Egnatius, de Majoragius, de Nizolius, de Petrus Vettorius. Un seul *barbare*, Longueil, après de longues cérémonies que Paul Jove a rapportées, et qui ressemblaient presque,

on l'a dit avec esprit, à des purifications [1], avait reçu le titre de citoyen romain. Au rapport d'Érasme, il ne souriait jamais, comme il sied à un initié. La porte du sanctuaire, qui s'était ouverte une seule fois et si discrètement, se referma. Ni Budé, ni Mélanchthon, ni Érasme n'eussent obtenu, malgré l'amitié de Sadolet, leur lettre de naturalisation, s'ils l'avaient souhaitée. On racontait que Bembo, pour ne pas risquer un mot que Cicéron n'eût pas autorisé, avait quarante portefeuilles, et que ses pages les traversaient successivement, avant d'être imprimées [2]. Sadolet, moins absolu, qui écrivit contre Luther et osa avancer cette témérité : « *Vincat religio potius quam latinitas*, » se proposait cependant d'appliquer dans la conduite de son diocèse les conseils que Cicéron donne à son frère Quintus pour l'administration de la province de Cilicie. Mais le parti avait ses enfants terribles qui, ne pouvant se résigner à ne traiter que des sujets antiques, avaient recours à des synonymes et périphrases plus ridicules que sacriléges. On admirait même l'artifice d'un cicéronien qui, prêchant la Passion devant Jules II, avait rappelé tous ceux qui dans l'antiquité s'étaient dévoués pour leur patrie, Décius, Phocion, Socrate, Épaminondas, et n'avait pas nommé le Christ une seule fois. Ce n'est pas d'ailleurs qu'on manquât de ressources pour tourner de pareilles difficultés. Cicéron, pour tirer de peine ses dévots, avait d'avance traduit l'Église par *sacra concio*, l'hérésie et le schisme par *factio et seditio*, l'excommunication par *aqua et igni interdicere*, l'absolution par *manu-*

1. Lenient, *de Bello Ciceroniano*, p. 14.

2. Juste-Lipse cependant (Ep. 57, centur. II des *Miscell.*) critique la latinité de Bembo, et déclare découvrir dans son style des italicismes et même des solécismes.

missio, les apôtres par *legati*, le pape par *flamen dialis*, les cardinaux par *patres conscripti*, les évêques par *præsides provinciarum*, etc. Puisque la langue de Cicéron suffisait à tout dire, pourquoi demander de barbares nélogismes à saint Jérôme et saint Augustin?

Déjà Érasme, un jour de belle humeur, avait jeté dans un de ses colloques un trait piquant à l'adresse des cicéroniens. L'un d'eux s'écriant : « *Decem annos consumpsi in legendo Cicerone*, » l'écho avait répondu sans façon ὄνε. La guerre était déclarée, et comme Budé, vainement invité par Érasme à une alliance offensive contre les cicéroniens, se refusa au périlleux honneur de leur porter les premiers coups, Érasme ouvrit la campagne dans le *Cicéronien* (1528).

C'est le satirique qui paraît d'abord, et jamais Érasme ne fut mieux inspiré. Le cicéronien *Nosoponus* est l'une des figures les plus piquantes de son répertoire. Un ami perfide, *Bulephorus*, qui, pour mieux surprendre ses confidences, feint de partager sa passion, l'invite à trahir les secrets de l'initiation cicéronienne. Nosoponus est pris au piége, et va tout dire. Le pauvre homme, comme tous les initiés, a payé cher l'honneur d'être mis au nombre des cicéroniens. Jadis bon compagnon, à la mine fleurie, d'un heureux embonpoint, il est pâle aujourd'hui, défait, amaigri. C'est que depuis sept ans il n'a rien épargné pour devenir cicéronien, pour marcher sur les traces « de ce Longueil, mort à propos pour sa gloire, car il avait commencé à lire les livres grecs, et peut-être, s'il eût vécu plus longtemps, il en serait venu à la lecture des auteurs chrétiens. » Nosoponus ne lit que Cicéron, et s'abstient des autres écrivains « comme les chartreux se défendent la chair des animaux. » Pour ne pas succomber à la tentation, il les a tous mis sous

clef. On ne voit chez lui que des portraits de Cicéron. Il ne cachète ses lettres qu'avec la tête de Cicéron. Dans un volumineux recueil, il a classé tous les mots employés par Cicéron ; dans un autre, tous ceux que Cicéron place au début et à la fin de ses périodes. Il sait combien de fois chaque mot se rencontre chez Cicéron. Il a même décidé qu'il n'en emploierait jamais un à un cas que l'exemple de Cicéron n'aurait pas autorisé. Il marque aussi d'une croix rouge les termes dont Cicéron s'est servi. Les autres sont mis à l'index par une croix noire : c'est pour lui de la fausse monnaie. Il est sans femme, sans enfants ; il n'accepte aucune charge civile ou ecclésiastique. Son cabinet de travail est au fond de la maison ; des murs épais éloignent tout bruit extérieur. Personne n'a accès dans le sanctuaire. Pour composer en pleine possession de lui-même, il attend la nuit. Le jour qui précède, il prend pour toute nourriture dix grains de raisin de Corinthe, et, le soir venu, il s'enferme et appelle la Muse. Le sujet arrêté, il ouvre son recueil, choisit ses mots, puis s'occupe des pensées. Il est heureux si dans la nuit il a pu achever une période : le dieu lui a souri.

Mais Érasme ne s'arrête pas à ce persiflage léger et charmant. La seconde partie du *Cicéronien* porte le débat sur un terrain plus large, la question elle-même de l'imitation.

Cette question, nous l'avons dit, avait une sérieuse importance à un moment où l'on copiait les anciens au lieu de s'en inspirer librement. S'emprisonner ainsi dans l'imitation d'un seul modèle, fût-il accompli de tous points, c'était bientôt réduire la Renaissance à n'être qu'une copie, nécessairement affaiblie ; c'était la condamner à ne bâtir qu'avec la poudre antique, comme

le disait Raphaël en parlant des édifices de la Rome moderne, *tutta fabricata di calci di marmi antichi.*

Érasme a traité cette partie du problème soulevé par la question cicéronienne avec un goût délicat et sûr. Ce qu'il a écrit sur l'imitation, son objet, ses conditions et ses limites mériterait d'être rapproché des pages aujourd'hui classiques de Montaigne, de La Fontaine et d'André Chénier[1]. On devine ce qu'il dira aux cicéroniens : que leur imitation, malgré ses apparences de religieuse fidélité, est toute superficielle ; qu'elle peut bien mettre en lambeaux le riche vêtement dont Cicéron couvre sa pensée, mais qu'elle est impuissante à ressaisir cette flamme qui jaillit de ses écrits et dont le foyer est l'âme elle-même. « J'aime l'imitation qui aide la nature, non celle qui la détruit, l'imitation qui règle nos qualités naturelles, mais ne les étouffe pas. » L'imitation, pour être féconde, ne doit donc pas être exclusive et comme cantonnée dans un seul auteur ; elle doit s'ouvrir à tous, s'inspirer des meilleurs, surtout ne pas se substituer à la vraie originalité. « Le style, dit Érasme, doit être un miroir qui rende dans son naturel l'image de votre âme. » Pour justifier par des exemples ces considérations générales, Érasme, dans la dernière partie du *Cicéronien*, esquisse, d'un trait rapide et souvent heureux, le portrait des principaux écrivains latins de son temps. C'est un premier et remarquable essai de ce genre de critique littéraire dont Cicéron lui-même a donné le modèle dans le *de Claris oratoribus.* Mais

1. Et aussi d'une lettre d'Étienne Pasquier : « Je veux que celui qui désire être bon poëte français alambique d'eux (des auteurs grecs et latins) un bon suc dont il façonnera ses écrits : je veux que, comme l'abeille, il suçotte leurs fleurs pour en former son miel, etc. » *Œuvres choisies d'Étienne Pasquier*, par Léon Feugère, t. II, p. 413. V. aussi les notes de M. L. Feugère.

Érasme sentit bientôt combien il est dangereux de se faire l'arbitre des réputations contemporaines. Les érudits français l'accablèrent d'épigrammes, pour avoir comparé Budé à Badius, pendant que les Italiens prétendirent venger Longueil, Pontanus et Syncerus. Plusieurs se plaignirent que leurs portraits étaient sacrifiés et comme mis à contre-jour; d'autres enfin, qu'ils avaient été injustement laissés de côté. « Le *Temple du goût*, écrira Voltaire, a soulevé tous ceux que je n'ai pas assez loués à leur gré, et encore plus ceux que je n'ai pas loués du tout [1]. »

Est-ce à dire qu'en recueillant les leçons de goût que nous donne Érasme, nous devions accepter sans réserves sa conclusion? Cette conclusion, c'est que le latin, malgré la profonde transformation de la société, malgré l'existence séparée et désormais assurée des idiomes modernes, reste encore dans les conditions d'une langue vivante, qu'il peut s'enrichir, soit en empruntant des mots aux époques les plus différentes de la latinité, soit même en en créant de nouveaux pour exprimer les idées nouvelles. Il est facile de voir que, dans cette question qui intéressait directement l'avenir des langues et des littératures modernes, Érasme était le jouet d'une illusion. Ce qui lui échappait, c'est que cet envahissement de l'esprit moderne ne pouvait pas ne pas être une cause d'altération intime et permanente pour la langue latine; c'est que lui-même reprenait, sans s'en douter, la route que la scolastique avait suivie, quand, impuissante à imposer au latin l'expression d'idées contraires à son génie, elle s'était jetée par désespoir de cause dans un jargon barbare. Or les cicéroniens, qui prè-

1. *Lettres*, mai 1733.

taient à rire par bien des côtés, étaient cependant amenés, par leur esprit même d'exclusion et d'intolérance, à accepter, pour mieux se défendre contre tout mélange impur, la séparation du latin et des langues modernes. Nosoponus ne parle plus latin dans l'usage ordinaire de la vie. Le latin est pour lui la langue sacrée, et « le français ou l'allemand lui suffisent » dans les vulgaires besoins de chaque jour. Au contraire, qu'Érasme et les délicats de la Renaissance le veuillent ou non, si le latin reste une langue vivante et toujours ouverte, il s'altèrera nécessairement. Érasme raille les écrivains qui osent écrire *marchio*, *phinantiarus*, *ammiraldus*, *marischalus*, *baro*, etc. Il préférerait un équivalent, une circonlocution. Mais, en rejetant ces mots qu'il traite d'aventuriers, ne fait-il pas lui-même ce qu'il reproche aux cicéroniens, qui, eux du moins, ont pour proscrire les termes nouveaux une autre règle que celle de leur goût personnel? Il se moque avec esprit des cicéroniens, quand, définissant le style « le vêtement des idées, » il ajoute que les habits sont sujets à la mode, et que l'on rirait de voir porter aujourd'hui ceux qui nous auraient fait honneur il y a soixante ans : « Iriez-vous par la ville avec ces cornes et pyramides dont les honnêtes femmes chargeaient leurs têtes, le front et la tempe tellement épilés qu'ils étaient nus presque jusqu'à la moitié du crâne; avec ces lourds bonnets accompagnés d'une grande queue, tels que les hommes les portaient, et les cheveux rasés de deux doigts jusqu'aux oreilles. » C'est bien dit; mais Érasme n'imaginait rien de mieux « pour habiller les idées modernes » que de rapprocher et de *recoudre* avec art les riches lambeaux de l'antique vêtement. Ses préjugés d'érudit et de lettré le laissaient comme à mi-chemin de la vraie conclusion, à savoir

qu'il était temps de fermer définitivement la langue latine, sous peine de la voir tous les jours envahie par des néologismes barbares, et, au contraire, que l'heure était venue d'ouvrir les barrières aux langues et aux littératures modernes, impatientes d'une liberté qu'on leur avait trop longtemps disputée.

Ainsi, quand on pénètre au fond de ce débat, on voit que les rôles se renversent, que les cicéroniens favorisent à leur insu un progrès véritable, qui est la séparation définitive du latin et des langues vulgaires, tandis qu'Érasme, en croyant défendre la cause moderne, soutient en réalité celle du passé. Faut-il s'en étonner? Érasme connaît fort mal les langues vulgaires, si même il ne les ignore pas absolument. Il n'écrit, il ne pense qu'en latin, il ne soupçonne pas que les sons rudes qui frappent son oreille dans les rues de Bâle ou de Fribourg soient autre chose qu'un patois, qui échappera toujours à la discipline d'une syntaxe. Quand Luther fait traduire ses pamphlets en langue courante, Érasme réclame et s'en offense comme d'un manque de loyauté. Il ressemble à un chevalier du moyen âge qui se trouverait à l'improviste en face d'un adversaire armé d'un mousquet.

Le préjugé, d'ailleurs, était encore général parmi les savants. Il était reçu que l'on n'écrivait en langue vulgaire que ce qui ne vaut pas la peine d'être écrit en latin. L'archevêque de Mayence, prohibant en 1485 les traductions allemandes de livres grecs et latins, disait : « Prétendrait-on que notre langue allemande pût exprimer ce que de grands auteurs ont écrit en grec ou en latin sur les profonds mystères de la foi chrétienne ou sur la science générale[1] ? » Budé croyait le français

1. V. Beckmann, *Hist. des inventions*, t. III, p. 104.

propre tout au plus à décrire l'art de la chasse. Montaigne lui-même, si moderne à tant d'égards, disait qu'il écrivait un livre « à peu d'hommes et peu d'années, » ajoutant « que si c'eût été une matière de durée, il l'eût fallu commettre à un langage plus ferme, » et Ramus souleva une surprise générale, quand il demanda qu'on apprît le français dans les écoles [1].

Mais le débat cicéronien, au lieu de mettre en lumière ce côté supérieur du problème, alla plutôt se resserrant autour du nom de Cicéron. L'Italie du moins, qui volontiers regardait la gloire de Cicéron comme un patrimoine national, dont elle avait la garde, travailla par des œuvres vraiment utiles à justifier ses titres. Pietro Victorius publiait à Florence, dès 1534, une édition complète des ouvrages de Cicéron, édition bientôt surpassée par celle de Paul Manuce, qui parut en 1540. Nizolius donnait en 1535 ses *Observationes in M. T. Ciceronem*, connues dans les éditions postérieures sous le titre de *Thesaurus Ciceronianus*. C'est un dictionnaire des termes cicéroniens accompagnés d'exemples qui en donnent la véritable signification [2]. Ce redoublement et cette émulation de recherches et d'études sur Cicéron furent le plus heureux résultat de cette guerre dont Érasme remplit le second acte. Le premier, si on ne le reporte pas au temps même de Sénèque et de Quintilien, datait de la dernière moitié du quinzième siècle, quand

1. M. Egger *(Histoire de l'Hellénisme*, 8e leçon) remarque que le titre même de l'opuscule de du Bellay, *la Défense et illustration de la langue française*, témoigne de ce fait singulier que la langue française, « après cinq cents ans d'existence et de fécondité non interrompue, » était encore mise en question. Cf. la 10e leçon où sont signalées d'autres preuves de cet état des esprits au seizième siècle.

2. V. Hallam, *Litt. de l'Eur.*, t. I, p. 323, et, sur les critiques faites par Henri Estienne, Léon Feugère, *Essai sur Henri Estienne*, p. 328.

Politien raillait déjà « ceux qui vont mendier à Cicéron comme miette à miette leur pain de chaque jour [1]. » Le dernier est celui où paraît Ramus (1552). Il ne doit pas trouver place ici. La question d'ailleurs se transforme de plus en plus, puisque Ramus, dans ses *Brutinæ quæstiones*, déclare lui-même que ses coups, à travers Cicéron, visent Aristote lui-même. C'est plutôt un combat d'arrière-garde entre les humanistes et les scolastiques. Quelques cicéroniens attardés seront encore agréablement mystifiés par Muret [2] ; mais en réalité l'esprit public s'est détourné d'un débat stérile, qui n'avait pas su dégager le côté général de la question, le seul qui en définitive eût été d'un intérêt sérieux [3].

V

Érasme critique nous amène naturellement à Érasme poëte et écrivain. Quand, jeune encore, il confia à la Muse qu'il ne lui ferait plus que de rares et discrètes visites (*raro atque pudenter*), il lui adressa de tendres adieux presque dans les mêmes termes qu'un célèbre écrivain de nos jours :

1. V. la citation chez Lenient, *de Bello Ciceron.*, p. 4.

2. *Lectiones*, l. xv., c. 1. Muret lit à quelques cicéroniens réunis à dessein un morceau de sa composition, où il a placé des mots rares de Cicéron, oubliés par Nizolius. Ceux-ci de s'écrier « qu'on tue leurs oreilles quand on les frappe avec de pareils mots ; » mais quand ils apprennent qu'ils sont de Cicéron, « ces mêmes mots leur deviennent doux, suave, agréables à l'oreille, et, comme des lupins amollis par l'eau, ils ont perdu toute amertume. »

3. V. Lenient, *de Bello Ciceroniano*. A la soutenance de la thèse de M. Lenient, M. V. Leclerc avait indiqué deux ouvrages intéressants pour ce curieux épisode de l'histoire littéraire au seizième siècle, un *Lexicon antibarbarum* et un de *Ciceromania eruditorum*, publié en 1744. Nous n'avons pu trouver ces deux livres.

Je la quittai, mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

Érasme avait compris que dans le concert des poëtes latins de son temps, il ne serait même pas le chef de chœur. Il ne se trompait pas sur les vraies limites de ses facultés poétiques. Il avoue de bonne grâce qu'il n'a jamais ressenti l'entraînement, le délire divin, la présence du démon intérieur. « Vous ne trouverez dans mes vers ni tempête, ni torrent qui sort de ses rives. » Il les écrit à jeun, « et non à la manière d'Ennius qui, après boire, chante les armes [1]. » Il se raille lui-même quand il a envoyé sa Muse porter à ses puissants patrons ses doléances accoutumées. « Ma Muse, dit-il des vers dans lesquels il célébrait les enfants d'Henri VIII, ma Muse, contre son gré et à demi sommeillante, a chanté je ne sais quelle chanson à faire dormir [2]. » Mais Érasme se trahit quand il écrit : « Les vers qui me plaisent le plus sont ceux qui ne s'écartent pas beaucoup de la prose [3]. » Voltaire ne pensera pas autrement. Les odes ou *vers héroïques* d'Érasme ne sauraient rien ajouter à sa renommée. Il y a de l'affectation et du raffinement. L'abus de la mythologie païenne est sensible dans des sujets qui ne la comportent pas. Rhadamante et les Euménides unissent leurs voix pour chanter un péan en l'honneur de la Vierge [4]. Le Christ aux enfers ne fait guère autre chose que renouveler les prodiges de la lyre d'Orphée [5]. Érasme subit de loin l'influence de Sannazar,

1. Ep. 396.
2. 28 oct. 1496.
3. Ep. 111.
4. *Pæan divæ Mariæ.*
5. *Carmen heroïcum de solennitate pascali*, etc.

Centumque Eumenides subito intumuere colubris,
Ac trepidans premit ora trifauci janitor ingens, etc.

qui invoque le secours des divinités païennes pour pénétrer le secret de la conception de la Vierge, et qu'il critiquera lui-même avec raison dans le *Cicéronien* [1]. Dans ses élégies, à défaut de qualités vraiment lyriques, nous rencontrerons un mélange aimable de la philosophie d'Horace et de la tristesse d'Ovide. Érasme qui, à l'âge de quatorze ans, dans des vers qui nous ont été conservés [2], dérobait à Virgile quelques reflets gracieux, se rapprocha bientôt d'Horace, dont il aimait la sagesse facile et les leçons indulgentes. Il pensait aussi à Ovide, quand, rêvant le doux loisir des *bonnes lettres*, il vivait comme exilé dans les régions inclémentes des controverses théologiques, et l'on ne saurait être surpris que ses vers aient emprunté au poëte des *Tristes* et des *Pontiques* quelques-unes des teintes mélancoliques qui leur donnent de la vérité et du charme.

Malgré tout, le talent poétique d'Érasme n'est pas assez personnel pour retenir longtemps aujourd'hui l'attention de la critique. Il n'y eut guère alors que l'Italie qui sut donner une grâce originale à cette poésie artificielle, chrétienne par le sujet et païenne par l'expression, sans doute parce que ces deux sources d'inspiration jaillissaient comme naturellement du sol et se mêlaient sans se contrarier. Les savants allemands, qui avaient oublié leur vieille poésie nationale [3], furent réduits à copier des copies italiennes. On versifia aussi des traités de

1. « Meo quidem suffragio plus laudis erat laturus, si materiam sacram tractasset aliquando sacratius. »

2. *Carmen bucolicum Er. Rot. quod lusit natus annos quatuordecim, quum adhuc Daventrix sub Alexandro Hegio litteris operam daret.*

3. On a relevé que pendant l'âge de la Renaissance, en Allemagne, l'on ne trouve qu'une seule mention des *Niebelungen* dans un ouvrage d'un historien autrichien, Wolfgang Lazius. V. Heinrich, *Hist. de la litt allem.*, t. I, p. 151.

grammaire, et jusqu'aux décrets du sacré-collége. On prit les vers pour de la poésie. Ce n'est à ce moment ni chez Érasme et les érudits, ni même chez les meistersingers, dont les vers sérieux et moraux, mais assujettis à des règles minutieuses, manquent de souffle, qu'il faut chercher la poésie allemande; elle est vraiment chez Luther, et elle éclate en des chants qui se fixent dans la mémoire des Allemands, parce qu'ils leur révèlent le vrai génie de leur race.

On pressent aussi quels seront les caractères de l'écrivain chez Érasme. S'il s'est accusé d'avoir dédaigné dans sa première jeunesse « tout ce qui manquait de l'assaisonnement de la rhétorique [1], » il revint bientôt à sa nature qui le portait au style facile, abondant et d'une élégante simplicité. Les traces d'affectation, sensibles dans les premières œuvres d'Érasme, s'effacent à mesure qu'il entre plus avant dans les luttes de la vie. Cette école pratique fut ce qui manqua à Budé, celui dont le nom se présente naturellement comme terme d'opposition.

Ce contraste, qui n'a pas échappé aux contemporains, a souvent donné lieu à des parallèles entre les deux écrivains. Longueil entre autres, avec une partialité discrètement exprimée, mais certaine, en faveur de Budé, a rencontré quelques traits heureux. La pensée générale de sa lettre savante, c'est que Budé l'emporte par la vigueur, Érasme par l'agrément; que l'un a autant de peine à s'abaisser, à se radoucir, que l'autre à s'élever, à s'échauffer; que Budé enfin plaît aux seuls érudits, Érasme à tous [2]. Cette manière d'éloge n'avait

1. Ep. 1243.
2. Ep. 382. Cf. l'ép. 253, où Cuthbert Tonstall, cherchant à tenir la ba-

rien qui pût offenser Budé. Lui-même, quand Érasme lui écrit malicieusement qu'il avait l'art d'écrire facilement dans un style difficile[1], répond « qu'il aime ce qui ne se fait pas entendre de soi-même au lecteur, qu'il entoure volontairement d'ombre sa pensée, se rappelant le mot de Salomon : La gloire de Dieu est de cacher sa parole[2]. » Le style d'Érasme est bien en effet de l'école opposée. Ce n'est pas que la vigueur, l'âpreté, l'élévation même lui fassent toujours défaut; et le grave tort des parallèles est de trop sacrifier ce qui ne rentre pas assez docilement dans l'exacte symétrie des oppositions. Mais le caractère le plus général du style d'Érame est plutôt la clarté, la rapidité, l'aisance. C'est bien la langue de la polémique et de l'enseignement, celle qui doit se porter directement à l'idée, sans s'attarder aux scrupules d'une expression trop étudiée. « Pour le style, dit Érasme lui-même, je n'ai jamais été d'une superstition inquiète. Il me suffit de me faire comprendre, sans parler grossièrement[3]. » Il n'approuve pas ceux qui dans le choix des mots se montrent « anxieux[4]. » — « Je suis, dit-il, semblable à Ovide, pour qui la figure d'une jeune fille a toujours quelque attrait. Là où je trouve avec la santé de l'esprit des pensées fines ou profondes, le style me satisfait toujours assez[5]. »

Un maître de la critique[6] a dit avec raison qu'il n'y

lance plus égale, et pour ne déplaire à aucun, attribue à Érasme et à Budé l'honneur commun d'avoir chassé *les hordes de Xerxès* l'un du temple, l'autre du forum.

1. Ep. 221. — 2. Ep. 220.

3. Ep. 689. C'est presque le vers de Molière dans les *Femmes savantes* (acte II, scène vi) :

Quand on se fait entendre, on parle toujours bien.

4. Ep. 402. — 5. Ep. 1194. — 6. M. Nisard.

avait pas chez Érasme d'art à proprement parler. Il n'a pas dérobé aux anciens tout le secret de leur forme précise, mesurée et ferme. L'étude prolongée des Pères de l'Église, sa nature propre, peut-être l'impatience de la publicité, l'ont déshabitué de cette surveillance sévère de soi-même. M. Guizot a fait cette remarque profonde : « Ce qui fait la beauté d'une composition, de ce que, dans les œuvres de l'art, on nomme la forme, c'est la clarté, la simplicité, l'unité symbolique du travail. Avec la prodigieuse diversité des idées, des sentiments de la civilisation européenne, il est bien difficile d'arriver à cette simplicité, à cette clarté [1]. » Érasme subit déjà en effet la condition des temps modernes. Il n'est plus dans la situation si favorable de l'écrivain ancien qui, non encore accablé par le nombre toujours croissant des faits et des idées, domine d'autant mieux son travail, en distribue à loisir les parties, vient au détail avec la fraîcheur entière de son esprit, et, d'une plume que rien ne presse, qui repasse sur son premier dessin légèrement, mais sans impatience, finit par donner à son œuvre cette perfection dans la simplicité, qui est peut-être le caractère le plus expressif et le plus inimitable de l'art antique.

En lisant Érasme, nous comprenons mieux pourquoi cet âge d'or de l'art ancien est passé sans retour. Comment assouplir, sans la déformer par quelque endroit, cette admirable langue latine, et la plier à l'expression d'idées et de faits nouveaux? Érasme la recevait déjà meurtrie par la scolastique. Il ne pouvait effacer toutes les traces de ces blessures. Lui-même avait compris que le plus sage, après tout, était de puiser également à la

1. *Cours d'histoire moderne*, 11e leçon.

double source de l'antiquité païenne et de l'antiquité chrétienne, de mêler et de fondre Cicéron avec saint Jérôme. Mais, depuis saint Jérôme et saint Augustin, bien des questions avaient été soulevées, bien des idées nouvelles avaient surgi. Pouvaient-elles trouver leur signe toujours exact dans une langue de compromis et d'emprunt? D'ailleurs, comment se donner le loisir de résoudre ces difficultés, de mettre de l'unité dans ces éléments disparates, de constituer enfin une langue qui pût porter ce poids nouveau des idées modernes? Il est douteux que l'entreprise fût possible; du moins, pour être tentée, elle demandait une époque reposée. La Renaissance, au contraire, dut bientôt quitter les calmes régions de l'étude pour se mêler aux ardentes controverses: elle dut faire de sa langue une arme offensive, au risque d'en ternir l'éclat. Faut-il donc s'étonner qu'Érasme lui-même n'ait pas ressaisi la forme classique, avec sa perfection de simplicité; que, dans ce courant rapide d'une pensée obligée de se renouveler sans cesse, de se porter vers mille objets divers et opposés, il se soit mêlé parfois dans son style comme un gravier qui en altère la pureté? Mais ces conditions nouvelles où se trouve placé l'écrivain, forcé de livrer ses pages encore humides à un imprimeur impatient, ne laissent pas d'avoir en elles-mêmes leur compensation. Déjà la phrase d'Érasme a quelques-uns des caractères modernes et des meilleurs. Elle est vive et souple; elle court à son objet sans s'embarrasser, comme celle de Morus, dans les longs plis de la période latine: au lieu de ne se livrer, comme celle de Budé, qu'au lecteur patient et tenace, elle fait la moitié du chemin; elle est plus jalouse de vous porter l'idée dont elle est la messagère, que d'étaler la richesse magnifique du vêtement dont

l'aura chargée l'amour paternel. Il n'est pas excessif de dire que le style d'Érasme, dans ses *Lettres* surtout, a déjà comme un air de famille avec la langue rapide de notre dix-huitième siècle français, et l'on peut conclure avec certitude qu'il a dû à la forme heureuse et nette qu'il sait donner à sa pensée une grande partie de son influence littéraire.

CONCLUSION

Nous avons achevé de parcourir le cercle trop étendu peut-être que nous nous étions tracé. Nous avons voulu ne laisser dans l'ombre aucune partie, aucun trait saillant de la physionomie si multiple, si changeante que nous devions étudier. Avec Érasme, on est malgré soi conduit à toucher successivement aux plus graves questions religieuses, morales et littéraires qui furent débattues de son temps. La critique doit se soumettre aux conditions qui lui sont faites par le caractère des temps et des hommes qu'elle cherche à connaître. Or, comme la confusion des genres est le caractère même de l'époque de la Renaissance, il est difficile, dans l'étude des hommes qui appartiennent à cette période, de ne choisir qu'un aspect, pour y porter plus de lumière ou satisfaire simplement une préférence de son goût. Les personnages de la Renaissance ne se prêtent pas à ces cadres restreints. Théologiens, moralistes, littérateurs, polémistes, ils sont tout cela en même temps; ils portent sur tous les points à la fois la vigoureuse surabondance de leurs forces; loin de se tracer à eux-mêmes, pour le mieux remplir, un cercle limité, ils l'étendent, le développent et le forcent en tous sens. C'est donc manquer la vérité du portrait que de le montrer sous un aspect unique, puisque la variété com-

plexe est ici l'un des signes qui caractérisent le modèle. Mais, il faut l'avouer, après avoir touché à des points si divers, ce n'est pas sans quelque peine qu'on peut ramener à l'unité tant d'impressions qui se traversent et se confondent. Cette exigence légitime de l'esprit cherchant après l'analyse à se reposer dans une synthèse qui en soit la conclusion vraie et le résultat définitif, est difficilement satisfaite. Plus que tout autre, Érasme semble se dérober à ce dernier effort de toute étude patiente et sincère.

Ce qui le prouve, c'est la variété et la contradiction des jugements portés sur lui. Nul homme, de son vivant comme après sa mort, n'a moins recueilli les bénéfices de cette impartialité modérée, qu'il goûtait naturellement, et dont il donna lui-même souvent l'exemple; mais, disons-le, nul plus que lui n'a paru vouloir déconcerter la louange et la critique, donnant comme de bonne grâce des textes nombreux et authentiques propres à justifier l'une et l'autre.

Il est toujours précieux de recueillir sur un homme les jugements des contemporains. Ces premières vues directes et prises sur le vif renferment parfois plus de vérité que des appréciations plus lointaines et déjà raffinées. Certes, on pourrait, en se tenant aux contemporains d'Érasme, rencontrer sur lui de ces traits rapides et expressifs qui sont à garder. Le mot de Luther : « C'est le roi de l'amphibologie, » est un de ceux-là; mais encore il signale la difficulté du portrait plus qu'il n'aide à le faire. Si le lettré, chez Érasme, est reconnu et mis hors de pair d'un consentement presque unanime, le théologien, nous l'avons vu, provoque une faveur ou une haine trop ardente pour qu'une opinion moyenne et équitable se dégage de ces jugements con-

tradictoires [1]. Abandonné par les catholiques, il est repoussé par les protestants. Bèze dira dans ses portraits « Érasme s'est contenté de brocarder les superstitions des catholiques, sans suivre la pureté de l'Évangile des réformés. »

Il serait presque inutile de suivre chez les protestants l'histoire de la réputation d'Érasme. De ce côté, les jugements portés sur lui sont le plus souvent dictés par une sévérité malveillante ou une indulgence dédaigneuse. Le lettré, l'érudit, le fin moraliste; ne sont pas parvenus à faire oublier l'ennemi de Luther et l'adversaire de la Réforme [2]. L'Allemagne contemporaine est peut-être plus embarrassée qu'elle ne veut le paraître de certaines pages d'Érasme qui resteront devant l'histoire un témoignage accablant contre Luther et compromettant pour la Réforme elle-même. Mais Luther est trop complétement la personnification de la race et du génie allemands pour que le patriotisme germanique puisse accorder quelque justice au plus libre comme au plus habile de ses ennemis. L'opinion de l'Allemagne nous paraît exactement traduite dans le grand carton de Kaulbach qui porte le titre de *Siècle de la Réforme*. C'est Luther qui est placé au centre, debout sur la marche la plus haute du temple, élevant la Bible de ses deux mains au-dessus de sa tête. Mais Érasme est rejeté avec Reuchlin dans un groupe secondaire, auprès d'Ulrich de Hutten et de Bucer, de l'ennemi acharné des moines,

1. Dans la *Critique de l'apologie d'Érasme de M. l'abbé Marsollier*, on trouvera les jugements défavorables prononcés sur Érasme, soit par les catholiques, soit par les protestants à l'époque du concile de Trente et après le concile. V. p. 33 et suiv.

2. Quelques-uns, cependant, comme Wieland dans ses *Mélanges*, ont réclamé Érasme comme une des gloires de la Réforme.

et de l'un de ces moines défroqués que la raillerie d'Érasme a si souvent atteints. Il n'est plus qu'un érudit et un satirique [1].

Chez les catholiques, et en France particulièrement, Érasme a provoqué des jugements extrêmes. Chacun, en essayant à son tour de fixer cette figure mobile, irrégulière, a fait un Érasme différent, qui souvent trahit le peintre plus qu'il ne rappelle le modèle. On pourrait distribuer ses critiques comme en trois groupes, aussi peu embarrassés les uns que les autres d'opposer textes contre textes.

Auprès des premiers, la cause d'Érasme est perdue. On plaiderait sans succès jusqu'aux circonstances atténuantes. Érasme est un hérétique, et les réserves de son langage ne sont de sa part qu'un jeu hypocrite. « Par ses bouffonneries, il a frayé le chemin aux hérésies, » dit Gautier dans la *Table chronologique de l'état du christianisme* [2]. Le P. Raynaud dépasse toute mesure. Dans ses volumineux ouvrages, il le poursuit et l'accable à tout propos. Érasme avait parlé quelque part de la vie des plantes et des passions qui semblent les animer. C'en est assez pour que le P. Raynaud le prenne en flagrant délit de manichéisme [3] : d'Érasme découlent toutes les hérésies du siècle ; « Luther, Zwingle, Calvin, ne sont que ses ruisseaux boueux [4]. » Le P. Courayer, répondant à l'abbé Marsollier, appelle Érasme *le docteur Tolérant*, et un « loup travesti en berger [5]. »

1. V. sur ce grand carton, qui figurait à l'Exposition universelle de 1867, un article du P. Adolphe Perraud dans le *Correspondant*. N° du 28 février 1868.

2. Lyon, 1651.

3. V. le traité *de Passionibus*.

4. T. XVI, *de Religioso loricato*, apodixis XII (1665).

5. V. *Mémoires de Trévoux*, juin 1714.

Qui pourrait imaginer que, sous la plume bienveillante de l'abbé Richard, prieur de Beaulieu, ce même Érasme va revêtir la robe grave et austère d'un docteur catholique? « Jamais docteur catholique n'a été plus noirci et plus maltraité par la médisance que lui ; et jamais docteur catholique ne mérita moins un si cruel traitement. Dieu voulait humilier ce grand homme et éprouver sa fidélité pour le service de son Église, en permettant ces calomnies, et qu'il fût inutilement pressé de toutes parts de sortir de son sein, afin que *sa fermeté de diamant* fît revenir ceux qui s'en étaient séparés, ou pour le moins qu'elle arrêtât la plus grande partie de l'Allemagne dans la foi catholique par la considération qu'Érasme y demeurait inséparablement attaché[1]. » Érasme, je le crains, eût souri de l'éloge. Mais eût-il gardé son sérieux, quand il se serait entendu appelé par l'abbé Richard « un autre Jérémie envoyé dans le quinzième siècle pour pleurer sur l'état de l'Église et en représenter tous les maux[2], » et plus loin le *panégyriste constant de l'état religieux*? L'abbé Marsollier, comparant les *apologies* d'Érasme aux *lettres* de saint Paul[3],

1. *Sentiments d'Érasme, de Rotterdam, conformes à ceux de l'Église catholique sur tous les points controversés, dédiés au roi de la Grande-Bretagne* par J. Richard, prieur de Beaulieu-Saint-Avoye. A Cologne, chez Adrian le Jeune, 1688. V. préface. C'est de J. Richard que dit avec esprit l'abbé Marsollier : « Le *premier apologiste* d'Érasme était un janséniste. Je ne sais quel intérêt ils prennent à Érasme. Son meilleur ouvrage est le *Traité du libre arbitre.* »

2. Chap. I.

3. *Apologie ou justification d'Érasme*, par l'abbé Marsollier. Paris, Babuty, in-12, 1713. Les Mémoires de Trévoux (juin 1714), parlent d'une réponse à l'abbé Marsollier, attribuée au P. de Courayer. — En 1719 parut à Paris une *Critique de l'apologie d'Érasme de M. l'abbé Marsollier*, par ***. Ce sont quatorze lettres écrites dès 1715, et que l'auteur adressait à M. l'abbé de Guyot, prévôt d'Orange, frère de monseigneur l'évêque de Cavaillon. La conclusion est qu'Érasme est pélagien et arien. Les

et M. de La Bizardière l'appelant *un Père de l'Église* nous paraîtront sans doute appartenir à ce groupe d'esprits plus honnêtes qu'avisés, très-capables de compromettre les thèses édifiantes qu'ils soutiennent [1].

Est-ce au groupe des sceptiques qu'il faut demander le dernier mot sur Érasme? Par une rencontre singulière, ceux-ci semblent parfois faire écho aux apologistes pieux et naïfs de tout à l'heure. Guy Patin dira : « Érasme fut, après saint Augustin, le plus bel esprit du christianisme [2]. » Le cardinal de Retz écrira de son côté : « Il ne manque à Érasme que l'antiquité pour être compté parmi les Pères de l'Église [3]. » Mais, sans nous arrêter aux paroles elles-mêmes, quelle est au fond la vraie pensée des sceptiques sur Érasme, et pourquoi entre eux et lui ces signes d'intelligence, qui font penser aux sourires des augures? Érasme, nous diraient-ils, s'ils parlaient une fois sans détour, fut un sage tombé pour son malheur dans un siècle de passions ardentes, et qui voulut garder jusqu'à la fin la tête froide et le cœur libre. Avant nous, il avait compris que prétendre voir clair dans les choses de ce monde et surtout résoudre l'énigme de l'*au delà*, c'est orgueil ou folie; que le philosophe assiste en curieux à la comédie humaine, et s'amuse de l'intrigue, sans troubler son plaisir par l'im-

Mém. de Trévoux (mars 1723), les attribuent au P. Gabriel Vieilh. On les trouvera à la suite de l'*Histoire d'Érasme*, par M. de la Bizardière, 1721; 1 vol. in-12.

1. Ainsi M. de la Bizardière parlant de la sage conduite d'Érasme au milieu de la Réforme : « On pourra dire de lui qu'il a été semblable aux poissons de la mer, qui ne contractent point l'amertume de l'élément dans lequel ils vivent. » *Hist. d'Érasme*, p. 103.

2. V. les lettres du 13 mars 1648, 5 nov. 1649, 10 sept. 1667, 27 mai 1659 et *passim*.

3. Cité par M. de la Bizardière.

patience de connaître le dénouement. La dureté des temps, ajouteraient-ils, la crainte des puissants ou le respect des faibles, peut-être aussi une timidité naturelle et l'amour d'un repos souvent disputé, suffisent à expliquer ces déclarations complaisantes, qui semblent l'affirmation d'une croyance positive ; mais, pour qui sait lire, Érasme, à travers ses ondulations, suit une ligne conséquente, et cette ligne aboutit au *que sais-je?* de Montaigne.

Ainsi Érasme est tour à tour le premier et détestable auteur du schisme religieux, le défenseur habile de l'unité chrétienne, et le sceptique prudent qui ouvre la lutte toujours subsistante de la libre pensée contre les religions positives.

Cette diversité de jugements n'a rien qui nous étonne. Quand on embrasse en effet dans leur ensemble la vie et l'œuvre d'Érasme, on reste frappé de l'extrême difficulté d'en marquer l'unité, à moins qu'il ne faille chercher cette unité dans la réunion même des contrastes et des oppositions qui s'y rencontrent. Il est déjà téméraire de prétendre relever chez Érasme les traits d'une race et d'une nationalité définies. Né en Hollande, il n'est pas Hollandais. Il n'a ni le flegme ni l'esprit positif de ses compatriotes ; il sait à peine leur idiome, il ignore leur histoire, il ne partage à aucun degré leurs rancunes contre les maisons de Bourgogne et d'Autriche. Conseiller de l'empereur Charles-Quint, mêlé à tout le mouvement littéraire comme à la crise religieuse de l'Allemagne, par ses côtés les plus expressifs et les plus personnels il reste étranger à l'Allemagne. Au contraire, en face du génie germanique, incarné dans Luther, il personnifie l'esprit des races latines, et c'est là ce qui explique pourquoi en définitive Érasme et la Renaissance

seront en Allemagne vaincus par Luther et la Réforme. Dans sa vie comme dans ses opinions, Érasme aime les pays frontières. Pendant de longues années, il promène partout sa vie errante, plaintif, irritable, tour à tour dissimulé et indiscret, confiant et ombrageux, flatteur et blessant par son franc-parler, jamais complétement dégagé de certaines habitudes de mendicité littéraire qui nous froissent, à tort ou à raison, nous paraissant enfin plus jaloux de son indépendance que de sa dignité.

En réalité, Érasme n'appartient à personne. Il n'est citoyen que de cette république idéale des lettres, qui n'a ni limite, ni nationalité, ni centre, et qui s'est appelée au seizième siècle la Renaissance.

Au moyen âge, le travail intellectuel, comme le travail servile, était réglé par un sévère esprit de discipline et de tradition qui d'avance marquait le point de départ et fixait le but à atteindre. Pour prévenir ou rendre plus rares les écarts de la pensée humaine, la scolastique avait voulu lui tracer, à l'abri de la foi et de l'autorité, un cours égal et tranquille. La Renaissance rompit les digues, et, comme un fleuve débordé, se répandit au hasard sur toutes les rives, jetant ici un limon fécond et portant là de funestes ravages. Ce qui éclate alors, c'est en effet le spectacle d'une activité confuse et puissante qui se déploie, s'étend et se disperse de tous côtés. Au travail du moyen âge, imposant par son unité, mais impersonnel, se substitue l'effort individuel, libre, qui se porte en tous sens à la fois. On jouit de la vie avec délices, avec enivrement.

Pour comprendre l'état des esprits à cette époque, il faut se replacer par la pensée à ce moment unique d'enthousiasme, et presque de délire sacré, qui saisit toutes

les âmes, même les plus froides, quand reparut le génie de l'antiquité. C'est là aussi précisément ce qui doit nous mettre en défiance contre des jugements trop exclusifs, appliqués aux hommes de la Renaissance. Il vaut mieux, au risque de paraître incliner vers une méthode critique moins sévère, conserver avant tout le trait qui les caractérise, cette vie même qui surabonde, éclate et se répand joyeusement au dehors. Au milieu de ce mouvement d'esprits actifs, infatigables, qui, sans cesse sollicités par des objets nouveaux, voulaient les embrasser tous à la fois, les idées se pressent et se croisent dans une tumultueuse confusion. On pourra çà et là relever des mots d'une hardiesse singulière qui vont frapper directement tout le passé religieux de la société. Mais s'emparer de ces mots isolés pour changer la Renaissance en une sorte de conspiration générale et consciente de la libre pensée contre le christianisme, ce ne peut être là que la thèse systématique d'un esprit prévenu. Les savants de la Renaissance vivent et pensent la plume à la main ; ils écrivent à toute heure, laissant échapper l'idée avant de l'avoir mûrie dans le travail silencieux de la réflexion, et leurs plus téméraires paroles ne sont le plus souvent que les saillies impatientes de natures impressionnables et mobiles. Les contrastes et les oppositions de leur langage viennent de là, et si la critique contemporaine trouve difficile à définir cet état d'esprit, qui lui semble si contradictoire et si complexe, c'est qu'elle s'impose peut-être le devoir d'expliquer des subtilités qu'elle crée elle-même.

Or, chez Érasme, le trait essentiel à marquer, et celui qui pourrait encore mieux que des formules, plus recherchées, imprimer à sa vie une certaine unité, c'est la pas-

sion des lettres pour elles-mêmes. Elle donne la raison des contradictions les plus saillantes de sa conduite et de ses paroles; elle explique naturellement ses colères, ses préjugés, ses injustices. Sa vive répulsion contre la scolastique, dont les réelles profondeurs lui échappent, ses plaisanteries de bel esprit railleur contre les moines, n'ont pas une autre cause. Érasme est avant tout et partout le lettré de la Renaissance. Quel que soit l'objet de son étude, il s'y porte avec verve et entrain, mais cette ardeur est l'activité curieuse, impatiente de l'homme de lettres, nullement la recherche inquiète, passionnée, souvent douloureuse du penseur. Les bonnes lettres sont pour lui comme un jardin éblouissant de fleurs nouvelles, embelli plutôt que gardé par des Muses complaisantes. C'est le paradis terrestre sans l'arbre du bien et du mal. Il veut tout voir, tout connaître, et pour cela il plie à un travail prodigieux ce corps délicat et souffrant, « ce mince fourreau, dit Sainte-Beuve, où l'on sent mieux la finesse de la lame [1] ! » Son vrai rôle, dans le mouvement général des idées au seizième siècle, consiste moins à apporter sur tel point défini des conclusions précises qu'à secouer les esprits, à réveiller ceux qui n'ont pas encore entendu la joyeuse cloche de la Renaissance, à défendre les autres contre leurs propres défaillances et tiédeurs.

De ce côté, tout littéraire et moral, Érasme est le plus brillant représentant de la Renaissance, on pourrait dire le chef de chœur. Son œuvre est loin d'être seulement critique et négative. Si, avec l'arme de la satire, il donne les derniers coups à une scolastique devenue impuissante, il indique en même temps et il essaie presque

1. *Port Royal*, t. III, p. 261.

toutes les voies dans lesquelles doit se développer l'esprit nouveau. Il fraie la route à l'exégèse moderne ; il en devine et, dans une certaine mesure, il en applique les principes. Sans être philosophe, il prépare néanmoins, et en gardant ses libres allures, cette émancipation intellectuelle qui aboutira à Descartes, et cette sécularisation de la morale que la grande école française du dix-septième siècle saura concilier avec un sincère respect pour les vérités supérieures de la foi. Il ramène ses contemporains vers l'étude trop négligée des Pères de l'Église, et rend ainsi aux lettres sacrées et à la morale chrétienne un double service qu'il ne faut pas déprécier. Mais surtout, en propageant avec un zèle infatigable la connaissance de l'antiquité profane, en la distribuant à tous les âges, avec la mesure et sous la forme qui convient à chacun, Érasme est peut-être celui qui a le plus fait, au début du seizième siècle, pour rendre féconde cette rencontre de l'esprit antique et de l'esprit chrétien, d'où est sortie la civilisation moderne.

L'attitude d'Érasme en face de la Réforme est sans doute plus obscure ; mais là encore il faut se garder de trop raffiner. Cette passion même des lettres suffirait déjà à expliquer ses longues oscillations, la faveur d'abord qu'il témoigne à Luther, ses refroidissements, et enfin sa rupture déclarée. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que la Réforme se couvrit d'abord des apparences les plus spécieuses, qu'elle fit son chemin à couvert et sourdement. Érasme put croire longtemps que Luther ne se jetterait pas aux dernières extrémités. La confusion qui règne à ces heures de crise aurait pu troubler de plus fermes esprits. Alors les partis accusent bien plutôt ce qui les divise qu'ils ne recherchent ce qui

pourrait les rapprocher. Ceux-ci ne souffrent pas qu'on livre à la discussion les droits que leur a faits une longue possession. Quelques-uns se prêteraient peut-être à un rapprochement, mais ils ne parviennent ni à contenter des adversaires qui leur demandent d'abdiquer, ni à rassurer leur propre parti, qui mesure sa force à son intolérance. Dans le camp opposé, les exigences croissent à proportion des résistances qu'elles rencontrent. On veut tout arracher à qui ne veut rien accorder.

Qu'il se présente au milieu de ce conflit ardent d'opinions contraires un homme d'un esprit assez libre pour ne vouloir donner de gage à aucun parti, d'un caractère trop indépendant pour s'enrôler sous la bannière d'un chef, mais aussi trop irrésolu, trop peu attaché à ses idées pour espérer ou prétendre le devenir, d'une science étendue qui l'incline vers une sorte de tolérance sceptique, embrassant des horisons trop divers pour se défendre de railler les petitesses et les vanités des esprits exclusifs, se préservant malgré tout ou revenant vite des écarts où le jette le premier mouvement d'une nature impressionnable par un sens droit et équilibré ; on comprend qu'un tel homme, placé au milieu d'une société si troublée, si différente de lui-même, offensera les uns et les autres. « Je fus, dit Montaigne, pelaudé à toutes mains ; au Gibelain j'étais Guelfe, au Guelfe Gibelain [1]. » Ce fut la destinée d'Érasme dans la crise de la Réforme.

Et cependant il était une œuvre, chimérique peut-être, mais du moins glorieuse à tenter au début du seizième siècle : dissiper les malentendus et les défian-

1. *Essais*, l. III, ch. 12.

ces qui s'élevèrent entre les lettres et l'Église, imprimer à la Renaissance sa vraie direction, à distance égale de la scolastique et de la Réforme.

Érasme signala les périls avec une singulière sagacité, mais il ne lui fut pas donné de les conjurer. Quand il vit que la Réforme était en Allemagne la contradiction de la Renaissance, et qu'il voulut séparer leurs intérêts, il échoua. Par son attitude incertaine, par son caractère mobile, insaisissable, il avait d'avance affaibli l'autorité de ses paroles. Il ne parut plus à ses contemporains qu'un timide et un prudent, plus soucieux de son repos que de la vérité, et qui, venu dans un temps où tout s'écroulait, prétendait traverser d'un pas léger toutes ces ruines. L'esprit de conciliation a besoin, pour désarmer les partis ou du moins pour en obtenir un sérieux respect, d'être soutenu par une autre qualité aussi essentielle, la fermeté. Quand la modération n'est que le fruit heureux d'un caractère naturellement tempéré, ou peut-être l'expression dernière de cette résignation découragée à laquelle nous habitue trop souvent le spectacle de la vie, elle ne saurait avoir une action décisive sur les hommes.

Ainsi, par une singulière contradiction, l'Allemagne posséda au seizième siècle le plus illustre représentant de la Renaissance, et ce fut en Allemagne cependant que la Renaissance, livrée aux défiances du catholicisme et aux dédains de la Réforme, jeta alors les moins profondes racines. La critique allemande contemporaine se félicite, nous le savons, d'un résultat qui lui paraît avoir sauvé le génie national, en le préservant d'une influence étrangère qui l'eût étouffé. Il n'est pas moins vrai que l'Allemagne, brusquement détournée des voies nouvelles que la Renaissance avait ouvertes, attendra

près de deux siècles encore son âge littéraire, et, quoi qu'en disent ses critiques, elle le devra, comme les autres contrées, à la rencontre et à l'intime alliance de l'esprit allemand et de l'esprit antique.

FIN.

Université Bibliothèque Ottawa

TABLE DES MATIÈRES

Préface VII
Note bibliographique XIII

PREMIÈRE PARTIE

VIE D'ÉRASME

Chapitre I. — Vie d'Érasme depuis sa naissance jusqu'à son retour d'Italie (1465 ou 1467 — 1509). . . 1
— II. — Vie d'Érasme depuis son départ d'Italie jusqu'au moment où il se fixe à Bâle (1509-1522). 45
— III. — Vie d'Érasme depuis l'année où il se fixe à Bâle jusqu'à son départ pour Fribourg en Brisgau (1522-1529). 101
— IV. — Vie d'Érasme depuis son départ de Bâle jusqu'à sa mort (1529-1536). 156

SECONDE PARTIE

LES OUVRAGES D'ÉRASME

Chapitre I. — Érasme et la théologie scolastique. — Son exégèse 205
— II. — Érasme et la Réforme. 245
— III. — De la satire religieuse, politique et morale chez Érasme. 245
— IV. — De la morale privée et publique chez Erasme. 342
— V. — De l'enseignement et du rôle littéraire d'Érasme. 388

Conclusion. 444

SCEAUX. — TYP. ET STÉR. M. ET P. E. CHARAIRE.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

06 JUIN 1994
06 JUIN 1994
22 FEV. 1997
MAR 14 1997
AVR 13 2000
25 AVR. 2000

a39003 001327849b

CE PA 8518
.F4 1874
CO2 FEUGERE, GAS ERASME.
ACC# 1188695